La Découverte/Poche

Malcolm X

Le pouvoir noir

Le pouvoir noir

Malcolm X

Le pouvoir noir

Textes politiques réunis et présentés par George Breitman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Guillaume Carle

Préface de Claude Julien



9 *bis*, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

Cet ouvrage a été précédemment publié en 1966 dans la collection « Cahiers libres », à la librairie François Maspero, et réédité en 1969, dans une version ne reproduisant pas les deux derniers chapitres, dans la « Petite collection Maspero ».

La présente édition, publiée en 2002 aux Éditions La Découverte dans la collection « Redécouverte », restitue les textes de la première édition dans leur intégralité.

Titre original : *Malcolm X Speaks.*

ISBN 978-2-7071-5440-8

Préface à l'édition française

« J'ai toujours pensé que je mourrai de mort violente, et j'ai fait tout mon possible pour m'y préparer », écrivait Malcolm X quelques mois avant de tomber sous les balles de ses assassins. Le dimanche 21 février 1965, dans l'après-midi, quelques centaines de Nègres se pressaient dans la salle de bal Audubon, en haut de Broadway, pour l'écouter. Son mérite, il le savait, était de traduire leur colère en mêlant à l'éloquence somptueusement rythmée des pasteurs noirs les accents d'une irrépressible violence. Soudain, du haut de l'estrade, il perçut un désordre dans l'assistance et, interrompant sa phrase, il se pencha sur le micro : « Frères, dit-il, restez calmes, ne vous énervez pas... » Trois hommes bondirent en avant et, presque à bout portant, déchargèrent sur lui leurs fusils de chasse à canon scié et leurs revolvers. Malcolm X tomba. Il avait reçu treize chevrotines et plusieurs balles. À l'hôpital où il fut transporté, les médecins durent s'avouer impuissants. Il avait quarante ans. Commencée treize ans plus tôt, sa carrière publique, si brève fût-elle, n'en marque pas moins un jalon important dans l'histoire des Nègres américains.

Comme beaucoup d'autres, Malcolm X avait reçu des menaces de mort et, blancs ou noirs, des cadavres de militants antiracistes étaient là pour rappeler que les champions de la *white supremacy*, poussés par la haine et la peur, ne reculent pas devant le meurtre. Quelques jours plus tôt, sa maison avait été dynamitée. Malcolm X en rendait responsables les Black Muslims, avec lesquels il avait récemment rompu, mais ceux-ci rétorquaient qu'il aurait lui-même, par souci de publicité, organisé l'attentat. « Malcolm sera vengé », disaient ses proches. « Je ne sais pas si Elijah vivra un mois de plus », déclarait Leon 4 X, autre transfuge des Black Muslims, en parlant d'Elijah Muhammad, chef de la secte. « Nous sommes innocents de la mort de Malcolm », proclamait Elijah. La police craignait alors de sanglants règlements de comptes entre factions rivales. Les Nègres, nul ne l'ignorait, pouvaient aussi facile-

ment que les assassins de J. F. Kennedy se procurer pour un prix modique d'excellentes armes. La démonstration venait d'en être faite avec éclat une nouvelle fois. Elijah Muhammad n'était pas le moins inquiet. Quelques jours plus tard, il inaugurait à Chicago le congrès annuel des Black Muslims. La salle de 7500 places n'était même pas à moitié pleine. Les journalistes admis dans l'enceinte furent fouillés de la tête aux pieds. Une cinquantaine de jeunes athlètes du Fruit of Islam, le service d'ordre des Muslims, formaient un véritable bouclier autour d'Elijah Muhammad. Mais il n'y eut pas le moindre incident. De même, à New York, l'ordre de grève propagé dans Harlem par les amis de Malcolm X ne fut pratiquement pas suivi. Ses obsèques se déroulèrent dans le calme le plus absolu. Vingt mille Nègres avaient pourtant défilé devant sa dépouille mortelle. Enterré au cimetière de Farncliff, près de Westchester, la tête tournée vers l'est, vers La Mecque, Malcolm X aurait-il donc été si vite oublié ? Non, car sa rapide incursion sur la scène publique – et ce n'est pas une pure coïncidence – définit la période pendant laquelle le mouvement noir américain se transforme radicalement de l'intérieur.

●

Au mois de mai 1925, M. Earl Little, pasteur baptiste d'Omaha, dans le Nebraska, prêchait à Milwaukee, dans le Wisconsin. Sa femme, enceinte, était restée chez elle avec ses trois enfants. Cette nuit-là, des cavaliers du Ku Klux Klan, brandissant leurs torches, encerclèrent la maison du prédicateur. Mme Little sortit sur le pas de la porte. Les Klansmen la menacèrent et lui dirent que son mari serait bien inspiré de quitter la ville où il « semait le trouble parmi les bons Noirs » en préconisant, comme Marcus Garvey, le retour des Nègres en Afrique. Puis, en guise d'avertissement, ils brisèrent les vitres de la maison avant de disparaître dans la nuit. Quelques jours après, le 19 mai 1924, Mme Little accouchait d'un garçon qui fut appelé Malcolm.

Le père de Mme Little était un Blanc, et elle-même aurait pu passer pour une Blanche. Le pasteur Earl Little avait perdu un œil dans une bagarre. Cinq de ses six frères avaient été assassinés par des Blancs. Lui-même mourut lorsque Malcolm avait cinq ans : accident de la circulation, proclama la police ; meurtre camouflé, soutenait la famille.

Dans sa jeunesse, comme beaucoup de mulâtres américains, Malcolm Little s'enorgueillissait d'avoir le teint clair. Dans le Sud, au siècle précédent, les Noirs avaient coutume de peindre la porte de leur église d'une couleur soigneusement étudiée : seuls pouvaient en franchir le seuil ceux dont le teint était plus clair que la peinture. Mme Little aurait pu, comme le font chaque année plusieurs centaines de Noirs, « franchir la ligne de couleur », mais elle avait refusé cette évasion. Bien vite, le jeune Malcolm découvrit qu'il était vain de se croire

supérieur aux Noirs plus foncés : pour les Blancs, il n'en était pas moins un Nègre. Il avait quatre ans lorsque le Ku Klux Klan mit le feu à la maison de ses parents. La police et les pompiers accoururent pour contempler l'incendie. Cependant l'objectif de Malcolm était encore d'imiter les Blancs dans l'espoir de se faire tolérer par eux. Sa mère ayant dû être internée dans un hôpital psychiatrique, il fut à treize ans envoyé dans une maison de correction où seul Noir, il devint vite très populaire, fut élu président de sa classe, et se sentait fier, le dimanche, d'être l'unique Nègre admis dans l'église des Blancs. Tout semblait alors le prédisposer à devenir un de ces « Oncles Tom » toujours respectueux des Blancs et contre lesquels les Noirs de sa génération n'allaient pas tarder à partir en guerre.

Car l'école n'a qu'un temps, tout comme l'adolescence qui, malgré les menaces du Ku Klux Klan, l'incendie de la maison familiale et l'assassinat du père, permettait à Malcolm de cultiver ce rêve fou : accéder à un âge, une situation, des conditions de vie qui le mettraient à l'abri des vexations, des insultes, des brimades, de l'injustice et de la haine. À quinze ans, à Boston, sous la protection de son ami Shorty, il cire des chaussures dans une piscine. C'est la fin des illusions. Impossible d'échapper au système de ségrégation et de discrimination raciales. Il essaie de se décrêper les cheveux, mais aussi, comme des centaines de milliers de jeunes gens parmi les plus pauvres et les plus méprisés, il cherche à fuir un monde qui lui devient insupportable : comme eux, il fume la première cigarette de marijuana, mise ses maigres ressources au fameux « jeu des nombres », boit de mauvais alcools, recherche tous les paradis artificiels. Il travaille dans un drugstore, dans un hôtel, dans un wagon-restaurant entre Boston et New York, dans un bar de Harlem. À vingt ans, sa dose de cocaïne lui absorbe vingt dollars par jour. Il doit trouver des ressources. Avec Shorty, il organise des cambriolages. Pour une montre volée qu'il a eu l'imprudence de confier à un horloger, il se fait prendre. En février 1946, âgé de vingt et un ans, il est condamné à dix ans de prison

Tout va changer pendant qu'il purge sa peine. D'abord, il est bien obligé de se passer de drogue. Puis, un jour, dans une lettre, son frère Reginald lui parle du culte d'Allah, répandu parmi les Nègres grâce aux prédications d'Elijah Muhammad qui, lui écrit sa sœur Hilda, a lui aussi fait de la prison. Elle lui suggère d'écrire à ce chef religieux qui fait parler de lui. Puis, lors d'une visite à la prison, raconte Malcolm, « elle m'explique la principale leçon d'Elijah Muhammad, dont j'appris plus tard qu'elle constituait simplement la démonologie indispensable à toute religion ; un Noir qui l'a acceptée ne peut plus ensuite voir les Blancs avec les mêmes yeux ». Ces Blancs, Malcolm ne les appellera plus que les *white devils*.

Il écrit à Elijah Muhammad, et reçoit de lui une réponse accompagnée de cinq dollars. Faut-il parler de conversion ? Il serait très difficile de trouver dans les confidences de Malcolm la preuve qu'il a été séduit par une doctrine bien charpentée à laquelle il adhère de tout son être. Qu'il connaisse vraiment ou non la prédication d'Elijah Muhammad, il s'en fait en tout cas le propagandiste passionné. De sa prison, il écrit à ses amis proxénètes ou vendeurs de drogue pour leur faire connaître Allah, l'islam, Elijah. Comme il lui manque tout un vocabulaire pour s'exprimer, il s'empare d'un dictionnaire et le recopie intégralement de A à Z. Après cet exercice fastidieux, dit-il « je pouvais prendre un livre, le lire et le comprendre ». Il passe tous ses loisirs à la bibliothèque de la prison. Une nuit, raconte-t-il, il a une vision : « J'ai soudain vu un homme assis à côté de moi. Il portait un complet sombre. Il n'était ni noir ni blanc, mais d'un brun léger, avec des traits asiatiques et des cheveux huileux. » Puis l'apparition s'évanouit. Malcolm précise que plus tard il sut que cet étrange personnage n'était autre que le Maître W. D. Fard, le Messie, qui avait désigné M. Elijah Muhammad comme son dernier Messager au peuple noir d'Amérique du Nord.

Après avoir purgé les deux tiers de sa peine, Malcolm Little, en 1952, sort de prison. Il travaille chez son frère qui tient un magasin de meubles à Detroit. Un jour enfin il réalise son rêve : il va à Chicago pour entendre le Messager à la mosquée n° 2. Il est fasciné par ce fragile personnage qui tient un langage enflammé et il reste, dit-il, « suspendu à ses lèvres ». Elijah Muhammad, portant un fez sur lequel sont brodés un croissant et des étoiles d'or, paraît frêle au milieu de ses gardes, les jeunes athlètes du Fruit of Islam, tous vêtus de complet sombre, chemise blanche, nœud papillon. De retour à Detroit, Malcolm Little offre ses services à Lemuel Hassan, qui dirige la mosquée locale. Et tous les soirs, après son travail, il va parler d'Allah à ses frères de race. Très vite, il reçoit de Chicago sa « carte X ». Malcolm Little explique : « La lettre X, pour le musulman, est le symbole de l'authentique nom de famille africain qu'il ne peut pas connaître. L'X remplace pour lui le nom du Blanc maître d'esclaves qui a été imposé à ses ancêtres par quelque diable aux yeux bleus. »

Désormais Malcolm Little n'existe plus. Il a cédé la place à Malcolm X qui, dès 1953, un an après sa sortie de prison, est ministre adjoint à la mosquée de Detroit. Il vit pendant plusieurs mois, à Chicago, dans la maison du Messager Elijah Muhammad qui, en 1954, l'envoie à Philadelphie puis à New York comme ministre de la mosquée n° 7.

Chez les Black Muslims, une promotion aussi rapide n'a rien d'extraordinaire. Combien de jeunes Noirs ont connu la drogue, le vol, la prison ? C'est dans les prisons que le Messager Elijah Muhammad a recruté ses plus fervents adeptes. Ces authentiques conversions, qui mènent tout droit des chemins du crime à la prédication religieuse, ont

inspiré de nombreux rapports à des policiers médusés. Malcolm X, jusqu'en 1954, ressemble aux nombreux Noirs inconnus qui, comme lui, ont vu la violence et la mort rôder autour de leur enfance, et que leur adolescence troublée a conduits devant le juge. Quelques milliers d'entre eux ont soudain changé de vie pour prêcher l'islam au sous-prolétariat noir. Qui sont donc ces Black Muslims capables de tels miracles ?

●

L'organisation communément appelée Black Muslims s'intitule en réalité Nation of Islam. Elle fut fondée en 1930 à Detroit (Michigan) par un colporteur, W. D. Fard, qui disparut mystérieusement en 1935 et fut alors remplacé par Elijah Poole. Celui-ci abandonna son « nom d'esclave » pour devenir Elijah Muhammad. Voici ce qu'il écrit sur W. D. Fard : « Je lui demandai : Qui es-tu et quel est ton véritable nom ? Il dit : Je suis Celui que le monde attend depuis deux mille ans. Je lui dis à nouveau : Quel est ton nom ? Il dit : Je suis le Mahdi, je suis Dieu, je suis venu pour vous guider dans les droits chemins. »

Son enseignement était fondé sur trois thèmes essentiels : une *religion nouvelle* expliquant le destin de la race opprimée et fixant des règles strictes pour la vie quotidienne, un *nationalisme* africain et noir, la *révolte* contre l'oppression.

Autour des années 1930-1934, au plus fort d'une crise économique qui frappait les Nègres en priorité, cette révolte formulée constituait un fait assez rare aux États-Unis : les descendants d'esclaves avaient l'habitude de courber l'échine devant les Blancs, l'appareil légal de la discrimination était encore intact, et c'est vingt ans plus tard seulement qu'apparaîtra au grand jour une nouvelle génération résolue à lutter pour faire triompher ses droits ; les Black Muslims, cependant, en prêchant la révolte, rejoignaient l'une des plus anciennes traditions qui conquit ses lettres de noblesse avec les premiers soulèvements d'esclaves, rapidement réprimés dans le sang. Le nationalisme ne constituait pas davantage une nouveauté : en choisissant d'appeler son organisation la Nation de l'islam, W. D. Fard signifiait clairement qu'il ne croyait pas que les Blancs acceptent jamais une véritable et entière intégration ; il réclamait donc la création d'un État noir, sur lequel il ne fournit jamais d'indication précise, ni quant à sa localisation ni quant à ses structures ; mais l'idée en était plus ancienne et elle ne lui appartenait pas en propre : le Parti communiste américain, par exemple, la garda à son programme jusqu'à 1955. En préconisant un nationalisme non seulement noir mais aussi africain, W. D. Fard rejoignait, malgré tout ce qui l'en séparait, Marcus Garvey qui au début du siècle prêchait le retour à l'Afrique ; il est d'ailleurs significatif que le père de Malcolm X ait été un disciple de Marcus Garvey ; le désir de créer une nation noire

possède cependant des racines encore plus anciennes : les plus vieux negro spirituals chantent l'attente d'un Moïse noir qui conduira les enfants d'esclaves vers une Terre promise, et à travers les XVIIIe et XIXe siècles, les prédicateurs noirs entretenaient ce même espoir au cœur de leurs fidèles. Mais les Black Muslims ont intégré révolte et nationalisme dans une religion nouvelle et, là encore, ils restent fidèles à la plus ancienne tradition : depuis qu'ils furent arrachés à l'Afrique, chargés sur les bateaux négriers, vendus aux enchères, condamnés sous le fouet aux travaux les plus durs, les Noirs ont eu tendance à croire que seule une intervention divine les arracherait à un sort aussi cruel ; en outre, sur les plantations, le lieu du culte était le seul endroit où ils fussent autorisés à s'assembler ; enfin, dans le contexte américain, l'héritage puritain confère une certaine respectabilité aux organisations religieuses, et les Noirs ont bien vite compris qu'il était beaucoup plus facile de formuler leurs griefs et leurs aspirations en les incorporant à une foi d'inspiration divine.

●

L'originalité des Black Muslims serait-elle donc de choisir l'islam et non le christianisme ? Mais l'islam lui-même possède d'anciennes racines chez les Nègres américains. Au début du XIXe siècle, un Noir exceptionnellement cultivé pour son époque, Edward W. Blyden, écrivait : « Le Nègre est entré en contact avec le christianisme comme esclave ; au contraire, il est entré en contact avec l'islam en tant qu'homme, et souvent comme leader. » Dès cette époque-là, d'ailleurs, devançant d'un siècle Marcus Garvey, Blyden préconisait le retour à l'Afrique et, avec l'appui de Thomas Jefferson et de Henry Clay, fondait en 1816 l'American Colonization Society qui créa le Liberia (1822), érigé en république noire en 1847. Blyden était tellement convaincu que l'islam convenait aux Noirs mieux que le christianisme qu'il abandonna ses fonctions de pasteur protestant pour devenir directeur de l'enseignement musulman en Sierra Leone, sans pour autant, semble-t-il, se convertir à l'islam.

Bon nombre d'esclaves importés aux États-Unis étaient musulmans. Mais combien ? Les historiens américains sont incapables de le préciser. Au début du XIXe siècle, Theodor Dwight, après avoir rencontré à New York un esclave musulman, écrivait dans la *Methodist Quarterly Review* : « Parmi les victimes du commerce d'esclaves chez nous, se trouvent des hommes de culture, au caractère noble et pur, qui ont été traités comme des bêtes par ceux qui prétendaient appartenir à une religion supérieure. » Pendant la guerre de Sécession, le correspondant du *Times* raconta sa réception chez un riche Blanc où le service domestique était assuré par des esclaves musulmans. James Cooper (1794-1866) possédait en Géorgie cinq cents esclaves dont une

douzaine au moins étaient musulmans. Il écrivit à propos de l'un d'eux : « Sali Bul Ali est un strict mahométan ; il ne boit pas d'alcool, respecte certains jeûnes, en particulier celui du ramadan. » Un esclave musulman atteignit à une incontestable notoriété : un certain Job, fils de Salomon, né en 1701 ou 1702 sur les rives de la Gambie, fut capturé en 1730 et expédié au Maryland où il travailla dans une plantation de tabac, s'évada, fut capturé et emprisonné. Des abolitionnistes achetèrent sa liberté et lui payèrent le voyage jusqu'en Angleterre, où il fut reçu à la cour royale. Il rentra chez lui vers 1735 et s'adonna au commerce. Il savait le Coran par cœur.

Les musulmans étaient considérés comme supérieurs aux autres esclaves et résistaient mieux que les fétichistes au phénomène de déculturation. Le fait était connu sur l'ensemble du continent, et d'autant mieux qu'au Brésil par exemple les esclaves musulmans organisèrent des insurrections et réussirent sporadiquement à mettre sur pied une communauté armée. Ils inspiraient une telle crainte que l'Espagne et le Portugal interdirent l'envoi d'esclaves musulmans en Amérique. Une prudence analogue peut avoir limité l'introduction de musulmans aux États-Unis.

En tout cas les Black Muslims d'aujourd'hui ne sont pas des descendants d'esclaves musulmans. Ce sont des hommes qui, délibérément, au XXe siècle, ont choisi l'islam. Ce choix constitue d'abord une révolte contre le Blanc chrétien qui s'est fait marchand d'esclaves avant d'entretenir soigneusement la discrimination raciale. « L'homme blanc, a déclaré Malcolm X, nous a enlevés à la haute culture et à la haute civilisation que nous possédions en Afrique. Il nous a volés nous-mêmes, et puis il nous a volé notre religion, notre langue et notre civilisation pour faire de nous des animaux. »

Racisme et religion restent étroitement mêlés. Au cours des années récentes, lors des manifestations de Blancs à Nashville ou à Little Rock, on put voir des banderoles portant le slogan : « *God, the original segregationist* » (Dieu lui-même institua la ségrégation raciale). Toujours est-il que ce ne sont pas seulement des Blancs, mais des Blancs se proclamant chrétiens, qui ont mis en place des structures racistes. Certains leaders noirs, comme le pasteur Martin Luther King, invitent les Blancs, au nom même de l'esprit évangélique, à abolir le racisme, en même temps qu'ils invitent les Nègres, au nom du même esprit évangélique, à lutter par la non-violence pour obtenir la reconnaissance de leurs droits. Les Black Muslims portent sur la société dans laquelle ils vivent un jugement plus pessimiste, ou au moins plus sceptique – et peut-être plus réaliste –, qui les conduit en tout cas à une attitude plus radicale : contre les Blancs chrétiens dont ils doutent qu'ils les

acceptent un jour comme des égaux, ils affirment leur double volonté de fonder une nation noire et d'adhérer à une religion non chrétienne, l'islam.

Cette attitude n'est pas, elle non plus, entièrement nouvelle. Pendant la Première Guerre mondiale, des Nègres venus du Sud dans le Nord se convertirent au judaïsme dans le même souci de rejeter le christianisme. Étant donné la force de l'antisémitisme, qui sévit aux États-Unis comme ailleurs, ce choix peut paraître surprenant. Mais les Noirs juifs recherchent moins une amélioration de leur sort que le moyen d'affirmer leur identité en rompant les liens qui les attachent à la société blanche et chrétienne. Il est très difficile pour un Nègre de vivre son christianisme, religion d'amour, alors que la ségrégation raciale sévit même dans les églises catholiques ou protestantes. Rompre avec le christianisme devient alors un acte de libération. Et, bien qu'il fasse quelques progrès très lents aux États-Unis, l'athéisme n'a guère conquis droit de cité dans la société américaine, qui cultive un obscur conformisme théiste. Pour le Nègre américain, la rupture avec le christianisme représente donc une valeur plus sûre si elle se traduit par l'adhésion au judaïsme ou à l'islam. Marcus Garvey lui-même, au début de ce siècle, mettait en accusation un christianisme qui n'avait pas su protéger les Nègres de l'injustice.

C'est en suivant un raisonnement analogue qu'à la veille de la Première Guerre mondiale un Noir de Caroline du Nord, abandonnant son nom de Timothy Drew pour s'appeler Noble Drew Ali, fonda à Newark, en 1913, le Moorish Science Temple of America, puis connut ses plus grands succès à Chicago une dizaine d'années plus tard. Il publia un ouvrage qu'il appelait le Coran, mais dans lequel se mêlaient des extraits du Coran, de la Bible, des déclarations de Marcus Garvey et ses conceptions personnelles. Pour ses disciples, le vendredi était le jour saint. Ils abandonnaient leur « nom d'esclave » qu'ils arabisaient plus ou moins et interdisaient le cinéma, la danse, le décrêpage des cheveux, l'alcool.

Certains historiens ont avancé que W. D. Fard, fondateur de la Nation of Islam, avait été un disciple de Noble Drew Ali, mais Elijah Muhammad a toujours soutenu qu'il n'existait aucun lien entre les deux hommes. Lorsque le Moorish Science Temple se développa, Noble Drew Ali fut incapable d'assumer la direction d'un mouvement en pleine expansion. Un de ses adjoints, Sheikh Claude Greene, essaya alors de le supplanter et fut assassiné. Noble Drew Ali se retrouva en prison et mourut mystérieusement peu après avoir été mis en liberté provisoire... De même, W. D. Fard disparut en 1934 dans des conditions qui n'ont jamais pu être éclaircies, et Elijah Muhammad prit alors la tête d'une faction de la Nation of Islam. En novembre 1963, Malcolm X fit un commentaire qui put faire croire qu'il se réjouissait de l'assassinat

de J. F. Kennedy, ce qui lui valut d'être suspendu par Elijah Muhammad. Cette sanction aboutit à une rupture complète entre les deux hommes, et Malcolm X fonda l'Organisation de l'unité afro-américaine, dans laquelle il entraîna plusieurs Black Muslims, y compris deux fils de Elijah Muhammad. Ce dernier réagit avec vigueur : « Seuls ceux qui désirent être conduits en enfer suivent Malcolm », écrivit-il dans son journal hebdomadaire *Muhammad Speaks* ; et il ajoutait : « Les dés sont jetés et Malcolm n'échappera pas. » Le 21 février 1965, Malcolm X était assassiné. Le 14 avril 1966, trois Noirs étaient condamnés à la prison à vie pour ce meurtre. Il s'agissait de Norman 3 X Bulter, de Thomas 15 X Johnson, tous deux membres des Black Muslims, et de Talmadge Hayer.

●

Les Black Muslims professent qu'il y eut à l'origine un Dieu noir créateur de l'univers. Ce Dieu eut des successeurs, dont W. D. Fard est le dernier en date, Elijah Muhammad étant son Messager. « J'ai vécu en la présence de Dieu pendant plus de trois ans, dit Elijah Muhammad, et j'ai directement reçu de ses lèvres les vérités que je vous prêche. Je crois que je suis le premier homme désigné par Dieu lui-même. Si je mens en vous disant cela, je vous donnerai 10000 dollars. »

Voici, en résumé, comment Elijah Muhammad explique sa religion à Morroe Berger, professeur de sociologie à l'université Princeton :

> Il y a soixante-six trillions d'années que la Lune se sépara de la Terre, et le premier homme et la première femme apparurent. Ils étaient noirs, musulmans, et fondèrent La Mecque. Parmi eux, vingt-quatre savants possédaient de vastes connaissances et des pouvoirs très étendus. L'un d'eux, voilà cinquante mille ans, rompit avec ses collègues et créa une nouvelle tribu de Noirs, particulièrement forte et vigoureuse, pour conquérir les jungles de l'Asie orientale. C'était la tribu de Shabaz, de laquelle descendent les nègres des États-Unis. Il y a 6 600 ans environ, le dieu de ce temps était un certain M. Yakoub, qui possédait l'art de croiser scientifiquement les races. Il était né à quelque trente kilomètres de La Mecque. À cette époque-là, 70 % des gens s'estimaient satisfaits de leurs conditions de vie, et 30 % étaient mécontents. Naturellement, M. Yakoub, incarnation du Mal, appartenait à cette minorité. Selon toute évidence, sa destinée était de susciter des désordres, de troubler la paix, de tuer. Il n'en possédait pas moins une haute culture, ayant fréquenté les écoles et collèges depuis l'âge de quatre ans jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Étant alors passé par les grandes universités de son pays, prêchant dans les rues de La Mecque où il faisait des convertis, il avait une tête d'une taille exceptionnelle et chacun l'appelait « *the big head scientist* » (le savant à grosse tête). Les autorités, inquiètes de son influence, l'emprisonnèrent et l'exilèrent dans l'île de Patmos, où saint Jean écrivit l'Apocalypse. Il est d'ailleurs possible, précise Elijah Muhammad, que M. Yakoub

et saint Jean soient le même personnage. Ennemi d'Allah, M. Yakoub décida de créer une nouvelle race d'hommes, des Blancs, bien que lui-même fût noir. Mais il ne pouvait procéder qu'à partir des hommes noirs, ce qui impliquait plusieurs étapes intermédiaires, dont chacune dura environ deux cents ans. Il créa d'abord une race brune, jusqu'à épuisement des matériaux noirs dont il disposait. Puis une race rouge, jusqu'à épuisement des matériaux bruns ; puis une race jaune, jusqu'à épuisement des matériaux rouges ; et enfin voilà environ 6 000 ans, il créa la race blanche à partir de la race jaune. Mais cette race nouvelle était complètement différente des autres, d'une part parce qu'elle ne contenait aucun ingrédient noir, et d'autre part parce qu'elle n'était pas musulmane par nature. Les Blancs appartiennent à la race des diables. Ils étaient sauvages, sans honte, marchaient à quatre pattes et vivaient dans les arbres. Au bout de 2 000 ans, Allah chargea Moïse de civiliser cette race blanche pour que, conformément au dessein de M. Yakoub, elle puisse dominer le monde. Moïse leur enseigna de ne pas manger de viande le vendredi, mais du poisson, coutume que beaucoup de Blancs conservent encore aujourd'hui. Mais Moïse lui-même trouva sa tâche horriblement difficile. La race blanche créée par M. Yakoub devait néanmoins dominer le monde pendant 6 000 ans, jusqu'à présent. À ce moment-là, la race originelle, la nation noire, doit donner naissance à un être dont la sagesse, la connaissance et les pouvoirs seraient infinis. Ce Dieu de grandeur et de majesté, qui apparut sous les traits de W. D. Fard, détruirait dans sa totalité le monde de M. Yakoub et remettrait le peuple noir à sa légitime place pour gouverner l'univers. Auparavant, Allah avait permis que quelques noirs fussent transportés en Amérique du Nord comme esclaves afin qu'ils puissent mieux se comprendre et mieux se connaître eux-mêmes. Ils étaient destinés à demeurer esclaves pendant 400 ans, jusqu'à 1955. Cette prophétie est en train de devenir réalité : les peuples noirs se soulèvent dans le monde entier et Allah a condamné la civilisation blanche à l'autodestruction. Sous la domination noire, la terre cessera d'être un enfer pour devenir un paradis[1].

Quelle que soit l'explication parabolique ou mythologique qui en est fournie, la thèse selon laquelle la race noire serait la race originelle rejoint la légende, répandue chez les Blancs du Sud, selon laquelle les hommes furent invités à se purifier dans les eaux du Jourdain : les premières tribus qui purent s'y baigner devinrent blanches en même temps qu'elles étaient lavées de leurs péchés ; lorsque les retardataires parvinrent sur les rives du fleuve, la foule déjà assemblée les empêcha de se plonger dans le courant ; se jetant à plat ventre, ils ne purent tremper dans l'eau que la paume de leurs mains et leurs lèvres, qui s'éclaircirent, le reste de leur corps restant tout noir. De même plusieurs

---

1. D'après *The Black Muslims*, par Morroe BERGER, qui a recueilli cet exposé de la bouche de Elijah Muhammad.

Noirs ont soutenu que leur race avait autrefois élaboré les formes de civilisation les plus raffinées et dominé le monde. Pour nous en tenir aux États-Unis, Marcus Garvey affirmait : « Tout historien impartial sait que les Nègres ont autrefois dominé le monde. » Les Black Muslims reprennent cette idée à leur compte, lui donnent une explication d'origine divine conforme à toute une imagerie populaire cultivée depuis le temps de l'esclavage par les prédicateurs noirs et par les chants religieux. Un film comme *Green Pastures* en donne une idée assez fidèle : Dieu le Père est un vieillard noir à barbe blanche.

Qu'ils soient christianisés ou islamisés, les Nègres américains ne pouvaient pas ne pas établir une certaine identité entre le Mal et le Blanc. Dieu, qui est le Bien, ne peut être que noir, – et cela reste vrai pour Elijah Muhammad comme pour les images folkloriques de *Green Pastures*. Le grand poète nègre James Weldon Johnson a recueilli et transcrit au début du siècle quelques sermons rythmés de prédicateurs noirs. Celui qui traite de la crucifixion montre le Christ défaillant sur le chemin du Golgotha et ajoute :

Et alors ils (les gardes) se saisirent de Simon,
Simon le Noir, oui, Simon le Nègre.
Et ils chargent la croix sur Simon
Et Simon porte la croix.

De même que Simon de Cyrène, le seul qui aida Jésus, est noir, de même Judas, qui l'a trahi, est blanc. Un poète profane comme Countee Cullen (1903-1946) écrit lui aussi :

Ouais, lui qui aida Jésus sur la route du Golgotha,
Ce Simon qui n'a pas renié, il était tout noir.
La pièce est finie, la foule s'en va ; et vois
Cette chose torturée et tordue pendue à un arbre,
Victime noire d'un nouveau calvaire.

●

Le premier homme créé par Dieu était donc un Nègre, et les Nègres ont pendant des millénaires, grâce à la haute civilisation qu'ils avaient élaborée, dominé le monde. En exaltant la négritude, les Black Muslims libèrent le Noir de la honte et du sentiment d'infériorité qui lui ont été imposés par des siècles d'esclavage, de mépris, d'injustices. En outre, dans l'explication religieuse du monde fournie par Elijah Muhammad, la période de sujétion et d'humiliation des Nègres est limitée dans le temps. Voilà plus de 50 000 ans, dit-il, que l'homme a été créé, et 6 000 ans seulement que M. Yakoub décida de créer une race blanche, et il n'obtint ce résultat qu'après quatre étapes de deux cents ans

chacune. Dans cette perspective, la domination des Blancs sur les Noirs est de courte durée, et elle doit prendre fin, dit Elijah Muhammad, en 1955 – la date de la première conférence de Bandoung.

Pour se libérer et reconquérir toute leur gloire, les Nègres doivent prendre conscience du fait qu'ils ont été corrompus et avilis par l'esclavage, par le racisme, par les insultes et, d'une manière générale, par une civilisation qui est une civilisation de Blancs. Déjà Marcus Garvey disait : « Si le Nègre n'y fait pas attention, il boira tous les poisons de la civilisation moderne, et il en mourra. » Les Black Muslims, qui se gardent bien de se référer à Marcus Garvey, ne songent pas un instant à dissimuler que les Nègres ont perdu leur grandeur originelle et que les traitements qui leur ont été infligés les ont avilis. Malcolm X disait à l'un de ses interlocuteurs : « La plupart des choses que les Blancs disent à propos du Noir qui est mauvais ne sont pas des clichés, elles sont vraies. » Et Elijah Muhammad s'adressant à un vaste public nègre, s'écrie : « Cessez de supplier les Blancs de prendre soin de vous. Vous êtes paresseux. Vous ne voulez rien faire pour vous-mêmes. Je ne peux pas toujours rendre le Blanc responsable de notre situation. Je dois aussi vous en blâmer. Pour vous dire la vérité, je pense que les Blancs sont très bons de vous donner du travail, de vous éduquer, et vous n'avez pas la volonté de le faire vous-même. L'esclavagiste se diminuerait lui-même s'il faisait son égal d'un peuple subjugué qui n'a rien. »

Reconquérir leur dignité : tel est l'un des principaux objectifs que les Black Muslims assignent à leurs frères de race. Et ils y réussissent admirablement en faisant d'un drogué comme Malcolm Little le prestigieux orateur que fut Malcolm X. Une telle transformation ne constitue pas un cas isolé. L'audience des Black Muslims s'étend surtout dans les couches les plus misérables de la population nègre : les plus pauvres, les plus mal logés, les moins évolués, le sous-prolétariat, les repris de justice. Ils en font des hommes entièrement nouveaux, dont les plus dignes, parmi les plus jeunes, constituent la phalange des Fruits of Islam, gardes du corps des dirigeants, membres du service d'ordre, toujours impeccablement vêtus, maîtres d'eux-mêmes, d'une irréprochable correction, ne cédant pas aux provocations. Ces jeunes sont donnés en exemple, car ils incarnent la perfection humaine à laquelle sont destinés tous les Nègres qui veulent bien se souvenir de leur pureté originelle.

●

Tous les dirigeants noirs se sont préoccupés, chacun à sa manière, et selon son époque, d'« élever » le Nègre. C'était déjà le cas de Frederick Douglass (1817-1895), esclave évadé du Maryland pour se réfugier dans le Nord où il mena l'agitation en liaison avec Mme Harriet

Beecher-Stowe, auteur de *La Case de l'oncle Tom* (1852). Un timide pas en avant fut franchi avec Booker T. Washington (1856-1915), âgé de neuf ans au moment de l'abolition de l'esclavage, qui se consacra, avec l'aide financière de philanthropes blancs, à l'organisation d'écoles professionnelles pour les anciens esclaves : il voulait leur donner un métier, les limiter à des fonctions modestes, ne pas effaroucher les Blancs, et il acceptait une certaine ségrégation raciale. Alors se dressa William Edward Burghardt Du Bois, fondateur en 1909 de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) ; né dans le Massachusetts en 1868, trois ans après l'abolition de l'esclavage, il reprocha à Booker T. Washington d'avoir « accrédité la prétendue infériorité des races noires », refusa de cantonner les Nègres dans des tâches subalternes, revendiqua pour eux l'accès à l'enseignement supérieur et le droit de vote.

Un demi-siècle plus tard, Du Bois, qui était devenu marxiste, fut chassé de la NAACP. Celle-ci n'a jamais touché la grande masse populaire, mais par son action devant les tribunaux elle a fait tomber une à une les barrières juridiques qui séparaient les races, notamment en obtenant en 1954 la condamnation de la ségrégation raciale dans l'enseignement public. Ce procès a été plaidé devant la Cour suprême, et gagné, par un avocat noir de quarante-six ans, Thurgood Marshall, né quarante ans exactement après Du Bois. Marshall raconte que, lorsqu'il était enfant, son père lui dit un jour : « Si quelqu'un t'appelle *sale nègre*, tu n'as pas seulement ma permission, mais mon ordre de le battre. » Langage inconcevable au siècle précédent, langage encore exceptionnel à l'époque de l'adolescence de Thurgood Marshall.

Chaque génération, du moins à travers la personnalité des leaders, marque ainsi le recul de la crainte, l'affirmation plus nette d'une fierté, une plus grande résolution à lutter pour un objectif plus exigeant. Si Thurgood Marshall se bat, ce n'est pas à coups de poing, mais en juriste compétent devant les tribunaux. Et il triomphe. En obtenant en 1954 la condamnation de la ségrégation dans les écoles, il accélère prodigieusement l'évolution du mouvement noir. C'est en effet à partir de cette date que, en une dizaine d'années, vont tomber une à une toutes les dispositions législatives et judiciaires qui font des Nègres des citoyens de seconde zone.

Mais une chose est de condamner la ségrégation dans les textes de loi, une autre est de la supprimer dans les faits. La résistance des blancs racistes s'organise à partir de 1954 pour faire échec à l'intégration scolaire, mais en même temps s'organise la lutte des Noirs pour traduire en actes les droits qui leur sont en principe reconnus. C'est pour les soutenir que le président Eisenhower envoie les parachutistes à Little Rock en 1957 - au moment où la France envoie le contingent en

Algérie. Et les affrontements se multiplient dans tout le Sud, comme par exemple lorsque James Peredith se fait inscrire à l'université du Mississippi.

En dehors d'émeutes sporadiques, la lutte pour l'intégration scolaire fournit l'occasion de la première action organisée. Et la contagion gagne du terrain. C'est le boycottage, organisé en 1956 par le pasteur Martin Luther King, des autobus de Montgomery (Alabama) qui pratiquent la ségrégation raciale. En 1958, à Tuskegee (Alabama), boycottage des magasins blancs qui refusent de servir les Noirs. Des manifestations étendues sur des mois et sur des années tendent à obtenir l'intégration de fait dans tous les secteurs de la vie sociale : restaurants, moyens de transport, piscines, stades, etc. Puis la lutte est engagée pour faire inscrire les Nègres sur les listes électorales et les faire accéder au droit de vote.

Lancées à partir de 1954, ces campagnes se propagent comme un feu de brousse. Elles présentent un certain nombre de traits communs : elles veulent obtenir le respect effectif de décisions de la Cour suprême ou du Congrès ; elles tendent à une intégration des deux races ; elles respectent toutes le principe de la non-violence, prôné par Martin Luther King, et qui vaut aux mouvements intéressés le concours de Blancs libéraux, le soutien de la plupart des journaux et des chaînes de télévision, l'intervention éventuelle du gouvernement fédéral ; elles sont dirigées par des hommes appartenant à la classe moyenne, surtout des pasteurs protestants, des avocats, des artistes noirs ; ces hommes ont une quarantaine d'années et, en descendant dans la rue ils font ce que n'avait pas osé la génération précédente ; ils se séparent aussi de la « bourgeoisie noire » classique[1] qui ne rêve que de singer la bourgeoisie blanche dans l'espoir fallacieux de se faire accepter par elle.

Mais ces dirigeants vont être à leur tour dépassés. Les troupes qu'ils mettent en mouvement sont en effet, pour la plupart, composées de jeunes d'une vingtaine d'années, surtout des étudiants. Si ces jeunes appliquent la non-violence, ils jugent leurs dirigeants trop timorés. Et bientôt l'attention est retenue par de nouvelles organisations plus dynamiques comme le CORE (Congress of Racial Equality) ou le SNCC (Student Nonviolent Coordination Committee). Avec eux, l'action devient à la fois plus incisive et plus vaste. Mais elle reste non violente et tend toujours à l'intégration raciale.

●

1. *Cf.* Franklin FRAZIER, *La Bourgeoisie noire*, Plon, Paris, 1955.

Un nouveau climat a ainsi été créé. Nous voici très loin de la pondération de Booker T. Washington qui, au tournant du siècle, faisait pourtant figure d'extrémiste. Une longue habitude de résignation, l'obscure conscience qu'il n'y a rien à faire, tout cela a été balayé par les premières victoires des Noirs et par leurs premières manifestations de masse. D'étape en étape, de génération en génération, les revendications ont pris plus d'ampleur, et leur ton est devenu plus véhément. Un enchaînement de conquêtes partielles a rendu le combat plus exigeant, plus âpre aussi. Mais la résistance des Blancs racistes s'affirme et se durcit. Elijah Muhammad demandait à ses partisans de ne plus mendier tel ou tel droit finalement considéré comme une faveur. Devant les lenteurs que met une société à traduire dans les faits les principes d'égalité proclamés par ses propres tribunaux et par ses propres assemblées législatives, la jeune génération s'impatiente et ne tarde pas à mettre en cause la volonté du pouvoir contrôlé par les Blancs. D'où le cri qui se répand soudain en 1965-1966 pour revendiquer le pouvoir pour les Noirs : « *Black Power !* » Le nouveau slogan devient aussitôt l'objet d'une vive polémique : les modérés, surtout la NAACP et Martin Luther King, en contestent la sagesse. Une caricature d'un dessinateur célèbre traduit assez bien leur crainte : un Nègre qui représente les droits civiques gît sur le sol, un couteau entre les deux épaules ; le coup de couteau a été porté par un autre Nègre qui incarne le *black power*. L'image ne manque pas de réalisme dans la mesure où les Blancs « raisonnables » acceptent de soutenir une action non violente conforme aux principes constitutionnels, mais où ils se cabrent dès qu'ils soupçonnent que l'intégrité constitutionnelle est menacée.

Les tenants du *black power* n'ont pas très clairement défini leur objectif : puisque le pouvoir contrôlé par les Blancs est incapable de leur donner des droits reconnus, ils revendiquent le pouvoir pour eux-mêmes. Il est clair toutefois qu'ils ne demandent pas, comme le font les Black Muslims, la création d'une nation noire dans laquelle les Noirs détiendraient tout le pouvoir. Ils semblent plutôt désireux de s'organiser en une force qui, au lieu d'intégrer des individus à une société blanche qui renâcle, se proposerait de traiter avec elle sur un pied d'égalité. *Black power* signifie qu'il est vain de miser sur le parti républicain ou sur le parti démocrate selon leurs promesses électorales et les conditions locales, mais qu'il faut constituer une puissance politique noire à même de négocier. *Black power* signifie peut-être aussi, à l'extrême, que les Nègres entendent obtenir la totalité du pouvoir dans les quartiers, les agglomérations, les comtés où ils sont majoritaires.

Ainsi pourraient surgir des bastions noirs largement autonomes, des zones de souveraineté plus ou moins comparables à ce que furent La Rochelle et Montauban pour les protestants après l'édit de Nantes,

des places de sûreté. *Black power*, c'est pratiquement, pour les Nègres qui ne parviennent pas à l'obtenir, l'abandon d'une complète intégration que les Blancs ne s'empressent guère, dira-t-on par euphémisme, de leur accorder. Au bout du compte, *black power* c'est à la fois le constat d'un échec d'intégration et, du même coup, une atteinte à un principe constitutionnel que les Blancs ne sont pas capables d'appliquer mais qui n'en refuse pas moins d'établir des distinctions et des différences entre les citoyens. C'est l'affirmation que le « rêve américain », si beau soit-il, n'est jamais qu'un rêve…

•

Comment s'étonner que, dans un tel climat, les Black Muslims aient connu vers 1960 une audience qu'ils ignoraient avant la Seconde Guerre mondiale ? W. D. Fard et Elijah Muhammad n'avaient alors conquis qu'un petit nombre d'adeptes. Certes seul le temps permet de mettre sur pied une organisation importante. Mais la lenteur du difficile travail de recrutement et d'implantation des structures n'explique pas tout. Un facteur décisif a permis aux Black Muslims d'élargir leur cercle d'influence : les thèmes prêchés par Elijah Muhammad étaient, voilà vingt ou trente ans, considérés avec scepticisme par la masse noire, alors que pas à pas, autour des années 1960, ils commencent à paraître réalistes. Ces thèmes sont restés les mêmes. Avec Malcolm X, ils ont trouvé un porte-parole plus efficace qu'Elijah Muhammad. Mais surtout le public auquel ils s'adressent a radicalement changé : de plus en plus, il doute de l'intégration.

Les Black Muslims affirment qu'ils comptent 250000 membres. Ce chiffre est impossible à vérifier. Morroe Berger cite celui de 50000. Louis E. Lomax, dans son livre *La Révolte noire*, indique que les « experts » évaluent à 100000 le nombre de Black Muslims, mais il ajoute : « Chaque année, quelque six cents prisonniers adhèrent au mouvement des Black Muslims » (p. 187). En plus de ces membres recrutés chaque année dans les prisons, qui constituent pour eux un abondant réservoir, combien les Black Muslims font-ils d'adeptes dans les taudis des grandes villes ? Les pièces de théâtre dans lesquelles ils mettent le Blanc en accusation ont connu un grand succès populaire ; leur propagande, confiée à une firme de relations publiques, est habilement menée ; Malcolm X a puissamment contribué à étendre leur rayonnement. Mais le plus important n'est pas là : s'il est difficile de préciser le nombre de leurs adhérents, le fait essentiel est que, de l'avis unanime des autres leaders noirs, les Black Muslims sont très respectés dans la population noire qui juge aussi bien de leur influence décisive sur des repris de justice que du parfait ordonnancement de leurs réunions. De telle sorte que les Nègres qui ne rejoignent pas, pour

diverses raisons, les rangs des Black Muslims, n'acceptent pas pour autant de faire chorus avec leurs critiques. Ce respect qui les entoure montre bien qu'ils ont conquis droit de cité dans la population noire, chose impensable avant la Seconde Guerre mondiale car les grands thèmes de leur action allaient à contre-courant des idées conçues.

Les positions des Black Muslims provoquent de moins en moins de surprise dans la population noire. Lorsque, peu après sa rencontre avec W. D. Fard, Elijah Muhammad, leader de la Nation of Islam, revendiquait la fondation d'une nation noire, ses frères de race se reconnaissaient plutôt dans le poème de Langston Hughes qui, malgré toutes les humiliations, écrivait dans un vers célèbre : « Moi aussi, je chante l'Amérique ! »

Mais comment continuer de chanter l'Amérique lorsqu'il faut déployer une énergie considérable pour obtenir qu'elle accorde aux Nègres les droits reconnus à tous les citoyens ? lorsqu'il faut ensuite lutter dans la rue contre des Blancs qui refusent de s'incliner devant le verdict de leurs tribunaux ? lorsque les pouvoirs publics doivent admettre implicitement leur impuissance à faire respecter le droit ? Car enfin, douze ans après la décision de procéder à l'intégration scolaire, celle-ci reste symbolique, la majorité des Nègres ne peuvent pas voter, vivent dans des taudis, continuent d'occuper les emplois les moins rémunérés, sont les premiers frappés par le chômage, se heurtent un peu partout aux brutalités policières, ne possèdent pas un seul élu au Sénat, restent très insuffisamment représentés à la Chambre, et n'occupent la première page des journaux que lorsqu'ils déchaînent l'émeute dans les rues des grandes villes ou lorsque la presse publie des photographies de la guerre du Vietnam. Car le Nègre est un GI à part entière, et la promotion d'un Noir, fils de général, au rang de général ne suffit pas à justifier une propagande tendancieuse sur l'intégration parfaite qui régnerait dans l'armée.

Ses propres lenteurs condamnent l'intégration au moment même où la population nègre se montre de plus en plus impatiente. Vingt-cinq ans se sont écoulés entre le moment où Ferhat Abbas disait qu'il ne connaissait pas de nation algérienne et le moment où il accédait à la présidence du GPRA (Gouvernement provisoire de la République algérienne). Une évolution analogue se produit chez les Noirs américains. Depuis trois décennies déjà, Elijah Muhammad répète : « Cessez d'essayer de vous imposer à des endroits où l'on ne veut pas de vous. » Et l'article 8 de son programme en douze points insiste : « Ne cherchez pas à mêler votre sang par l'intégration raciale. »

Pas d'intégration, non pas parce qu'elle est impossible en raison de la mauvaise volonté des Blancs, mais parce qu'elle n'est pas désirable. Race originelle créée par Dieu, les Noirs sont en effet supérieurs aux

Blancs. Seul un accident de l'histoire leur a permis de tomber dans la dépendance des Blancs pendant quelques siècles, soit un laps de temps très court au regard de l'histoire de l'humanité. Et un jour, à nouveau ils domineront le monde. Les Noirs n'ont aucune raison de demander leur intégration à une société régentée par ces Blancs qui leur sont inférieurs. Le seul objectif digne d'intérêt est la fondation d'une nation noire. Elijah Muhammad déclare :

> Nous ne demandons pas une terre qui à l'origine appartenait au peuple européen. Nous demandons la terre qui à l'origine nous appartenait. Nous obtiendrons notre place sur cette planète que nous pouvons dire nôtre. Il m'importe peu de savoir où elle est : que nous ayons une île dans le Pacifique ou dans l'Atlantique, ou que nous soyons obligés de prendre une partie de ce pays, nous aurons de la terre. Nous n'allons pas attendre que Moïse vienne et nous dise qu'il va nous conduire vers quelque Terre promise ; le globe est notre Terre promise et nous allons en prendre un morceau.

Les Black Muslims n'ont jamais fait campagne pour les droits civiques ou pour l'intégration. Ils condamnent la ségrégation, car elle implique et structure la prétendue supériorité des Blancs. Ils rejettent aussi l'intégration, car la race noire, race originelle et pure, ne doit pas se contaminer au contact de la race blanche, qui est inférieure et impure. Hautement fantaisiste, ne reposant sur aucune donnée scientifique, leur explication religieuse de leur propre histoire et de leur propre destin conduit ainsi les Black Muslims à adopter, à l'égard de l'intégration raciale, une attitude qui rejoint dans les faits celle d'un nombre croissant de Noirs déçus par l'hostilité des Blancs qui ne veulent pas les accepter sur un pied de stricte égalité. Ces Noirs déçus iront-ils jusqu'à refuser cette intégration qu'ils avaient tant désirée, pour laquelle ils avaient tant lutté, et qu'ils ne parviennent pas à obtenir ? La refusant, iront-ils jusqu'à donner à leur refus un fondement religieux qui le justifie en affirmant la supériorité de la race noire ? En l'état actuel des choses, il est tout au plus possible de poser la question.

Les Nègres américains ont été profondément traumatisés par l'esclavage puis par la discrimination raciale. À force d'être traités en inférieurs, beaucoup ont fini par se considérer comme tels. L'éthique puritaine les a plus ou moins confusément convaincus que Dieu qui récompense les justes les a châtiés parce qu'ils le méritaient : la réussite matérielle est le signe visible d'une justification aux yeux de Dieu. Les pasteurs qui, comme Martin Luther King, militent pour l'intégration raciale s'efforcent en fait de détruire dans la conscience des Noirs ce double complexe de culpabilité et d'infériorité, en prêchant un évangile d'amour et de justice qui suppose que toutes les créatures, égales aux yeux de Dieu, doivent l'être aussi dans la société terrestre. Travail long et patient, qui a cependant fait surgir des milliers et des milliers de

militants prêts à affronter les coups des racistes, les insultes et le mépris, les gaz lacrymogènes et les chiens policiers, les arrestations arbitraires et l'assassinat. Mais la doctrine des Black Muslims propose un traitement beaucoup plus radical. Elijah Muhammad a par exemple déclaré à ses disciples :

> Les Noirs d'Amérique ont pendant longtemps été poussés à se considérer comme les victimes d'une malédiction divine. Vous ne devez plus penser cela de vous-mêmes. Nous, la Nation noire de la terre, sommes ses premiers propriétaires, les meilleurs de tous les êtres humains. Vous êtes les plus puissants, les plus beaux, les plus sages.

Devant de tels propos, certains Noirs comme certains Blancs ont crié au racisme, et ils ont raison. Toute thèse affirmant la supériorité d'une race est condamnable. Elle obtient le prodigieux résultat de rendre aux Black Muslims la fierté et la dignité humaines que le racisme des Blancs leur refuse. Une telle réhabilitation aura-t-elle des effets durables alors qu'elle est fondée sur une conception religieuse que la raison ne peut étayer ?

●

En même temps qu'ils refusent l'intégration raciale, les Black Muslims condamnent son principal instrument : l'action non violente. « Notre religion, a publiquement déclaré Malcolm X, ne nous enseigne pas de tendre l'autre joue ; l'islam nous enseigne de nous défendre nous-mêmes. »

Dans la presse américaine, les Black Muslims ont d'abord et assez souvent été présentés comme des partisans de la violence. Peu à peu, les commentateurs ont découvert que le rejet de la non-violence ne constituait pas en lui-même un appel à l'insurrection armée. En même temps, les Black Muslims ont pris grand soin de montrer qu'ils étaient pacifiques et ne portaient pas d'armes. Dans toutes leurs assemblées, les jeunes membres du service d'ordre, les Fruits of Islam, assurent sans éclats une admirable discipline. En principe, tous ceux qui entrent dans leurs mosquées ou dans leurs salles de réunion sont minutieusement fouillés pour démasquer les trublions qui viendraient armés. Mais en réalité cette règle n'a pas dû toujours être appliquée puisque Malcolm X a bel et bien été assassiné avec des armes à feu dans l'une de ses réunions. Il est vrai qu'il venait d'entrer en dissidence, qu'il n'avait peut-être pas eu le temps d'organiser efficacement son propre service d'ordre après avoir rompu avec les Black Muslims. Il n'empêche que deux des trois Noirs condamnés pour cet assassinat étaient des Black Muslims et qu'en principe, si l'on en croit Elijah Muhammad, ils refusaient la violence…

L'attitude des Black Muslims, sur ce point comme sur d'autres, n'a d'ailleurs jamais été d'une grande clarté. Au cours d'une émission télévisée dans laquelle il critiquait l'action non violente des mouvements intégrationnistes, Malcolm X déclarait : « L'Amérique elle-même est opposée à la résistance passive ; lorsque les Japonais l'ont attaquée à Pearl Harbor, l'Amérique n'a pas eu recours à la résistance passive. » Il n'est même pas besoin d'évoquer Hiroshima pour montrer que l'Amérique est allergique à la non-violence. En bien d'autres occasions, des Black Muslims ont cité l'action des États-Unis au Vietnam pour montrer que la non-violence n'est pas un élément de l'américanisme. Mais ils n'en prennent pas argument pour préconiser la violence, car cette Amérique qui ne lésine pas dans l'emploi de la force est une Amérique blanche qui ne les engage nullement. Ce n'est pas au nom d'une conception américaine, mais au nom de l'islam, qu'ils critiquent la non-violence.

Où cela les conduit-il ? Ils paraissent accepter l'idée d'une autodéfense en considérant que leur aptitude à riposter pourrait décourager l'emploi de la violence contre leur groupe.

●

Après l'assassinat du président Kennedy (22 novembre 1963), Malcolm X fit un commentaire irrévérencieux qui lui valut d'être suspendu par Elijah Muhammad le 4 décembre. Peu après, il consommait la rupture et fondait l'Organisation de l'unité afro-américaine. Les agences de presse firent dire à Malcolm X qu'il « est temps de commencer à frapper » (1er juillet 1964) et que « les violences perpétrées dans le sud des États-Unis ont atteint un tel point que les membres de ma race réagiront bientôt et que l'Amérique connaîtra un bain de sang » (9 juillet 1964). Au Caire, où il se rendit quelques jours plus tard, il aurait promis d'envoyer des guérilleros au Mississippi. Les propos de Malcolm X ont souvent été déformés. Les déclarations recueillies dans ce volume sont assez claires : elles ne préconisent pas la violence, mais elles lancent un grave avertissement, car la violence ne manquera pas d'éclater si l'obstination des Blancs racistes se prolonge.

En conclusion de sa « déclaration d'indépendance », Malcolm X affirme : « Il est criminel de dire à un homme de ne pas se défendre quand il est constamment la victime d'attaques brutales. » Puis, dans son discours intitulé « Le bulletin de vote ou le fusil », il désigne les responsables : « Je suis non violent avec ceux qui sont non violents à mon égard. Mais, lorsqu'on déchaîne la violence contre moi, je deviens fou et je ne suis plus responsable de ce que je fais. » Plus loin, il précise sa pensée : « Dans les domaines où le gouvernement a montré qu'il n'était pas disposé à défendre la vie ou les biens des Nègres, ou qu'il en était incapable, il est temps pour les Nègres de se défendre eux-

mêmes. » Il rappelle que la Constitution n'interdit pas aux citoyens de posséder des armes, mais il met ses auditeurs en garde : « Cela ne signifie pas que nous allons prendre des fusils et former des bataillons et courir après les Blancs. »

L'idée d'organiser leur autodéfense s'est cependant imposée à l'esprit de nombreux Noirs américains. Les grandes organisations intégrationnistes se cramponnent au principe de la non-violence par crainte de déclencher de brutales explosions de fureur qui peuvent toujours dégénérer en combats de rue. Martin Luther King connaît aussi bien que Malcolm X l'efficacité avec laquelle les États-Unis peuvent mettre en marche leur puissant appareil militaro-policier de répression, et ils savent tous deux que les Noirs sont une minorité. Mais Malcolm X, au moment de sa mort, était déjà dépassé par de petits groupes organisés localement, équipés d'armes à feu et de « cocktails Molotov », qui ont beaucoup inquiété les gardiens de l'ordre établi. Les émeutes de Harlem en 1964 et celles de Watts en 1965 ont donné une idée du drame qui pouvait se produire. Celles de l'été 1966, dans plusieurs grandes villes du nord et de l'est, ont opposé la police à des tireurs noirs installés sur les toits. À New York, par crainte du pire, les autorités municipales ont interdit l'arrestation des Noirs pris en flagrant délit de pillage : et l'on a pu voir des Nègres vider des magasins sous l'œil impassible de policiers blancs qui avaient ordre de ne pas intervenir. À tout instant, Noirs et Blancs peuvent s'affronter les armes à la main, surtout dans les grands ghettos du nord, malgré le renforcement des brigades d'intervention, ou plutôt à cause de lui, considéré comme le seul remède. Et de tels affrontements échapperaient au contrôle des dirigeants noirs : bien souvent les appels au calme lancés par Martin Luther King ou par la NAACP n'ont pas été entendus – et les Noirs qui se sont organisés en groupe armés n'y ont pas été invités par Elijah Muhammad ou par Malcolm X. La tension s'est accrue au point d'approcher du point de rupture. Rien ne permet de prévoir qu'un changement radical de la condition des Nègres, qu'une rapide modification de l'attitude des Blancs puissent permettre d'éviter les effusions de sang.

Deux ans avant de langer le slogan « *the ballot or the bullet* », Malcolm X, alors qu'il appartenait encore aux Black Muslims, avait donné la mesure d'une colère qui ne cesse de croître. Un avion chargé de touristes américains originaires de Géorgie s'était écrasé en 1962 en France, faisant 121 morts ; l'accident fournissait de gigantesques titres à tous les journaux. À Los Angeles, devant un auditoire nombreux, Malcolm X déclarait :

> J'aimerais vous annoncer une très belle chose qui vient de se produire. J'ai reçu aujourd'hui un message de Dieu. En France, il a vraiment répondu à nos prières. Il a fait tomber du ciel un avion avec plus de 120 passagers, parce que les Muslims croient à la règle : œil pour œil, dent pour dent. Nous continuerons de prier et d'espérer que chaque jour un autre avion tombe du ciel.

•

Après sa rupture avec les Black Muslims, Malcolm X se fit l'écho des accusations que la rumeur publique colportait contre Elijah Muhammad : celui-ci aurait abusé de jeunes filles, puis les aurait blâmées une fois qu'elles furent enceintes. Malcolm X affirmait qu'il n'avait aucune raison de douter de l'authenticité de ces faits, ainsi que d'autres accusations touchant la gestion financière de la Nation of Islam. Il avait d'ailleurs écrit à Elijah Muhammad pour lui faire part de son inquiétude, et le prophète l'avait convoqué en avril 1963 dans sa maison de Phoenix (Arizona), où ils discutèrent en se promenant au bord de la piscine privée d'Elijah Muhammad, qui tenta de se justifier en invoquant des précédents tirés de la Bible...

Il serait vain de nier que de nombreuses organisations religieuses ont été considérées par leurs fondateurs comme un moyen de s'enrichir personnellement. Les cotisations exigées de chaque Black Muslim atteignent la somme fantastique de 8 dollars par semaine, plus l'obligation de vendre (ou du moins de payer) plusieurs exemplaires du journal *Muhammad Speaks*. Il paraît vraisemblable que Elijah Muhammad, comme bien d'autres chefs de secte ou d'Église, a trouvé dans son mouvement un *racket* assez profitable. Toutes les sectes, même les plus corrompues, ont cependant été pour les Nègres un moyen de prendre conscience de leur solidarité et de diffuser des courants d'opinion qui, très timorés et résignés au début, ont abouti à l'action militante non violente, à l'autodéfense, déjà peut-être à des groupes qui préparent l'action offensive. Les puristes et les moralistes déploreront toutes les superstitions et toutes les escroqueries qui entachent l'histoire du mouvement noir. Les sociologues les expliqueront par tout un conditionnement social, économique, culturel dont les Blancs sont responsables soit par leur racisme agissant, soit par leur indifférence – tout comme ils expliqueront le taux élevé de criminalité dans les ghettos noirs. Si utile soit-il, un tel début ne présente qu'un intérêt secondaire dans le cas précis des Black Muslims qui, indépendamment des critiques justifiées que l'on peut adresser à Elijah Muhammad, constituent dans la société américaine une force dont Noirs et Blancs doivent tenir compte. Et le problème ne se pose pas à propos de Malcolm X qui n'a jamais exploité à son profit personnel sa réputation, son prestige et son rôle dirigeant.

•

Lorsqu'il secondait Elijah Muhammad, et peut-être surtout après sa rupture avec les Black Muslims, Malcolm X voyait loin, et ce recueil de discours en est un éclatant témoignage. Son voyage de 1964 au Proche-Orient et en Afrique l'avait profondément marqué en lui permettant de

saisir dans le concret et en termes politiques la réalité et la puissance d'un mouvement noir universel dont Elijah Muhammad ne parlait qu'en termes prophétiques. L'Afrique colonisée et économiquement attardée n'intéressait guère les Nègres américains vivant dans une société hautement industrialisée, dont ils reçoivent l'empreinte bien qu'ils n'en retirent pas tous les bénéfices qui auraient dû leur revenir. L'Afrique indépendante les a soudain fascinés.

« Non, je ne suis pas américain, je suis l'un des vingt-deux millions de Nègres victimes de l'américanisme », déclarait Malcolm X le 3 avril 1964. Quelques mois plus tard, après avoir parcouru l'Afrique, il ne tient plus exactement le même langage. Il n'est pas davantage américain, et refuse toujours de se considérer comme tel, mais il sait que les vingt-deux millions de Nègres des États-Unis ne sont pas les seules victimes de l'américanisme. Il élargit à l'échelle du monde ses vues révolutionnaires, s'insurge contre l'envoi de parachutistes au Congo, s'intéresse à Zanzibar, exalte l'exemple cubain et fait acclamer le nom de Che Guevara. On pourra sourire : il a donné à l'une de ses filles le nom de Lumumba.

Malcolm X a été tué alors qu'il amorçait une évolution que son sens de l'action conduisait du langage mystique d'Elijah Muhammad vers un réalisme plus politique. À son retour de La Mecque, il déclarait à *Jeune Afrique* (1er juin 1964) :

> Si j'ai quitté le mouvement des Black Muslims, c'est parce j'estimais qu'il était trop sectaire et que ce sectarisme finissait par paralyser son action militante. Désormais nous entendons accueillir à nos côtés les chrétiens noirs tout comme les juifs noirs. Même les athées seront acceptés [...]. Ainsi nous recevrons dans nos rangs non seulement tous les Noirs, mais encore les Blancs musulmans car la couleur cesse d'être un facteur de discrimination pour quiconque adopte l'islam [...]. Mais au moment où l'obsession raciste démentielle de l'Amérique l'entraîne dans la voie du suicide et de la destruction, je veux croire que la nouvelle génération de Blancs [...] comprendra le message que nous allons lui porter.

Malcolm X n'était plus partisan de la création d'un État noir séparé. « Nous cherchons à gagner notre liberté, et nous emploierons les moyens nécessaires », disait-il au *Nouvel Observateur* (3 décembre 1964), mais il ne précisait pas ces moyens. Jusqu'où l'aurait conduit cette évolution ? Ses dernières déclarations, citées dans ce volume, montrent qu'il cherchait sa voie « en pensant par lui-même », qu'il n'était plus hostile à la lutte pour les droits civiques, qu'il sentait le besoin de redéfinir le « nationalisme noir ». Recherche exigeante, et sans doute Malcolm X était l'un des mieux placés pour la mener à bien. Les balles de ses assassins, qui étaient noirs, ont privé les Noirs d'un leader dont la sensibilité et la vivacité intellectuelle pouvaient fournir à leur cause une irremplaçable contribution.

Sa vie a illustré les misères, les hésitations et les colères, les incohérences et l'éclairante passion d'innombrables Nègres américains. À travers une existence tourmentée, Malcolm X avait maîtrisé le destin auquel son enfance paraissait le vouer. Un Noir américain, Bayard Rustin, disait après sa mort : « Il n'a pas choisi la violence, c'est la violence qui l'a choisi. » Blancs réputés libéraux ou Black Muslims, d'autres commentateurs ont cru pouvoir rappeler l'Évangile : « Celui qui vit par l'épée périra par l'épée. » Malcolm X n'était pas ce général d'une armée de libération que, par anticipation, Leroi Jones a mis en scène, mais il annonçait les futurs combats que seules la justice et la fraternité, et non pas la force, pourraient éviter. Répondant à des journalistes blancs, et s'adressant à travers eux à toute la société blanche, James Baldwin disait : « Vous l'avez tué. » Le racisme a fait, aux États-Unis, bien d'autres victimes. Qu'elles aient ou non laissé, avec le témoignage vécu de leur lutte, l'expression d'une pensée tout entière tendue vers une libération totale, elles jalonnent une route de plus en plus âpre dont l'aboutissement ne peut pas faire de doute.

CLAUDE JULIEN
(août 1966)

Introduction

Malcolm Little, né le 19 mai 1925 à Omaha, dans l'Etat du Nebraska, quitta l'école à l'âge de 15 ans. Il avait 21 ans lorsqu'il fut envoyé en prison pour cambriolage. C'est en prison qu'il fut converti à la Nation d'Islam (Black Muslims *ou Musulmans noirs). A sa sortie, en 1952, il se voua à la construction du mouvement* Black Muslims, *sous le nom de Malcolm X. Il abandonna les Musulmans noirs en mars 1964 pour créer d'abord la* Muslim Mosque Inc. *(mosquée musulmane), puis une organisation non religieuse, l'*Organization of Afro-American Unity (OAAU *— Organisation de l'unité afro-américaine). Pendant l'année 1964, il fit deux tournées en Afrique et au Moyen-Orient. Le 21 février 1965, trois mois après son retour aux Etats-Unis, il fut assassiné à New York. Il a écrit lui-même son* Autobiographie.

•

Nous présentons ici une sélection des discours de Malcolm X. A l'exception du premier, prononcé peu après sa rupture avec les Black Muslims, *tous datent de la dernière année de sa vie et vont de sa déclaration d'indépendance (12 mars 1964) à sa mort. Ce choix ne représente qu'un petit nombre des discours et déclarations que Malcolm X a pu faire pendant cette période aux Etats-Unis, en Afrique, au Moyen-Orient et en Europe.*

Ce livre a pour but de présenter, dans les termes mêmes qu'il a utilisés, l'essentiel des idées exposées et défendues par Malcolm pendant la dernière année de sa vie. A notre sens, cette fonction est largement remplie par les textes publiés ici, bien que nous n'ayons pu nous procurer l'enregistrement de tous les discours de Malcolm. Au cours des années à venir, Malcolm X fera sans nul doute l'objet de recherches et de controverses

nombreuses, tant chez les militants noirs engagés dans la lutte de libération que chez les historiens et les chercheurs, et nous pensons qu'ils trouveront dans cette sélection une source inestimable de matériaux qui permettront de corriger, au moins partiellement, certaines des idées fausses qui s'attachent à la personne de l'un des hommes les plus mal compris de notre temps.

Malcolm n'était pas un écrivain, mais avant tout un orateur. En fait de textes rédigés ne figurent ici que le memorandum présenté au Caire à l'Organisation de l'Unité Africaine et quelques lettres. Il n'est pas possible, à la simple lecture, de se faire une idée exacte des remarquables qualités d'orateur de Malcolm, de l'effet qu'avaient ses discours sur son auditoire et des relations qui s'établissaient entre l'orateur et son public. Nous aurions mieux aimé publier une collection de disques « longue durée » qui auraient permis d'entendre Malcolm X lui-même, ses accents d'indignation et de colère, son rire, et le public qui l'interrompait pour applaudir ou exprimer sa joie. (Nous avons compté près de 150 interruptions de ce genre pour Le bulletin de vote ou le fusil.) Mais les ressources et le temps nous manquent pour publier et diffuser les discours sous cette forme et le prix de revient des disques limiterait le nombre des acheteurs.

Nous n'avons apporté aux textes que les modifications que tout orateur ferait en préparant ses discours pour l'impression, et dans l'esprit où nous pensions que Malcolm lui-même les aurait faites. Nous avons corrigé les lapsus linguae et les petites incorrections grammaticales inévitables dans la plupart des allocutions prononcées impromptu ou à partir de notes concises. Pour éviter les répétitions, courantes chez des orateurs qui prennent aussi souvent la parole que Malcolm, nous avons supprimé les passages repris ou paraphrasés dans d'autres discours publiés ici. Ces omissions sont signalées par des points de suspension (...).

Les notices qui accompagnent le texte sont essentiellement destinées à indiquer où et quand les discours ont été prononcés, l'interprétation et le commentaire étant réduits au minimum. Nous demandons au lecteur de ne jamais oublier que les idées de Malcolm se développaient rapidement et que certaines des positions qu'il avait prises dans les deux mois qui suivirent sa rupture avec les Black Muslims se sont encore modifiées dans les derniers mois de sa vie.

George BREITMAN.

Le pouvoir noir

[illegible] engagés dans la [illegible] les historiens et les chercheurs, et [illegible] dans cette sélection une source [illegible] qui permettront de corriger, ou moins [illegible] des idées fausses qui s'attachent à la [illegible] les plus mal compris de notre temps [illegible] du domaine, nous avons tout [illegible] ne figurent ici que le [illegible] l'Organisation de l'Unité africaine et [illegible] possible, à la simple lecture, de se faire [illegible] remarquables qualités d'orateur [illegible] des discours sur son auditoire [illegible] entre l'orateur et son public. [illegible] une collection de disques [illegible] Malcolm X lui-même [illegible] sa colère, son rire, et le public qui [illegible] ou exprimer sa joie. (Nous avons [illegible] de ce genre pour les [illegible] les ressources et le temps nous [illegible] les discours sous cette forme et le [illegible] le nombre des acheteurs.

[illegible] textes que les modifications que [illegible] préparant les discours pour l'impression [illegible] que Malcolm [illegible] les [illegible] corrigé les lapsus linguae et les [illegible] inévitables dans la plupart des [illegible] en à partir de notes [illegible] comme chez des orateurs qui [illegible] la parole que Malcolm, nous avons [illegible] ou paraphrasés dans d'autres discours [illegible] sont signalées par des points de [illegible]

Les [illegible] le texte sont essentiellement [illegible] quand le discours est prononcé [illegible] doute au minimum [illegible] de Malcolm [illegible] oublier que les [illegible] positions [illegible] et que certaines des [illegible] prises dans les deux mois qui [illegible] Black Muslims se sont encore modifiées dans [illegible]

Georges BREITMAN

1

Et d'abord, qu'est-ce qu'une révolution ?

Fin 1963, le Detroit Council for Human Rights *(Conseil de Detroit pour les droits de l'homme) annonça que les 9 et 10 novembre se tiendrait à Detroit une conférence du* Northern Negro Leadership *(Dirigeants des mouvements noirs du Nord). Comme le pasteur C.L. Franklin, président de ce Conseil, tentait d'interdire la conférence aux nationalistes noirs et aux partisans d'un* Freedom Now Party *(Parti de la liberté immédiate), le pasteur Albert B. Cleage Jr. démissionna du conseil et organisa, avec la collaboration du* Group On Advanced Leadership (G.O.A.L. *— Groupe pour une direction avancée), une conférence du* Northern Negro Grass Roots Leadership *(Dirigeants des masses noires du Nord) qui se tint à Detroit en même temps que celle de son homologue conservateur. A celle-ci prit la parole, entre autres, le député Adam Clayton Powell. La conférence des dirigeants des masses fut couronnée par une grande réunion publique à l'église baptiste du Roi Salomon, avec pour principaux orateurs le pasteur Cleage, le journaliste William Worthy et Malcolm X. L'auditoire, presque uniquement composé de noirs dont la grande majorité n'étaient pas* Black Muslims, *interrompait si fréquemment Malcolm par ses éclats de rire et ses applaudissements que l'orateur dut lui demander, vu l'heure tardive, de mettre un terme à ses interruptions.*

Quelques semaines après la conférence, le président Kennedy était assassiné et Elijah Muhammad frappait Malcolm X d'in-

terdit. Ce discours est donc l'un des derniers que Malcolm ait prononcés avant de quitter l'organisation du Muhammad. C'est le seul de ses discours de Black Muslim *qui figure dans ce livre. Mais ce n'est pas un discours* Black Muslim *type. Bien que certaines de ses déclarations fussent toujours introduites par la phrase « L'honorable Elijah Muhammad dit », dans la période qui précédait la scission, Malcolm imposait de plus en plus fortement sa propre marque à la doctrine des* Black Muslims *et, en particulier, à l'idée de séparation. Par sa teneur, ce discours diffère grandement des discours antérieurs que l'on peut lire dans le livre de Louis E. Lomax,* Les Black Muslims...

Le texte qui suit représente environ la moitié de ce discours. Le disque « longue durée » Message adressé aux masses par Malcolm X, *publié à Detroit par l'*Afro-American Broadcasting and Recording Company, *est très largement supérieur au texte écrit parce qu'il reflète fidèlement le style et la personnalité du Malcolm des meilleurs jours, de Malcolm s'adressant à un auditoire de noirs militants.*

●

Ce que nous voulons, vous et moi, c'est parler sans façons, dans une langue que tout le monde ici puisse comprendre sans peine. Nous admettons tous, ce soir, tous les orateurs ont admis que l'Amérique doit affronter un problème très grave ; mais les nôtres doivent aussi affronter un problème très grave. Le problème de l'Amérique, c'est nous. Nous sommes son problème. Si elle a ce problème, c'est pour cette seule raison qu'elle ne veut pas de nous ici. Et toutes les fois que vous vous considérez, que vous soyez noir, brun, rouge ou jaune, ce que l'on appelle un nègre, vous représentez un individu qui pose un problème très grave à l'Amérique parce qu'on ne veut pas de lui. Une fois que vous avez accepté de prendre cela comme un fait, vous pouvez combiner une ligne d'action qui vous fera apparaître comme intelligent et non plus comme inintelligent.

Ce que nous devons faire, vous et moi, c'est apprendre à oublier nos divergences. Lorsque nous nous réunissons, ce n'est pas en tant que baptistes ou méthodistes. Vous ne recevez pas des coups parce que vous êtes méthodiste ou baptiste, vous ne recevez pas des coups parce que vous êtes démocrate ou républicain, vous ne recevez pas des coups parce que vous êtes

maçon, et vous ne prenez certainement pas des coups parce que vous êtes américain ; car, si vous étiez américain, vous ne recevriez pas de coups. Vous en recevez parce que vous êtes un noir. Vous en recevez, nous en recevons tous pour cette même raison.

Ainsi nous sommes tous des noirs, ce que l'on appelle des nègres, des citoyens de seconde zone, d'anciens esclaves. Vous n'êtes rien d'autre qu'un ex-esclave. Vous n'aimez pas vous l'entendre dire. Mais qu'êtes-vous d'autre ? Vous n'êtes pas arrivés ici à bord du Mayflower. Vous êtes arrivés sur un navire de la traite. Enchaînés, comme chevaux, vaches ou poulets. Et vous avez été amenés ici par ceux qui sont venus à bord du Mayflower, vous avez été amenés par ceux que l'on appelle des Pèlerins, ou les Pères fondateurs. Ce sont ces gens-là qui vous ont amenés ici.

Nous avons un ennemi commun. Nous avons ceci en commun : le même oppresseur, le même exploiteur et le même discriminateur. Mais une fois que nous aurons tous compris que nous avons le même ennemi, nous nous unirons — sur la base de ce que nous avons de commun. Et ce que nous avons en commun avant tout le reste, c'est cet ennemi — l'homme blanc. Il est notre ennemi à tous. Je sais qu'il en est parmi vous qui pensent que certains blancs ne sont pas nos ennemis. Qui vivra, verra.

C'est à Bandoeng, en 1954 je crois, que les noirs se sont rencontrés dans l'unité pour la première fois [1]. Si vous étudiez ce qui s'est passé à la conférence de Bandoeng, et les résultats de cette conférence, vous voyez que nous pouvons nous en inspirer, vous et moi, pour résoudre nos problèmes. A Bandoeng se sont rencontrées toutes les nations, les nations noires d'Afrique et d'Asie. Les unes étaient bouddhistes, les autres musulmanes, d'autres chrétiennes ou confucianistes, certaines athées. En dépit de leurs divergences religieuses, elles se sont rencontrées. Certaines étaient communistes, ou socialistes, et d'autres étaient capitalistes — en dépit de leurs divergences économiques et politiques, elles se sont rencontrées. Toutes étaient noires, brunes, rouges ou jaunes.

---

1. Sur le sens du mot « noir », dans ce cas, pour Malcolm X, celui-ci s'est lui-même expliqué (voir plus loin p. 86) : « *Lorsque je dis noir, j'entends non-blanc — noir, marron, rouge, jaune...* »

La principale chose qui n'était pas admise à la conférence de Bandoeng, c'était l'homme blanc. Il n'avait pas le droit d'y participer. Une fois le blanc exclu, les participants se sont aperçu qu'ils pouvaient s'entendre. Une fois l'homme blanc tenu à l'écart, tous les autres se sont expliqués et se sont mis d'accord. C'est cela qu'il faut que nous comprenions, vous et moi. Et ces peuples qui se sont rencontrés n'avaient pas d'armes nucléaires, ils n'avaient pas d'avions à réaction ; ils n'avaient pas tous cet armement lourd que possède le blanc. Mais ils avaient l'unité.

Ils ont su imposer silence à leurs petites divergences mesquines, pour s'entendre sur un point : un Africain, venu du Kenya, était colonisé par l'Anglais ; un autre, venu du Congo, était colonisé par le Belge ; un autre, venu de Guinée, était colonisé par le Français ; un autre encore, venu de l'Angola, était colonisé par le Portugais. Lorsqu'ils sont venus à la conférence de Bandoeng, ils ont considéré le Portugais, et le Français, et l'Anglais, et le Hollandais, et ils ont appris ou compris ce que ces gens avaient en commun ; tous venaient d'Europe, tous étaient des Européens blonds aux yeux bleus et à la peau blanche. Ils ont commencé à voir qui était leur ennemi. L'homme qui colonisait les nôtres au Kenya les colonisait également au Congo. Le colonisateur du Congo était encore celui qui colonisait les nôtres en Afrique du Sud, et en Rhodésie du Sud, et en Birmanie, et en Inde, et en Afghanistan, et au Pakistan. Ils ont compris que partout où l'homme de couleur sombre était opprimé de par le monde, il était opprimé par le blanc, que partout où il était exploité, il était exploité par le blanc. Ainsi, ils se sont unis sur cette base — le fait qu'ils avaient un ennemi commun.

Et lorsque vous et moi, qui sommes ici, à Detroit, dans le Michigan, en Amérique, nous qui aujourd'hui sommes réveillés, lorsque nous regardons autour de nous, nous comprenons à notre tour qu'ici, en Amérique, nous avons tous le même ennemi, qu'il se trouve en Georgie ou dans le Michigan, qu'il se trouve en Californie ou à New York. C'est le même homme, yeux bleus, cheveux blonds, peau claire, le même homme. Aussi devons-nous faire ce que nos frères ont fait. Ils se sont entendus pour mettre fin aux querelles qui les opposaient les uns aux autres. Toutes les petites disputes qu'ils avaient, ils ont décidé de les régler entre eux, au sein de leur équipe — on ne laisse pas l'ennemi savoir que l'on est en désaccord.

Au lieu de laver notre linge sale en public, nous devons comprendre que nous appartenons tous à la même famille. Lorsque vous avez une histoire de famille, vous n'allez pas le crier sur la place publique. Si vous le faites, tout le monde dit que vous êtes mal élevé, peu raffiné, peu civilisé, que vous êtes un sauvage. Si ça ne va pas chez vous, vous réglez ça chez vous ; vous allez dans une pièce dont vous fermez la porte, vous discutez l'affaire entre vous, et lorsque vous sortez dans la rue, vous présentez un front commun, un front uni. Et c'est ce que nous devons faire dans notre communauté, et dans la ville, et dans l'Etat. Il nous faut cesser de proclamer nos divergences devant l'homme blanc, exclure le blanc de nos meetings, et puis nous asseoir et parler boutique entre nous. Voilà ce que nous avons à faire.

J'aimerais faire quelques commentaires sur la différence entre la révolution noire et la révolution nègre. Est-ce la même chose ? Si ce n'est pas la même chose, à quoi tient la différence ? Quelle différence y a-t-il entre une révolution noire et une révolution nègre ? Et d'abord, qu'est-ce qu'une révolution ? Parfois je suis enclin à croire qu'un grand nombre des nôtres utilisent le mot « révolution » sans se soucier de précision, sans prendre comme il convient en considération la signification réelle du mot et ses caractéristiques historiques. Lorsqu'on étudie la nature historique des révolutions, le motif d'une révolution, l'objectif d'une révolution, le résultat d'une révolution, et les méthodes utilisées dans une révolution, il est possible de transformer les mots. Vous pouvez imaginer un autre programme, vous pouvez modifier votre but et changer d'opinion.

Pensez à la révolution américaine de 1776. Quel était son but ? La terre. Pourquoi voulaient-ils la terre ? Pour assurer l'indépendance. Comment cette révolution s'est-elle accomplie ? Par l'effusion de sang. L'essentiel est qu'elle était fondée sur la terre, fondement de l'indépendance. Et la seule façon d'avoir la terre, c'était l'effusion de sang. La révolution française, sur quoi était-elle fondée ? Sur la lutte des sans-terre contre le propriétaire foncier. Quel était son but ? La terre. Comment ont-ils eu la terre ? Par l'effusion de sang. Les deux camps se haïssaient, il n'y a eu ni compromis ni négociation. Je vous le dis — vous ne savez pas ce qu'est une révolution. Parce que, lorsque vous aurez compris ce que c'est, vous ferez place nette pour retomber dans votre routine.

La révolution russe — sur quoi se fondait-elle ? Sur la terre ;

les sans-terre contre le propriétaire foncier. Comment l'ont-ils faite ? Par l'effusion de sang. Il n'y a pas de révolution qui ne fasse pas couler le sang. Et vous avez peur de verser votre sang. Oui, vous avez peur de verser votre sang.

Tant que le blanc nous envoyait en Corée, vous versiez votre sang. Il vous a envoyés en Allemagne, vous avez versé votre sang. Il vous a envoyés dans le Sud du Pacifique faire la guerre aux Japonais, vous avez versé votre sang. Vous le versez pour les blancs, mais lorsque les choses en viennent au point où vous voyez détruire vos églises à la bombe et assassiner des fillettes noires, voilà que vous n'avez plus de sang. Vous le versez lorsque le blanc vous dit : « Verse ! ». Vous mordez quand le blanc vous dit : « Mords ! ». Vous aboyez quand le blanc vous dit : « Aboie ! ». Je déteste avoir à dire cela de nous, mais c'est la vérité. Comment allez-vous faire pour être non-violents dans le Mississipi, vous qui étiez si violents en Corée ? Comment pouvez-vous justifier la non-violence dans le Mississipi et l'Alabama, alors que vos églises sont détruites à la bombe et vos petites filles assassinées, alors que vous vous êtes montrés violents à l'égard de Hitler, de Tojo et d'autres que vous ne connaissez même pas ?

Si la violence a tort en Amérique, elle a tort à l'étranger. Si l'on a tort de recourir à la violence pour défendre des femmes noires, des enfants noirs, des bébés noirs, des hommes noirs, alors l'Amérique a tort de nous appeler sous les drapeaux et de nous faire exercer la violence à l'étranger pour sa défense. Et si l'Amérique est dans son droit lorsqu'elle nous enrôle et qu'elle nous apprend à être violents pour sa défense, alors nous sommes en droit, vous et moi, de faire ce qui est NECESSAIRE pour la défense des nôtres ici, en Amérique même.

La révolution chinoise : ils voulaient la terre. Ils ont jeté les Anglais à la porte, ainsi que les *Oncle Tom* chinois. Oui, ils les ont expulsés de chez eux. Ils ont donné le bon exemple. Alors que j'étais en prison, j'ai lu un article — ne vous offusquez pas lorsque je dis que j'étais en prison. Vous êtes encore en prison. C'est cela, l'Amérique : une prison. Alors que j'étais en prison, j'ai lu dans *Life* un article où l'on racontait comment une petite Chinoise de neuf ans avait tiré sur son propre père, à quatre pattes devant elle, parce que c'était un *Oncle Tom* de Chine. Quand ils ont fait leur révolution, là-bas, ils ont pris toute une génération d'*Oncle Tom* et les ont purement et simplement exterminés. Dix ans plus tard, cette fillette était une femme, et il n'y avait plus d'*Oncle Tom* en Chine. Aujourd'hui,

c'est un des pays les plus solides, les plus durs, les plus craints — de l'homme blanc. Parce que l'on n'y trouve plus d'*Oncle Tom.*

De toutes les études auxquelles nous nous consacrons, celle de l'histoire est la mieux à même de récompenser notre recherche. Et lorsque vous vous apercevez que vous avez des problèmes, vous n'avez tout simplement qu'à étudier la méthode historique utilisée dans le monde entier par d'autres qui ont des problèmes identiques aux vôtres. Une fois que vous avez vu comment ils ont réglé les leurs, vous savez comment régler les vôtres. Il y a eu une révolution, une révolution noire, en Afrique. Au Kenya, les Mau-Mau étaient révolutionnaires ; ce sont eux qui ont mis en avant le mot d'ordre d' « *Uhuru* ». Les Mau-Mau, c'était des révolutionnaires, qui croyaient en la tactique de la terre brûlée, qui abattaient tout ce qui leur barrait la route, et leur révolution était, elle aussi, fondée sur la terre, elle était désir de la terre. En Algérie, au Nord de l'Afrique, il y a eu une révolution. Les Algériens étaient des révolutionnaires, ils voulaient la terre. La France leur offrait l'intégration. Ils lui ont dit d'aller au diable, qu'ils voulaient de la terre et non de la France. Et ils se sont engagés dans une bataille sanglante.

Je vous rappelle toutes ces révolutions, mes frères et mes sœurs, pour vous montrer qu'il n'existe pas de révolution pacifique. Il n'existe pas de révolution où l'on tende la joue gauche. Une révolution non-violente, ça n'existe pas. La seule espèce de révolution qui soit non-violente, c'est la révolution nègre. C'est la seule qui ait pour but la déségrégation des comptoirs de restaurants, la déségrégation des jardins publics, la déségrégation des lavabos dans les lieux publics ; vous pouvez vous asseoir à côté d'un blanc — sur le siège des cabinets. Ce n'est pas une révolution. La révolution est fondée sur la terre. La terre est le fondement de toute indépendance. La terre est le fondement de la liberté, de la justice, et de l'égalité.

L'homme blanc sait ce qu'est une révolution. Il sait que la révolution noire est internationale de par sa portée et de par sa nature. La révolution noire balaie l'Asie, balaie l'Afrique, dresse la tête en Amérique latine. La révolution cubaine — voilà une vraie révolution. Ils ont renversé le système. La révolution est en Asie, la révolution est en Afrique, et le blanc crie de peur parce qu'il voit la révolution en Amérique latine. Comment pensez-vous qu'il va réagir à votre égard lorsque vous aurez

appris ce que c'est qu'une vraie révolution ? Vous ne savez pas ce qu'est une révolution. Si vous le saviez, vous ne vous serviriez pas de ce mot.

La révolution est sanglante, la révolution est hostile, la révolution ne connaît pas le compromis, la révolution renverse et détruit tout ce qui lui fait obstacle. Et vous, vous êtes assis là, pareils à des bécasses posées sur un mur, disant : « Je m'en vais aimer ces gens-là, si fort qu'ils ne puissent me haïr. » Non, c'est une révolution qu'il vous faut. Qui a jamais entendu parler de révolution, là où l'on se tient par la main, comme l'a si bien dit le pasteur Cleage, pour chanter « *We shall overcome* » ? Cela ne se fait pas dans une révolution. On ne chante pas, tant on est occupé à danser. La révolution est fondée sur la terre. Un révolutionnaire veut la terre pour y établir sa propre nation, une nation indépendante. Ces nègres ne revendiquent pas une nation, ils s'efforcent de retourner, en rampant, sur la plantation.

Lorsqu'on veut une nation, cela s'appelle nationalisme. Lorsque les blancs des Etats-Unis se sont trouvés engagés dans une révolution contre l'Angleterre, pourquoi était-ce ? Le blanc de ce pays voulait cette terre pour y édifier une autre nation blanche. C'est le nationalisme blanc. La révolution américaine, c'était le nationalisme blanc. La révolution russe également, mais oui !, c'était le nationalisme blanc. Vous n'êtes pas de cet avis ? Pourquoi croyez-vous que Krouchtchev et Mao ne peuvent se mettre d'accord ? A cause du nationalisme blanc. Toutes les révolutions en cours actuellement en Asie et en Afrique, sur quoi sont-elles fondées ? Sur le nationalisme noir. Un révolutionnaire est un nationaliste noir. Il veut une nation. Je lisais un beau texte du pasteur Cleage, dans lequel ce dernier expliquait que s'il ne pouvait s'entendre avec personne dans cette ville, c'était parce que tout le monde avait peur de se voir identifié aux nationalistes noirs. Si vous avez peur du nationalisme noir, vous avez peur de la révolution. Et si vous aimez la révolution, vous aimez le nationalisme noir.

Pour comprendre cela, il faut que vous réfléchissiez à ce que notre jeune frère, ici présent, a dit sur la différence qu'il y avait au temps de l'esclavage entre le nègre domestique et le nègre travailleur des champs. Les nègres domestiques, ce sont ceux qui vivaient dans la maison du maître ; ils étaient bien vêtus, ils mangeaient bien parce qu'ils mangeaient comme le maître, ce dont il ne voulait pas. Ils vivaient au grenier ou dans

la cave, mais ils vivaient près du maître ; et ils aimaient le maître plus que le maître ne s'aimait lui-même. Ils donnaient leur vie pour sauver la maison de leur maître, plus volontiers que le maître lui-même. Si le maître disait : « Nous avons une bonne maison », le nègre domestique disait : « Ouais, nous avons une bonne maison. » Lorsque le maître disait « nous », il disait « nous ». C'est à cela que se reconnaît un nègre domestique.

Si la maison du maître brûlait, le nègre domestique combattait le feu avec plus d'énergie que n'en mettait le maître lui-même. Si le maître tombait malade, le nègre domestique disait : « Qu'y a-t-il, patron, nous sommes malade ? » *Nous* sommes malade. Il s'identifiait au maître, plus que son maître ne s'identifiait à lui-même. Et si vous veniez trouver le nègre domestique pour lui dire : « Echappons-nous, sauvons-nous, quittons cette maison », le nègre domestique vous regardait et répondait : « Vous êtes fou, mon vieux, qu'est-ce que ça veut dire, quitter cette maison ? Connaissez-vous une meilleure maison que celle-ci ? Où serais-je mieux vêtu qu'ici ? Où serais-je mieux nourri qu'ici ? » Voilà ce qu'était le nègre domestique. En ce temps-là, on l'appelait « *house nigger* ». Et c'est ainsi que nous l'appelons encore aujourd'hui, car il y en a encore.

Le nègre domestique d'aujourd'hui aime son maître. Il veut vivre auprès de lui. Il paiera trois fois la valeur de la maison qu'il habite, rien que pour vivre auprès de son maître, et pour aller ensuite se vanter d'être « le seul noir du coin ». « Je suis le seul dans ma partie. » « Je suis le seul dans cette école... » Vous n'êtes qu'un nègre domestique. Et si quelqu'un vient vous trouver à l'instant pour vous dire : « Quittons cette maison », vous lui répondez exactement ce que répondait le nègre domestique de la plantation : « Qu'entendez-vous par quitter cette maison ? Se séparer de l'Amérique, de ce brave blanc ? Où trouverez-vous un meilleur emploi que celui que vous avez ici ? » Oui, voilà ce que vous dites. « Je n'ai rien laissé en Afrique », voilà ce que vous dites. Mais vous avez laissé votre tête en Afrique.

Sur la plantation, il y avait aussi le nègre travailleur. Les nègres travailleurs, c'était les masses. Les noirs étaient toujours plus nombreux dans les champs que dans la maison. Le nègre travailleur menait une vie d'enfer. Il mangeait des restes. Les nègres domestiques mangeaient les meilleurs morceaux du porc. Le nègre des champs n'avait rien d'autre que ce qui restait des entrailles du porc, ce qu'on appelle aujourd'hui les abats. A

cette époque, ils appelaient cela de son véritable nom, des tripes. Voilà ce que vous étiez, des mangeurs de tripes. Et certains d'entre vous sont encore des mangeurs de tripes.

Le nègre des champs était frappé du matin au soir ; il vivait dans une cabane, dans une hutte ; il portait de vieux vêtements dont personne ne voulait plus. Il haïssait son maître. Oui, il le haïssait. Il était intelligent. Le nègre domestique aimait son maître, mais le nègre des champs, et rappelez-vous qu'il était la majorité, haïssait le maître. Quand la maison brûlait, il n'essayait pas d'éteindre le feu : le nègre des champs priait pour qu'il vînt un coup de vent. Quand le maître tombait malade, le nègre des champs priait pour qu'il mourût. Si quelqu'un venait trouver le nègre des champs pour lui dire : « Quittons cette maison, sauvons-nous », il ne répondait pas : « Pour aller où ? », mais : « Tout plutôt que cette maison. » Il y a aujourd'hui des nègres des champs en Amérique. J'en suis un. Les masses sont composées de nègres des champs. Lorsqu'ils voient brûler la maison de ce blanc, vous n'entendez pas les petits noirs dire : « *Notre* gouvernement a des ennuis », mais : « *Le* gouvernement a des ennuis. » Imaginez un noir disant : « *Notre* gouvernement ! » J'en ai même entendu un parler de « *nos* astronautes », « *notre* marine de guerre ! » Voilà un noir qui a perdu l'esprit, oui, un noir qui a perdu l'esprit.

Tout comme le maître, en ce temps-là, se servait de Tom, le nègre domestique, pour maintenir les nègres des champs sous sa domination, le vieux maître se sert aujourd'hui de nègres qui ne sont rien d'autre que les *Oncle Tom* du xxme siècle, pour nous tenir en échec et nous garder en main, vous et moi, pour nous garder pacifiques et non-violents. C'est Tom qui vous fait non-violents. C'est comme lorsque vous allez chez le dentiste et qu'il se prépare à vous arracher une dent. Vous vous débattrez quand il se mettra à tirer. Aussi vous injecte-t-il dans la mâchoire un produit appelé novocaïne, pour vous donner à croire qu'il ne vous fait rien. Vous restez assis et, parce que vous avez toute cette novocaïne dans la mâchoire, vous souffrez — en paix. Le sang coule de votre mâchoire, et vous ne savez pas ce qui se passe. Parce que l'on vous a appris à souffrir — pacifiquement.

L'homme blanc vous traite de la même façon dans la rue, lorsqu'il cherche à vous réduire à sa merci, à vous exploiter, sans avoir à craindre de riposte de votre part. Pour vous empêcher de riposter, il envoie ces pieux *Oncle Tom,* sa novocaïne

à lui, nous apprendre, à vous et à moi, à endurer pacifiquement. Comme l'a souligné le pasteur Cleage, ils vous disent que vous devez laisser votre sang couler dans les rues. C'est honteux. Vous savez que Cleage est un prêtre chrétien. S'il pense que c'est une honte, vous savez ce que c'est pour moi.

Il n'y a rien dans notre livre, le Coran, qui nous apprenne à supporter pacifiquement. Notre religion nous apprend à être intelligents. Soyez pacifique, poli, respectueux des lois, et des gens ; mais si quelqu'un pose la main sur vous, envoyez-le au cimetière. Voilà une bonne religion. A vrai dire, c'est la vraie religion des anciens temps. C'est d'elle que ma mère et mon père nous parlaient : œil pour œil, dent pour dent, tête pour tête, vie pour vie. Voilà une bonne religion. Et nul n'ira déplorer qu'elle soit enseignée, si ce n'est le loup qui se prépare à faire de vous son repas.

C'est ainsi avec le blanc américain. Il est le loup et vous êtes le mouton. Tout berger, tout pasteur, qui nous dit, à vous et à moi, de ne pas fuir l'homme blanc, nous trahit, vous et moi. Ne laissez pas votre vie seule et sans la moindre défense. Non, préservez votre vie, c'est ce que vous avez de meilleur. Et si vous devez y renoncer, que le sacrifice soit réciproque.

Le propriétaire d'esclaves prenait Tom, l'habillait bien, le nourrissait bien, et lui donnait même une certaine éducation, une *maigre* éducation ; il lui faisait porter une redingote et un haut-de-forme et contraignait les autres esclaves à le traiter avec respect. Ensuite il se servait de Tom pour tenir les autres. C'est la même stratégie qui est encore utilisée de nos jours par le même homme blanc. Il prend un noir, un nègre, comme l'on dit, le place au-dessus des autres, le forme, lui fait de la publicité, le rend célèbre. Puis ce nègre devient le porte-parole des noirs, le dirigeant des noirs.

Je tiens à rappeler brièvement un autre point encore : la méthode utilisée par le blanc, la façon dont il se sert des « gros bonnets », des dirigeants noirs, pour lutter contre la révolution noire. Ces gens-là ne participent pas à la révolution noire. Ils sont utilisés contre la révolution noire.

Après que Martin Luther King n'eut pas réussi à obtenir la déségrégation à Albany, en Georgie, la lutte pour les droits civiques tomba à son niveau le plus bas. En tant que dirigeant, King était pour ainsi dire discrédité. La *Southern Christian*

Leadership Conference[1] connaissait des difficultés d'ordre financier ; elle avait également des difficultés avec les noirs, parce qu'elle n'avait pas réussi à obtenir la déségrégation à Albany. D'autres dirigeants noirs du mouvement des droits civiques, dirigeants d' « envergure nationale », n'étaient plus que des idoles déchues. C'est alors que ces dirigeants nationaux devenaient des idoles déchues et commençaient à perdre le prestige et l'influence dont ils avaient joui jusqu'alors, que les dirigeants locaux des communautés noires se mirent à pousser les masses à l'action. A Cambridge, dans le Maryland, Gloria Richardson, à Danville, en Virginie, et dans d'autres localités des Etats-Unis, d'autres dirigeants se mirent à travailler les nôtres au niveau local. Ce que n'avaient jamais fait ces noirs que l'on dit d' « envergure nationale ». Ils vous tiennent en laisse, mais ils ne vous ont jamais stimulés ni excités. Ils vous tiennent en laisse, ils vous contiennent, ils vous ont maintenus sur la plantation.

Sitôt que King eut échoué à Birmingham, les noirs descendirent dans la rue. King se rendit en Californie, où il recueillit je ne sais combien de milliers de dollars. Il gagna Detroit, y organisa un défilé, et recueillit quelques milliers de dollars de plus. Et, rappelez-vous, tout de suite après, Roy Wilkins s'en prit à King. Il accusa King et le C.O.R.E.[2] de répandre le désordre partout, pour obliger ensuite la N.A.A.C.P.[3] à dépenser des tas d'argent pour les sortir de prison ; ils reprochèrent à King et au C.O.R.E. d'avoir collecté tout cet argent et de ne pas avoir remboursé. C'est ainsi que cela s'est passé : j'en ai eu la preuve, avec faits à l'appui, en lisant les journaux. Roy se mit à attaquer King, King à attaquer Roy, et Farmer à les attaquer tous les deux. En s'en prenant ainsi les uns aux autres, ces noirs d'envergure nationale commencèrent à perdre l'autorité qu'ils exerçaient sur les masses noires.

Les noirs étaient dans la rue. Ils discutaient de la façon dont ils allaient marcher sur Washington. C'est précisément à cette époque qu'avait eu lieu l'explosion de Birmingham, et les noirs de Birmingham, souvenez-vous, firent explosion eux aussi. Ils commencèrent à poignarder les racistes dans le dos et à les mettre cul par-dessus tête — oui, c'est ce qu'ils firent. C'est

1. S.C.L.C. : Conférence des dirigeants chrétiens du Sud.
2. *Congress of Racial Equality* : Congrès pour l'égalité entre les races.
3. *National Association for the Advancement of Colored People* : Association nationale pour le progrès des noirs.

alors que Kennedy envoya la troupe à Birmingham. Après cela, Kennedy se produisit à la télévision et dit : « C'est une question morale. » C'est alors qu'il déclara qu'il allait faire une loi relative aux droits civiques. Et lorsqu'il fit allusion à cette loi et que les racistes du Sud se mirent à envisager la façon dont ils pourraient la boycotter ou empêcher son adoption par des manœuvres d'obstruction, les noirs prirent la parole — pour dire quoi ? Qu'ils allaient marcher sur Washington, marcher sur le Sénat, marcher sur la Maison Blanche, marcher sur le Congrès, le mettre en congé, mettre un terme à ses travaux, et empêcher le gouvernement de fonctionner. Ils dirent même qu'ils se rendraient à l'aéroport, se coucheraient sur les pistes et ne laisseraient pas atterrir un seul avion. Je vous répète ce qu'ils disaient. C'était la révolution. C'était la révolution. C'était la révolution noire.

C'étaient les masses qui étaient dans la rue. Elles faisaient mortellement peur à l'homme blanc et aux organes du pouvoir blanc, à Washington, D.C. ; j'y étais. Quand ils se rendirent compte que ce rouleau compresseur noir allait descendre sur la capitale, ils convoquèrent Wilkins, ils convoquèrent Randolph, ils convoquèrent ces dirigeants nationaux des noirs, que vous respectez, et leur dirent : « Décommandez la marche ». Kennedy déclara : « Voyons, vous tous, vous laissez cette affaire aller trop loin. » Et le père Tom dit : « Patron, je ne peux pas l'arrêter, parce que je ne l'ai pas lancée. » Je vous répète ce qu'ils dirent. Ils dirent : « Je n'y participe même pas, comment pourrais-je diriger ? » Ils dirent : « Ces noirs agissent de leur propre chef. Ils courent en avant de nous. » Et ce vieux renard rusé leur répondit : « Si vous n'y êtes pas, je vous y mettrai. Je vous placerai à la tête du mouvement. Je lui donnerai ma caution. Je lui ferai bon accueil. Je le soutiendrai. Je m'y rallierai. »

Quelques heures s'écoulèrent. Ils assistèrent à une réunion organisée à l'Hôtel Carlyle, à New York. L'Hôtel Carlyle est la propriété de la famille Kennedy ; c'est dans cet hôtel que Kennedy a passé la nuit d'avant-hier à hier ; il appartient à sa famille. C'est là qu'une société philanthropique dirigée par un blanc nommé Stephen Currier convoqua les principaux dirigeants du mouvement des droits civiques. Currier leur dit : « En vous combattant les uns les autres, vous détruisez le mouvement des droits civiques. Et puisque vous vous disputez à propos de l'argent donné par les libéraux blancs, fondons le

Council for United Civil Rights Leadership[1]. Constituons ce conseil : toutes les organisations du mouvement des droits civiques en feront partie, et nous l'utiliserons pour lever les fonds. » Je vais vous montrer combien le blanc est retors. Sitôt le conseil fondé, ils élurent Whitney Young[2] président, et qui pensez-vous qu'ils élurent vice-président ? Stephen Currier, millionnaire blanc. Powell[3] en parlait aujourd'hui à Cobo Hall. C'est de cela qu'il parlait. Powell est au courant. Randolph est au courant. Wilkins est au courant. King est au courant. Chacun des « Six Grands » est au courant.

Une fois formé ce conseil dominé par le blanc, Currier leur promit et leur donna 800 000 dollars, à partager entre les « Six Grands », et leur dit qu'après la marche ils en recevraient encore 700 000. Un million cinq cent mille dollars, répartis entre des dirigeants que vous avez suivis, pour lesquels vous êtes allés en prison, pour lesquels vous avez versé des larmes de crocodiles. Et qui ne sont rien de plus que Frank James et Jesse James et les frères Tartempion.

Une fois le décor monté, l'homme blanc mit à leur disposition les plus éminents experts en relations publiques et tous les moyens d'information du pays, qui commencèrent à présenter ces « Six Grands » comme les dirigeants de la marche. A l'origine, ils n'y participaient même pas. Vous discutiez de cette marche dans Hastings Street, vous en parliez sur Lenox Avenue, et dans Fillmore Street, et sur Central Avenue, et dans la 32me rue et la 63me. C'est là qu'il était question de la marche. Mais l'homme blanc mit les « Six Grands » à la tête du mouvement, il fit d'eux la marche. Ils devinrent la marche. Ils s'en emparèrent. Et la première mesure qu'ils prirent après s'en être emparés, ce fut d'inviter Walter Reuther, un blanc ; ils invitèrent un prêtre catholique, un rabbin, et un vieux pasteur blanc, oui, un vieux pasteur blanc. Les mêmes éléments blancs qui avaient porté Kennedy au pouvoir — les syndicats, les catholiques, les juifs et les protestants libéraux — la même clique qui l'avait mis au pouvoir se joignit à la marche sur Washington.

Lorsque vous avez du café trop noir, c'est-à-dire trop fort, que faites-vous ? Vous y ajoutez de la crème, vous l'affaiblissez.

---

1. Conseil pour une direction unifiée du mouvement des droits civiques.
2. *Urban League* (Ligue urbaine).
3. Adam Clayton Powell (député noir au Congrès), à la *Northern Negro Leadership Conference*.

Mais si vous y versez trop de crème, vous ne pourrez même plus reconnaître le goût du café. Il était très chaud, il refroidira. Il était fort, il s'affaiblira. Il vous réveillait, il vous endormira. C'est exactement ce qu'ils ont fait de la marche sur Washington. Ils s'y sont ralliés. Ils ne s'y sont pas intégrés, ils l'ont infiltrée. Ils s'y sont ralliés, ils y ont participé, ils s'en sont emparés. Et comme ils s'en emparaient, elle a perdu tout caractère militant. Elle a perdu sa colère, sa chaleur, son refus du compromis. Oui, elle a même cessé d'être une marche, pour devenir un pique-nique, un cirque. Rien qu'un cirque, avec les clowns et tout le reste. Vous en avez eu un ici même, à Detroit, je l'ai vu à la télévision, avec des clowns à sa tête, des clowns blancs et des clowns noirs. Je sais que vous ne goûtez pas mes propos, mais je vous les tiendrai quand même. Parce que je peux prouver ce que j'avance. Si vous pensez que je vous mens, amenez-moi Martin Luther King et Philip Randolph et James Farmer et les trois autres, et nous verrons s'ils me démentiront devant le micro.

Non, ça a bien été une liquidation. Ça a été une prise en main. Quand James Baldwin est arrivé de Paris, ils n'ont pas voulu le laisser parler, parce qu'ils ne pouvaient pas l'obliger à respecter le script. Burt Lancaster a lu le discours que Baldwin était censé faire ; ils ne voulaient pas laisser Baldwin monter à la tribune, parce qu'ils savent qu'on ne peut jamais prévoir ce qu'il va dire. Ils exerçaient un contrôle si serré qu'ils disaient à ces noirs à quelle heure il fallait arriver à Washington, comment s'y rendre, où s'arrêter, quelles pancartes porter, quels chants chanter, quel discours faire et ne pas faire ; et puis ils leur disaient de quitter la ville au crépuscule. Et au crépuscule, tous ces Tom sans exception avaient quitté la ville. Oui, je sais que vous n'aimez pas ce que je vous dis là. Mais je n'y peux rien. C'était un cirque, un spectacle qui bat toutes les productions de Hollywood, le spectacle de l'année. On devrait donner à Reuther et aux trois autres diables l'Oscar de la meilleure interprétation, parce qu'ils ont fait ceux qui aiment vraiment les noirs et qu'une foule de noirs s'y sont laissé prendre. Et aux six dirigeants noirs, il faudrait également décerner un Oscar, le prix du meilleur second rôle.

Mais si vous y versez trop de crème, vous ne pourrez même plus reconnaître le goût du café. Il était très chaud, il refroidira. Il était fort, il s'adoucira. Il vous réveillait, il vous endormira. C'est exactement ce qu'ils ont fait de la marche sur Washington. Ils s'y sont mêlés. Ils ne s'y sont pas intégrés, ils l'ont infiltrée. Ils s'y sont ralliés, ils y ont participé, ils s'en sont emparés, et comme elle s'en imprégnait, elle a perdu tout caractère militant. Elle a perdu sa colère, sa chaleur, son refus du compromis. Oui, elle a même cessé d'être une marche, pour devenir un pique-nique, un cirque. Rien qu'un cirque, avec les clowns et tout le reste. Vous en avez eu un ici même, à Detroit, je l'ai vu à la télévision, avec des clowns à sa tête, des clowns blancs et des clowns noirs. Je sais que vous ne goûtez pas mes propos, mais je vous les dirai quand même. Parce que je peux prouver ce que j'avance. Si vous pensez que je vous mens, amenez-moi Martin Luther King et A. Philip Randolph et James Farmer et les trois autres, et nous verrons s'ils me démentiront devant le micro.

Non, ça a bien été une capitulation. Ça a été une prise en main. Quand James Baldwin est arrivé de Paris, ils n'ont pas voulu le laisser parler, parce qu'ils ne pouvaient pas l'obliger à respecter le scénario. Burt Lancaster a lu le discours que Baldwin était censé faire ; ils ne voulaient pas laisser Baldwin monter à la tribune, parce qu'ils savent qu'on ne peut jamais prévoir ce qu'il va dire. Ils exerçaient un contrôle si sévère qu'ils disaient aux noirs à quelle heure il fallait arriver à Washington, comment s'y rendre, où s'arrêter, quelles pancartes porter, quelle chanson chanter, quel discours faire et ne pas faire ; et puis ils leur disaient de quitter la ville avant le soleil couché. Et au coucher du soleil, tous ces Tom sans exception avaient quitté la ville. Oui, je sais que vous n'aimez pas ce que je vous dis là. Mais je vais pourtant étaler au grand jour ce spectacle qui bat toutes les productions de Hollywood, le spectacle de l'année. On devrait décerner à Reuther et aux trois autres diables l'Oscar de la meilleure interprétation, parce qu'ils ont été ceux qui ont vraiment joué les noirs et qu'une foule de noirs s'y sont laissé prendre. Et aux six dirigeants noirs, il faudrait également décerner un Oscar, le prix du meilleur second rôle.

1. [illegible]
2. [illegible]

2

Déclaration d'indépendance

Le 4 décembre 1963, Elijah Muhammad mettait Malcolm X à pied ; il justifiait officiellement cette décision en disant que Malcolm avait émis sur l'assassinat du président Kennedy des réflexions qu'il n'avait pas été autorisé à faire. A vrai dire, il y avait depuis quelque temps des divergences grandissantes entre Malcolm et les éléments conservateurs de la direction du mouvement des Musulmans noirs. Au cours des trois mois qui suivirent, Malcolm ne fit plus la moindre déclaration publique et ces désaccords ne furent évoqués par lui qu'en une seule occasion, lors de l'interview qu'il accorda à Louis E. Lomax en décembre 1963. Tout en affirmant qu'il n'était pas en désaccord avec Muhammad et qu'il lui restait toujours fidèle, Malcolm déclara que « les jeunes du mouvement », qui n'avaient pas à l'égard de l'ennemi la « divine patience » de Muhammad, voulaient « agir un peu ». Ce qui permettait de penser que les jeunes étaient tenus en bride par les dirigeants.

Le 8 mars 1964, Malcolm annonçait qu'il rompait avec Nation of Islam (La Nation d'Islam) *pour organiser un nouveau mouvement. Il déclara que le mouvement des Musulmans noirs était « au bout de son rouleau » parce que trop étroitement sectaire et trop encombré d'inhibitions. Il ajoutait :* « Je suis prêt à participer au niveau local aux actions menées en faveur des droits civiques dans le Sud et ailleurs, et je le ferai parce que toute campagne sur des objectifs spécifiques ne peut qu'éle-

ver le niveau de conscience politique des noirs et renforcer leur identification face à la société blanche... Rien ne sert de nous bercer d'illusions. Les noirs ont absolument besoin d'une instruction convenable, de bons logements et d'emplois, et je les soutiendrai dans la lutte qu'ils mènent pour les obtenir, mais je leur dirai que, si ces conquêtes sont nécessaires, elles ne sauraient constituer la solution du principal problème des noirs. »

Le 12 mars, il tint au Park Sheraton Hotel, à New York, une conférence de presse en bonne et due forme, au cours de laquelle il devait expliquer plus précisément quelle était sa nouvelle position. Avant de laisser le champ libre aux questions des journalistes, il lut une déclaration écrite que nous présentons ici parce qu'elle reflète les conceptions de Malcolm à cette époque ; sa pensée devait évoluer encore pendant les onze mois qu'il lui restait à vivre.

Dans cette déclaration, Malcolm dit qu'il était et resterait musulman ; il devait en effet le rester. Mais quelques semaines plus tard, il partit pour La Mecque : il devait en revenir avec une autre conception de l'Islam, en particulier en ce qui concerne la race.

Soucieux d'éviter tout conflit avec les Musulmans noirs, il continuait de louer Muhammad pour son analyse et son programme, et se refusait à tout commentaire sur les « divergences internes » qui l'avaient « contraint » à rompre avec Nation of Islam. *Il devait le regretter par la suite, lorsque Muhammad se mit à l'attaquer publiquement :* « J'ai fait une erreur, je m'en aperçois à présent, en ne disant pas toute la vérité dès le moment de ma « mise à pied ». »

Auparavant, Malcolm soutenait que la « séparation » était la seule solution. Mais le 12 mars, il déclara que la séparation en vue de former une nation à part ou le retour en Afrique constituaient « la meilleure solution », et il affaiblit encore cette affirmation en disant qu'il s'agissait là d' « un programme dont la réalisation est encore lointaine ». En mai 1964, il devait cesser de défendre l'idée de nation séparée et déclarer qu'à son avis les noirs devaient rester dans les Etats-Unis et combattre pour ce qui leur revenait de droit.

Du temps qu'il était musulman noir, il pensait que « nationalisme noir » voulait dire « séparatisme ». Dans le communiqué de presse par lequel il se déclarait nationaliste noir, il établissait pourtant une différence entre les deux concepts, définissant le

nationalisme noir de telle façon que ce concept s'appliquait également à des non-séparatistes. Dans les derniers mois de sa vie, il cherchait un terme qui définît sa doctrine de façon plus précise et plus complète que « nationalisme noir ».

Dans son communiqué, Malcolm exprimait l'intention de fonder la Muslim Mosque Inc. *(Mosquée musulmane), « aux travaux de laquelle (pourraient) participer activement tous les noirs... quelles que (fussent) leurs conceptions religieuses ou non religieuses ». Trois mois plus tard, il devait décider que, pour parvenir à cette fin, il fallait fonder un autre groupement, plus large, non religieux, l'*Organization of Afro-American Unity *(O.A.A.U. : Organisation de l'Unité Afro-Américaine).*

Dans le développement des idées de Malcolm, le communiqué du 12 mars doit par conséquent être considéré comme un stade transitoire qui marque un important changement par rapport à son passé de Musulman noir, mais ne représente pas toutes les conclusions formulées par Malcolm avant sa mort.

•

Etant donné que l'an 1964 risque d'être une année très explosive sur le front racial et que j'entends moi-même être très actif à tous les stades de la lutte que mènent les noirs américains pour les *droits de l'homme,* j'ai décidé de réunir cette conférence de presse, pour expliquer en quoi consiste ma position dans la lutte, particulièrement en ce qui concerne la politique et la non-violence.

Je suis musulman et le serai toujours. Ma religion, c'est l'Islam. Je crois toujours que M. Muhammad a donné du problème l'analyse la plus réaliste et qu'il a proposé la meilleure solution. Autrement dit, je crois, moi aussi, que c'est la séparation qui constitue la meilleure solution, nos gens rentrant au pays, dans notre patrie africaine.

Mais la séparation, le retour en Afrique, est un programme dont la réalisation est encore lointaine, et tandis qu'elle reste encore à réaliser, 22 millions des nôtres, qui sont encore ici, en Amérique, ont besoin *immédiatement* d'être mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés, mieux éduqués et de trouver du travail à de meilleures conditions. Le programme de M. Muhammad nous montre le chemin du retour au pays, mais il nous indique également ce que nous pourrions et ce que nous de-

vrions faire, tant que nous sommes encore ici, pour contribuer à la solution d'un grand nombre de nos propres problèmes.

Des divergences internes m'ont contraint à quitter la Nation d'Islam. Je n'ai pas rompu de mon plein gré. Mais à présent que c'est chose faite, j'entends en tirer le meilleur parti possible. Maintenant que j'ai plus d'indépendance d'action, j'ai l'intention de recourir à une méthode plus souple en vue de coopérer avec d'autres à la solution de ce problème.

Je ne prétends pas être inspiré par Dieu, mais j'ai foi en la direction divine, en la puissance divine et en la réalisation de la divine prophétie. Je n'ai pas d'instruction et ne suis expert en aucun domaine particulier — mais je suis sincère, et c'est ma sincérité qui constitue mes lettres de créance.

Je ne pars pas en guerre contre d'autres dirigeants noirs ou d'autres organisations noires. Nous devons trouver une méthode commune qui nous permette de donner une solution commune à un problème commun. A partir de cette minute, j'ai oublié tout le mal que les autres dirigeants ont dit sur mon compte, et je fais des vœux pour qu'ils puissent eux aussi oublier tout le mal que j'ai dit d'eux.

Le problème que les nôtres doivent résoudre ici, en Amérique, dépasse toutes les divergences qui opposent les individus et les organisations. Aussi devons-nous, en tant que dirigeants, cesser de nous préoccuper de la menace que chacun, semble-t-il, représente pour le prestige des autres, pour nous unir et concentrer nos efforts en vue de mettre fin au mal qui ne cesse chaque jour d'accabler notre peuple ici, en Amérique.

J'ai l'intention de fonder dans la ville de New York une nouvelle mosquée, la *Muslim Mosque, Inc.*, et d'en prendre la direction. Cela nous donne une base religieuse et la force spirituelle nécessaire pour débarrasser les nôtres des vices qui détruisent la fibre morale de notre communauté.

Notre philosophie politique sera le nationalisme noir. Notre philosophie économique et sociale sera le nationalisme noir. Dans le domaine culturel, nous nous affirmerons sur les positions du nationalisme noir.

Un grand nombre des nôtres n'ont pas de penchant religieux ; aussi la *Muslim Mosque* sera-t-elle organisée de façon à permettre la participation active de tous les noirs à nos activités politiques, économiques et sociales, quelles que soient leurs conceptions religieuses ou non-religieuses.

La doctrine politique du nationalisme noir, c'est que nous devons être maîtres de la politique et des hommes politiques de notre communauté. Il ne faut plus que ces derniers reçoivent leurs consignes de forces extérieures. Nous nous organiserons et nous chasserons de leurs postes tous ceux des politiciens noirs qui sont des fantoches entre les mains d'éléments extérieurs.

Nous mettrons l'accent sur la jeunesse : nous avons besoin d'idées, de méthodes, de conceptions nouvelles. Nous demanderons l'aide des jeunes qui étudient la science politique dans l'ensemble du pays. Nous les encouragerons à entreprendre des recherches indépendantes et à nous communiquer ensuite leurs analyses et leurs suggestions. Les vieux politiciens adultes et pourvus nous ont totalement déçus. Nous voulons voir de nouveaux visages, et plus militants.

Pour ce qui est des élections de 1964, nous tiendrons nos plans secrets jusqu'à une date ultérieure. Mais nous n'avons pas l'intention de laisser les nôtres faire, cette fois encore, les frais d'une liquidation politique.

La *Muslim Mosque* demeurera largement ouverte aux idées et à l'aide financière de toutes provenances. Les blancs peuvent nous aider, mais ils ne sont pas admis parmi nous. Il ne saurait y avoir d'unité entre les noirs et les blancs tant qu'il n'y aura pas d'unité parmi les noirs. Il ne saurait y avoir de solidarité ouvrière tant qu'il n'y aura pas de solidarité raciale. Nous ne pouvons songer à nous unir à d'autres tant que nous ne nous serons pas unis entre nous. Nous ne pouvons songer à nous faire accepter par d'autres tant que nous n'aurons pas démontré que nous pouvons nous faire accepter à nous-mêmes. On ne peut pas unir des mains dont les doigts sont séparés.

Pour ce qui est de la non-violence, il est criminel d'apprendre à un homme à ne pas se défendre lorsqu'il est constamment en butte à des agressions violentes. Il est légal et licite de détenir un fusil ou une carabine. Nous pensons qu'il faut respecter les lois.

Dans les régions où les nôtres sont constamment victimes de violences et où le gouvernement semble ne pas pouvoir ou ne pas vouloir assurer leur protection, nous devons constituer des associations de tir que nous pourrons utiliser pour la défense de nos existences et de nos biens en cas de danger, comme ce fut le cas l'an dernier à Birmingham, à Plaquemine, en Louisiane, à Cambridge, dans le Maryland, et à Danville, en Vir-

ginie. Lorsque les nôtres sont mordus par des chiens, ils sont en droit d'abattre ces chiens.

Nous devons être pacifiques et respecter les lois — mais le moment est venu, pour le noir américain, de recourir à l'autodéfense chaque fois qu'il est victime d'une agression injuste et illégale.

Si le gouvernement pense que j'ai tort de dire cela, que le gouvernement se mette à faire son travail.

3

Le bulletin de vote ou le fusil

Dix jours après la déclaration d'indépendance de Malcolm X, la Muslim Mosque *tenait le premier d'une série de quatre rassemblements publics organisés à Harlem pendant la nuit de dimanche à lundi ; c'est à cette occasion que Malcolm entreprit de formuler l'idéologie et la philosophie du nouveau mouvement. De l'avis d'un grand nombre de ses auditeurs, ces discours sont les meilleurs qu'il ait jamais prononcés. Malheureusement nous n'avons pu nous procurer d'enregistrements de ces réunions pour la préparation de ce livre. Toutefois, Malcolm commençait, par la même occasion, à accepter d'aller prendre la parole en dehors de New York, à Chester, en Pennsylvanie, à Boston, à Cleveland, à Detroit, etc., et nous avons pu disposer de l'enregistrement de certains de ces discours.*

A Cleveland, dans le discours qu'il prononça le 3 avril 1964 à l'église méthodiste de Cory, Malcolm présenta un bon nombre des thèmes qu'il avait développés au cours des assemblées de Harlem. La réunion, organisée par la section de Cleveland du C.O.R.E., *prit la forme d'un colloque sur « La révolte noire — quelle sera la prochaine étape ? » Le premier orateur, Louis E. Lomax, dont l'allocution concordait avec la doctrine du* C.O.R.E., *reçut un bon accueil de la part de la nombreuse assistance, essentiellement composée de noirs. Le discours de Malcolm fut encore plus applaudi, bien qu'il différât sur des points essentiels de tout ce qui avait pu être dit jusque-là lors d'une réunion organisée par le* C.O.R.E.

« Le bulletin de vote ou le fusil », tel était le titre choisi par Malcolm lui-même ; ce discours était remarquable, entre autres, parce qu'il y était affirmé que des éléments de nationalisme noir existaient et se développaient au sein d'organisations comme la N.A.A.C.P. *et le* C.O.R.E. *Pour diverses raisons, la convention des nationalistes noirs, dont Malcolm, dans ce discours, prévoyait la réunion pour août 1964, ne devait pas avoir lieu.*

•

Monsieur le président, frère Lomax, frères et sœurs, amis et ennemis (je ne puis quand même pas croire que chacun de vous soit un ami et je ne veux exclure personne).

La question posée ce soir, à ce que je comprends, c'est « la révolte noire et ce qui en résultera » ou encore « qu'y aura-t-il ensuite ? » Si j'en crois mon petit jugement, cette question pose celle du choix entre le bulletin de vote et le fusil.

Avant de tenter d'expliquer ce que nous entendons par « le bulletin de vote ou le fusil », j'aimerais éclaircir un point qui me concerne personnellement. Je suis toujours musulman, ma religion est toujours l'Islam. Tout comme Adam Clayton Powell, prêtre chrétien, qui dirige à New York l'église baptiste abyssinienne, tout en participant aux luttes politiques menées pour essayer de conquérir des droits pour les noirs de ce pays, tout comme le docteur Martin Luther King, prêtre chrétien d'Atlanta, en Georgie, et dirigeant d'une autre organisation qui lutte pour les droits civiques des noirs de ce pays, tout comme le pasteur Galamison, dont vous avez entendu parler, je pense, autre prêtre chrétien, à New York, qui a participé de très près aux boycotts scolaires organisés pour mettre fin à la ségrégation dans l'enseignement, je suis moi-même un prêtre, non pas un prêtre chrétien, mais un prêtre musulman, et je crois à l'action sur tous les fronts et par tous les moyens nécessaires.

Bien que je sois toujours musulman, je ne suis pas venu ici ce soir pour vous parler de ma religion. Je ne suis pas ici pour tenter de vous faire changer de religion. Je ne suis pas ici pour argumenter ou discuter de nos points de désaccord, car il est temps que nous mettions nos divergences en veilleuse et que nous comprenions que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de commencer par nous rendre compte que nous avons tous le même problème, un problème commun — un problème qui fait que vous prendrez des coups, que vous soyez baptiste, métho-

diste, musulman ou nationaliste. Que vous ayez fréquenté l'école ou que vous soyez analphabète, que vous viviez sur le boulevard ou sur la ruelle, vous prendrez des coups tout comme moi. Nous sommes tous dans le même bateau et nous allons tous recevoir les mêmes coups du même homme. Il se trouve précisément que cet homme est blanc. Tous nous avons subi, dans ce pays, l'oppression politique imposée par l'homme blanc, l'exploitation économique imposée par l'homme blanc et la dégradation sociale imposée par l'homme blanc.

Lorsque nous nous exprimons ainsi, cela ne veut pas dire que nous sommes anti-blancs, mais que nous sommes opposés à l'exploitation, opposés à la dégradation, opposés à l'oppression. Et si l'homme blanc ne veut pas que nous soyons ses ennemis, qu'il cesse de nous opprimer, de nous exploiter et de nous dégrader. Que nous soyons chrétiens, musulmans, nationalistes, agnostiques ou athées, nous devons d'abord apprendre à oublier ce qui nous sépare. Si nous avons des divergences, discutons-les en privé ; mais lorsque nous descendons dans la rue, qu'il n'y ait pas de sujet de controverse entre nous tant que nous n'aurons pas fini de discuter avec cet homme. Si le défunt président Kennedy a pu s'entendre avec Krouchtchev et échanger du blé avec lui, nous avons certainement plus de points d'accord qu'ils n'en avaient.

Si nous ne faisons pas quelque chose très bientôt, je pense que vous admettrez tous que nous allons être contraints de recourir soit au bulletin de vote soit au fusil. En 1964, ce sera soit l'un soit l'autre. Ce n'est pas que le temps passe — c'est que le temps a passé ! 1964 risque d'être l'année la plus explosive que l'Amérique ait jamais connue. L'année la plus explosive. Pourquoi ? C'est également une année politique. C'est l'année où tous les politiciens blancs seront de retour dans la communauté dite nègre, pour nous extorquer des voix à force de discours sucrés. L'année où tous les faisans blancs de la politique seront de retour dans notre communauté, à vous et à moi, avec leurs promesses fallacieuses, faisant monter l'espoir pour ensuite nous décevoir, avec leur astuce et leur traîtrise, avec leurs fallacieuses promesses qu'ils n'ont pas l'intention de tenir. A entretenir cette insatisfaction, ils ne peuvent rien obtenir d'autre qu'une explosion ; et maintenant la scène américaine voit apparaître, excusez-moi frère Lomax, un type de noir qui n'a pas l'intention de continuer à tendre l'autre joue.

Que personne ne vienne vous parler des chances qui sont contre vous. Ils vous appellent sous les drapeaux et ils vous

envoient en Corée affronter 800 millions de Chinois. Si vous pouvez être braves là-bas, vous pouvez l'être ici-même. Les chances contre vous ne sont pas aussi grandes ici que là-bas. Et si vous vous battez ici, vous saurez au moins pourquoi.

Je ne suis pas politicien, ni même spécialisé en sciences politiques ; à vrai dire, je ne suis pas spécialisé dans l'étude de grand-chose. Je ne suis pas démocrate, je ne suis pas républicain et je ne me tiens pas même pour un Américain. Si nous étions américains, vous et moi, il n'y aurait pas de problème. Ces Hongrois qui viennent de débarquer, ils sont déjà des Américains ; les Polonais sont déjà des Américains ; les émigrants italiens sont déjà des Américains. Tout ce qui est venu d'Europe, tout ce qui a les yeux bleus, est déjà américain. Et depuis le temps que nous sommes dans ce pays, vous et moi, nous ne sommes pas encore des Américains.

Eh bien, je suis un homme qui n'accepte pas de se bercer d'illusions. Je n'irai pas m'asseoir à votre table pour vous regarder manger, sans rien dans mon assiette, et déclarer que je dîne. Il ne suffit pas d'être assis à table pour dîner ; encore faut-il manger de ce qui se trouve dans l'assiette. Il ne suffit pas d'être ici, en Amérique, pour être américain. Il ne suffit pas d'être né ici, en Amérique, pour être américain. Car enfin si la naissance vous faisait américains, vous n'auriez pas besoin de législation, vous n'auriez pas besoin d'amendements à la Constitution, vous n'auriez pas à assister aux manœuvres d'obstruction qui s'opèrent en ce moment même, à Washington, D.C., aux dépens des droits civiques. On n'a pas à faire adopter de législation sur les droits civiques pour faire d'un Polonais un Américain.

Non, je ne suis pas américain. Je suis l'un des 22 millions de noirs qui sont victimes de l'américanisme. L'un des 22 millions de noirs qui sont victimes d'une démocratie qui n'est rien d'autre qu'une hypocrisie déguisée. Aussi ne suis-je pas ici pour vous parler en tant qu'Américain, en tant que patriote, en tant qu'adorateur ou porteur de drapeau — non, ce n'est pas mon genre. Je m'adresse à vous en tant que victime de ce système américain. Et je vois l'Amérique par les yeux de la victime. Ce n'est pas un rêve américain que je vois, mais un cauchemar américain.

Ces 22 millions de victimes sont en train de s'éveiller. Leurs yeux sont en train de s'ouvrir. Elles commencent à voir ce qu'elles se contentaient jusque-là de regarder. Elles accèdent

à la maturité politique. Elles comprennent qu'il existe de nouvelles tendances politiques d'un bord à l'autre du pays. Voyant ces nouvelles tendances politiques, elles ont la possibilité de se rendre compte que, chaque fois qu'il y a une élection, les concurrents arrivent tellement groupés qu'il faut recompter les voix. Il a fallu les recompter dans le Massachusetts pour savoir qui serait gouverneur, tant la lutte était serrée. Même chose à Rhode Island, dans le Minnesota, et dans de nombreuses autres régions du pays. Même chose lorsque Kennedy et Nixon faisaient campagne pour la présidence : ils sont arrivés si près l'un de l'autre qu'il a fallu tout recompter. Et qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que, lorsque les blancs se départagent à égalité et que les noirs ont un bloc de voix à eux, c'est aux noirs qu'il revient de décider qui va siéger à la Maison Blanche et qui va à la niche.

Ce sont les voix des noirs qui ont permis à l'administration actuelle de s'installer à Washington. Votre vote, votre vote stupide, votre vote ignorant, votre vote en pure perte a porté à Washington une administration qui a jugé bon de faire adopter toutes les lois possibles et imaginables, en vous gardant pour la fin et en recourant à l'obstruction pour couronner le tout. Et ceux qui nous dirigent, vous et moi, ont l'audace de courir le pays en battant des mains et en parlant des grands progrès que nous faisons. Et du bon président que nous avons. S'il n'était pas bon au Texas, il ne peut certainement pas être bon à Washington. Parce que le Texas est un Etat où règne la Loi de Lynch. On y respire exactement le même air que dans le Mississipi ; la seule différence, c'est que, dans le Texas, on vous lynche avec l'accent du Texas, et que, dans le Mississipi, on vous lynche avec l'accent du Mississipi. Et ces dirigeants noirs ont l'audace d'aller prendre le café à la Maison Blanche, à la table d'un Texan, d'un raciste du Sud — c'est tout ce qu'il est — et de sortir de là pour venir nous dire, à vous et à moi, que ce président-là sera meilleur pour nous parce qu'il est du Sud et que, par conséquent, il sait comment s'y prendre avec les Sudistes. Quelle sorte de logique est-ce là ? Pourquoi ne pas élire Eastland à la présidence ? Il est du Sud, lui aussi. Il saurait encore mieux s'y prendre avec eux que Johnson.

Sous l'administration actuelle, la Chambre des députés compte 257 démocrates contre 177 républicains seulement. Les démocrates ont les deux tiers des voix à la Chambre. Pourquoi ne sont-ils pas capables d'adopter des mesures susceptibles de nous aider, vous et moi ? Au Sénat, il y a 67 sénateurs démo-

crates et seulement 33 sénateurs républicains. Autrement dit, les démocrates ont reçu le pouvoir sur un plateau d'argent, et c'est vous qui le leur avez apporté. Et que vous ont-ils donné en échange ? Au pouvoir depuis quatre ans, c'est seulement maintenant qu'ils se décident à présenter quelques lois en faveur des droits civiques. Seulement maintenant, alors que tout le reste est réglé et ne pose plus de problème, ils vont siéger et jouer avec vous durant tout l'été — cet énorme jeu de dupes qu'ils appellent obstruction. Tous ceux-là sont de mèche. N'allez pas vous imaginer qu'ils ne sont pas de mèche, car celui qui dirige les manœuvres d'obstruction est un nommé Richard Russel, qui vient de Georgie. Quand Johnson a été élu, le premier homme qu'il ait appelé auprès de lui une fois revenu à Washington, c'était « Dicky » — c'est vous dire à quel point ils sont intimes. C'est son vieux frère, son copain, son pote. Mais ils jouent le jeu de dupes bien connu. L'un vous fait croire qu'il est pour vous, et s'arrange avec l'autre pour que ce dernier s'oppose si violemment à vous que le premier n'ait pas à tenir sa promesse.

Donc il est temps, en 1964, de s'éveiller. Lorsque vous les voyez arriver après s'être entendus d'avance contre vous, montrez-leur que vos yeux se sont ouverts. Il faudra qu'ils choisissent entre le bulletin de vote et le fusil. Si vous avez peur d'utiliser une expression pareille, quittez le pays, retournez cultiver le coton sur votre parcelle, retournez à la ruelle. Ils ont pour eux toutes les voix des noirs, et lorsqu'ils ont ces voix, ils ne donnent rien aux noirs en retour. Une fois installés à Washington, ils se sont contentés d'accorder de hauts postes à quelques gros bonnets noirs. Mais ces noirs n'avaient pas besoin de ces postes, ils en avaient déjà. C'est du camouflage, c'est de la triche, c'est de la traîtrise et de l'amuse-gogos. Je ne cherche pas à éliminer les démocrates au profit des républicains ; nous parlerons de ces derniers dans un instant. Mais il est vrai que vous avez fait passer les démocrates en premier et qu'ils vous ont fait passer en dernier.

Voyez les choses telles qu'elles sont. A quels alibis ont-ils recours, depuis qu'ils tiennent en leur pouvoir la Chambre des députés et le Sénat ? A quel alibi recourent-ils lorsque nous leur demandons, vous et moi : « Eh bien, quand allez-vous tenir votre promesse ? » Ils rejettent la faute sur les dixiecrates. Qu'est-ce qu'un dixiecrate ? Un démocrate. Un dixiecrate n'est qu'un démocrate travesti. Le dirigeant en titre du parti démo-



crate est aussi le chef des dixiecrates, puisque les dixiecrates sont membres du parti démocrate. Les démocrates n'ont jamais vidé les dixiecrates de leur parti. Les dixiecrates se sont éjectés d'eux-mêmes en une occasion, mais les démocrates ne les ont pas exclus. Rendez-vous compte, ces ignobles ségrégationnistes du Sud ont laissé tomber les démocrates du Nord, mais les démocrates du Nord n'ont jamais débarqué les dixiecrates. Non, voyez les choses telles qu'elles sont. Ils jouent un jeu de dupes, un jeu politique, et nous sommes les pigeons, vous et moi. Il est temps que nous nous éveillions, vous et moi, et que nous nous décidions à regarder les choses en face et à tenter de les comprendre telles qu'elles sont ; ensuite, nous pourrons les traiter pour ce qu'elles sont.

Les dixiecrates installés à Washington ont en mains les principaux comités qui assurent le fonctionnement du gouvernement. Si les dixiecrates ont ces comités en mains, c'est uniquement parce qu'ils bénéficient de l'ancienneté. S'ils en bénéficient, c'est uniquement parce qu'ils viennent d'Etats dans lesquels il est impossible aux noirs de voter. Ce gouvernement n'est pas même fondé sur la démocratie. Il n'est pas constitué par des représentants du peuple. La moitié des gens du Sud ne peuvent même pas voter. Eastland n'est même pas censé se trouver à Washington. La moitié des sénateurs et des députés qui détiennent des positions-clés à Washington sont à Washington illégalement et en contradiction avec la Constitution.

Jeudi de la semaine dernière, je me trouvais à Washington alors qu'ils discutaient s'ils laisseraient ou non s'engager le débat sur la loi des droits civiques. Au fond de la salle dans laquelle se réunit le Sénat, il y a une immense carte des Etats-Unis, avec l'indication de la répartition des noirs dans le pays. Cette carte montre que les Etats de la partie sud de ce pays, ceux dans lesquels la concentration des noirs est la plus importante, sont ceux dont les sénateurs et les députés montent à la tribune pour faire obstruction et recourent à toute sorte d'astuces pour empêcher le noir d'être à même de voter. Cela fait pitié. Mais ce n'est plus pitié pour nous ; en fait, c'est pitié pour l'homme blanc, car à présent le noir, qui peu à peu s'éveille, et voit l'étau, le sac, le jeu dans lequel il est pris, ne va pas tarder à mettre au point une tactique nouvelle.

En fait, ces sénateurs et ces députés violent les amendements de la Constitution qui garantissent le droit de vote à la population de tel ou tel Etat ou comté. La Constitution contient elle-même des dispositions qui permettent d'exclure tout repré-

sentant d'un Etat dans lequel le droit de vote est violé. Il n'y a même pas besoin de présenter une nouvelle législation. Tout député qui siège au nom d'un Etat ou d'une circonscription où le droit de vote est violé, devrait être expulsé de la Chambre. Lorsque vous l'aurez expulsé, vous aurez déblayé l'un des obstacles qui s'opposent à l'adoption de toute loi réellement significative dans ce pays. En fait, lorsque vous les aurez expulsés, vous n'aurez pas besoin d'une nouvelle législation, car ils seront remplacés par des députés noirs venus de comtés et de circonscriptions dans lesquels les noirs représentent la majorité et non la minorité.

Si les noirs qui vivent dans ces Etats du Sud jouissaient pleinement de leur droit de vote, les chefs des dixiecrates à Washington, autrement dit les chefs des démocrates à Washington, perdraient leurs sièges. Le parti démocrate lui-même perdrait son pouvoir. En tant que parti, il cesserait d'être puissant. Quand on voit tout le pouvoir que perdrait le parti démocrate s'il devait se défaire de son aile, de sa branche, de son élément dixiecrate, on peut comprendre en quoi les démocrates n'ont pas intérêt à donner le droit de vote aux noirs dans des Etats où leur parti détient tout le pouvoir et toute l'autorité depuis la guerre de sécession. On ne peut se contenter d'appartenir à ce parti sans l'analyser.

Je le répète, je ne suis pas antidémocrate, ni antirépublicain, ni anti quoi que ce soit. Je mets tout simplement en doute leur sincérité et certains aspects de la stratégie dont ils usent à l'égard des nôtres, leur faisant des promesses qu'ils n'ont pas l'intention de tenir. En maintenant les démocrates au pouvoir, vous maintenez les dixiecrates au pouvoir. Je ne pense pas que mon bon frère Lomax songe à me démentir sur ce point. Voter pour un démocrate, c'est voter pour un dixiecrate. C'est pourquoi le moment est venu pour vous et pour moi, en 1964, de faire preuve de plus de maturité politique et de comprendre à quoi sert le bulletin de vote, ce que nous sommes censés obtenir lorsque nous votons, et que, si nous ne votons pas, la situation finira par en venir au point où nous devrons fondre des balles. Ce sera le bulletin de vote ou le fusil.

Dans le Nord, ils procèdent autrement. Ils ont un système de truquage électoral appelé « *gerrymandering* ». Ce qui veut dire que, lorsque les noirs atteignent une trop forte concentration dans un certain secteur, et qu'ils commencent à acquérir un trop grand pouvoir politique, l'homme blanc vient déplacer les limites des circonscriptions. Vous me direz : « Mais pour-

quoi parlez-vous toujours de l'homme blanc ? » Parce que c'est l'homme blanc qui fait cela. Je n'ai jamais vu un noir déplacer la moindre limite. On ne laisse pas un noir approcher de la limite. C'est l'homme blanc qui s'en charge. Et habituellement c'est l'homme blanc qui vous fait le plus de grimaces, qui vous tape sur l'épaule et qui est censé être votre ami. Même s'il est amical, il n'est pas votre ami.

Au fond, ce que j'essaie de vous faire admettre, c'est ceci : en Amérique, nous sommes, vous et moi, en face d'une conspiration ségrégationniste, d'une conspiration gouvernementale. Tous ceux qui font des manœuvres d'obstruction sont sénateurs — c'est le gouvernement. Tous ceux qui fricotent à Washington sont députés — c'est le gouvernement. Aucun de ceux qui vous mettent les bâtons dans les roues qui ne fasse partie du gouvernement. Ce même gouvernement pour lequel vous allez combattre et mourir en pays étranger participe à une conspiration en vue de vous priver de votre droit de vote, de vous priver de logements convenables, de vous priver d'éducation correcte. N'allez pas vous en prendre au seul patron, le gouvernement, le gouvernement américain, est également responsable de l'oppression, de l'exploitation et de la dégradation dont sont victimes les noirs de ce pays. Il faut les lui mettre sur le dos. Ce gouvernement n'a pas fait ce qu'il devait pour les noirs. Cette prétendue démocratie a laissé tomber les noirs. Et tous ces libéraux blancs ont sans conteste laissé tomber les noirs.

Alors, où irons-nous ensuite ? Tout d'abord, il nous faut des amis. Il nous faut de nouveaux alliés. Toute la lutte en faveur des droits civiques doit faire l'objet d'une nouvelle interprétation, plus large. Il nous faut envisager cette affaire des droits civiques d'un autre point de vue — de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur. Pour ceux d'entre nous dont la philosophie est le nationalisme noir, il n'est possible de s'engager dans la lutte pour les droits civiques qu'à la condition d'en donner une nouvelle interprétation. L'ancienne interprétation nous excluait. Elle nous tenait en dehors. Aussi donnons-nous de la lutte pour les droits civiques une nouvelle interprétation qui nous permettra de nous y joindre et d'y participer. Et ces bonnets de nuit qui lambinent, qui temporisent et transigent, nous ne voulons plus les laisser temporiser, lambiner ni transiger davantage.

Comment pouvez-vous remercier celui qui vous donne ce

qui vous appartient ? Comment pouvez-vous alors le remercier de ne vous donner qu'une partie de ce qui est à vous ? Vous n'avez même pas progressé si vous auriez dû avoir déjà en votre possession ce qui vous a été donné. Ce n'est pas un progrès. Et j'apprécie fort la façon dont mon frère Lomax a montré que nous en sommes revenus au point où nous étions en 1954. Nous ne sommes pas même aussi avancés qu'en 1954. Nous sommes en recul par rapport à 1954. La ségrégation est plus considérable aujourd'hui qu'en 1954. Il y a davantage d'animosité raciale, davantage de haine raciale, davantage de violence raciale aujourd'hui, en 1964, qu'en 1954. Où est le progrès ?

Et maintenant vous êtes en face d'une situation dans laquelle le jeune noir monte. Non, les jeunes ne veulent pas entendre parler de tendre l'autre joue. A Jacksonville, ce sont des moins de vingt ans qui lançaient les cocktails Molotov. Jamais encore des noirs n'avaient fait cela. Mais cela vous montre qu'une nouvelle donne se prépare. Des cocktails Molotov ce mois-ci, des grenades à main le mois prochain, et autre chose le mois suivant. Le bulletin de vote ou le fusil. La liberté ou la mort. La seule différence, c'est que cette sorte de mort sera réciproque. Vous savez ce que veut dire « réciproque » ? C'est un mot que j'ai dérobé au frère Lomax. Je n'ai pas coutume de me servir de grands mots comme celui-là parce que je n'ai pas affaire ordinairement à de grands personnages. J'ai affaire à de petites gens. A mon avis, on peut réunir un grand nombre de petites gens qui feront mener une vie d'enfer à un grand nombre de gros bonnets. Ils n'ont rien à perdre, ils ont tout à gagner. Et ils vous le feront savoir dans un instant : « Le tango se danse à deux : je démarre et tu me suis. »

En travaillant à cette nouvelle interprétation de tout ce que signifient les droits civiques, les nationalistes noirs, ceux dont la philosophie est le nationalisme noir, sont d'avis que cela, comme l'a souligné notre frère Lomax, veut dire égalité des chances. Eh bien, nous sommes en droit de revendiquer les droits civiques si cela signifie égalité des chances, parce que, dans cette lutte, nous ne faisons que recueillir le fruit de notre investissement. Nos mères et nos pères ont investi leur sueur et leur sang. Pendant trois cent dix ans, nous avons travaillé dans ce pays sans toucher un sou, je dis bien un *sou*, pour notre peine. Vous laissez l'homme blanc venir parler de la richesse de ce pays, mais vous ne prenez jamais le temps de vous de-

mander comment ce pays a fait pour s'enrichir si vite. Il s'est enrichi parce que vous avez fait sa richesse.

Prenons ceux qui sont réunis ici. Ils sont pauvres ; pris individuellement nous sommes tous pauvres. Le salaire hebdomadaire de chacun d'entre nous ne représente pour ainsi dire rien. Mais si l'on considère globalement le salaire de tous ceux qui se trouvent ici, cela fait de quoi remplir un tas de paniers. Cela fait une grande richesse. Si vous pouvez collecter les salaires que touchent en un an tous ceux qui sont ici, vous serez riche, et même plus que riche. Envisagez la question de cette façon et songez à la fortune que l'Oncle Sam devait accumuler aux dépens non de la poignée de noirs que nous sommes, mais de millions de noirs. Mon père et ma mère, vos pères et vos mères, qui ne connaissaient pas la journée de huit heures, mais commençaient alors que le jour n'était pas encore levé pour terminer alors qu'ils n'y voyaient plus, et travaillaient pour rien, ont enrichi l'homme blanc, enrichi l'Oncle Sam.

C'est cela, notre investissement. C'est cela, notre contribution — notre sang. Non seulement nous avons fait cadeau de notre travail, mais aussi de notre sang. Chaque fois qu'il a appelé aux armes, nous avons été les premiers à endosser l'uniforme. Nous avons péri sur tous les champs de bataille de l'homme blanc. Personne en Amérique n'a consenti de plus grands sacrifices que nous. Nous avons donné plus et reçu moins. Pour ceux d'entre nous dont le nationalisme noir constitue la philosophie, les droits civiques, cela veut dire : « Donnez-les nous maintenant. N'attendez pas l'année prochaine. Donnez-les nous hier, et ce ne sera pas encore assez tôt. »

Je m'interromprai ici pour faire une remarque. Lorsque vous revendiquez ce qui vous appartient, quiconque vous dénie le droit d'en jouir est un criminel. Comprenez-moi bien. Lorsque vous réclamez ce qui est à vous, vous êtes légalement en droit d'en revendiquer la possession. Quiconque tente, de quelque façon que ce soit, de vous dépouiller de ce qui vous appartient, enfreint la loi et commet par conséquent un délit. C'est ce qu'a mis en lumière la décision de la Cour Suprême. Cette décision a mis la ségrégation hors la loi. Cela veut dire que la ségrégation est illégale. Ce qui signifie que les ségrégationnistes enfreignent la loi. Tout ségrégationniste est un criminel. On ne peut pas le qualifier autrement. Et lorsque vous manifestez contre la ségrégation, vous avez la loi pour vous. La Cour Suprême est avec vous.

Mais qui donc vous empêche de mettre la loi en application ? Les services de la police. Avec leurs chiens et leurs matraques. Lorsque vous manifestez contre la ségrégation, que ce soit en matière d'éducation, de logement ou dans tout autre domaine, la loi est pour vous et quiconque vous barre la route cesse de représenter la loi. Ils enfreignent la loi, ils ne la représentent plus. Lorsque vous manifestez contre la ségrégation et qu'un homme a l'audace de lancer sur vous un chien policier, abattez ce chien, tuez-le, je vous le dis, tuez ce chien. Même s'ils doivent me jeter en prison demain, je vous dis de tuer-ce-chien. C'est ainsi que vous mettrez fin à cela. Si les blancs qui sont ici ne veulent pas de ce genre d'action, qu'ils aillent dire au maire de donner l'ordre aux services de la police de rentrer leurs chiens. C'est tout ce que vous avez à faire. Si vous ne vous en chargez pas, quelqu'un d'autre le fera.

Si vous ne prenez pas cette position ou une autre semblable, vos enfants, lorsqu'ils seront grands, auront honte en vous regardant. Si vous ne prenez pas une position intransigeante — je ne veux pas dire qu'il faille descendre dans la rue et se livrer à des violences, mais que vous ne devez être non-violent que si vous vous heurtez à une forme d'action non-violente. Je suis non-violent à l'égard de ceux qui pratiquent la non-violence à mon égard. Mais lorsqu'on m'accable de cette violence-là, on me rend fou, et je ne suis pas responsable de mes actes. C'est ainsi que tout noir devrait se comporter. Lorsque vous savez que vous avez la loi pour vous, vos droits légaux, vos droits moraux pour vous, que vous agissez en accord avec la justice, mourez pour vos convictions. Voilà ce que l'on entend par égalité. Ce qui est bon pour l'oie est également bon pour le jars.

Lorsque nous ferons nos premiers pas dans ce secteur, il nous faudra de nouveaux amis, de nouveaux alliés. Nous devons faire passer la lutte pour les droits civiques à un niveau supérieur, au niveau des droits de l'homme. Lorsque vous participez à une lutte pour les droits civiques, votre action, que vous le sachiez ou non, dépend uniquement de la juridiction de l'Oncle Sam. Aucune voix ne peut s'élever en votre faveur dans le reste du monde tant que votre lutte reste une lutte pour les droits civiques. Les droits civiques sont une affaire intérieure de ce pays. Nul de nos frères d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine ne peut prendre la parole pour s'immiscer dans les affaires intérieures des Etats-Unis. Tant qu'il s'agit de droits civiques, c'est une affaire qui tombe sous la juridiction de l'Oncle Sam.

Mais les Nations-Unies ont adopté une Charte des droits de l'homme, elles ont une commission des droits de l'homme. Vous vous demandez peut-être comment il se fait que toutes les atrocités commises en Afrique, en Hongrie, en Asie et en Amérique latine aient été portées devant l'ONU, et que le problème noir ne l'ait jamais été. C'est l'un des aspects de la conspiration. Le vieux libéral aux yeux bleus, cet être retors qui est censé être notre ami, à vous et à moi, qui est censé se trouver de notre côté, censé subventionner notre lutte, censé agir comme votre conseiller, ne vous dit jamais un seul mot des droits de l'homme. Il vous tient liés dans la camisole des droits civiques. Et vous passez tant de temps à aboyer au pied de l'arbre des droits civiques, que vous ne savez même pas qu'il existe sur le même terrain un arbre des droits de l'homme.

En transformant la lutte pour les droits civiques en lutte pour les droits de l'homme, vous pourrez porter la cause des noirs de ce pays devant les nations qui siègent à l'ONU. Vous pourrez la défendre devant l'Assemblée Générale. Vous pourrez traîner l'Oncle Sam devant une cour internationale. Mais vous ne pourrez le faire qu'au niveau des droits de l'homme. Au niveau des droits civiques, vous restez soumis aux restrictions que vous impose la juridiction de l'Oncle Sam. Au niveau des droits civiques, l'Oncle Sam vous met dans sa poche. Lutter pour les droits civiques, c'est demander à l'Oncle Sam de vous traiter conformément au droit. Les droits de l'homme vous sont donnés dès votre naissance. Les droits de l'homme sont les droits reconnus par toutes les nations de cette terre. Vous pouvez attaquer devant le tribunal du monde tous ceux qui violent vos droits humains. Des mains de l'Oncle Sam coule du sang, le sang du noir de ce pays. Il est le plus grand hypocrite qui soit sur cette terre. Il a l'audace — oui, l'audace — de se poser en dirigeant du monde libre. Du monde libre ! — et vous, vous chantez « *We shall overcome* » (Nous vaincrons). Transformez la lutte pour les droits civiques en lutte pour les droits de l'homme, portez votre cause devant l'ONU, où nos frères d'Afrique peuvent nous soutenir de tout leur poids, où nos frères d'Asie peuvent nous soutenir de tout le poids, où nos frères d'Amérique latine peuvent nous soutenir de tout leur poids, sans oublier 800 millions de Chinois qui attendent de pouvoir nous soutenir de tout leur poids.

Que le monde sache combien les mains de l'Oncle Sam sont sanglantes ! Que le monde connaisse l'hypocrisie qui a cours

ici ! Que ce soit le bulletin de vote ou le fusil ! Que l'Oncle Sam sache qu'il faut que ce soit le bulletin de vote ou le fusil !

Porter votre cause à Washington, c'est la porter devant le criminel responsable ; c'est tomber de Charybde en Scylla. Ils sont tous de mèche. Ils s'entendent pour organiser des chicaneries politiques et vous font passer pour des imbéciles aux yeux du monde. Vous êtes ici, en Amérique, attendant que l'on vous appelle sous les drapeaux pour vous envoyer à l'étranger, comme des soldats de plomb, et, lorsque vous êtes à l'étranger, on vous demande pour quelle cause vous combattez, et vous êtes obligés de garder votre langue dans votre poche. Ce qu'il faut, c'est traîner l'Oncle Sam devant le tribunal, le dénoncer à la face du monde.

Par bulletin de vote, j'entends liberté. Ne savez-vous donc pas, sur ce point je suis en désaccord avec Lomax, que le bulletin a plus d'importance que le dollar ? Si je peux le prouver ? Mais bien sûr. Regardez les Nations-Unies. A l'ONU, il y a des nations pauvres ; pourtant ces nations pauvres peuvent, en réunissant la force que représentent leurs voix, empêcher les nations riches de bouger. Une nation, une voix, toutes les voix sont égales. Et lorsque ces frères d'Asie, d'Afrique et des parties sombres du monde s'unissent, leurs voix ont assez de force pour tenir l'Oncle Sam en échec. Ou pour tenir la Russie en échec. Ou pour tenir tout autre partie du monde en échec. Donc, le bulletin de vote est bien ce qui importe le plus.

En ce moment même, dans ce pays, si vous et moi, 22 millions d'Afro-américains... C'est ce que nous sommes : des Africains qui se trouvent en Amérique. Vous n'êtes pas autre chose que des Africains. Pas autre chose. Vous devriez même aller plus loin et vous appeler des Africains et non plus des noirs. Les Africains ne vivent pas dans un enfer. Il n'y a qu'à vous que l'on fasse mener une vie d'enfer. Il n'est pas besoin de voter des lois relatives aux droits civiques pour les Africains. Un Africain peut, en ce moment même, se rendre où il lui plaît. Il suffit de s'enturbanner. C'est vrai, pour aller où il vous plaît, vous n'avez qu'à cesser d'être un noir. Changez de nom et faites-vous appeler Hougagagouba. Vous verrez alors la stupidité de l'homme blanc. Car vous avez affaire à un imbécile. L'un de mes amis, qui a la peau très sombre, se coiffa un jour d'un turban et pénétra dans un restaurant d'Atlanta. C'était avant que les restaurants de cette ville ne se prétendissent intégrés. Il entra dans

un restaurant blanc, alla s'asseoir, et ils le servirent ; il dit : « Qu'arriverait-il si un noir entrait ici ? » Vous le voyez assis là, noir comme la nuit ! Et la serveuse qui, parce qu'il était enturbanné, daignait le regarder, de lui répondre : « Mais y'a pas un nègre qui aurait l'audace d'entrer ici. »

Donc vous avez affaire à un homme auquel les idées préconçues et le préjugé font chaque jour perdre l'esprit et l'intelligence. Il a peur. Il regarde alentour et voit que le balancier du temps se déplace dans notre direction. Les peuples à peau sombre s'éveillent. Ils perdent toute crainte de l'homme blanc. Actuellement, ce dernier n'est vainqueur dans aucun des points où il combat. Partout où il se bat, il lutte contre des hommes dont le teint est pareil au vôtre et au mien. Et ces hommes le battent. Il ne peut plus gagner. Il a remporté sa dernière victoire. Il n'a pas réussi à gagner la guerre en Corée. Il ne pouvait la gagner. Il a dû signer une trêve. C'était une défaite. Lorsque l'Oncle Sam, en dépit de toute sa machine de guerre, ne parvient pas à remporter un avantage décisif sur des mangeurs de riz, cela veut dire qu'il a perdu la bataille. Il a dû signer une trêve. L'Amérique n'est pas censée signer de trêve. Elle est censée être méchante. Mais elle ne l'est plus. Elle l'est tant qu'elle peut faire usage de sa bombe à hydrogène, mais elle ne peut l'utiliser de peur que la Russie n'utilise la sienne. La Russie ne peut utiliser la sienne, de peur que Sam n'en fasse autant. Ainsi tous deux sont désarmés. Ils ne peuvent faire usage de leur arme parce que l'arme de l'un annule l'arme de l'autre. L'action ne peut donc être menée que sur le terrain. Et l'homme blanc n'est plus à même de gagner encore une guerre sur le terrain. Ce temps-là ne reviendra plus. L'homme noir le sait, l'homme brun le sait, l'homme jaune le sait. Ils l'entraînent dans la guerre de guérilla. Ce n'est pas son genre. Il faut du courage pour être guérillero, et il n'a pas le moindre courage. Je vais m'expliquer.

Je veux seulement vous mettre un peu au courant de ce qu'est la guerre de guérilla. Il faut du courage pour être guérillero parce qu'on ne peut compter que sur soi. Dans la guerre classique, vous avez des tanks et tout un tas d'autres hommes pour vous soutenir, des avions au-dessus de vos têtes et toute sorte d'appui du même genre. Mais le guérillero est livré à lui-même. Tout ce que vous avez, c'est un fusil, des sneakers, un bol de riz, et c'est tout ce dont vous avez besoin — et beaucoup de courage. Lorsque les soldats américains débarquaient sur les

îles du Pacifique tenues par les Japonais, un seul Japonais suffisait parfois à empêcher une armée entière d'avancer. Il attendait le coucher du soleil, et une fois le soleil couché, le Japonais et les Américains étaient à égalité. Il prenait son poignard, se glissait de fourré en fourré et d'Américain en Américain. Les soldats blancs étaient incapables de trouver une riposte à cela. Tous les soldats blancs qui ont combattu dans le Pacifique ont la tremblote, ils ont les nerfs malades, parce que les Japonais les ont fait mourir de peur.

C'est également ce qui est arrivé au Français dans l'Indochine française. Des gens qui cultivaient le riz quelques années auparavant se sont unis et ont chassé d'Indochine l'armée française, qui était largement mécanisée. Aujourd'hui les techniques de la guerre moderne ne servent de rien. Nous sommes à l'époque de la guerre de guérilla. Même chose en Algérie. Les Algériens, qui n'étaient rien d'autre que des Bédouins, ont pris leurs carabines et gagné subrepticement les collines, et de Gaulle, avec toute sa prétentieuse machine de guerre, n'a pas été capable de triompher de ces guérilleros. Nulle part sur cette terre l'homme blanc ne gagne jamais une guerre de guérilla. Ce n'est pas son rythme. De même que la guerre de guérilla domine en Asie et dans certains secteurs de l'Afrique et de l'Amérique latine, de même il faut être d'une extrême naïveté ou tenir les noirs en piètre estime pour ne pas penser qu'un jour ils vont s'éveiller et comprendre qu'il faut choisir entre le bulletin de vote et le fusil.

Pour terminer, j'aimerais vous dire quelques mots de la *Muslim Mosque* que nous avons récemment fondée à New York. C'est vrai, nous sommes musulmans, notre religion est l'Islam, mais nous ne mélangeons pas notre religion et notre politique — nous ne les mélangeons plus. Nous gardons notre religion dans notre mosquée. Une fois nos offices terminés, nous nous engageons, en tant que musulmans, dans l'action politique, l'action économique et l'action sociale et civique. Nous y participons en tous lieux, en tous temps, et de toutes les façons aux côtés de tous ceux qui luttent pour mettre un terme aux maux politiques, économiques et sociaux, qui affligent les membres de notre communauté.

La philosophie politique du nationalisme noir, cela veut dire que les noirs doivent décider de leur politique et commander aux politiciens de leur communauté, un point c'est tout. L'homme noir de la communauté noire doit rapprendre la science de

la politique, afin qu'il sache ce que la politique est censée lui apporter en retour. Ne gaspillez pas vos bulletins de vote. Un bulletin, c'est comme une balle. Ne votez pas tant que vous n'apercevez pas de cible et si la cible est hors d'atteinte, gardez votre bulletin en poche. La philosophie politique du nationalisme noir, on l'enseigne à l'école chrétienne. On l'enseigne dans la *N.A.A.C.P.* On l'enseigne dans les meetings du *C.O.R.E.* On l'enseigne dans les meetings du S.*N.C.C.*[1]. On l'enseigne dans les meetings musulmans. On l'enseigne là où ne se rencontrent que des athées et des agnostiques. On l'enseigne partout. Les noirs en ont assez de l'indécision, de la lenteur et des compromis qui ont caractérisé jusqu'à présent notre lutte pour la liberté. Nous voulons la liberté *immédiatement*, mais nous ne l'aurons pas en disant « *We shall overcome* ». Il nous faudra combattre jusqu'à ce que nous remportions la victoire.

La philosophie économique du nationalisme noir consiste purement et simplement à dire que nous devons être maîtres de l'économie de notre communauté. Pourquoi des blancs devraient-ils tenir tous les magasins de notre communauté ? Pourquoi des blancs devraient-ils tenir les banques de notre communauté ? Pourquoi l'économie de notre communauté devrait-elle être dans les mains de l'homme blanc ? Pour quelle raison ? Si un noir ne peut installer son commerce dans une communauté blanche, dites-moi pourquoi un blanc devrait installer le sien dans une communauté noire. La philosophie du nationalisme noir consiste aussi à dire qu'il faut organiser la rééducation de la communauté noire en matière d'économie. Il faut montrer aux nôtres que lorsqu'on fait sortir un dollar de sa communauté pour le dépenser dans une communauté à laquelle on n'appartient pas, la communauté au sein de laquelle on vit s'appauvrit, tandis que celle dans laquelle on dépense son argent s'enrichit d'autant. Alors vous vous demandez pourquoi l'endroit où vous vivez est resté un ghetto ou une zone de taudis. Pour ce qui est de vous et de moi, non seulement nous perdons ce que nous dépensons en dehors de notre communauté mais encore l'homme blanc dicte ses conditions à tous les magasins de la communauté qui nous appartiennent ; si bien que, même si nous dépensons notre dollar dans notre communauté, le soir venu, celui qui tient le magasin emporte notre argent à l'autre bout de la ville. Il nous tient dans un étau.

1. *Student Nonviolent Coordinating Committee* : Comité de coordination des étudiants non-violents.

Ainsi la philosophie économique du nationalisme noir consiste à dire qu'il est temps que les nôtres, dans toutes les églises, toutes les organisations civiques et tous les ordres fraternels, comprennent qu'il importe que nous soyons maîtres de l'économie de notre communauté. Si nous possédons les magasins, si nous gérons les affaires, si nous nous efforçons d'établir un peu d'industrie dans notre propre communauté, nous créons une situation qui nous permet de donner du travail aux nôtres. Une fois que vous êtes les maîtres de l'économie de votre communauté, vous n'avez plus besoin de participer à des piquets ou à des boycotts ni de supplier un raciste du quartier des affaires de vous embaucher dans son entreprise.

La philosophie sociale du nationalisme noir, cela veut dire tout simplement que nous devons nous unir pour mettre un terme aux maux, aux vices, alcoolisme, toxicomanie, etc., qui détruisent la fibre morale de notre communauté. Nous devons par nos propres moyens élever le niveau de notre communauté, pour la faire passer à un niveau supérieur, nous devons faire en sorte que notre société soit belle afin que nous en soyons satisfaits et que nous n'allions pas courir le pays en essayant de nous faire admettre de force dans un milieu qui ne veut pas de nous.

Ainsi, je l'affirme, en répandant l'évangile du nationalisme noir, nous n'avons pas l'intention d'inciter les noirs à réévaluer l'homme blanc — vous savez déjà ce qu'il vaut — mais de l'inciter à se réévaluer lui-même. Ne transformez pas l'esprit de l'homme blanc — vous n'y parviendriez pas, et tout le battage que font ceux qui veulent en appeler à la conscience morale de l'Amérique — la conscience morale de l'Amérique est faillie. Il y a longtemps que l'Amérique a perdu toute conscience. L'Oncle Sam n'a pas de conscience. Ces gens ne savent pas ce qu'est la morale. Ils ne s'efforcent pas de mettre fin à un mal parce que c'est un mal, ou parce que c'est illégal, ou parce que c'est immoral ; ils n'y mettent fin que si cela constitue une menace pour leur existence. Vous perdez donc votre temps à en appeler à la conscience morale de ce failli d'Oncle Sam. S'il avait une conscience, il règlerait cette affaire sans qu'il fût besoin de faire davantage pression sur lui. Aussi n'est-il pas nécessaire de transformer la mentalité de l'homme blanc. C'est la nôtre qu'il faut transformer. Vous ne parviendrez pas à modifier son attitude à notre égard. Ce qu'il faut, c'est que nous changions de mentalité dans nos rapports les uns avec les autres. Nous devons

nous considérer les uns les autres avec des yeux neufs. Nous devons nous considérer les uns les autres comme frères et sœurs. Nous devons nous unir chaleureusement afin d'être en mesure de créer l'unité et l'harmonie dont nous avons besoin pour résoudre ce problème par nous-mêmes. Comment procèderons-nous ? Comment éviter la jalousie ? Comment éviter la méfiance et la discorde qui existent au sein de notre communauté ? Je vais vous le dire.

J'ai observé Billy Graham lorsqu'il fait son entrée dans une ville pour y répandre ce qu'il appelle la parole du Christ et qui n'est en fait que du nationalisme blanc. Ce n'est pas autre chose. Billy Graham est un nationaliste blanc tout comme je suis un nationaliste noir. Mais étant donné que les dirigeants ont naturellement tendance à ressentir jalousie, méfiance et envie en face d'une personnalité aussi puissante que celle de Graham, comment fait-il donc, dans les villes où il se rend, pour obtenir la collaboration pleine et entière des chefs des églises ? N'allez pas vous imaginer que pour être chef d'une église, on soit à l'abri de faiblesses telles que l'envie et la jalousie. Ce sont des faiblesses auxquelles tout le monde est sujet. A Rome, lorsqu'ils choisissent le cardinal (qui deviendra pape), ce n'est pas un hasard s'ils s'enferment : ils ne veulent pas qu'on les entende sacrer et se chamailler sans répit.

Billy Graham vient prêcher l'évangile du Christ, il évangélise, il remue tout le monde mais jamais il n'essaie de lancer une église. S'il venait dans l'intention de lancer une église il aurait toutes les églises contre lui. Aussi se contente-t-il de venir parler du Christ et dit-il à tous ceux qui reçoivent le Christ d'entrer dans une église du Christ ; c'est ainsi qu'il s'assure la coopération de l'église. Inspirons-nous de son exemple.

Notre évangile, c'est le nationalisme noir. Nous n'avons pas l'intention de mettre en danger l'existence de quelque organisation que ce soit, mais nous répandons l'évangile du nationalisme noir. Partout où se trouve une église qui elle aussi prêche et met en pratique l'évangile du nationalisme noir, entrez dans cette église. Si la *N.A.A.C.P.* prêche et met en pratique l'évangile du nationalisme noir, adhérez à la *N.A.A.C.P.* Si le *C.O.R.E.* prêche et met en pratique l'évangile du nationalisme noir adhérez au *C.O.R.E.* Adhérez à toute organisation dont l'évangile demande l'amélioration de la condition des noirs. Une fois que vous y serez, si vous les voyez lanterner ou pratiquer le com-

promis, quittez-les, parce que ce n'est pas cela, le nationalisme noir. Nous trouverons bien une autre église.

De cette façon, les organisations croîtront en nombre, en quantité et en qualité, et aux alentours du mois d'août nous avons l'intention de réunir une assemblée des nationalistes noirs à laquelle participeront des délégués venus de tous les coins du pays et qui s'intéressent à la philosophie politique, économique et sociale du nationalisme noir. Une fois ces délégués rassemblés, nous organiserons un séminaire, il y aura des discussions et nous entendrons tout le monde. Il nous faut des idées neuves, des solutions neuves, des réponses neuves. A cette époque, si nous jugeons bon de constituer un parti nationaliste noir, nous en constituerons un. S'il est nécessaire de former une armée nationaliste noire, nous en formerons une. Ce sera le bulletin de vote ou le fusil. Ce sera la liberté ou la mort.

Il est temps que nous cessions, vous et moi, de patienter en attendant que des racistes de sénateurs, des racistes du Nord et du Sud qui siègent à Washington en viennent à conclure dans leur tête que nous sommes censés, vous et moi, avoir des droits civiques. Ce n'est pas à un homme blanc de venir me dire quels sont *mes* droits. Mes frères et mes sœurs, souvenez-vous en toujours, s'il n'est pas besoin de sénateurs, de députés, de proclamations présidentielles pour donner la liberté à l'homme blanc, il n'est pas non plus besoin de législation, de proclamation, de décisions de la Cour Suprême, pour donner la liberté aux noirs. Il faut que vous le fassiez savoir à l'homme blanc : si ce pays est une terre de liberté, qu'il le soit, et s'il n'est pas une terre de liberté, transformez-le.

Nous collaborerons en tous lieux et en tous temps avec tous ceux qui veulent pour de bon s'attaquer de front à ce problème, de façon non-violente tant que l'ennemi est non-violent et de façon violente lorsqu'il recourt à la violence. Nous participerons à vos côtés à la campagne pour l'inscription sur les listes électorales, aux grèves des loyers, aux boycotts des écoles — je ne crois pas à l'intégration sous quelque forme qu'elle se présente ; je ne m'en soucie même pas, parce que je sais que de toute façon vous ne l'obtiendrez pas ; vous ne l'obtiendrez pas parce que vous avez peur de mourir ; il faut être prêt à mourir si l'on veut s'imposer à l'homme blanc, parce qu'il deviendra tout aussi violent ici-même, à Cleveland, que ces racistes du Missis-sipi. Mais nous participerons quand même à vos côtés aux boycotts des écoles parce que nous sommes adversaires de la ségré-

gation dans l'enseignement. Ce système d'enseignement fabrique des enfants qui, lorsqu'ils parviennent à obtenir leurs diplômes, quittent l'école avec l'esprit mutilé. Mais cela ne veut pas dire qu'il y ait ségrégation lorsqu'une école est uniquement fréquentée par des noirs. Il y a ségrégation lorsqu'une école dépend de gens qui ne s'y intéressent pas vraiment. Je m'explique : il y a ségrégation dans un quartier ou dans une communauté lorsque ce ne sont pas les membres de cette communauté, mais des étrangers, qui en régissent la vie politique et économique. Jamais on ne dit de la zone où vivent les blancs qu'elle constitue une communauté soumise à la ségrégation, mais on le dit de la zone où ne vivent que des noirs. Pourquoi cela ? Parce que l'homme blanc est maître de son école, de sa banque, de sa vie économique et politique, de tout ce qui lui appartient, de sa propre communauté — en même temps que de la vôtre. Il y a ségrégation lorsqu'on dépend de quelqu'un d'autre. On vous donnera toujours ce qu'il y a de moins bon, mais cela ne veut pas dire que vous subissiez la ségrégation pour cette seule raison que vous possédez ce qui vous appartient. Il faut que vous soyez *maîtres* de ce qui est à vous, il faut que vous en soyez maîtres tout comme l'homme blanc est maître de ce qui est à lui.

Savez-vous quelle est la meilleure façon d'en finir avec la ségrégation ? L'homme blanc craint davantage la séparation que l'intégration ? Ségrégation, cela veut dire qu'il vous tient à l'écart mais pas au point que vous échappiez à sa juridiction ; séparation, cela veut dire que vous n'êtes plus là. L'homme blanc acceptera plus volontiers de vous intégrer que d'admettre votre droit à la séparation. Donc nous participerons à vos côtés à la lutte contre la ségrégation scolaire parce qu'elle est criminelle, parce qu'elle a des effets absolument destructeurs, et de toutes les façons imaginables, sur l'esprit des enfants qui doivent subir ce système d'éducation mutilante.

Enfin, ce qui n'est pas le moins important, je dois dire un mot de la grande controverse qui s'est élevée à propos des fusils et des carabines. Tout ce que j'ai dit, c'est que, dans les secteurs où le gouvernement s'est montré peu désireux ou incapable de défendre l'existence et les biens des noirs, il est temps que les noirs se défendent eux-mêmes. L'article II des amendements à la Constitution nous reconnaît à vous et à moi le droit de détenir un fusil ou une carabine. En vertu de la Constitution, la détention d'un fusil ou d'une carabine est donc chose

légale. Cela ne veut pas dire que vous allez prendre un fusil, former vos bataillons, et partir à la chasse au blanc, encore que vous seriez en droit de le faire — je veux dire : encore que vous auriez de bonnes raisons de le faire ; mais ce serait illégal et nous ne faisons rien qui soit illégal. Si l'homme blanc ne veut pas que les noirs s'achètent des fusils ou des carabines, que le gouvernement fasse son boulot. C'est tout. Et ne laissez pas l'homme blanc venir vous demander ce que vous pensez, mon vieux Tom, de ce qui dit Malcolm. Il ne vous le demanderait pas s'il pensait que vous alliez lui répondre : « Mon pote, c'est formidable ! » Mais non, il fait de vous des *Oncle Tom.*

Ainsi cela ne veut pas dire que vous allez constituer des associations de tir et partir à la chasse à l'homme, mais qu'en 1964 il est temps, si vous êtes un homme, de le faire connaître à cet homme-là. S'il n'est pas disposé à faire son travail de gouvernement et à nous assurer, à vous et à moi, la protection pour laquelle nous sommes censés payer l'impôt, puisqu'il dépense tous ces milliards pour le budget de la défense nationale, il ne pourra certainement pas nous tenir rigueur, à vous et à moi, d'avoir consacré 12 ou 15 dollars à l'achat d'un fusil à un ou deux coups. J'espère que vous m'avez compris. Ne partez pas à la chasse à l'homme, mes frères et mes sœurs, mais — et ici je m'adresse en particulier aux hommes qui m'écoutent et dont certains, qui arborent des médailles d'honneur du congrès, ont les épaules larges comme ça, des pectoraux et des biceps impressionnants — toutes les fois que nous apprendrons, vous et moi, que l'on attaque une église à la bombe et que l'on assassine de sang-froid, non des adultes mais quatre fillettes en prière... *(les quelques mots qui suivent sont inaudibles).*

Cet homme-là est capable de découvrir Eichmann dans son repaire d'Argentine. Que deux ou trois soldats américains qui, au Viet-Nam du Sud, s'occupent des affaires d'autrui, se fassent tuer, et il enverra des navires de guerre, se mêlant de ce qui ne le regarde pas. Il voulait envoyer des troupes à Cuba pour y organiser ce qu'il appelle des élections libres — ce vieux raciste qui ne connaît pas d'élections libres dans son propre pays. Eh bien, à supposer que vous ne deviez jamais me revoir, que je doive mourir demain matin, mes derniers mots seront : le bulletin de vote ou le fusil, le bulletin de vote ou le fusil.

S'il faut, en 1964, qu'un noir fasse antichambre en attendant qu'un sénateur raciste veuille bien faire obstruction lorsqu'il est question des droits des noirs, nous n'avons plus, vous et moi,

qu'à baisser la tête sous la honte. Vous parlez de la marche sur Washington qui a eu lieu en 1963, mais vous n'avez encore rien vu. Ils seront un peu plus nombreux à marcher en 1964. Et cette fois, cela ne se passera pas comme l'année dernière. Ils ne feront pas la route en chantant « *We shall overcome* ». Ils ne s'y rendront pas en compagnie d'amis blancs. Ils ne porteront pas de pancartes préparées à l'avance à leur intention. Ils ne prendront pas de billets aller-retour, mais des billets aller simple.

Et s'ils ne veulent pas que cette armée non-nonviolente descende sur Washington, ils n'ont qu'à mettre un terme aux manœuvres d'obstruction. Les nationalistes noirs n'ont pas l'intention d'attendre. Lyndon B. Johnson est le chef du parti démocrate ; s'il est en faveur des droits civiques, qu'il se rende au Sénat la semaine prochaine et se déclare. Qu'il s'y rende tout de suite et se déclare. Qu'il s'y rende et dénonce la section sudiste de son parti. Qu'il s'y rende à l'instant même et prenne une position morale — à l'instant même et sans plus tarder. Dites-lui qu'il n'attende pas le retour de la période électorale. S'il tarde trop, mes frères et mes sœurs, il aura la responsabilité d'avoir laissé s'établir dans ce pays une situation telle que, dans le climat ainsi créé, sortira du sol une végétation qui ne pourra se comparer à rien de ce qu'ils ont imaginé. En 1964, ce sera le bulletin de vote ou le fusil. Je vous remercie.

4

Rejoindre la Révolution noire mondiale

Le 8 avril 1964 Malcolm X prononça un discours sur le thème de la Révolution noire *à l'occasion d'un meeting organisé à Palm Gardens (New York) par le* Militant Labor Forum, *tribune de discussion qui est liée à l'hebdomadaire socialiste* The Militant *dont Malcolm disait que c'était « un des meilleurs journaux qui soit ». L'auditoire, aux trois quarts composé de blancs, réagit en général favorablement à son discours. Il y eut quelques vifs échanges de propos au cours de la discussion, entre Malcolm et des libéraux blancs qui lui reprochaient ses attaques contre le libéralisme et le parti démocrate et s'efforçaient de lui faire une réputation de semeur de haine.*

Ce discours donnait à Malcolm l'occasion de présenter de façon plus complète ses arguments en faveur de l'internationalisation de la lutte des noirs au moyen d'une mise en accusation du gouvernement américain devant l'O.N.U. pour racisme. Il faut également noter que Malcolm, dans ce discours, affirmait que, sous certaines conditions, une « révolution non-sanglante » était encore possible aux Etats-Unis.

•

Amis et ennemis,

J'espère que nous pourrons ce soir nous entretenir un peu au coin du feu et que nous répandrons aussi peu d'étincelles que possible alentour. Je le souhaite en particulier parce que le monde connaît aujourd'hui une situation très explosive. Il arrive parfois, lorsqu'une maison est en feu, et que quelqu'un survient en criant « au feu », que le propriétaire, éveillé par ces cris, au lieu d'en savoir gré à celui qui l'avertit, commette l'erreur de l'accuser d'avoir mis le feu à sa maison. J'espère que notre petite conversation de ce soir sur la révolution noire ne me vaudra pas d'être accusé par bon nombre d'entre vous de l'avoir provoquée, lorsqu'ils la trouveront sur le pas de leur porte. ...

Ces dernières années, on a beaucoup parlé d'explosion démographique. A mon sens, lorsqu'on parle d'explosion démographique, on se réfère avant tout aux Asiatiques et aux Africains, aux peuples à peau noire, brune, rouge et jaune. Les Occidentaux se rendent compte que, dès que le niveau de vie s'élève, en Afrique et en Asie, les gens de ces régions se mettent automatiquement à se reproduire abondamment. Ce fait a engendré une grande peur dans l'esprit des Occidentaux qui se trouvent, sur cette terre, ne constituer qu'une très faible minorité.

En vérité, il est facile de reconnaître aujourd'hui, dans la plupart des pensées et des projets des Occidentaux, la peur, consciente et subconsciente, de voir les masses à peau sombre de l'Orient, qui déjà les dominent par le nombre, continuer de croître, de multiplier et de se développer jusqu'au point où elles finiraient par emporter les Occidentaux comme une marée humaine, comme un déluge humain. Et cette crainte qui domine les esprits et les actes de la plupart des Occidentaux peut se reconnaître dans presque tout ce qu'ils entreprennent. Elle règne sur leurs conceptions politiques, sur leurs conceptions économiques, et détermine la plupart de leurs attitudes à l'égard de la société actuelle.

A Washington, j'ai écouté Dirksen, sénateur de l'Illinois, alors qu'il faisait obstruction à l'adoption de la loi sur les droits civiques ; il n'a pas cessé d'affirmer que si cette loi était votée, elle modifierait la structure sociale de l'Amérique. D'accord, je sais ce qu'il voulait dire, et je pense que la plupart des gens, et en particulier les nôtres, savent aujourd'hui ce que cela signifie lorsque ces blancs, qui font obstruction à l'adoption de

ces lois, disent qu'ils craignent une transformation de la structure sociale. Nos gens commencent à comprendre ce qu'on entend par là.

De même que l'un des problèmes les plus graves auxquels le monde ait à faire face est, comme nous pouvons le voir, le problème racial, de même, la plupart des dirigeants noirs et les blancs s'accordent à reconnaître que, sur le front racial, l'année 1964 semble bien être l'une des plus explosives que l'Amérique ait jamais vécues. Non seulement c'est sans doute en Amérique que se déclenchera cette explosion raciale, mais encore tous les éléments qui provoqueront l'extension au monde entier de cette explosion américaine sont réunis sous nos yeux. Bref, le baril de poudre que constitue le problème racial en Amérique risque en fait d'amorcer l'explosion du baril de poudre international.

Il y a, dans ce pays, des blancs qui ricanent lorsqu'ils voient que la lutte raciale risque de devenir incontrôlable. Mais vous ricanez seulement parce que vous vous dites que vous dominez numériquement la minorité raciale de ce pays ; gardez toujours présent à l'esprit le fait que, si vous nous êtes toujours supérieurs en nombre dans ce pays, vous ne l'emportez pas à l'échelle du monde.

Toute explosion raciale qui se produit en 1964 dans ce pays ne saurait être confinée dans les limites de l'Amérique. C'est une explosion raciale capable de mettre le feu au baril de poudre qui se trouve présent en tous points de cette planète appelée Terre. Je pense que personne n'ira nier que les masses à peau sombre d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine bouillent déjà d'amertume, d'animosité, d'hostilité, d'agitation et d'impatience devant l'intolérance raciale dont a fait preuve à leur égard l'Occident blanc.

De même qu'en ces peuples sont réunis les ingrédients de l'hostilité à l'égard de l'Occident en général, de même nous avons ici 22 millions d'Afro-américains, noirs, bruns, rouges et jaunes, qui bouillent eux aussi d'amertume, d'impatience, d'hostilité et d'animosité devant l'intolérance raciale dont font preuve à leur égard l'Occident blanc en général et l'Amérique blanche en particulier.

Nous constatons aujourd'hui que les nôtres sont des centaines de milliers à avoir été gagnés par l'impatience, se détournant de votre nationalisme blanc que vous appelez démocratie, pour se rapprocher de la position militante du nationalisme noir qui

se refuse au compromis. Je tiens à souligner ici que, sitôt après que nous ayons annoncé notre intention de fonder un parti nationaliste noir dans ce pays, les gens, en particulier des jeunes de niveau scolaire et universitaire, nous ont écrit de partout pour nous exprimer leur sympathie et leur soutien total ainsi que leur désir de participer activement à toute action politique fondée sur le nationalisme noir et destinée à pallier ou à éliminer immédiatement les maux qui affligent les Afro-américains depuis quatre siècles.

Il se peut que, pour un grand nombre d'entre vous, les nationalistes noirs ne représentent qu'une minorité au sein de la communauté. Aussi aurez-vous peut-être tendance à les considérer comme valeur négligeable. Mais dans un baril de poudre, n'est-ce pas la mèche qui constitue l'élément le moins volumineux de l'ensemble ? Or c'est précisément cette petite mèche qui met le feu à toute la poudre. Les nationalistes noirs ne sont peut-être à vos yeux qu'une faible minorité au sein de la communauté dite nègre. Mais il se trouve précisément que dans cette minorité sont réunis les éléments nécessaires pour faire détoner la communauté noire tout entière.

Et quant à vous, les blancs — que vous vous disiez libéraux, conservateurs, racistes ou que sais-je encore — il y a une chose que vous devez comprendre en ce qui concerne la communauté noire, c'est que, si la grande majorité de ceux avec lesquels vous entrez en contact peuvent vous apparaître modérés, patients, aimants, durs à la souffrance, et tout et tout, la minorité que vous cataloguez sous le nom de musulmans ou de nationalistes, se trouve précisément être composée du type d'ingrédient qui pourrait aisément amorcer l'explosion de la communauté noire. Il faut comprendre cela. Car, à mon sens, un baril de poudre n'est rien sans mèche.

L'année 1964 sera pour l'Amérique une année très chaude, la plus chaude qu'elle ait jamais connue, une année qui verra le problème racial provoquer beaucoup de violence et faire couler beaucoup de sang. Mais ce ne sera pas de ce sang qui ne coule que dans un camp. Les noirs de la nouvelle génération, qui ont grandi au cours de ces dernières années, sont dès à présent d'avis, ce en quoi ils ont raison, que, si le sang doit couler, il faut que l'effusion soit réciproque — c'est-à-dire que le sang coule des deux côtés.

Il faut aussi comprendre que les étincelles que le problème racial fait jaillir aujourd'hui en Amérique pourraient aisément

faire naître, dans d'autres pays, un brasier — autrement dit, pourraient entraîner tous les peuples de cette terre dans une gigantesque guerre des races. Ça ne peut pas se cantonner dans les limites étroites d'un quartier, d'une communauté ou d'un pays. Aujourd'hui, ce qui touche un noir en Amérique touche les noirs d'Afrique. Ce qui touche un noir d'Amérique ou d'Afrique touche les noirs d'Asie et nos voisins d'Amérique latine. Aujourd'hui, ce qui touche l'un de nous, nous touche tous. Une fois cela compris, je pense que les blancs — qui sont intelligents, à défaut d'être moraux, justes, soucieux de la légalité —, les blancs intelligents se rendront compte que, lorsqu'ils touchent à ce noir, ils touchent à tous les noirs, et cela aura déjà en soi un effet modérateur.

Il faut comprendre la gravité de la situation. Je me trouvais l'autre nuit à Cleveland, dans l'Ohio. A vrai dire, j'y suis resté de vendredi dernier à hier. Vendredi dernier, on a fait savoir que 1964 est une année d'effusion de sang, que les noirs ont fini de tendre l'autre joue, qu'ils ont fini d'être non-violents, qu'ils ont fini de penser qu'ils doivent respecter toutes les restrictions que leur impose la société blanche dans leur lutte pour ce qui, aux dires de cette société elle-même, aurait dû leur être donné il y a déjà cent ans.

Ainsi, lorsque les noirs se mettent aujourd'hui en quête de ce que l'Amérique reconnaît être leurs droits, et qu'ils sont victimes de la brutalité de ceux qui les leur refusent, ils sont en droit de faire tout ce qui est nécessaire pour assurer leur propre protection. C'est ce qu'ils ont fait la nuit dernière à Cleveland : à la police, qui avait braqué sur eux les lances d'incendie et les bombardait de grenades lacrymogènes, ils ont répondu par une grêle de pierres et de briques. Il y a deux semaines, à Jacksonville, en Floride, un noir qui n'avait pas vingt ans leur a lancé des cocktails Molotov.

Eh bien il y a dix ans les noirs ne faisaient pas cela. La leçon qu'il faut en tirer, c'est qu'aujourd'hui ils s'éveillent. Ils y allaient à coups de pierres hier, à coups de cocktails Molotov aujourd'hui ; demain, ils lanceront des grenades et après-demain, tout ce qui leur tombera sous la main. Il faut comprendre toute la gravité de cette situation. N'allez pas croire que j'incite qui que ce soit à la violence. Tout ce que je veux, c'est vous avertir que la situation est explosive. Faites-en ce qu'il vous plaira. Si vous en tenez compte, peut-être pourrez-vous encore sauver votre peau. Mais si vous ignorez mon conseil ou si vous le tournez en ridicule, alors la mort est déjà à votre porte. Vingt-deux

millions d'Afro-américains sont prêts à se battre dès à présent pour leur indépendance. Lorsque je dis qu'ils sont prêts à se battre dès à présent pour leur indépendance, je ne pense pas à une lutte non-violente ni à une lutte où l'on tend l'autre joue. Ces temps sont révolus, ils appartiennent à l'histoire ancienne.

Ce n'est pas grâce à la non-violence que George Washington a obtenu l'indépendance de ce pays, ce n'est pas une déclaration non-violente qui a fait la célébrité de Patrick Henry ; il est temps que vous compreniez que j'ai bien étudié les livres dans lesquels on m'apprenait à considérer ces hommes comme des patriotes et des héros. ...

En 1964, nous verrons la révolte des noirs américains se développer et rejoindre la révolution noire mondiale qui se poursuit sur cette terre depuis 1945. La « révolte » deviendra une véritable révolution noire. La révolution noire se poursuit en Afrique, en Asie et en Amérique latine ; lorsque je dis « noir » j'entends « non-blanc » — noir, marron, rouge, jaune. Nos frères et nos sœurs d'Asie, colonisés par les Européens, nos frères et nos sœurs d'Afrique, colonisés par les Européens, et les paysans d'Amérique latine, colonisés par les Européens, se battent depuis 1945 pour chasser de leur terre, pour expulser de leur pays, les colonialistes, les puissances colonisatrices.

Cette révolution est une véritable révolution. La révolution est toujours fondée sur la terre. Elle ne consiste jamais à mendier le droit de boire un café dans le même endroit que les blancs. La lutte révolutionnaire ne se mène jamais en tendant l'autre joue. La révolution n'est jamais fondée sur l'amour des ennemis et le pardon des offenses. La lutte révolutionnaire n'est jamais menée sur l'air de « *We shall overcome* ». La révolution, c'est l'effusion de sang. En révolution, il n'y a jamais de compromis. La révolution ne se fonde jamais sur les négociations. La révolution ne reconnaît aucune forme de gradualisme. La révolution ne consiste pas à supplier une société ou un système corrompu de nous accepter dans son sein. La révolution renverse les systèmes et il n'est pas, sur cette terre, de système qui se soit montré plus corrompu, plus criminel que celui qui, en 1964, tient encore colonisés et réduits en esclavage vingt-deux millions d'Afro-américains.

Il n'est pas de système plus corrompu que celui qui, tout en se présentant comme un modèle de liberté et de démocratie, tout en allant dire aux peuples du monde entier comment organiser leurs affaires, compte des citoyens qui doivent prendre les armes pour obtenir le droit de vote.

Dans leur lutte contre nous, les puissances coloniales n'ont jamais eu de meilleure arme que le principe qui consiste à diviser pour régner. L'Amérique est une puissance coloniale. Elle a colonisé 22 millions d'Afro-américains, en refusant de nous reconnaître les droits de citoyens à part entière, en nous déniant en fait les droits de l'homme. Non seulement elle nous a dénié le droit d'être des citoyens, mais encore elle nous a dénié celui d'être des êtres humains, celui d'être reconnus et respectés en tant qu'hommes et femmes. Dans ce pays, un noir de 50 ans n'en est pas moins appelé « mon garçon ».

J'ai grandi au milieu de blancs. J'étais intégré avant que le mot fût seulement inventé, et je n'ai encore jamais connu de blancs qui ne parlent pas de nous, pour peu que nous les fréquentions assez longtemps, en nous appelant « ce garçon » ou « cette fille », quel que soit notre âge, quel que soit l'établissement où nous avons fait nos études, quels que soient notre niveau intellectuel et notre situation professionnelle. Dans cette société, nous sommes à jamais des « garçons ».

Ainsi la stratégie de l'Amérique est celle qu'ont appliquée autrefois les puissances coloniales : elle consiste à diviser pour régner. L'Amérique soutient un dirigeant noir contre un autre, une organisation noire contre une autre. Elle nous incite à penser que nous avons des objectifs différents, des buts différents. Sitôt qu'un noir prend la parole, elle court en trouver un autre pour lui demander : « Que pensez-vous de ce qui vient d'être dit ? » Aujourd'hui, tout le monde peut s'en rendre compte, à l'exception de certains dirigeants noirs.

Les nôtres ont tous les mêmes buts, les mêmes objectifs : la liberté, la justice, l'égalité. Tous, nous voulons être reconnus et respectés en tant qu'êtres humains. Nous ne voulons pas être intégrationnistes. Nous ne voulons pas non plus être séparatistes. Nous voulons être des êtres humains. L'intégration n'est qu'une méthode utilisée par certains groupes pour obtenir la liberté, la justice, l'égalité et le respect dû à l'homme. La séparation n'est qu'une méthode utilisée par d'autres groupes pour obtenir la liberté, la justice, l'égalité et la dignité humaine.

Les nôtres ont commis l'erreur de confondre méthodes et objectifs. Tant que nous sommes d'accord sur les objectifs, nous ne devons jamais laisser la discorde s'installer entre nous, sous le seul prétexte que nous sommes en désaccord quant à la méthode, à la tactique ou à la stratégie qui doit nous permettre d'atteindre l'objectif commun.

Nous ne devons jamais oublier que nous ne luttons pas plus

pour l'intégration que pour la séparation. Nous luttons pour être reconnus en tant qu'êtres humains. Nous luttons pour avoir le droit de vivre en hommes libres dans cette société. En vérité, nous luttons aujourd'hui pour des droits plus importants encore que les droits civiques, nous luttons pour les droits de l'homme. ...

Parmi les « nègres » de ce pays, les membres des groupements de lutte pour les droits civiques, ceux qui croient aux droits civiques, passent en règle générale la majeure partie de leur temps à s'efforcer de démontrer qu'ils sont américains. Ils envisagent ordinairement les choses d'un point de vue domestique, sans vouloir sortir des frontières de l'Amérique, et se considèrent toujours comme une minorité. Lorsqu'ils envisagent leur rôle sur la scène américaine, c'est sur une scène blanche qu'ils se voient. Aussi le noir qui se tient sur cette scène américaine appartient-il automatiquement à une minorité. Il est battu d'avance et sa méthode de lutte consiste toujours à mendier, le chapeau à la main, et à rechercher le compromis.

Par contre, il existe en Amérique un autre groupe, une autre section, composée de ceux que l'on appelle les nationalistes noirs, qui s'intéresse davantage aux droits de l'homme qu'aux droits civiques. Les nationalistes noirs donnent plus d'importance aux droits de l'homme qu'aux droits du citoyen. La différence qui sépare les conceptions et les perspectives des noirs engagés dans la lutte pour les droits civiques de celles des noirs engagés dans la lutte pour les droits de l'homme tient au fait que ces derniers ne se considèrent pas comme des Américains. Ils se considèrent comme partie intégrante de l'humanité à peau sombre. Ils envisagent l'ensemble de la lutte non dans les limites de la scène américaine, mais à l'échelle du monde entier. Et ils constatent qu'à cette échelle, l'homme à peau sombre domine l'homme blanc par le nombre. Sur la scène mondiale, les blancs ne représentent qu'une minorité microscopique.

Il existe donc dans ce pays deux catégories d'Afro-américains : d'une part, ceux qui se considèrent comme une minorité et vous considèrent comme la majorité, parce que leur perspective se limite à la scène américaine ; d'autre part, ceux qui se considèrent comme partie intégrante de la majorité et vous considèrent comme partie intégrante d'une minorité microscopique. Les noirs de cette dernière catégorie n'utilisent pas la même méthode que les autres dans la lutte pour leurs droits. Ils ne demandent

pas la charité. Ils ne vous remercient pas de ce que vous leur donnez, parce que vous ne faites que leur donner ce qu'ils auraient dû avoir il y a déjà cent ans. Ils ne pensent pas que vous leur faites des cadeaux.

Ils savent qu'ils n'ont pas fait le moindre pas en avant depuis la guerre civile. Ils savent qu'ils n'ont pas progressé d'un pouce parce que surtout, si la guerre civile leur avait apporté la liberté, ils n'auraient pas besoin aujourd'hui d'une législation en faveur des droits civiques. Si la Proclamation d'émancipation, œuvre de Lincoln, cette grande lumière libérale, les avait libérés, ils ne seraient pas aujourd'hui en train de chanter « *We shall overcome* ». Si les amendements à la Constitution avaient résolu leur problème, leur problème ne serait pas encore pendant aujourd'hui. Et si la décision prise en 1954 par la Cour Suprême à propos de la déségrégation avait été réellement et sincèrement destinée à résoudre leur problème, leur problème ne se poserait plus aujourd'hui.

Ainsi, ce noir-là réfléchit. Il voit bien que toutes les manœuvres faites par l'Amérique sous prétexte de résoudre son problème n'ont été que des supercheries et des traîtrises politiques de premier ordre. A présent, il n'a pas la moindre confiance en ces soi-disant libéraux. (Je sais que ceux qui sont venus ici ce soir ne se disent pas tous libéraux. Parce que c'est aujourd'hui un nom malsonnant qui veut dire hypocrite.) Donc la communauté noire comprend aujourd'hui deux catégories de noirs qui commencent à s'éveiller, et cet éveil crée une situation très dangereuse.

Il y a dans la communauté des blancs sincèrement désireux de nous aider. Mais comment peuvent-ils nous aider ? Comment un blanc peut-il aider les noirs à résoudre leur problème ? Pour commencer, vous ne pouvez le résoudre à leur place. Vous pouvez les aider à le résoudre, mais vous ne pouvez aujourd'hui le résoudre pour eux. La meilleure forme d'aide consiste à laisser le « nègre » qui s'est lancé dans la lutte pour les droits civiques se rendre compte que cette lutte doit dépasser le stade des droits civiques pour se placer au niveau des droits de l'homme. Une fois la lutte passée du terrain des droits civiques à celui des droits de l'homme, il sera possible à tous nos frères et sœurs d'Afrique et d'Asie qui sont indépendants de venir à notre secours.

Se rendre à Washington en espérant que les bandits qui y siègent — oui, les bandits ! — voudront bien adopter une

législation des droits civiques destinée à remédier à une situation très criminelle, c'est encourager le noir, c'est-à-dire la victime, à plaider sa cause devant une cour aux ordres du bandit qui l'a spolié. Jamais notre problème ne se résoudra de cette manière. ...

La lutte pour les droits civiques, cela signifie que le noir porte sa cause devant le tribunal de l'homme blanc. Mais la situation change lorsqu'il se bat sur le terrain des droits de l'homme. Il devient alors possible au noir de traîner l'Oncle Sam devant la cour internationale. Le noir n'a pas à comparaître devant un tribunal pour être libre. C'est l'Oncle Sam qu'il faut citer à comparaître, afin qu'il explique pourquoi les noirs ne sont pas libres dans une société qui se dit libre. Il faut citer l'Oncle Sam devant les Nations-Unies pour violation de la Charte des droits de l'homme de l'O.N.U.

Ne pensez plus aux droits civiques. Comment les obtiendriez-vous avec des hommes comme Eastland, Dirksen, Johnson ? Il faut leur retirer votre cause des mains pour la remettre entre celles d'hommes d'un pouvoir et d'une autorité supérieurs. Washington est trop corrompu. L'Oncle Sam est trop failli en matière de conscience — il est incapable de résoudre le problème des 22 millions de noirs de ce pays. Il est absolument impossible de le résoudre devant les tribunaux de l'Oncle Sam, que ce soit la Cour Suprême ou tout autre cour placée sous la juridiction de l'Oncle Sam.

Il ne reste plus aujourd'hui aux noirs qu'à refuser la juridiction du sénateur Dirksen, du sénateur Eastland et du président Johnson, et à porter l'affaire devant l'organisme qui se tient au bord de l'East River, en faisant savoir à ces hommes, qui représentent la loi internationale, que l'on viole les droits humains des noirs dans un pays qui se prétend chargé de la direction morale du monde libre.

Le moment est venu, en 1964, toutes les fois que dans ce pays, au Sénat, des manœuvres d'obstruction se produisent lorsqu'il est question des droits de 22 millions de noirs, des droits civiques de 22 millions de noirs, ou de la liberté, de la justice et de l'égalité dues à 22 millions de noirs, le moment est venu de citer ce gouvernement en personne devant une cour internationale. Vous condamnez l'Union Sud-africaine ? Mais les nôtres ne sont que 11 millions là-bas, alors qu'ici, ils sont 22 millions. Et l'injustice dont nous sommes victimes est tout aussi criminelle que celle qui est faite aux noirs d'Afrique du Sud.

Ainsi, vous, blancs qui faites profession de libéralisme — je pense d'ailleurs que c'est tout juste là une profession faite du bout des lèvres —, vous comprenez pourquoi les nôtres n'ont pas de droits civiques. Vous êtes blancs. Allez dans la société d'un autre libéral blanc et vous verrez de quelle hypocrisie ces gens-là sont capables. Vous êtes nombreux ici à avoir vu des blancs abreuver un noir de belles paroles et à savoir ce que disent vos amis blancs une fois que le noir n'est plus là. Certains des nôtres peuvent se faire passer pour des blancs et nous savons quels propos vous tenez.

Nous pouvons constater qu'il y a tout simplement conjuration, à l'échelon du gouvernement, en vue de priver de leurs droits les noirs de ce pays. Pour nous faire rendre ces droits, il n'est qu'une méthode : retirer l'affaire des mains de l'Oncle Sam, l'attaquer en justice sous l'inculpation de génocide, de meurtre massif, meurtre politique, meurtre économique, meurtre social, meurtre mental, sur la personne de millions de noirs de ce pays. C'est de ce crime que le gouvernement de ce pays s'est rendu coupable, et si vous ne réagissez pas vous-mêmes en temps utile, vous allez ouvrir la porte à l'intervention de forces extérieures.

Je lisais dans le journal d'hier que Goldberg, juge à la Cour Suprême, déplorait la violation des droits humains de trois millions de Juifs qui vivent en Union Soviétique. Pensez un peu ! Je n'ai rien contre les Juifs, mais c'est leur problème. Comment donc pouvez-vous déplorer les difficultés rencontrées par des hommes qui vivent à l'autre bout du monde, alors que vous n'avez pas réussi à résoudre les problèmes qui se posent ici ? Comment un homme qui, juge à la Cour Suprême, réputé libéral et ami des noirs, n'a pas une seule fois parlé de dénoncer devant l'O.N.U. les persécutions subies ici-même par les noirs aurait-il qualité pour défendre devant l'O.N.U. la cause de trois millions de Juifs opprimés en Union Soviétique ? ...

Si les noirs pouvaient voter au Sud — oui, si les noirs pouvaient voter au Sud de la frontière du Canada — s'ils pouvaient voter au Sud du Sud, dans la partie Sud du Sud, Ellender ne serait pas à la tête de la Commission de l'économie agricole et forestière, Richard Russell ne serait pas à la tête de la Commission des forces armées, Robertson, de la Virginie, ne serait pas à la tête de la Commission de la banque et de la monnaie. Rendez-vous compte, toutes les affaires bancaires et monétaires du gouvernement sont aux mains d'un raciste !

En vérité, quand on voit le nombre de sudistes qui siègent dans ces commissions, on peut comprendre que nous n'avons à

Washington qu'un gouvernement de racistes. Et qu'à sa tête se trouve un président raciste. J'ai bien dit : un président raciste ! L'Etat du Texas n'est pas moins raciste que l'Etat du Mississipi. ...

Une fois en poste, cet homme a commencé par inviter tous les gros bonnets noirs à prendre le café. James Farmer, l'homme qui dirige le *C.O.R.E.*, a été l'un des premiers conviés. Je n'ai rien à lui reprocher. C'est un type bien — Farmer, bien entendu. Mais ce président aurait-il pu inviter James Farmer à venir prendre le café au Texas ? Et si James Farmer s'était rendu au Texas, aurait-il pu emmener sa femme avec lui chez le président ? Si un homme ne peut rétablir l'ordre au Texas, comment fera-t-il pour le rétablir dans l'ensemble du pays ? En fait, vous aboyez au pied d'un arbre qui n'est pas le bon.

Si les noirs du Sud pouvaient voter, les dixiecrates perdraient le pouvoir. Si les dixiecrates perdaient le pouvoir, les démocrates perdraient le pouvoir. Un dixiecrate battu, c'est un démocrate battu. Par conséquent dixiecrates et démocrates doivent s'associer dans une conjuration en vue de se maintenir au pouvoir. Le dixiecrate du Nord rejette toutes les responsabilités sur le dixiecrate du Sud. C'est un jeu de dupes, une gigantesque duperie politique. Le démocrate du Nord a pour tâche de faire croire aux noirs qu'il est notre ami. Il passe son temps à nous faire des sourires, à remuer la queue et à nous expliquer tout ce qu'il pourra faire pour nous si nous votons pour lui. Devant nous, il nous dit ce qu'il a l'intention de faire en notre faveur, mais il est de mèche avec le démocrate du Sud, et ces deux machinistes s'arrangent dans les coulisses de façon à ce que ces promesses n'aient jamais à être tenues.

C'est à cette conjuration que les nôtres ont affaire dans ce pays depuis un siècle. Mais aujourd'hui une nouvelle génération de noirs a fait son entrée sur la scène : ces noirs ont perdu toute illusion en ce système dans son ensemble, ils sont désabusés et sont aujourd'hui prêts et décidés à faire quelque chose pour remédier à cette situation.

Pour conclure ces propos consacrés à la révolution noire, l'Amérique vit aujourd'hui le moment, le jour, ou l'heure où elle est le premier pays du monde qui puisse réellement connaître une révolution non sanglante. Jusqu'à présent, les révolutions étaient sanglantes. L'histoire ne connaît pas de révolution pacifique. Les révolutions sont sanglantes, sont violentes,

elles entraînent des effusions de sang et la mort marche sur leurs traces. L'Amérique est le seul pays que l'histoire mette en mesure d'accomplir une révolution sans violence et sans effusion de sang. Mais l'Amérique n'est moralement pas en mesure de le faire.

Pourquoi l'Amérique a-t-elle la possibilité de faire une révolution non-sanglante ? C'est que, dans ce pays, l'équilibre du pouvoir dépend des noirs : si l'on donnait aux noirs de ce pays ce qui leur revient en vertu de la Constitution, leur pouvoir deviendrait tel qu'ils démettraient de leurs fonctions tous les racistes et tous les partisans de la ségrégation. Cela transformerait intégralement la structure politique du pays. Cela permettrait la liquidation totale du ségrégationnisme sudiste qui, à l'heure actuelle, dicte sa politique à l'Amérique, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Pour y parvenir sans effusion de sang, il n'y a qu'un moyen : donner aux noirs le droit de vote sans restrictions dans tous les Etats de l'Union. Mais si les noirs n'obtiennent pas le droit d'user du bulletin de vote, vous trouverez en face de vous un homme nouveau qui renoncera au bulletin pour donner la parole au fusil.

Les révolutions se font pour la conquête de la terre, pour l'expulsion des propriétaires absentéistes et la prise en mains de la terre et des institutions fondées sur cette terre. Les noirs ont connu jusqu'à présent une condition très inférieure parce qu'ils n'ont jamais été maîtres du moindre bout de terre. Ils ont été des mendiants sur le plan économique, sur le plan politique, sur le plan social, ils ont même dû mendier pour obtenir quelque chose en matière d'éducation. Aujourd'hui les nôtres sont en passe de renoncer à la mentalité qu'ils avaient autrefois acquise au sein de ce système colonial. Les jeunes qui font leur entrée sur la scène savent ce qu'ils veulent. Ils écoutent les beaux sermons que vous leur faites sur la démocratie et toutes vos belles paroles, mais ils savent ce qui leur est dû.

Voilà donc aujourd'hui des hommes qui savent non seulement ce qu'ils veulent, mais encore ce qui leur revient. Et ces hommes éduquent la génération montante de telle façon qu'elle ne se contentera pas de savoir ce qu'elle veut et ce qui lui est dû, mais sera également prête et décidée à faire tout ce qu'il faudra pour obtenir immédiatement son dû.

Merci à vous.

celle entraînent des effusions de sang et la mort marche sur leurs traces. L'Amérique est le seul pays que l'histoire mette en mesure d'accomplir une révolution sans violence et sans effusion de sang. Mais l'Amérique n'est moralement pas en mesure de le faire.

Pourquoi l'Amérique a-t-elle la possibilité de faire une révolution sans violence ? C'est que, dans ce pays, l'équilibre du pouvoir dépend des votes : si l'on donnait aux noirs de ce pays ce qui leur revient en vertu de la Constitution, leur pouvoir déterminant et qu'ils détiendraient de leurs fonctions tous les facteurs et tous les appareils de la ségrégation, cela transformerait intégralement la structure politique du pays. Cela provoquerait la liquidation totale du régime dixiecrate qui contrôle à l'heure actuelle la politique de l'Amérique, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Pour y parvenir sans effusion de sang, il n'y a qu'un moyen : donner aux noirs le droit de vote sans restrictions dans tous les États de l'Union. Mais si les noirs n'obtiennent pas le droit d'user du bulletin de vote, vous trouverez en face de vous un homme nouveau qui renoncera au bulletin pour donner la parole au fusil.

Les révolutions se font pour la conquête de la terre, pour l'expulsion des propriétaires absentéistes et la prise en mains de la terre et des institutions fondées sur cette terre. Les noirs ont connu jusqu'à présent une condition de dépendance telle qu'ils n'ont jamais été maîtres du moindre bout de terre. Ils ont été des mendiants sur le plan économique, sur le plan politique, sur le plan social, ils ont même dû mendier pour obtenir quelque chose en matière d'instruction. Aujourd'hui les noirs sont en passe de renoncer à la mentalité qu'ils avaient autrefois acquise au sein de ce système colonial. Les jeunes qui sont leurs aînés sur la scène savent ce qu'ils veulent. Ils écoutent les beaux sermons que vous leur faites sur la démocratie et toutes vos belles paroles, mais ils savent ce qu'il leur est dû.

Voici donc aujourd'hui des hommes qui savent non seulement ce qu'ils veulent, mais encore ce qu'ils doivent obtenir. Et ces hommes éduquent la génération montante de telle façon qu'elle ne se contente pas de savoir ce qu'elle veut et ce qui lui est dû, mais soit également prête et résolue à faire tout ce qu'il faudra pour obtenir immédiatement son dû.

Merci à vous.

5

A la source du panafricanisme

Le 13 avril 1964, Malcolm X quitta les Etats-Unis pour la première de ses grandes tournées de l'année. Il en revint le 21 mai après avoir visité l'Egypte, le Liban, l'Arabie Séoudite, le Nigéria, le Ghana, le Maroc et l'Algérie. Il fit à La Mecque le pèlerinage que tout musulman s'efforce d'accomplir, ce qui lui valut le droit d'ajouter « Hadj » à son nom et d'être appelé El Hadj Malik El Shabazz dans le monde musulman. Tout en resserrant ses liens avec l'Islam orthodoxe, il rencontra des étudiants, des journalistes, des députés, des ambassadeurs et des chefs de gouvernements, « sans cesser un seul instant de parler du problème racial aux Etats-Unis ».

Ce premier voyage permit à Malcolm d'établir un grand nombre de contacts dont l'importance apparut ultérieurement, lorsqu'il tenta d' « internationaliser » la lutte des noirs américains. Mais il semble que ce voyage ait avant tout influé sur Malcolm lui-même. Il devait dire par la suite : « Jamais je n'aurais imaginé — et cela m'a causé une surprise énorme — l'influence du monde musulman sur mes conceptions antérieures. » Deux jours après son retour, il déclara dans un discours prononcé à Chicago :

« Auparavant, j'ai permis que l'on se servît de moi pour condamner en bloc tous les blancs, et ces généralisations ont injustement blessé certains d'entre eux. Mais mon pèlerinage

à la Sainte Mecque a attiré sur moi la bénédiction d'une renaissance spirituelle et je me refuse dorénavant à condamner en bloc toute une race. Le pèlerinage que j'ai fait à La Mecque... m'a permis de me convaincre qu'il sera peut-être possible de guérir les blancs américains du racisme déchaîné qui les ronge et qui est en passe d'anéantir ce pays. A l'avenir, j'entends veiller à ne pas condamner un homme tant que sa culpabilité ne sera pas établie. Je ne suis pas un raciste et je ne souscris à aucun des dogmes du racisme. En toute honnêteté et en toute sincérité, on peut dire que je ne veux rien d'autre que la liberté, la justice et l'égalité : la vie, la liberté et la recherche du bonheur — pour tout le monde. Je me soucie avant tout du groupe d'hommes auquel j'appartiens, c'est-à-dire des Afro-américains, car, plus que tout autre groupe, nous sommes privés de ces droits inaliénables. »

Nous présentons ici des extraits de lettres écrites de l'étranger, dans lesquelles Malcolm décrit ses réactions.

●

Djeddah, Arabie Séoudite
le 20 avril 1964

Jamais je n'ai vu pratiquer sincèrement l'hospitalité ni obéir à l'esprit de véritable fraternité comme le font des gens *de toutes couleurs et de toutes races* dans cette antique terre sainte, patrie d'Abraham, de Mahomet et de tous les autres prophètes des Saintes Ecritures. Depuis une semaine, l'amabilité dont font preuve autour de moi des hommes *de toutes couleurs* me laisse absolument sans voix et enchanté.

Hier soir, 19 avril, j'ai, à ma grande joie, visité la Sainte Ville de La Mecque et fait ma « *omra* ». Si Allah le veut, je quitterai Djeddah demain, 21 avril, pour Mina, et je regagnerai La Mecque le 22 avril pour dire mes prières sur la colline Arafa. Il y a environ 30 kilomètres entre Mina et La Mecque.

Hier soir, j'ai, comme prescrit, fait sept fois le tour de la Kaaba, sous la conduite d'un jeune motawif appelé Muhammad. J'ai bu à la source Zemzem, puis j'ai fait sept fois le parcours entre les éminences de Safa et Marwa.

Il y avait là des dizaines de milliers de pèlerins venus du monde entier. Ils étaient *de toutes couleurs*, des blonds aux

yeux bleus aux Africains à peau noire, mais tous observaient le même rituel et faisaient preuve d'un esprit d'unité et de fraternité, dont l'expérience que j'ai de l'Amérique m'avait conduit à penser qu'il ne pouvait régner entre blancs et non-blancs.

Il faut que l'Amérique comprenne l'Islam, car c'est la seule religion qui élimine de sa société le problème racial. Au cours de mes voyages dans le monde musulman, j'ai rencontré des gens qui, en Amérique, auraient été considérés comme des « blancs » ; je leur ai parlé, j'ai même pris place à leur table : la religion islamique, qui était dans leurs cœurs, avait fait sortir le « blanc » de leurs esprits. Ils font preuve d'une fraternité sincère et véritable à l'égard des autres hommes sans se soucier de leur couleur.

Avant de se laisser détruire par le « cancer du racisme », l'Amérique devrait apprendre à mieux connaître la doctrine religieuse de l'Islam, cette religion qui a déjà fondu des hommes de toutes couleurs en une seule et immense famille, en une nation ou fraternité de l'Islam qui ne connaît aucun « obstacle » et s'étend dans presque tous les pays orientaux du monde.

Ceux, blancs et non-blancs, qui adhèrent au véritable Islam, deviennent d'autres hommes. J'ai pris ma nourriture à la même assiette que des hommes dont les yeux étaient du bleu le plus bleu, les cheveux du blond le plus blond, et la peau du blanc le plus blanc — tout au long du chemin qui sépare Le Caire de Djeddah et jusque dans la Sainte Ville de La Mecque — et j'ai senti, dans les propos et les actes de ces musulmans « blancs », la même sincérité que je trouvais dans ceux des musulmans africains du Nigéria, du Soudan et du Ghana.

Le véritable Islam détruit le racisme, parce que les hommes et les femmes de toutes couleurs et de toutes races qui en acceptent les principes religieux et qui adorent le seul Dieu, Allah, acceptent du même coup automatiquement de se considérer comme frères et sœurs, sans se soucier des différences de couleur.

Peut-être serez-vous fort surpris de trouver de tels propos sous ma plume, mais je me suis toujours efforcé de regarder les choses en face et d'admettre la réalité de la vie, telle qu'elle m'est dévoilée à travers les expériences et les connaissances nouvelles. Ce que j'ai vu, au cours de ce pèlerinage, m'a beaucoup appris et chaque heure que je passe en Terre Sainte m'ouvre les yeux encore davantage. Si l'Islam peut mettre l'esprit de véritable fraternité au cœur des « blancs » que j'ai rencontrés sur cette Terre des Prophètes, il peut certainement extir-

per également le « cancer du racisme » du cœur de l'Américain blanc, peut-être à temps pour sauver l'Amérique du désastre racial imminent, de la destruction que valut à Hitler son racisme qui finit par détruire les Allemands eux-mêmes. ...

•

Lagos, Nigéria
le 10 mai 1964

Partout où je suis passé, mes hôtes ont tenu à me garder, si bien que je me suis vu contraint de consacrer à chaque pays plus de temps que prévu. Dans le monde musulman, on m'aimait dès que l'on apprenait que je suis un musulman d'Amérique ; ici, en Afrique, on m'aime dès que l'on apprend que je suis Malcolm X, musulman américain militant. Africains en général et musulmans en particulier apprécient tout spécialement les militants.

J'espère que mon hadj à la Sainte Ville de La Mecque assurera une fois pour toutes l'affiliation religieuse de notre Mosquée musulmane au monde islamique, qui compte 750 millions de fidèles, et que devant la réception chaleureuse qui m'est faite en Afrique, la propagande des blancs américains cessera une fois pour toutes de prétendre que les noirs d'Afrique ne se soucient pas des malheurs des noirs qui vivent en Amérique.

D'un point de vue moral, inclus dans ses propres conceptions religieuses, le monde musulman est obligé de se préoccuper de nos malheurs parce qu'ils traduisent visiblement une violation de nos *droits humains*.

Le Coran fait au monde musulman une obligation de prendre le parti de ceux dont les droits humains sont violés, quelle que soit la conviction religieuse des victimes. La religion de l'Islam tient à cœur les droits de tout le genre humain, sans distinction de race, de couleur ou de croyance. Pour elle, tous (et chacun) sont membres d'une seule et même famille, la famille humaine.

Ici, on considère les 22 millions de noirs américains comme des frères que l'Afrique avait longtemps cru perdus. Les noirs d'ici s'intéressent à tous les aspects de notre condition, ils étudient notre lutte de libération sous tous les angles. Quoi que puisse faire la propagande occidentale pour démontrer le con-

traire, nos frères et sœurs d'Afrique nous aiment, ils sont heureux d'apprendre que nous nous éveillons, nous aussi, de notre long « sommeil » et que nous leur portons une affection profonde.

●

Accra, Ghana
le 11 mai 1964

J'ai quitté Lagos, dans le Nigéria, pour Accra où je suis arrivé hier. La beauté et la richesse naturelles du Nigéria et de ses habitants ne sauraient se décrire. Le pays est plein de blancs, Américains et autres, bien au courant de ses ressources naturelles inexploitées. Ces mêmes blancs qui, en Amérique, nous crachent à la figure et lâchent sur nous les chiens policiers, afin de nous empêcher de nous « intégrer » à eux, on les voit dans toute l'Afrique faire des courbettes, des grimaces et des sourires, dans l'intention de s' « intégrer » aux Africains, en fait, dans l'espoir de s' « intégrer » à la richesse et à la beauté de l'Afrique. Voilà qui ne manque pas d'ironie.

Ce continent est d'une telle fertilité, le sol y est couvert d'une végétation si luxuriante qu'il serait facile, en utilisant les méthodes de l'agriculture moderne, d'en faire le grenier du monde.

Vendredi soir, j'ai pris la parole à l'Université d'Ibadan (Nigéria) ; j'ai fait une description *véridique* de ce que nous subissons en Amérique et montré que les nations indépendantes d'Afrique devaient nous aider à porter notre cause devant les Nations Unies. Les étudiants m'ont fait un accueil extraordinaire. Ils m'ont nommé membre honoraire de la Société des étudiants musulmans du Nigéria et m'ont donné un nouveau nom : Omowale, ce qui, en Yoruba, veut dire : « L'enfant est arrivé dans son pays. »

Les habitants du Nigéria s'intéressent vivement aux problèmes de leurs frères africains qui vivent en Amérique, mais les agences d'information américaines en Afrique font croire aux gens que des progrès sont accomplis et que le problème est en train de se résoudre. Lorsqu'on examine les choses de près, on n'a aucune peine à entrevoir un gigantesque plan, destiné à empêcher la jonction des Africains d'Afrique et des Africains d'Amérique. Une personnalité gouvernementale du Nigéria m'a dit : « Si l'on fait le compte de tous les *descendants d'Africains* qui vivent en Amérique du Sud, en Amérique Cen-

trale et en Amérique du Nord, on en trouve bien plus de 80 millions. On comprend aisément pourquoi certains s'efforcent d'empêcher les Africains de s'unir aux Afro-américains. » L'unité entre Africains de l'Occident et Africains de la mère-patrie modifiera le cours de l'histoire.

Le Ghana, où je me trouve à présent, est la source du panafricanisme ; aussi les derniers jours de mon voyage devraient-ils être extrêmement intéressants et enrichissants.

De même que le Juif américain est en harmonie (politique, économique et culturelle) avec le judaïsme du monde entier, de même il est temps que les Afro-américains deviennent partie intégrante des panafricanistes du monde entier ; même si nous devons rester physiquement en Amérique, en luttant pour les avantages que nous garantit la Constitution, il nous faut « revenir » en Afrique philosophiquement et culturellement et créer une unité efficace dans le cadre du panafricanisme.

6

L'affaire du « gang de la haine » de Harlem

En mai 1964, la diffusion des quotidiens new-yorkais se mit à monter à la suite de la parution d'articles à sensation dans lesquels on prétendait qu'il existait une bande de jeunes noirs, qui se faisaient appeler Blood Brothers *(Frères de sang), organisée par des «* Black Muslims *dissidents » en vue de mutiler et d'assassiner les blancs. En réponse à ces manœuvres de la presse, destinées à monter l'opinion contre les militants et les nationalistes noirs, le* Militant Labor Forum *de New York organisa un colloque sur le thème suivant : « Qu'y a-t-il derrière l'affaire du « gang de la haine » ? »*

Acceptèrent d'y prendre la parole : Junius Griffin, journaliste du New York Times, *auteur d'une série d'articles dans lesquels il prétendait qu'il y avait bien un « gang de la haine » à Harlem ; Clifton DeBerry, candidat du* Socialist Workers Party *(Parti ouvrier socialiste) à la présidence des Etats-Unis ; Quentin Hand, directeur adjoint du* Harlem Action Group *(Groupe d'action de Harlem) ; William Reed, de l'organisation new-yorkaise du* C.O.R.E. *; James Shabbaz, secrétaire de Malcolm X.*

Au dernier moment, deux modifications furent apportées à la liste des orateurs ; Griffin renonça à prendre la parole, déclarant que la morale du journaliste lui interdisait de participer au colloque ; Malcolm X, rentré récemment de son premier voyage

à l'étranger, demanda l'autorisation de se substituer à James Shabbaz. C'est ainsi que Malcolm prit la parole le 29 mai dans la salle du Militant Labor Forum. *Les remarques qu'il fit en cette occasion montrèrent clairement que son voyage, s'il avait élargi ses vues sur la question raciale, n'avait en rien modifié son attitude d'opposition militante à l'oppression raciale et avait en outre approfondi son identification à la révolution coloniale et ajouté de nouveaux éléments à sa conception du capitalisme et du socialisme.*

●

Jusqu'à cet après-midi, je ne savais pas qu'une tribune de discussion se tiendrait ici ce soir. Mais l'un de mes collaborateurs, le frère James (Shabbaz), un homme très capable et fort compétent, m'en a parlé, si bien que je n'ai pas pu résister à l'envie de m'y rendre. On a écrit que j'avais, entre autres faiblesses, celle de ne pouvoir résister à l'appel d'une tribune. Eh bien, c'est peut-être vrai. Quand on a quelque chose à dire et que l'on n'a pas peur de le dire, on doit y aller, s'exprimer, et advienne que pourra. C'est pourquoi je profite de toutes les tribunes qui s'offrent à moi pour dire ce que j'ai sur le cœur.

On dit que les voyages élargissent les perspectives. J'ai eu dernièrement l'occasion de voyager pas mal, au Moyen-Orient et en Afrique. Chemin faisant, j'ai constaté que la plupart des pays qui ont récemment accédé à l'indépendance se sont détournés de ce que l'on appelle le système capitaliste pour se diriger vers le socialisme. Aussi, par curiosité, ne puis-je résister à la tentation de m'informer un peu de cette doctrine partout où elle existe et partout où l'on s'efforce de lui donner vie.

Enfin, lorsque j'ai, pour la première fois, entendu parler des Frères de sang, je me trouvais au Nigéria, en Afrique occidentale. Un docteur, un Nigérien qui avait séjourné trop longtemps en Europe, a été le premier à attirer mon attention et à m'interroger là-dessus. Je ne m'en suis pas du tout attristé. Je ne vois pas pourquoi l'on devrait éprouver de la tristesse ou du regret à quelque degré que ce soit. Je me souviens qu'en 1959, quand tout le monde s'est mis à parler des *Black Muslims,* les dirigeants noirs affirmaient tous que ce groupe n'existait pas. Je me souviens même que, pendant l'émission de Mike Wallace, on a posé à Roy Wilkins des questions sur les *Black Muslims* ;

il a répondu qu'il n'en avait jamais entendu parler et les spectateurs ont alors vu sur leurs écrans de télévision une photographie qui le représentait me serrant la main.

Je pense que l'une des erreurs que commettent les nôtres consiste à être trop enclins à nous chercher des excuses pour un état de choses que le pouvoir juge déplorable ou difficile à digérer. Il arrive que, sans même nous en rendre compte, nous nous efforcions de démontrer que cet état de choses n'existe pas. S'il n'existe pas, c'est parfois regrettable. Quant à moi, je pense que si une chose est nécessaire aux noirs de ce pays pour obtenir leur liberté séance tenante, cette chose devrait exister.

En ce qui me concerne, quiconque a connu la même sorte d'enfer que moi est mon frère par le sang. Et j'ai quantité de ces frères. Car tous nous avons eu la même vie d'enfer. Il s'agit donc de savoir, à supposer qu'ils n'existent pas, si les Frères de sang devraient exister ? Non pas de savoir s'ils existent, mais s'ils devraient exister. Ont-ils le droit d'exister ? Depuis quand doit-on nier l'existence de son frère par le sang ? C'est comme si l'on refusait de reconnaître sa propre famille. ...

Si nous devons parler des brutalités policières, c'est parce que ces brutalités existent. Pourquoi existent-elles ? Parce que, dans cette société-ci, les nôtres vivent dans un Etat policier. Le noir d'Amérique vit dans un Etat policier. Il ne vit pas dans une démocratie, mais dans un Etat policier. Ce pays n'est rien d'autre, Harlem n'est rien d'autre. ...

J'ai visité la Casbah de Casablanca et celle d'Alger, en compagnie de quelques-uns de nos frères — de nos frères par le sang. Ils m'y ont emmené et m'ont fait voir les souffrances qu'ils devaient subir, les conditions dans lesquelles il leur fallait vivre sous l'occupation française. ... Ils m'ont fait voir les conditions dans lesquelles ils vivaient sous la colonisation de ces gens venus d'Europe. Ils m'ont aussi montré ce qu'il leur avait fallu faire pour se débarrasser de ces gens-là. Ils ont dû commencer par comprendre qu'ils étaient tous frères par le sang : frères dans l'oppression, frères dans l'exploitation, frères dans la discrimination, frères dans la ségrégation, frères dans l'humiliation.

Une fois qu'ils eurent compris qu'ils étaient frères par le sang, ils surent également ce qu'ils avaient à faire pour se débarrasser de cet homme-là. Ils vivaient dans un Etat policier ; l'Algérie était un Etat policier. Tout territoire occupé est un Etat policier ; Harlem n'est pas autre chose. Harlem est un Etat policier ; la police s'y trouve comme une armée d'occupation.

Les policiers n'occupent pas Harlem pour nous défendre, pour veiller à notre bien-être, mais pour protéger les intérêts de capitalistes qui ne vivent pas même à Harlem.

Les conditions qui existaient en Algérie et finirent par contraindre le peuple, le noble peuple algérien, à recourir à la tactique terroriste nécessaire pour se débarrasser du singe cramponné à son dos, ces conditions sont précisément celles qui existent aujourd'hui dans toutes les communautés noires d'Amérique.

Et il faudrait que je ne fusse pas un homme pour venir vous dire que les Afro-américains, les noirs qui vivent dans ces conditions au sein de ces communautés, sont prêts à continuer d'attendre non violemment, patiemment et paisiblement qu'un peu de bonne volonté transforme les conditions présentes. Non ! ...

Le commissaire Murphy est dangereux. Il est dangereux parce que, soit il ne sait pas, soit il sait trop bien ce qu'il fait. S'il exerce ses fonctions comme il le fait par manque de savoir et de compréhension, il est dangereux ; s'il agit en connaissance de cause, il est dangereux. Parce qu'il crée ainsi une situation qui ne peut mener qu'à l'effusion de sang. Il n'est pratiquement pas une de ses déclarations publiques qui ne soit destinée à encourager la police de Harlem à faire usage d'une tactique inhumaine.

A mon avis, si ce commissaire incite ainsi les policiers à agir contrairement à leur devoir, c'est qu'il ne comprend pas l'esprit qui anime en fait la jeune génération de Harlem. Il faut qu'il ait reçu de fausses informations de certains membres de l'ancienne génération, qui étaient prêts à supporter les brutalités pour peu qu'elles leur fussent infligées par un porteur d'uniforme. Aujourd'hui, les nôtres se soucient peu de savoir qui est leur oppresseur : porteurs de cagoules ou porteurs d'uniformes, ils les mettent tous dans le même sac.

Vous vous apercevrez que les nôtres ont de plus en plus tendance à faire tout le nécessaire pour mettre un terme à cette situation. Voyez ce commissaire Murphy. Je ne suis pas contre la loi, je ne suis pas contre la mise en application des lois. Il faut des lois pour survivre, et il faut les faire respecter si l'on veut que la société soit intelligente et paisible. Mais il nous faut vivre dans des endroits pareils et subir les conditions créées par des officiers de police dénués d'intelligence, de tout sentiment humain, de tout sentiment à l'égard de leurs frères

humains. ... Je ne suis pas ici pour trouver des excuses à l'existence éventuelle de frères de sang. Je ne suis pas ici pour minimiser les facteurs qui rendent cette existence plausible. Je suis ici pour dire que s'ils n'existent pas, c'est un vrai miracle. ...

Si ceux d'entre vous qui sont blancs ont à cœur le bien des noirs de ce pays, qu'ils comprennent maintenant que le temps de la résistance non violente est révolu, que le temps de la résistance passive est révolu. ...

Le second fait que vous constaterez en Amérique — n'allez pas, je vous prie, m'en rendre responsable lorsque vous vous en apercevrez — c'est qu'il se passe ici la même chose que chez d'autres peuples de la terre dont la condition était parallèle à celle des Afro-américains qui vivent dans ce pays.

Les Chinois en ont eu assez de leurs oppresseurs et se sont soulevés contre eux. Ils ne se sont pas soulevés de façon non-violente. Il était facile de dire qu'ils partaient perdants, mais onze d'entre eux ont commencé et maintenant ces onze-là sont à la tête de 800 millions d'hommes. Quand ils ont commencé, on aurait pu leur dire que toutes les chances étaient contre eux. « Vous n'avez aucune chance de réussir », voilà ce que l'oppresseur dit toujours à l'opprimé.

Lorsque Castro était dans la montagne, à Cuba, on lui a dit qu'il n'avait pas la moindre chance. Aujourd'hui, il siège à La Havane et toute la puissance des Etats-Unis ne parvient pas à l'évincer du pouvoir.

Ils ont dit aussi aux Algériens : « Avec quoi vous battrez-vous ? » Et aujourd'hui, ils font des courbettes à Ben Bella, sorti de la prison où ils l'avaient enfermé, et doivent négocier avec lui, parce qu'il savait qu'il n'avait pour lui que la vérité et le temps. De nos jours, le temps travaille pour l'opprimé et contre l'oppresseur. Nous n'avons pas besoin d'autre chose.

Pour conclure, je tiens à dire ceci : vous serez terrifiés par le terrorisme que vous verrez, et si vous vous imaginez qu'il n'y aura pas de terrorisme, c'est que vous refusez de comprendre l'évolution historique de tous les événements qui surviennent aujourd'hui sur cette terre. Vous en verrez d'autres.

Pourquoi vous en verrez d'autres ? Parce que les gens comprendront qu'il est impossible à une poule de pondre un œuf de cane, bien que la poule et la cane appartiennent toutes les deux à la famille des volailles. Une poule est purement et simplement incapable, de par sa constitution, de pondre un œuf de cane. Elle ne le peut pas. Elle ne peut pondre que ce

que sa constitution spécifique lui permet de pondre. De même, le système de ce pays ne peut donner la liberté aux Afro-américains. C'est impossible à ce système, ce système économique, ce système politique, ce système social, en un mot à ce système. Ce système, dans son état actuel, est incapable de donner la liberté immédiate aux noirs de ce pays.

Et si jamais une poule parvenait à pondre un œuf de cane, vous diriez, j'en suis certain, que ça ne pouvait être qu'une poule révolutionnaire !

●

QUELQUES REPONSES AUX QUESTIONS POSEES PAR LE PUBLIC

QUESTION : — *De quel système politique et économique Malcolm X est-il partisan ?*

RÉPONSE : — Je ne sais pas. Mais je ne suis pas intransigeant. ... Comme je l'ai déjà dit, tous les pays qui sortent aujourd'hui des fers du colonialisme se tournent vers le socialisme. Je ne pense pas que le fait soit accidentel. La plupart des puissances coloniales étaient des pays capitalistes et l'Amérique constitue aujourd'hui le dernier rempart du capitalisme. Il est impossible à un blanc qui croit au capitalisme de ne pas croire au racisme. Le capitalisme ne saurait aller sans le racisme. Lorsque vous acquérez la certitude, au cours d'une discussion avec un blanc, qu'il n'y a pas de place pour le racisme dans sa philosophie, c'est ordinairement qu'il s'agit d'un socialiste ou d'un homme dont la doctrine politique est le socialisme.

QUESTION : — *Pensez-vous qu'il soit possible à une organisation intégrée de réussir dans un pays comme les Etats-Unis, lorsque les Caucasiens*[1] *occupent dans cette organisation des positions en vue ?*

RÉPONSE : — Voilà une question très importante. Car elle touche directement aux tactiques fondamentales auxquelles ont eu recours les différents groupes pendant ces dix dernières

1. Terme en usage dans la terminologie officielle des U.S.A. pour désigner les individus de race blanche.

année, alors que la lutte de libération faisait l'objet d'une si grande publicité. Vous remarquerez que la lutte de libération à laquelle participent les groupes intégrés se caractérise toujours essentiellement par la non-violence. Chaque fois qu'un groupe intégré se présente, c'est toujours sur la non-violence que l'accent est mis. L'étude de ces groupes intégrés démontre que les blancs qui s'engagent dans une action dont le succès est censé profiter aux noirs, sont ordinairement plus enclins à adopter une attitude non-violente. C'est cela qui suscite la défiance des noirs. Les groupes prêts à se battre ne sont habituellement pas intégrés. Nous disons donc tout simplement ceci : nous pensons que nous avons attendu trop longtemps. Nous pensons que tout ce chemin parcouru sur le ventre, ces occupations assises, implorantes, en prières, la main tendue pour demander l'aumône, tout cela n'a pas donné de résultats significatifs.

Au cours de mon récent voyage dans les pays d'Afrique et d'ailleurs, on m'a montré qu'il fallait une unité de combat entre tous les peuples, qu'ils soient blancs ou noirs. Mais cela ne se réalisera pas tant que l'unité ne sera pas d'abord faite parmi les noirs. Les blancs désireux de nous prêter main-forte ne peuvent nous aider en participant à la lutte à des postes de direction, comme ils ont jusqu'à présent tenté de le faire. S'ils veulent vraiment la liberté des noirs de ce pays, ils n'ont pas besoin de nous donner des béquilles. Il faut montrer aux noirs comment se libérer et les blancs sincères doivent soutenir toutes les décisions prises par le groupe noir. ...

Question : *(à propos de la lettre sur la religion envoyée de La Mecque par Malcolm).*

Réponse : — Les voyages élargissent les idées. Lorsqu'on voyage, on élargit sa perspective. Cela ne veut pas dire qu'on change, mais qu'on se développe. Nulle religion ne me fera jamais oublier la condition des nôtres dans ce pays. Nulle religion ne me fera jamais oublier que, dans ce pays, on ne cesse de lancer des chiens sur les nôtres. Nulle religion ne me fera oublier les matraques abattues sur nos têtes par les policiers. Nul Dieu, nulle religion, rien ne me le fera oublier tant que ce ne sera pas fini, terminé, éliminé. Je tiens à ce que cela soit bien clair. ...

Nous travaillerons avec tous les hommes, avec tous les groupes, quelle que soit leur couleur, pourvu qu'ils soient vraiment désireux de prendre les mesures qui s'imposent pour mettre fin

aux injustices dont sont affligés les noirs de ce pays. Peu importe leur couleur, peu importe leur doctrine politique, économique ou sociale ; nous n'y trouverons rien à redire, pourvu qu'ils se donnent pour but la destruction du système de proie qui suce le sang des noirs de ce pays. Mais s'ils appartiennent, si peu que ce soit, à la dangereuse espèce des amateurs de compromis, nous pensons qu'il faut les combattre.

Alors que les Algériens luttaient pour se libérer, des Français vinrent leur dire : « Nous sommes avec vous. » Bon, les Algériens acceptèrent de les accueillir, mais auparavant ils les mirent à l'épreuve. Ils leur dirent : « Prouvez-nous que vous êtes avec nous. » Je ne vous dirai pas en quoi consistait l'épreuve, toujours est-il qu'ils y furent soumis. Aujourd'hui que les nôtres commencent à s'éveiller, ils vont s'apercevoir que ces gens-là ont parlé de révolte noire, de révolution noire, — ne venez pas me tenir ce genre de discours si vous n'êtes pas vraiment partisans d'une révolution noire. Je ne veux même pas vous écouter si vous n'en êtes pas vraiment partisans. La plupart d'entre vous ne le sont pas. Quand la bonne carte arrive, vous passez à tous les coups.

Ainsi, nous résumerons l'essentiel en disant que les noirs ont un problème à résoudre. Tant que le problème des noirs de ce pays ne sera pas résolu, se pose aux blancs un problème qui est en passe de mettre fin à cette société, à ce système et à cette race. La meilleure façon de résoudre votre problème consiste à nous aider à résoudre le nôtre. Je ne suis pas raciste. Je ne l'ai jamais été. Je crois qu'il faut condamner le système et la personne qui sont responsables de notre condition.

Pour toute défense, les maîtres du pouvoir et du système qui nous exploite se sont contentés de qualifier de racistes et d'extrémistes ceux qui condamnent ce système sans accepter de compromis. S'il existe des blancs qui en aient vraiment et sincèrement assez de voir les noirs d'Amérique vivre dans ces conditions, qu'ils prennent position, mais que leur position soit sans compromis, sans demi-mesures, qu'elle ne soit pas non-violente. ...

7

Appel aux chefs d'Etats africains

*Malcolm X consacra tout le mois de juin 1964 à des prises de parole, et à un travail d'agitation, d'éducation et d'organisation en vue de la création d'un nouveau mouvement, à caractère non religieux. Ce mouvement nouveau, dont le but était de préparer l'unité des noirs et de lutter pour la liberté « par tous les moyens nécessaires », vit le jour le 28 juin. C'était l'*Organization of Afro-American Unity (O.A.A.U. — *Organisation de l'Unité Afro-américaine) dont Malcolm fut nommé président. Une déclaration porta à la connaissance de l'opinion publique les « buts et objectifs fondamentaux » de l'O.A.A.U.*

Peu après, le 9 juillet, Malcolm quittait de nouveau les Etats-Unis pour l'Afrique et le Moyen-Orient. Son objectif immédiat était de participer au « sommet africain », à la seconde Conférence de l'Organisation de l'Unité Africaine (O.U.A.), fondée en 1963 en vue d'assurer l'unité d'action des gouvernements indépendants d'Afrique.

La Conférence se tint au Caire du 17 au 21 juillet ; y participaient presque tous les chefs des 34 Etats membres. L'allocution de bienvenue fut prononcée par Gamal Abdel Nasser, qui passa en revue les événements de l'année écoulée et salua l'adoption récente de la loi sur les droits civiques. Malcolm fut admis à la Conférence en tant qu'observateur. A ce titre, il fut autorisé à soumettre aux délégués un mémorandum en huit pages, dans lequel il les pressait de soutenir la lutte des noirs

américains et de les aider à porter leur cause devant les Nations Unies. Ce mémorandum fut remis aux intéressés le 17 juillet 1964, un jour avant les « émeutes de Harlem ».

En voici le texte.

Vos Excellences,

L'*Organization of Afro-American Unity* m'a délégué comme observateur à cette Conférence au sommet africaine, d'importance historique, afin que j'y représente les intérêts de 22 millions d'Afro-américains dont les *droits humains* sont chaque jour violés par le racisme des impérialistes américains.

L'Organisation de l'Unité Afro-américaine, fondée par des éléments représentatifs de la communauté africaine d'Amérique, est structurée suivant l'esprit et la lettre de l'Organisation de l'Unité Africaine.

De même que l'Organisation de l'Unité Africaine a appelé tous les dirigeants africains à rejeter leurs divergences pour s'unir sur des objectifs communs en vue du bien commun de tous les Africains, de même, en Amérique, l'Organisation de l'Unité Afro-américaine a appelé tous les dirigeants afro-américains à faire fi de leurs divergences et à rechercher des bases d'accord afin que nous puissions travailler dans l'unité au bien des 22 millions d'Afro-américains.

Etant donné que ces 22 millions d'Afro-américains sont d'origine africaine et que nous nous trouvons à présent en Amérique, non par choix mais du fait d'un cruel accident de notre histoire, nous sommes fermement convaincus que les problèmes de l'Afrique sont aussi les nôtres et que nos problèmes sont aussi ceux de l'Afrique.

Vos Excellences,

Nous croyons également qu'en tant que chefs des Etats africains indépendants, vous êtes les pasteurs de tous les peuples africains, où qu'ils se trouvent, qu'ils habitent encore leur patrie africaine ou qu'ils aient été dispersés en terre étrangère.

Certains des dirigeants africains qui assistent à cette Conférence ont laissé entendre qu'ils avaient assez de problèmes à résoudre en Afrique même, pour ne pas se soucier en plus du problème afro-américain.

Avec tout le respect dû à des hommes aussi éminents que vous, je me permettrai de vous rappeler à tous que le bon pasteur délaisse quatre-vingt-dix-neuf brebis, qui sont en sécurité à la maison, pour se porter à l'aide de la brebis perdue qui est tombée dans les griffes du loup impérialiste.

Nous qui vivons en Amérique, nous sommes vos frères et vos sœurs longtemps perdus, et je ne suis ici que pour vous faire souvenir que nos problèmes sont vos problèmes. Aujourd'hui, les Afro-américains « s'éveillent », et nous nous retrouvons en terre étrangère, dans un pays qui nous a rejetés, et, tels le fils prodigue, nous appelons nos frères aînés à notre aide. Nous faisons des vœux pour que notre prière ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd.

C'est de force, enchaînés, que nous avons été arrachés à notre patrie africaine, et voilà 300 ans que nous sommes en Amérique, où nous avons subi les tortures physiques et psychologiques les plus inhumaines qui soient.

Cela fait dix ans, le monde entier en est témoin, que nos hommes, nos femmes et nos enfants sont attaqués et mordus par des chiens policiers féroces, brutalement matraqués par la police, entraînés jusqu'aux égouts par des jets d'eau à haute pression qui nous arrachent les vêtements et la chair du corps.

Si toutes ces atrocités inhumaines nous ont été infligées par les autorités gouvernementales des Etats-Unis, par la police elle-même, c'est seulement parce que nous voulons jouir de la considération et du respect assurés au reste des humains qui vivent en Amérique.

Vos Excellences,

Le gouvernement américain, soit ne peut, soit ne veut pas protéger la vie et les biens de vos 22 millions de frères et de sœurs afro-américains. Nous sommes sans défense, à la merci des racistes américains qui nous assassinent à volonté pour cette seule raison que nous sommes noirs et descendants d'Africains.

Cette semaine, on a trouvé dans le Mississipi deux cadavres de noirs ; la semaine dernière, en Georgie, on a assassiné de sang-froid un professeur afro-américain sans arme ; quelques jours auparavant, trois militants engagés dans la lutte pour les droits civiques avaient complètement disparu, peut-être assassinés eux aussi, pour cette seule raison qu'ils enseignaient aux

noirs du Mississipi comment voter et comment conquérir leurs droits politiques.

Nos problèmes sont vos problèmes. Il y a 300 ans que nous vivons dans cette tanière américaine de loups racistes, avec la crainte constante de nous faire assassiner ou mutiler. Récemment, trois étudiants kenyans ont été pris pour des noirs américains et sauvagement frappés par la police new-yorkaise. Peu après deux diplomates de l'Ouganda ont également été frappés par la police de la ville de New York, qui les avait pris pour des noirs américains.

Si des Africains sont sauvagement frappés alors qu'ils ne font que visiter l'Amérique, imaginez les souffrances physiques et psychologiques de ceux de vos frères et sœurs qui vivent dans ce pays depuis plus de trois siècles.

Notre problème est votre problème. Quel que soit le degré d'indépendance dont les Africains jouissent dans leur patrie africaine, si vous visitez l'Amérique et que vous ne portez pas constamment le vêtement national, vous risquez d'être pris pour l'un d'entre nous et de subir l'humiliation psychologique et la mutilation physique qui sont notre pain de chaque jour.

Vos problèmes ne seront jamais totalement résolus tant que les nôtres ne le seront pas. Vous ne serez jamais absolument respectés tant qu'on ne nous respectera pas. Vous ne serez jamais reconnus pour des hommes libres tant qu'on ne nous reconnaîtra pas et que l'on ne nous traitera pas comme des êtres humains.

Notre problème est votre problème. Ce n'est pas le problème des noirs ni un problème américain. C'est un problème mondial, qui se pose à toute l'humanité. Ce n'est pas un problème de droits civiques mais un problème de droits de l'homme.

Si Arthur Goldberg, juge à la Cour Suprême des Etats-Unis, pouvait, il y a quelques semaines, trouver les arguments légaux qui lui permettaient de menacer la Russie d'une accusation devant les Nations-Unies pour violation des droits humains de moins de trois millions de Juifs russes, quelles raisons nos frères africains ont-ils d'hésiter à traîner le gouvernement des Etats-Unis devant l'O.N.U. et à l'accuser de violation des droits humains de 22 millions d'Afro-américains ?

Nous faisons des vœux pour que nos frères d'Afrique ne se soient pas libérés du colonialisme européen seulement pour se trouver à présent dominés et vaincus par le *dollarisme* américain. Il ne faut pas que le racisme américain soit « légalisé » par le dollarisme américain.

L'Amérique est pire que l'Afrique du Sud, car elle est non seulement raciste, mais également trompeuse et hypocrite. L'Afrique du Sud prône et pratique la ségrégation. Elle, au moins, pratique ce qu'elle préconise. L'Amérique prône l'intégration et pratique la ségrégation. Elle prône une chose tout en en pratiquant trompeusement une autre.

L'Afrique du Sud, pareille au loup féroce, est ouvertement hostile à l'humanité noire. Mais l'Amérique, rusée comme le renard, se donne un air amical et souriant, alors qu'elle est encore plus sauvage et plus féroce que le loup.

Le loup et le renard sont tous deux ennemis de l'humanité ; tous deux appartiennent à l'espèce canine ; tous deux humilient et mutilent leurs victimes. Tous deux ont les mêmes objectifs : la différence ne tient qu'aux méthodes.

Si l'Afrique du Sud viole les droits humains des Africains sur le continent africain, l'Amérique est plus coupable encore, puisqu'elle viole sur le continent américain les droits de 22 millions d'Africains. Si le racisme sud-africain n'est pas une affaire intérieure, le racisme américain n'est pas non plus une affaire *intérieure*.

Un grand nombre d'entre vous ont été amenés à croire que la récente adoption de la loi sur les droits civiques, à laquelle on a fait tant de publicité, signifie que l'Amérique fait un effort sincère pour remédier aux injustices dont nous avons été victimes là-bas. Cette manœuvre de propagande n'est qu'une des tromperies dont use l'Amérique, pour empêcher les nations africaines de condamner ses pratiques racistes devant l'O.N.U., comme vous faites à présent de celles de l'Afrique du Sud.

Il y a dix ans, la Cour Suprême des Etats-Unis adoptait une loi déclarant illégale la ségrégation qui régnait dans les écoles américaines. Mais le gouvernement fédéral doit encore aujourd'hui intervenir pour faire respecter cette loi, même dans le Nord. Si le gouvernement fédéral ne peut faire respecter la loi de la plus haute cour du pays, alors qu'il ne s'agit de rien moins que d'assurer aux Afro-américains l'égalité de droits en matière d'enseignement, comment peut-on être assez naïf pour s'imaginer que seront appliquées toutes les lois complémentaires auxquelles la loi sur les droits civiques a donné naissance ?

Ce ne sont là que des astuces imaginées par la principale puissance néo-colonialiste de ce siècle. Je suis certain que nos frères africains, s'ils ont atteint la maturité intellectuelle, ne tomberont pas dans ce piège.

L'Organisation de l'Unité Afro-américaine, coalisée avec d'autres dirigeants et d'autres organisations noires, a décidé de porter notre lutte de libération à un niveau supérieur en lui faisant quitter le terrain américain des droits civiques. Nous avons l'intention d' « internationaliser » cette lutte en la portant sur le terrain des droits de l'homme. En nous battant pour la conquête de la dignité humaine, nous ne confinerons plus notre lutte de libération dans les limites que lui impose la juridiction intérieure du gouvernement des Etats-Unis.

Nous implorons les Etats africains indépendants de nous aider à porter notre problème devant les Nations-Unies, attendu que le gouvernement des Etats-Unis est moralement incapable de protéger la vie et les biens de 22 millions d'Afro-américains, et que la détérioration de nos conditions d'existence, déjà déplorables, constitue un danger indéniable pour la paix du monde.

La frustration et le désespoir ont mené notre jeunesse si loin qu'elle ne peut plus faire marche arrière. Nous n'acceptons plus de patienter et de tendre l'autre joue. Nous proclamons notre droit à l'autodéfense par tous les moyens nécessaires, quels qu'ils soient, et nous nous réservons le droit d'user au maximum des représailles contre nos oppresseurs racistes, quelles que soient nos chances de succès.

Dorénavant, si nous devons de toute façon mourir, nous périrons en rendant coup pour coup et nous ne tomberons pas seuls. Nous entendons faire en sorte que nos oppresseurs racistes connaissent eux aussi le goût de la mort.

Nous savons bien que les tentatives que nous ferons pour nous défendre en usant de représailles — en répondant à la violence par la violence, œil pour œil et dent pour dent — pourraient provoquer en Amérique un conflit racial de nature à se transformer sans difficultés en un conflit international qui opposerait les races dans une guerre sanglante et violente.

Dans l'intérêt de la paix et de la sécurité du monde, nous supplions les chefs des Etats africains indépendants de recommander que la Commission des Droits de l'Homme de l'O.N.U. procède immédiatement à une enquête sur notre problème.

Si l'humble supplique présentée par moi à cette Conférence n'est pas rédigée en des termes appropriés, que nos frères aînés, qui connaissent le parler légal, viennent à notre aide et rédigent notre supplique dans la langue qui lui permettra d'être entendue.

Un dernier mot, bien-aimés frères réunis à ce sommet africain :

« Nul mieux que le serviteur ne connaît le maître. » Nous sommes serviteurs en Amérique depuis plus de 300 ans. Nous connaissons à fond et de l'intérieur cet homme qui se fait appeler « Oncle Sam ». Vous devez par conséquent tenir compte de notre mise en garde : n'échappez pas au colonialisme européen pour vous trouver ensuite plus esclaves encore du dollarisme américain, qui prend une apparence « amicale » pour mieux vous tromper.

Qu'Allah vous donne à tous santé et sagesse. Salam aleikum.

Malcolm X,
Président de l'Organisation
de l'Unité Afro-américaine.

•

*Peu de temps après la Conférence de l'O.U.A., Malcolm fut interviewé au Caire par Milton Henry, avocat, ex-conseiller municipal de Pontiac (Michigan) et président de l'*Afro-american Broadcasting and Recording Company *(Compagnie afro-américaine de radiodiffusion et d'enregistrement), sise à Detroit. De cette interview, diffusée à l'origine à Detroit dans le cadre du programme de radio du* Group On Advanced Leadership *(G.O.A.L. — Groupe pour une direction avancée), nous avons repris certains passages relatifs à la Conférence.*

•

Milton Henry : — *Voici une fois de plus notre frère Malcolm X devant les micros de l'émission G.O.A.L. Cette fois-ci, nous nous trouvons à l'autre bout du monde. Nous sommes au Caire, en Egypte, où les Etats africains indépendants se sont rencontrés la semaine dernière en vue d'une sérieuse confrontation. Entre autres faits significatifs venus s'ajouter à cette confrontation, il faut citer la présence de Malcolm X, en tant que délégué des noirs américains, à la Conférence des peuples noirs d'Afrique. Malcolm, parlez-nous de la Conférence. Avant tout, nous aimerions savoir comment vous avez fait pour y figu-*

rer. Comment se fait-il que vous, un Américain, vous ayez été autorisé à participer à cette Conférence africaine ?

Malcolm : — Tout d'abord, je tiens à signaler que nous sommes assis au bord du Nil ; la dernière fois que je me suis adressé à vous, nous nous trouvions à Harlem. Ici, sur les rives du Nil, il n'y a pas beaucoup de différence avec Harlem : mêmes gens, même sentiment, même pouls.

A propos de ma présence à la Conférence qui s'est tenue ici : elle a provoqué au début pas mal de controverses et, comme sous savez sans doute, une certaine appréhension chez les pouvoirs établis en Amérique, parce qu'ils comprennent que, s'il s'établit jamais un contact direct, une communication, une entente et un accord réel entre les 22 ou 30 millions d'Afro-américains et les Africains du continent, il n'y aurait rien que nous ne soyons en mesure d'accomplir. Lorsque je suis arrivé ici, l'ensemble de la presse a fait beaucoup de publicité à ma venue. C'est un événement historique dans une certaine mesure, car jamais encore un noir américain n'avait essayé de faire admettre notre problème dans la même catégorie que les problèmes africains ni de l'internationaliser. C'était donc un fait nouveau, un fait unique, et tout le monde se demandait quelle serait la réaction des Africains.

Il est vrai qu'au début on m'a mis des bâtons dans les roues, lorsqu'il s'est agi de m'admettre à la Conférence ou aux réunions. Mais je préfère ne pas entrer dans le détail de ce qui s'est passé. Allah soit loué, j'ai été admis en tant qu'observateur et j'ai pu soumettre à chacun des chefs d'Etats un mémorandum qu'ils ont lu et soigneusement analysé. J'y soulignais les conditions dans lesquelles vivent les nôtres en Amérique et la nécessité de faire et de dire quelque chose à cette Conférence pour faire savoir au monde, ou du moins aux Etats-Unis, que nos frères d'Afrique faisaient leurs les problèmes que nous avons aux Etats-Unis.

Henry : — *Bon, Malcolm, j'ai lu votre discours* (mémorandum) *à la Conférence. ... Pour l'essentiel, comme vous le dites, il portait sur les mauvais traitements infligés aux noirs américains et demandait aux Etats africains de prendre le problème en considération. Mais dites-nous si une résolution a été adoptée en ce sens et si une action a résulté de la Conférence du Caire en ce qui concerne les noirs américains ?*

MALCOLM : — Oui, une résolution a été adoptée, dans laquelle on saluait le vote de la loi sur les droits civiques en Amérique, tout en soulignant qu'en dépit de l'adoption de cette loi, les droits humains des noirs d'Amérique continuaient d'être violés. Et la résolution appelait à... J'ai oublié les termes exacts ; j'ai lu cette résolution à 2 h. 30 du matin, dans des conditions très défavorables ; mais j'étais si heureux de la lire... Je me souviens qu'elle contenait, pour l'essentiel, une condamnation formelle du racisme qui règne en Amérique et des souffrances que les nôtres continuent de subir en dépit de l'adoption de la loi sur les droits civiques. C'était une très bonne résolution.

HENRY : — *En d'autres termes, l'adoption d'une résolution de ce genre par une Conférence de trente-quatre Etats africains devrait certainement inciter les Etats-Unis à voir le noir américain sous un nouveau jour ?*

MALCOLM : — Eh bien, je dois dire que les Etats-Unis ont eu les yeux fixés sur le noir américain. Lorsque je suis arrivé ici, j'ai fait pas mal de travail de couloir. J'ai eu fort à faire entre les couloirs de l'Hôtel Hilton, ceux de Shepherd et même les coursives de l'Isis, le bateau à bord duquel logeait le mouvement de libération africain. Ce travail s'imposait car les diverses agences dont les Etats-Unis disposent à l'étranger avaient réussi à convaincre la plupart des Africains que le noir américain ne s'identifiait en aucune façon à l'Afrique et que ce serait folie de la part des Africains que de se mêler des problèmes des noirs américains. Certains dirigeants africains pensaient de même.

Aussi, dans le mémorandum que je leur ai soumis au cours de la Conférence, leur faisais-je remarquer que nous les considérions, en tant que chefs d'Etats indépendants, comme les pasteurs non seulement des Africains du continent, mais également de tous les descendants d'Africains vivant à l'étranger ; je leur faisais également remarquer qu'un bon pasteur se soucie davantage des brebis égarées qui sont tombées dans les griffes du loup impérialiste que de celles qui se trouvent encore à la maison. Que les 22 ou 30 millions, je ne sais pas au juste, d'Afro-américains qui vivent aux Etats-Unis étaient toujours des Africains et qu'à nos yeux les chefs d'Etats africains étaient tout aussi responsables de nous que des Africains qui se trouvent ici même, sur le continent. C'était une sorte d'appel à l'action que je leur adressais, et je pense que la plupart d'entre eux s'en rendent mieux compte aujourd'hui qu'avant la Conférence.

HENRY : — *Malcolm, je crois qu'il faut vous applaudir très fort, car vous étiez en fait le seul Américain qui fût admis à participer à cette Conférence, et bien entendu avec le macaron qui vous donnait accès à toutes les salles et au reste. Les Américains qui se trouvent ici, moi compris, n'ont pas eu le privilège qui vous a été donné d'être vraiment en la compagnie de nos autres frères noirs. J'ai le sentiment que les choses vont prendre un tour absolument nouveau, parce que vous étiez là et que vous avez si bien présenté notre position, la position du noir qui vit en Amérique, comme seul un Américain était à même de le faire.*

MALCOLM : — Une chose qui a fait comprendre à la plupart des Africains la nécessité d'intervenir en notre faveur, c'est qu'ils ont un peu appris quelles avaient été depuis 1939 les étapes historiques de ce que l'on appelle la « montée » des noirs américains. ... C'est la tension internationale provoquée par Hitler qui a permis aux noirs de s'élever à un niveau supérieur (à celui de 1939). Une fois Hitler abattu, il y a eu la menace représentée par Staline, mais c'est toujours la tension internationale imposée à l'Amérique qui a permis aux noirs d'aller de l'avant. Ça n'a pas été dû aux initiatives prises en Amérique même par les noirs, ni à la transformation morale de l'Oncle Sam, mais à la tension mondiale. Quand ils auront admis ce fait fondamental, les dirigeants actuels des noirs américains comprendront mieux que, lorsqu'ils remportent un succès, même symbolique, ce n'est pas au bon cœur de Washington, ni à leur propre initiative qu'ils le doivent, mais à la situation internationale. Lorsqu'ils verront les faits de cette façon-là, dans toute leur froideur, ils comprendront qu'il est nécessaire d'envisager leur problème sous l'angle international, d'internationaliser la lutte des noirs et d'appeler nos frères et nos sœurs d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, et même de certains pays d'Europe, à faire pression sur le gouvernement des Etats-Unis pour qu'une solution soit apportée à nos problèmes. Cette démarche est seulement la première d'une série de démarches que l'O.A.A.U. compte entreprendre en vue d'internationaliser le problème des noirs, afin que ce ne soit plus un problème noir ni un problème américain, mais un problème international, le problème de l'humanité.

HENRY : — *Malcolm, je pense que cette Conférence a eu encore une autre conséquence vraiment heureuse. Vous vivez dans un endroit qui présente de grands avantages puisqu'il se trouve,*

comme vous l'avez dit tout à l'heure en passant, que vous êtes logé à la même enseigne que tous les combattants des mouvements de libération de toutes les parties, libérées et non libérées, du monde, à bord de l'Isis — est-ce bien le nom du bateau ?

MALCOLM : — Je ne sais pas si je fais bien de le dire, mais c'est la vérité. L'Isis, un beau yacht qui flotte sur le Nil, avait été réservé aux mouvements de libération qui existent sur le continent africain. Les dirigeants des mouvements de libération de l'Angola, les combattants qui luttent pour la liberté de la Zambie, connue sous le nom de Rhodésie du Nord, qui est, à ce moment précis, en marche vers l'indépendance, ceux qui luttent pour la liberté du Zimbabwé, connu des Américains sous le nom de Rhodésie du Sud, ceux qui luttent pour la liberté de l'Afrique du Sud-ouest, du Swaziland, du Basutoland, et de l'Afrique du Sud elle-même — tous les représentants de ces différents groupes de combattants de la liberté étaient logés à bord de l'Isis.

On m'a fait l'honneur de m'admettre à loger à la même enseigne qu'eux. Tout ce temps que j'ai passé en leur compagnie m'a fait comprendre ce qu'est en fait le rythme d'un véritable révolutionnaire et m'a donné l'occasion de les écouter décrire telle qu'elle est l'atmosphère brutale dans laquelle on vit dans ces régions colonisées. Cela m'a permis également de comprendre un peu mieux le problème que nous avons à résoudre en Amérique et ce qu'il va falloir faire, pour mettre fin aux brutalités et aux souffrances que nous subissons chaque jour.

HENRY : — *Je pense que c'est l'un des avantages d'une Conférence comme celle qui vient de se tenir. Le fait est qu'il est important que l'on se rencontre pour échanger des idées. Outre les discours et les activités organisationnelles de caractère formel, il semble bien, comme vous l'avez indiqué, que l'occasion ainsi donnée aux dirigeants de toutes ces parties du monde de se rencontrer constitue un atout inestimable, dans la lutte d'ensemble pour la libération. Sans ces rencontres, les dirigeants pensent très souvent qu'ils sont seuls à agir ; lorsque ces rencontres ont lieu, les dirigeants peuvent avoir une vue d'ensemble.*

MALCOLM : — Oui, c'est ce que j'ai appris depuis ma rupture avec le mouvement *Black Muslim*. Il est souvent difficile d'en-

visager une chose et de la voir dans sa véritable perspective du point de vue étroit d'une organisation. Si les différents groupes qui existent en Amérique avaient été moins égoïstes et avaient permis aux leurs de voyager à l'étranger, où ils auraient élargi leur point de vue, pour revenir ensuite éduquer leurs mouvements, cela aurait eu pour effet non seulement d'enrichir les connaissances de ces groupes et de leur donner une audience plus internationale, mais encore de faire mieux comprendre aux Etats africains indépendants ce que sont les groupes qui existent aux Etats-Unis, ce qu'ils veulent et ce qu'ils représentent.

A mon sens, les groupes qui existent aux Etats-Unis, et en particulier les groupes religieux, ont vu le problème de façon très étroite, très arriérée, presque enfantine ; avec un esprit très étroit. Lorsque le groupe auquel vous appartenez est incapable de collaborer avec un autre groupe, c'est qu'il est égoïste. Si un groupe ne peut collaborer avec tous les autres, à supposer que ces derniers veuillent vraiment résoudre collectivement les problèmes des noirs, eh bien je ne crois pas que ce groupe ait l'intention sincèrement de parvenir à une solution. Cette Organisation de l'Unité Africaine, cette Conférence au sommet, voilà le meilleur exemple qui soit de ce que les hommes peuvent réaliser lorsqu'ils se rencontrent sans motifs égoïstes.

HENRY : — *En effet, il ne semble pas qu'il doive être difficile aux noirs de s'unir, pourvu qu'ils soient sincères.*

MALCOLM : — S'ils sont sincères, ils n'auront aucune peine à s'unir.

HENRY : — *Peut-être ces dirigeants seront-ils dépassés par l'évolution des événements. L'O.A.A.U. me met dans l'enthousiasme et j'espère que, grâce à cette organisation, se produiront quelques faits très concrets qui feront presque de ce que l'on appelle le mouvement des droits civiques un simple moment de l'histoire ancienne.*

MALCOLM : — Oui, l'un des principaux objectifs que s'est fixé l'O.A.A.U., c'est de prendre part à la lutte pour les droits civiques et de la faire passer du terrain des droits civiques au niveau supérieur des droits de l'homme. Tant que les nôtres mènent la lutte de libération en prenant les droits civiques pour la liberté, cela veut dire que nous restons soumis à la juridiction

intérieure de l'Oncle Sam et que pas une nation ne peut faire le moindre effort pour nous porter secours. Sitôt que nous porterons notre combat au niveau supérieur des droits de l'homme, le problème sera internationalisé ; tous les Etats membres des Nations Unies pourront prendre notre parti et nous aider, sinon à condamner l'Oncle Sam, du moins à l'accuser de violation de nos droits d'hommes.

HENRY : — *Malcolm, une chose encore avant de nous quitter, que pensez-vous du Caire ?*

MALCOLM : — Le Caire est sans doute l'un des meilleurs exemples qui soient pour les noirs américains. Les Cairotes ressemblent aux noirs américains, plus que les habitants d'aucune autre ville du continent africain, en ce sens que, comme chez nous, il y a ici des gens de toutes les teintes, du noir le plus sombre au clair le plus clair ; il en est de même dans toute l'Egypte. Ici, toutes les teintes se mêlent pour former une société dans laquelle règne une véritable harmonie. Vous savez, s'il a jamais existé un peuple bien placé pour pratiquer la fraternité, c'est bien le nôtre et celui de l'Egypte. Les noirs ne peuvent absolument pas se juger les uns les autres sur la couleur, car il y a chez nous toutes les couleurs, toutes les nuances. Comme le remarquait Mme W. E. B. DuBois, aujourd'hui les problèmes sont de proportions trop vastes. De même, on trouve sur le continent africain toutes sortes de couleurs, à tel point qu'on ne peut parler de lutte des bruns, de lutte des rouges ou de lutte des noirs. ...

HENRY : — *Au fait, frère Malcolm, avant de prendre congé, dites-moi si des nations africaines vous on promis leur assistance ou leur aide ?*

MALCOLM : — Mais bien sûr, plusieurs nations africaines m'ont officiellement promis qu'à la prochaine session de l'ONU, elles appuieraient et soutiendraient toute démarche de notre part en vue de porter notre problème devant les Nations Unies — c'est-à-dire, si je ne me trompe, devant la Commission des Droits de l'Homme. Ils nous aideront à présenter notre cas de façon légale. C'est pourquoi je suis très, très content des résultats de mon voyage au Caire.

HENRY : — *Cette Conférence a donc été, à tous points de vue, un succès indiscutable ?*

MALCOLM : — Oui, un succès indiscutable à tous égards, et qui devrait modifier totalement l'orientation de la lutte que nous menons en Amérique pour la dignité et les droits de l'homme.

HENRY : — *Merci beaucoup, frère Malcolm.*

●

Dans l'interview qui précède, Malcolm se déclarait satisfait de la résolution adoptée par l'O.U.A. sur « La discrimination raciale aux Etats-Unis d'Amérique ». Il voulait peut-être dire qu'elle était meilleure qu'il ne s'y attendait ou encore meilleure qu'elle n'aurait été s'il n'était pas intervenu. En fait, ce texte était formulé en termes modérés. Il notait « avec satisfaction le récent vote de la loi sur les droits civiques destinée à assurer aux noirs américains leurs droits humains fondamentaux », tout en déclarant que la Conférence de l'O.U.A. était « toutefois profondément émue par la persistance des manifestations de fanatisme et d'oppression raciale dirigées contre les citoyens noirs des Etats-Unis d'Amérique ». La résolution concluait en réaffirmant que l'O.U.A. avait la « conviction que l'existence de pratiques discriminatoires préoccupe vivement les Etats membres de l'Organisation de l'Unité Africaine » et en pressant « les autorités gouvernementales des Etats-Unis d'Amérique d'intensifier leurs efforts en vue d'assurer l'élimination totale de toutes formes de discrimination fondée sur la race, la couleur ou l'origine ethnique ».

Il ne faut pas juger de l'effet produit par Malcolm sur l'Afrique sur la seule résolution de l'O.U.A. Après la Conférence, il entreprit sur le continent africain un second voyage, plus long et plus poussé que le premier, complétant son éducation, tout en contribuant dans une notable mesure à celle d'un grand nombre d'Africains, situés à l'intérieur aussi bien qu'en dehors des sphères gouvernementales.

Sur l'influence exercée par Malcolm en Afrique, un témoignage indépendant a été donné par John Lewis et Donald Harris, qui, à l'automne 1964, au moment où la tournée de Malcolm dans 14 pays touchait à sa fin, visitaient plusieurs pays

africains en tant que représentants du Student Nonviolent Coordinating Committee. *Voici des extraits d'un rapport adressé le 14 décembre 1964 au* S.N.C.C. *par Lewis et Harris :*

« Nous étions à Accra depuis quelques jours lorsqu'on nous dit : « Les gars, il y a quelque chose que vous pourriez faire — je ne sais pas, mais si vous êtes à droite par rapport à Malcolm, vous feriez mieux de faire vos malles tout de suite, parce que personne ne vous écoutera. » Lorsqu'on nous posait des questions, on nous demandait toujours dès le début : « Quels rapports entretient votre organisation avec celle de Malcolm ? » Plus tard, nous avons pu constater que cette situation n'était pas particulière au Ghana : les gens ont eu la même attitude dans tous les pays que nous avons visités. Au bout d'une journée de ce régime, nous avons compris que nous devions, sitôt en contact avec les gens, faire connaître notre position sur certains problèmes : Cuba, le Vietnam, le Congo, la Chine rouge, l'O.N.U., et quels étaient le rôle, les principes de conduite et la participation du S.N.C.C. *dans la lutte pour les droits. Malcolm a produit sur l'Afrique une impression tout simplement fantastique. Dans tous les pays il était connu, et c'est essentiellement par rapport à lui que les gens classaient le reste des Afro-américains et leurs conceptions politiques. »*

Les activités de Malcolm en Afrique suscitaient également des réactions de la part de personnalités haut placées à Washington. Le 13 août 1964, le New York Times *publiait une dépêche envoyée de Washington par M. S. Handler, dans laquelle on pouvait, entre autres, lire ce qui suit :*

« Le Ministère de l'Intérieur et le Ministère de la Justice commencent à s'intéresser à la campagne que mène Malcolm pour convaincre les Etats africains de soulever aux Nations Unies le problème des persécutions subies par les noirs américains. ...

« Le mémorandum en huit pages dans lequel Malcolm demandait leur soutien aux chefs d'États présents à la Conférence du Caire n'est parvenu que récemment à Washington. Après l'avoir étudié, des personnalités officielles ont déclaré que, si Malcolm parvenait à convaincre ne fût-ce qu'un seul gouvernement africain de lancer l'accusation devant les Nations Unies, le gouvernement des Etats-Unis se trouverait dans une situation délicate.

« De l'avis de ces personnalités, les Etats-Unis se verraient alors classés dans la même catégorie que l'Union Sud-africaine, la Hongrie, et tous les pays dont la politique intérieure a fait

l'objet de débats à l'O.N.U. Un tel débat, pensent ces personnalités, servirait les intérêts de ceux, communistes et non communistes, qui critiquent les Etats-Unis, et compromettrait la position que notre pays s'est réservée en tant que dirigeant de l'Occident pour la défense des droits de l'homme.

« Dans une lettre adressée du Caire à l'un de ses amis, Malcolm écrivait :

— « J'ai reçu de diverses parts la promesse que l'on nous aidera à porter notre cause devant l'O.N.U. cette année. »

« D'après un rapport diplomatique, Malcolm n'avait pas réussi dans son entreprise, mais l'auteur de ce rapport manquait de documents à l'appui de ses dires et aujourd'hui les représentants du gouvernement ont admis qu'il se pourrait que Malcolm fût parvenu à ses fins. ...

« Si l'intérêt que porte le ministère de l'Intérieur aux activités de Malcolm en Afrique est bien évident, le ministère de la Justice fait preuve de plus de discrétion. Malcolm est tenu pour un dirigeant implacable qui a une grande audience auprès des classes noires miséreuses. Pendant les émeutes de Harlem, il y a eu un moment où ceux qui huaient Bayard Rustin et James Farmer, dirigeant du C.O.R.E., *se sont écriés : « C'est Malcolm qu'il nous faut ! »*

« L'identification de Malcolm aux « rues de Harlem » et le grand renom dont il jouit dans les milieux des écrivains, des comédiens, des musiciens et des artistes noirs sont des faits bien connus. Malcolm a confié à des amis qu'à New York il était sous la surveillance constante du F.B.I. et de la section de renseignements des services de la police. » ...

La proposition de Malcolm ne fut pas évoquée à la session de l'O.N.U. qui se tint à l'automne 1964, d'une part parce que la question des cotisations provoqua une impasse et d'autre part parce que la plupart des organisations de lutte pour les droits civiques s'abstinrent de soutenir Malcolm.

Mais l'influence dont jouissait Malcolm aux Nations Unies se fit jour lors du débat qui eut lieu en décembre 1964 sur la question du Congo, et au cours duquel plusieurs délégations africaines dénoncèrent en termes vifs la politique raciale des Etats-Unis en Amérique et à l'étranger. Dans le New York Times *du 2 janvier 1965, M. S. Handler constatait que Malcolm avait pressé les Africains d'utiliser « la situation raciale aux Etats-Unis comme une arme offensive dans la discussion des problèmes internationaux », parce que « ce genre de stratégie*

accroîtrait l'influence des Etats africains, leur facilitant la discussion avec les Etats-Unis, ce qui renforcerait la position des noirs américains dans la société américaine ». Handler poursuivait en ces termes :

« Les porte-parole de certains Etats africains ont précisément agi conformément à ces recommandations lors du débat qui s'est déroulé le mois dernier à l'O.N.U. sur la question du Congo. Ils ont accusé les Etats-Unis d'indifférence devant le sort des noirs, en invoquant à l'appui de cette accusation l'attitude du gouvernement américain à l'égard de la lutte que les noirs du Mississipi mènent pour les droits civiques.

« La démarche africaine a profondément troublé les autorités américaines, qui donnaient l'impression d'avoir été victimes de la surprise.

« Cependant, au début du mois d'août 1964, le ministère de l'Intérieur et le ministère de la Justice ont commencé à s'intéresser aux activités de Malcolm en Afrique du Nord. ... »

8

Avec le salut de Che Guevara...

(Au dancing Audubon, le 13 décembre 1964)

Malcolm X revint aux Etats-Unis le 24 novembre 1964, après avoir passé à l'étranger 25 semaines sur 52, ou encore à peine plus de la moitié de la cinquantaine de semaines qui s'écoulèrent entre sa rupture avec les Black Muslims *et son assassinat.*

Son retour, qui suivait de quelques semaines les élections présidentielles, coïncidait avec l'intervention du gouvernement des Etats-Unis dans la guerre civile au Congo. C'est essentiellement cette guerre qui fit l'objet de sa première intervention en public, au cours d'une réunion organisée le 29 novembre par l'O.A.A.U. au dancing Audubon (Harlem).

Pendant la période qui suivit sa rupture avec Muhammad, Malcolm prit la parole à une vingtaine de réunions organisées par l'O.A.A.U. ou la Muslim Mosque *; il devait prendre une nouvelle fois la parole à l'une de ces réunions le jour de son assassinat. Nous avons pu nous procurer le texte de deux discours, prononcés au dancing Audubon les 13 et 20 décembre 1964.*

Nous présentons ici le discours du 13 décembre 1964 ; il y est fait allusion à une discussion qui avait eu lieu lors de la réunion du 29 novembre. Dénonçant le gouvernement qui finançait l'envoi de mercenaires blancs au Congo, Malcolm s'était demandé ce qui se passerait si les habitants de Harlem en-

voyaient des mercenaires noirs au Congo pour y combattre les mercenaires blancs : « Demain, vous lirez dans le journal que des « enragés » (c'est ce qu'ils disent) ont fait des tas de déclarations. Tant que ce sont des blancs qui vont là-bas descendre des noirs, personne n'y trouve à redire, au contraire on les porte aux nues. Mais si nous laissons entendre, vous et moi, que nous voulons en faire autant à quelques-uns, on nous traite d'« enragés », de « sanguinaires ».

Malcolm avait ensuite donné la parole à Jesse Gray, qui dirigeait la grève des loyers à Harlem, après l'avoir présenté au public en termes élogieux. Gray, dont l'intervention n'avait duré que deux minutes, avait dit qu'il faudrait envoyer des mercenaires noirs dans le Mississipi et déclaré en conclusion : « Il est très facile d'être prêts à marcher, prêts à parler, prêts à agir, mais si nous ne descendons pas au cœur du ghetto pour nous attaquer au problème de l'emploi et des écoles, à toutes ces questions fondamentales, nous serons incapables d'affronter une perspective révolutionnaire ou une révolution, dans la mesure où il peut être question de cela. »

A quoi Malcolm répondit : « Fort bien. Vous venez d'entendre notre frère Jesse Gray qui dirige la grève des loyers à Harlem ; ce qu'il a dit est la vérité. Quand je parle d'une action à mener au Congo, je pense également au Congo qui se trouve dans le Mississipi. Mais ce que j'aimerais faire comprendre à tous les dirigeants afro-américains, c'est que jamais une action ne portera ses fruits dans ce pays si elle n'est pas reliée à la lutte d'ensemble qui se mène dans le monde. Vous perdez votre temps à parler seul à seul à cet homme. Lorsque vous lui parlez, faites-lui donc savoir que votre frère vous soutient et qu'il est soutenu par d'autres encore. C'est comme cela, et pas autrement, qu'il faut lui parler, car c'est le seul langage qu'il comprenne. »

La réunion du 13 décembre commença avec un certain retard, car le principal orateur, Abdul Rahman Muhammad Babu, membre du gouvernement de Tanzanie, se trouvait retenu ailleurs. Malcolm ne déclara la réunion ouverte qu'après avoir reçu un appel téléphonique dans lequel on lui annonçait que Babu était en route et qu'il serait là dans dix minutes. Mais il fallut patienter encore plus d'une heure, et Malcolm dut improviser en l'attendant, avec l'aide d'une coupure de journal et de l'artiste Dick Gregory.

●

Frères et sœurs,

Nous sommes très heureux de vous voir si nombreux ici ce soir, en dépit du brouillard. Nous espérons ne pas vous avoir fait attendre trop longtemps ; mais un très bon ami à moi, un très bon ami à vous, s'est mis en route pour se joindre à nous et je ne tenais pas à vous faire de trop longs discours avant son arrivée. C'est un homme dont les actes passés n'ont pas besoin de commentaires. C'est un maître ès révolutions. Nous vivons dans un monde révolutionnaire, à une époque révolutionnaire, mais jamais encore nous n'avons, vous et moi, rencontré de révolutionnaire noir garanti bon teint. Nous en verrons un ce soir.

Si notre réunion a commencé tard, c'est aussi, je dois le dire, parce que nous avions l'intention de projeter un film (en ce moment, je me bats avec ce micro américain), un film sur le Congo, qui vous aurait sans doute plu et qui aurait donné le ton de ce que va nous dire notre hôte. En raison de difficultés d'ordre technique, qui n'ont rien d'extraordinaire dans une société très technique à bout de souffle, nous ne sommes pas en mesure de présenter ce film. Nous vous le montrerons un autre jour. (Ou bien c'est le micro qui est détraqué, ou bien c'est moi qui n'ai plus de voix !)

Comme nous l'avions annoncé, notre réunion de ce soir est destinée à montrer le rapport entre la lutte qui se livre sur le continent africain et celle qui se poursuit chez les Afro-américains de ce pays. Pour ma part, je tiens à souligner, en particulier à l'attention de ceux qui se donnent pour des dirigeants, l'importance que présente la liaison entre la lutte que mènent dans ce pays les Afro-américains et celle que livrent les nôtres dans le monde entier. Tant que nous croirons (comme le disait dédaigneusement ici-même, il y a deux semaines, l'un de mes bons frères) qu'il nous faut régler la question du Mississipi avant de nous soucier du Congo, jamais nous ne règlerons la question du Mississipi. Pour la régler, nous devrons comprendre que notre problème est lié à celui du Congo.

Nous devons comprendre le rôle que joue notre combat dans la lutte d'ensemble qui se livre dans le monde entier. Ensuite, nous avons besoin d'alliés : tant que nous nous imaginerons, vous et moi, ne pouvoir trouver d'alliés que dans le Bronx ou encore sur Grand Concourse, autrement dit dans des endroits où vous ne vivez pas ; tant que nous croirons, vous et moi, que

c'est seulement de là, de ce secteur, que peuvent nous venir des alliés, nos possibilités d'alliance resteront limitées. Mais lorsque nous aurons compris combien cette terre est vaste, combien de peuples différents y vivent, et combien ils nous ressemblent, lorsque ce sera de leur côté que nous chercherons de l'aide, un appui ou des alliances, nous progresserons un peu plus vite.

Avant que notre invité arrive, je crois nécessaire de montrer qu'il faut avoir l'esprit toujours en alerte. Vous seriez surpris de voir comme on a vite et facilement fait de nous voler nos pensées, à vous et à moi. Vous ne me croyez pas ? Nous n'admettons pas volontiers que nous serions stupides au point de nous en laisser imposer par un trompeur très astucieux. Mais nous vivons, vous et moi, dans une société très trompeuse et très astucieuse, dans un pays très trompeur et très astucieux. Dans ce gouvernement, si *tous* ne sont pas d'habiles trompeurs, *la plupart* le sont. Lorsque vous avez un gouvernement dont *la plupart* des membres sont des trompeurs habiles, vous devez être sans cesse sur vos gardes. Vous devez savoir comment ils font pour vous tromper, comment ils montent leurs tours, si vous ne voulez pas vous retrouver pieds et poings liés.

Pour vous garder des trompeurs, l'une des meilleures méthodes consiste à prendre l'habitude de toujours envisager les choses par vous-mêmes, à écouter, à penser par vous-mêmes, avant de formuler le moindre jugement. Ne jugez jamais quelqu'un sur les dires de quelqu'un d'autre. Ni sur les écrits de quelqu'un d'autre. Ni sur ce que vous en lisez sous la plume de quelqu'un d'autre. Ne fondez jamais votre jugement sur ce genre de bases. Surtout dans un pays comme celui où nous vivons, dans une société comme la nôtre, passés maîtres dans l'art de peindre sous des couleurs très fallacieuses les gens qu'ils n'aiment pas, de façon à vous en faire un portrait dont ils savent qu'il vous déplaira, de façon à ce que vous finissiez par haïr vos amis et par aimer les ennemis de vos amis.

Un exemple : il y a trois ou quatre semaines, je me trouvais dans un avion qui relie Alger à Genève ; à côté de moi étaient assis deux Américains blancs, un homme et une femme. L'homme était interprète de l'O.N.U. à Genève et la femme travaillait dans une ambassade en Algérie. Cela faisait quarante ou quarante-cinq minutes que la conversation s'était engagée entre eux et moi, lorsque la dame, après avoir contemplé ma serviette, me dit : « Puis-je vous poser une question personnelle ? » Je lui

répondis : « Oui. » De toute façon, c'est ce qu'ils font toujours. Elle poursuivit : « C'est drôle, votre nom de famille commence par X. Quel est donc votre nom ? » — « Mais c'est X. » — « X ? » — « Oui ». — « Et quel est votre prénom ? » — « Malcolm. » Elle laissa bien s'écouler dix minutes, puis me dit : « Enfin, vous n'êtes pas *Malcolm X* ? » — « Mais si, c'est moi. Mais pourquoi ? » — « Eh bien, vous ne ressemblez pas au portrait que je me faisais de vous. »

Ce portrait, c'était celui que les journaux, la presse avaient donné de moi. Elle s'attendait à me voir tel que la presse m'avait dépeint. Avec des cornes, quoi, prêt à tuer tous les blancs — comme si l'on pouvait les tuer tous, ou comme si l'on n'en avait pas le droit. Elle croyait trouver un meneur de populace, un homme incapable de converser avec des blancs aux yeux bleus, un être irrationnel, que sais-je encore. Je prends le temps d'insister sur ce point, parce que cela vous montre avec quelle habileté les journaux s'entendent à faire de quelqu'un un portrait tel que vous preniez la fuite avant même de l'avoir rencontré. Vous ne voulez même pas entendre ce qu'il peut avoir à dire, vous ne le connaissez même pas, vous savez seulement ce que la *presse* a dit de lui, et c'est une presse blanche. Quand je dis presse blanche, j'entends *dominée* par les blancs. Et c'est dangereux.

Le F.B.I. peut communiquer à la presse des informations de nature à donner à croire à votre voisin que vous êtes un élément subversif. Le F.B.I. s'y connaît — il fait cela très habilement, il manœuvre la presse dans l'ensemble du pays, pendant que la C.I.A. la manœuvre dans l'ensemble du monde. Toutes leurs saletés, ils les font à l'aide de la presse. Ils prennent les journaux en mains et les journaux nous montent en épingle, vous et moi, en faisant de nous tous des criminels, des racistes, des toxicomanes, des émeutiers. C'est leur méthode. Quand vous explosez à bon droit, sous le poids des injustices qui vous accablent, ils se servent de la presse pour vous présenter comme des vandales. Vous ne l'êtes pas, mais vous seriez en droit de l'être.

Ils sont maîtres en l'art de fabriquer des portraits. Qu'ils vous fassent une réputation d'extrémiste, et tout ce que vous ferez deviendra extrême. Tirez un bébé de l'eau, le sauvant de la noyade — vous n'en resterez pas moins un extrémiste, parce qu'ils ont fabriqué ce portrait de vous. Qu'ils vous fassent une réputation d'élément subversif, et vous aurez beau mourir en vous battant pour les Etats-Unis — vous n'en resterez pas moins un élément subversif, parce que la presse vous aura présenté

comme tel. Qu'ils vous présentent comme un élément irresponsable, et vous aurez beau proposer le meilleur programme du monde, un programme qui permettrait de sauver les noirs de l'oppression que leur font subir les blancs — quand je dis oppression, j'entends la source de l'oppression, c'est-à-dire l'homme blanc. Il y a aussi des noirs qui nous oppriment, mais ils ne font qu'appliquer les principes que les blancs leur ont inculqués.

Je ne veux pas dire par là que je condamne tous les blancs sans exception. Tous ne sont pas des oppresseurs. Tous ne sont pas en mesure d'opprimer. Mais la plupart d'entre eux le peuvent et le font. La presse s'entend si bien à créer des réputations qu'elle peut faire passer l'assassin pour la victime et la victime pour l'assassin. C'est le rôle de la presse, de cette presse irresponsable : faire passer l'assassin pour la victime et la victime pour l'assassin. Si vous n'y prenez pas garde, les journaux vous feront haïr les opprimés et aimer les oppresseurs.

Si vous n'y prenez pas garde, il vous arrive ce que j'ai vu arriver à certains d'entre vous : vous tombez dans le piège ; vous vous haïssez vous-mêmes et vous aimez cet homme qui vous fait mener une vie infernale. Vous laissez cet homme-là vous amener, par ses manœuvres, à penser que vous avez tort de lui faire la guerre lorsqu'il vous fait la guerre. Il vous fait la guerre le matin, et le midi, et le soir, tout le temps, et vous persistez à croire que vous auriez tort de lui rendre coup pour coup. Pourquoi ? A cause de la presse. Des journaux qui vous donnent tort. Tant que vous prenez des raclées, vous êtes des types bien. Tant que vous vous faites casser la gueule, vous êtes des types bien. Tant que vous vous laissez attaquer par ses chiens, vous êtes des types bien. A cause de cette presse qui fabrique des images de vous. Cela est dangereux si vous ne vous en gardez pas : la presse vous fera aimer l'assassin, ainsi que je vous le dis, et haïr la victime de l'assassin.

Le Congo, cette région de l'Afrique dont nous parlera ce soir notre hôte, qui est en route, constitue un bon exemple de ce que la presse peut faire au moyen des images qu'elle crée. En ce moment même, des villages congolais sans défense sont bombardés, des femmes, des enfants et des bébés noirs sont déchiquetés par les bombes lancées par les avions. D'où viennent ces avions ? Des Etats-Unis, des E-t-a-t-s - U-n-i-s. Oui, et cela, vous n'irez pas l'écrire. Vous n'irez pas écrire que les bombes lancées par des avions américains arrachent la chair des mem-

bres de femmes, de bébés et d'hommes noirs. Non, vous ne l'écrirez pas. Pourquoi ? Parce que ce sont des avions américains. Tant que ce sont des avions américains, l'opération est humanitaire. Tant qu'ils sont pilotés par des Cubains anti-castristes, tout va très bien. Parce que Castro est un mauvais bougre, et que tous ceux qui sont contre Castro, quoi qu'ils fassent, mènent une action humanitaire. Vous voyez comme ils sont malins ? Des avions américains, pilotés par des Cubains anti-castristes, bombardent des villages africains qui n'ont aucun moyen de défense contre les bombes, et ces bombes coupent des femmes en morceaux. Quand on bombarde, on ne se préoccupe pas de savoir où la bombe explose.

Il s'est passé la même chose lorsqu'on a lancé la bombe sur les Japonais d'Hiroshima. Ils n'accordent même pas une *pensée* au fait qu'ils jettent leurs bombes sur les Congolais. Et vous, vous qui courez le pays en vous désolant de la mort de quelques otages blancs, vous avez perdu l'esprit, oui, perdu l'esprit. Ils se servent de la presse, experte en l'art de créer des images, pour vous dominer, et font passer le meurtre massif, le meurtre de sang-froid, pour une entreprise humanitaire. Là-bas des milliers de noirs meurent dans la boucherie ; mais dans vos cœurs, il n'y a pas trace de compassion pour eux, parce que l'on a réussi à vous faire prendre la victime pour l'assassin et l'assassin pour la victime. Mais nous devrions éclater de rage, vous et moi ! — intelligemment, bien entendu.

Progressons encore d'un pas, avant l'arrivée de notre hôte, car il faut que vous voyiez de quelle façon ils utilisent la presse pour faire des réputations. Je ne condamne pas tous les journaux sans distinction : certains sont très bien ; mais la plupart ne le sont pas. Prenons l'exemple de Tshombé : voilà un homme que vous ne devriez jamais laisser débarquer en Amérique. Il n'y a jamais eu pire Africain. Il assassine de sang-froid. Il a assassiné Patrice Lumumba, légitime Premier ministre du Congo. Que s'est-il passé à l'époque ? Ils se sont servis de leur presse pour lui faire une bonne réputation. Oui, de la presse américaine. Voilà un assassin qui tue de sang-froid non pas le premier venu, mais le président du Conseil, et ils se servent de leur presse pour le faire accepter au monde entier.

Jamais le monde ne l'admettra. Le monde n'est pas à ce point stupide, ni si facile à duper. Certains des noirs de ce pays sont bêtes, mais nous ne le sommes pas tous ; seuls quelques-uns le sont. Et ceux qui ne se sont pas laissé duper feront tout ce

qu'il faut pour empêcher cet homme de mettre le pied sur ce continent. Il devrait avoir peur de se rendre en Amérique. Pourquoi ? Parce qu'on nous a dit, à vous et à moi, que nous venions du Congo. N'est-ce pas cela qu'ils vous ont dit ? N'est-ce pas cela qu'ils nous ont enseigné à l'école ? Ainsi, nous sommes venus du Congo. Nous sommes des sauvages, des cannibales, etc., originaires du Congo : toute ma vie durant, ils m'ont répété que je venais du Congo. J'aime le Congo. C'est mon pays. Et ce sont mes compatriotes que vos avions assassinent là-bas.

Ils prennent Tshombé, ils le soutiennent à force de dollars américains. Ils se servent de la presse américaine pour glorifier son image. Et la première chose qu'il fait, quelle est-elle ? Tshombé est un assassin, payé par les Etats-Unis pour gouverner le Congo. Mais oui, tout se résume à cela. On peut l'exprimer à grand renfort de belles paroles, mais nous ne voulons pas de belles paroles pour décrire une situation répugnante. Tshombé est un assassin aux gages du gouvernement des Etats-Unis, et c'est sur les impôts que vous payez que ce gouvernement prend de quoi le rémunérer.

Pour vous montrer comment pense ce tueur à gages, voyons ce qu'il a commencé par faire ? Il a engagé d'autres tueurs à gages. Il est allé chercher des mercenaires en Afrique du Sud. Qu'est-ce qu'un mercenaire ? Un tueur à gages, et rien d'autre. Les pilotes anti-castristes, que sont-ils ? Des mercenaires, des tueurs à gages. Qui les paie ? Les Etats-Unis. Qui a engagé les tueurs venus d'Afrique du Sud ? Les Etats-Unis, par l'entremise de Tshombé. Ils font de même ici avec nous. Ils prennent un noir à leurs gages, en font un gros bonnet — un porte-parole de la communauté — et il leur dit de venir tous se joindre à nous dans l'organisation, si bien qu'ils s'en emparent. Alors ils remettent à ce noir des prix Nobel de la paix, des médailles, d'autres choses encore. Ils donneront sans doute le prix Nobel à Tshombé l'an prochain pour l'œuvre qu'il accomplit en ce moment. En tout cas, je m'attends à ce qu'ils le lui attribuent, parce qu'il fait du bon boulot. Pour qui ? Pour l'homme.

Donc les mercenaires arrivent au Congo, et qui les fait accepter ? La presse. La presse ne les présente pas comme des tueurs à gages, comme des assassins. Ce sont nos frères de Stanleyville, qui défendent leur pays, que les journaux présentent comme des rebelles, des sauvages et des cannibales. Sachez-le, mes frères, la presse a une grave responsabilité : elle est dans certains cas coupable de complicité. Car, en se laissant utiliser pour faire passer les assassins pour des victimes et les victimes

pour des assassins, la presse se rend complice du criminel. Les journaux se laissent utiliser comme armes aux mains des vrais coupables.

Si je cite cet exemple ce soir, avant que notre hôte arrive — on m'a dit il y a dix minutes qu'il serait là dans dix minutes — si je cite cet exemple, c'est pour vous montrer qu'ils en usent avec nous de la même façon que sur le plan international. Lorsque des noirs de ce pays ne s'en laissent pas imposer par cet homme, la presse commence aussitôt à les traiter d'irresponsables ou d'extrémistes. Ils sortent tous ces vieux qualificatifs négatifs et notre réaction, à vous et à moi, c'est de battre en retraite. Non que nous sachions quoi que ce soit de ces noirs, mais à cause de l'image ainsi donnée d'eux par « cet homme ». Et si vous remarquez tous ceux qui prennent position, fermement, sans esprit de compromis, contre cet homme —

Quand je dis « cet homme », vous savez de qui je veux parler. Je parle de l'homme qui pratique le lynchage, la ségrégation et la discrimination, de l'homme qui opprime et exploite, de l'homme qui nous interdit, à vous et à moi, d'avoir à Harlem des établissements scolaires convenables. C'est de cet homme, quel qu'il soit, que je vous parle. Je suis obligé de l'appeler « cet homme », sans préciser davantage, parce que, sinon, je me ferais traiter de raciste. Ce que je ne suis pas. Je ne suis pas contre quelqu'un du fait de sa race, mais bien en raison de ses actes, et s'il agit mal, nous devons l'en empêcher par tous les moyens nécessaires.

Notez bien ceci : tant que les noirs du Congo étaient victimes de massacres en masse, personne ne protestait ; mais dès que les vies de quelques blancs ont été en jeu, le monde entier a poussé une clameur d'indignation. Qui la lui a fait pousser ? La presse. La presse a révélé que 2 000 blancs étaient gardés en otages. Si un blanc se faisait tuer, les journaux se répandaient en gros titres. Mais les Africains, nos frères de Stanleyville, n'en ont pas tué un seul avant l'arrivée des parachutistes. Si les parachutistes n'avaient pas envahi leur terre, personne n'aurait été tué. Jusque-là, il n'y avait pas eu de tués. Bien des gens disent que ce ne sont pas nos frères de Stanleyville qui les ont tués, mais les parachutistes et les mercenaires qui ont ouvert le feu sur tout le monde.

Vous croyez que j'invente ? J'étais à Londres dimanche dernier, et j'ai lu dans le *Daily Express* (du 3 décembre) un article écrit par un blanc — je tiens à spécifier, parce que, si je ne le

faisais pas, vous iriez vous imaginer que cet article avait été écrit par moi ou par quelque autre noir. Voyons ce qu'écrit ce blanc dans le *Daily Express*, un journal bien éloigné de la gauche et qui n'a rien de libéral. L'auteur, Walter Partington, se trouvait à Stanleyville. Tout de suite après le larguage des parachutistes, écrit-il, « les T-28 pilotés par des mercenaires cubains (ont effectué) une attaque de nuit avec tir au canon » — il s'agit d'avions pilotés par des mercenaires cubains ; songez-y, des tueurs à gages venus de Cuba. Payés par qui ? Par les Américains. Vous tous qui vivez dans ce pays, vous allez payer pour les péchés des Etats-Unis.

« Les avions ont détruit les magasins de vivres des rebelles et tué les servants de mortier... mais les obus de mortier fabriqués en Chine continuent encore de pleuvoir. » Vous voyez, ils introduisent ici cette allusion à la Chine pour vous donner un préjugé. Ils ne savent pas si ce sont des mortiers chinois : c'est la méthode de la presse, qui trouve toujours des mots pour justifier le sort fait à ceux que l'on anéantit. « A sept heures du matin, des troupes appuyées par des blindés des unités de mercenaires belges et par les *diablos* de l'armée congolaise (parachutistes appelés « Diables noirs ») ont fait une entrée pétaradante dans le baril de poudre que constitue la ville indigène. Dans une maison, les soldats ont repéré des rebelles qui se préparaient à ouvrir le feu » — attention, notez bien cela — « ils sont entrés en force, en abattant les portes, et sont ressortis entraînant avec eux hommes, femmes et enfants. » Ce n'était pas des rebelles qu'il y avait dans cette maison, mais seulement des noirs du Congo. Pour justifier l'irruption des soldats dans cette maison, l'enlèvement de ses habitants et leur exécution sur place, il fallait en faire des rebelles.

Voilà le genre d'opération qui se poursuit au Congo, mais vous n'entendez pas ces dirigeants nègres en dire un seul mot. Je sais que vous n'aimez pas que j'use du mot *nègre*, mais j'en use ici à bon escient, puisqu'il s'agit de ces dirigeants qui ne sont pas des Afro-américains, mais des négros, N-E-G-R- zéro majuscule -S.

« Un colonel belge a arraché sa caméra à Reginald Lancaster, photographe de l'*Express*, en déclarant : « Vous êtes tous les deux mis aux arrêts à domicile et nous vous déporterons par le prochain avion. » Pourquoi ne voulaient-ils pas que l'on prît des photos ? Parce qu'ils ne voulaient pas laisser filmer leurs actions. « La colonne a poursuivi sa marche et vers midi 10 000 personnes, hommes, femmes et enfants, étaient entassées comme

harengs en caque, sous un soleil de plomb, encerclées par des soldats congolais armés de Thompson. Pour les protéger des soldats congolais, qui ont la gâchette nerveuse, on leur avait mis à tous un bandeau blanc autour de la tête. Car cette ville a une population mixte. » Pensez à ce qui suit : « En général, quiconque ne porte pas ce bandeau est abattu. » Ce bandeau permet de distinguer ceux qui sont déjà passés au contrôle ou qui vont être soumis au traitement, et l'on voit partout des monceaux de cadavres : ce sont ceux qui ne portaient pas le bandeau. Ce qui veut dire que tout Congolais qui ne le portait pas était sommairement abattu à vue. Cela est écrit par un journaliste blanc qui n'est pas du tout partisan des Congolais, mais raconte tout simplement les choses telles qu'elles se sont passées. Meurtre en masse, massacre généralisé de noirs par les blancs aidés de quelques mercenaires noirs. ...

« Au moment où mon avion atterrissait, j'ai vu un mercenaire... abattre quatre Congolais qui débouchaient des fourrés à proximité de l'aérodrome. Qu'ils aient ou non été des Simbas, tous quatre sont morts. Et pourtant, des hommes comme le lieutenant John Peters, de Wightman Road, Harringay, à Londres, sont capables d'éprouver une profonde compassion. Aujourd'hui, deux chiens affamés se sont attaqués à Nigger, une chevrette noire, mascotte du Commando n° 7. »

Ce mercenaire blanc avait une petite chèvre noire qu'il appelait « Nigger ». C'est comme ça, tout ce qui est noir, ils l'appellent « négro ». N'est-ce pas ainsi qu'ils vous ont appelés, vous aussi ? Voici justement qu'arrive un négro. Voici mon négro, Dick Gregory. Allons, Dick, monte me rejoindre. Nous allons soumettre Dick à un interrogatoire. J'ai vu Dick l'autre soir parler des « négros » au cours du *Les Crane Show*. Eh, Dick, regarde ce qui est écrit sur ce livre, c'est mon nom, regarde *(dit Malcolm en montrant le livre de Gregory, « Nigger »)*. Allons, je vais l'interroger. Attrapez-le, mon frère, et ne le laissez pas s'échapper. Maintenant Dick va perdre tous ses emplois. Finis les engagements — il faudra travailler à Harlem jusqu'à la fin de tes jours.

Revenons à cette coupure de presse : « Aujourd'hui, deux chiens affamés se sont attaqués à Nigger, une chevrette noire, mascotte du Commando n° 7. Lorsque nous sommes arrivés, Nigger était mourante et John Peters a dû l'achever. Il s'est détourné et a mis la main devant ses yeux. » Voilà un mercenaire blanc qui met tant d'ardeur à tuer les Congolais qu'il faut le freiner ; il les abat sans la moindre compassion. Mais sitôt

que sa chevrette noire se fait mordre par un chien, il pleure. Il a plus de sentiment, ce blanc, cet Anglais, plus de sentiment au cœur pour une chèvre morte, une chèvre de couleur noire, qu'il n'en a montré pour les Congolais, gens tout pareils à vous, à moi, et dont les cadavres forment d'innombrables monceaux.

Aussi vous dis-je, mes frères et mes sœurs, qu'il ne s'agit pas de se préoccuper de ce qui se passe en Afrique avant que de régler nos problèmes ici-même, mais de comprendre que le problème afro-américain n'est pas un problème « nègre », ni un problème américain, mais un problème humain, un problème qui se pose à l'humanité entière. Lorsque vous aurez compris cela, lorsque vous envisagerez notre problème dans le contexte du monde entier et que vous constaterez que c'est un problème international et qu'il existe sur cette terre d'autres gens tout semblables à vous, qui ont le même problème que vous, nous pourrons, vous et moi, contracter alliance et unir nos efforts de manière à obtenir les meilleurs résultats.

Il y a quelques instants, j'ai annoncé que nous allions recevoir la visite d'un mien ami, d'un Africain qui est un véritable révolutionnaire humain, garanti bon teint. Et tu es entré : ils ont dû penser que tu étais le visiteur annoncé. Eh bien, non, ce n'était pas encore lui ; mais Dick est un révolutionnaire, et un Africain bon teint ; il ne voudrait pas l'être, mais il l'est (précisons : il ne refuse pas d'être bon teint, mais d'être africain). Dick est l'un des plus en vue de ceux qui se battent pour la liberté dans ce pays. Je le déclare en toute sincérité. Dick se bat en première ligne et a consenti de grands sacrifices en prenant position comme il l'a fait. Je suis absolument certain qu'il s'est ainsi aliéné un grand nombre de gens qui ne lui étaient pas aliénés avant sa prise de position. Lorsqu'une personnalité, une célébrité aussi largement connue et aussi douée que Dick, qui peut espérer des engagements en nombre pour ainsi dire illimité, qui assurent des revenus illimités, compromet tout cela pour se battre en première ligne, nous devons, vous et moi, le soutenir. Je voudrais que Dick entende lui aussi notre frère qui va venir, mais en attendant l'arrivée de notre hôte, je crois que Dick ferait mieux de nous dire quelques mots. Viens, Dick — Voici Dick Gregory — Sans la cigarette.

(Dick Gregory parle.)

....

Je sais gré à Dick d'avoir fait en sorte de pouvoir venir ce soir se joindre à nous. Ainsi que je vous l'ai dit, c'est un combattant de la liberté que vous voyez en première ligne. Dans ce pays, partout où il y a un noir, il y a une ligne de front. Que ce soit au Nord, au Sud, à l'Est ou à l'Ouest, nous vivons, vous et moi, dans un pays qui est pour nous tous un front de bataille. Aussi, ce soir, suis-je plus qu'honoré de la présence d'un homme au crédit duquel on porte l'amélioration du système de gouvernement dans une zone du globe où ce système n'était pas si bon que cela avant qu'il y appliquât ses efforts.

Vous êtes nombreux à avoir entendu parler d'une île appelée Zanzibar. Zanzibar était renommée en tant que centre de trafic des esclaves ; sans doute bon nombre d'entre nous ont-ils transité par là, il y a 400 ans, avant de gagner l'Amérique. Et c'est sur cette île, l'an dernier, je crois, que le gouvernement a été renversé par les Africains de Zanzibar, qui en avaient assez. Du jour au lendemain, ils ont fait ce qu'il fallait pour amener un changement. Si bien qu'aujourd'hui, Zanzibar est libre. Aussitôt libérée, Zanzibar s'est unie au Tanganyika, que dirige le président Julius Nyerere. L'union de Zanzibar et du Tanganyika a récemment donné naissance à la république de Tanzanie : deux pays qui se sont unis et sont des plus militants et des plus intransigeants lorsqu'il s'agit de la lutte de libération, que ce soit sur le continent africain, ici même, ou en quelque autre point du globe.

La plupart d'entre vous savent que je me suis rendu à la Conférence du Caire pour essayer de faire comprendre aux chefs des Etats africains qu'ils ont en Amérique 22 millions de frères et de sœurs qui vivent dans un enfer, et qu'ils pouvaient nous être d'un grand secours, s'ils acceptaient de nous faire la courte échelle en déclarant au monde qu'ils prenaient notre parti dans la lutte contre le racisme dont nous sommes depuis si longtemps victimes dans ce pays. La presse a tenté de faire croire que les pays d'Afrique, les chefs d'Etats africains ne se sentaient en rien concernés par les malheurs des Afro-américains. Mais alors que la Conférence au sommet touchait à sa fin, les chefs d'Etats africains se sont tous mis d'accord et ont adopté une résolution, dans laquelle ils condamnaient absolument la persistance des pratiques racistes à l'égard des Afro-américains et soutenaient sans restriction la lutte que mènent pour leurs droits d'hommes les 22 millions d'Africains qui vivent aux Etats-Unis.

Je suis fier de pouvoir dire que l'homme qui a pris la responsabilité de présenter cette résolution et de la faire adopter par les autres chefs d'Etats africains était probablement celui dont nous aurions le moins attendu en ce sens, à cause de l'image qui est donnée de lui dans ce pays. Mais l'homme qui a pris l'initiative de proposer à la Conférence au sommet africaine l'adoption d'une résolution condamnant sans restriction les mauvais traitements subis en Amérique par les Africains et soutenant sans restriction la lutte de libération que nous menons ici pour la conquête de nos droits d'homme, cet homme, c'est le président Julius Nyerere.

J'ai eu l'honneur de me trouver trois heures en sa compagnie, pendant la semaine que j'ai passée à Dar es Salaam et au Tanganyika, peu avant qu'il prît le nom de Tanzanie. Si j'ai eu la possibilité de le rencontrer, c'est grâce à l'homme qui est des nôtres ce soir.

A l'époque où la révolution a éclaté à Zanzibar, vous avez pu, tout comme moi, lire ce qu'on en disait dans ce pays. On a essayé de la présenter comme un mouvement inspiré par la Chine ou par l'U.R.S.S., comme tout autre chose que ce qu'elle était. On a essayé, une fois de plus, de créer une image capable de provoquer une réaction négative de notre part. L'homme dont la presse occidentale a dit qu'il manipulait cette révolution victorieuse est parmi nous ce soir, sur ce podium. J'ai l'immense honneur de vous présenter maintenant le ministre des Coopératives et du Commerce de Tanzanie, un homme très étroitement lié au président Nyerere, celui auquel les habitants de Zanzibar doivent leur liberté, l'union de leur île au Tanganyika et la création de la république de Tanzanie. Cet homme, c'est le cheik Abdul Rahman Muhammad Babu.

Un mot avant qu'il se présente à vous : il vient de quitter un endroit où il dînait avec un autre très bon ami à nous, j'ai bien dit : un très bon ami à nous. J'insiste sur ce point : je ne laisse à personne le choix de mes propres amis, et vous ne devez laisser à personne le choix des vôtres. Nous devons prendre, vous et moi, l'habitude d'apprécier par nous-mêmes les hommes, les situations, les groupements et les gouvernements, et ne pas permettre à d'autres de nous dire qui doit être notre ennemi et qui doit être notre ami.

J'aime qui est révolutionnaire. L'un des plus grands révolutionnaires qui soit se trouve en ce moment même à New York et comptait accompagner ici notre ami, le cheik Babu ; mais

après mûre réflexion, il a jugé préférable de nous adresser le message que voici :

« *Chers frères et sœurs de Harlem,*

« *J'aurais aimé me joindre à vous en compagnie de notre frère Babu, mais les circonstances actuelles ne sont pas favorables à notre rencontre. Recevez le salut chaleureux du peuple cubain et, plus particulièrement, celui de Fidel, qui se souvient avec enthousiasme de la visite qu'il fit à Harlem il y a quelques années. Unis, nous vaincrons.* »

Ce message nous vient de Che Guevara.

Je suis heureux de constater avec quelle chaleur vous avez applaudi à l'énoncé de ce nom : cela montre à « l'homme » qu'il n'est pas aujourd'hui en mesure de nous dire qui applaudir et qui ne pas applaudir. Vous ne trouverez pas un seul Cubain anti-castriste dans les parages, car nous n'en ferions qu'une bouchée.

Qu'ils aillent donc faire la guerre au Ku-Klux-Klan ou au *White Citizens Council.* Qu'ils dépensent un peu de l'énergie qui les anime à mettre en ordre leur propre maison. Ne venez pas à Harlem nous dire qui applaudir et qui ne pas applaudir, ou bien il faudra compter quelques ex-Cubains anti-castristes.

Voici donc, mes frères et mes sœurs, un très bon ami à moi. Je suis honoré de l'appeler mon ami. Il m'a traité en frère pendant mon séjour à Dar es Salaam. J'ai rencontré sa famille et ses enfants. Car c'est un père de famille. La plupart des gens ne se représentent pas les révolutionnaires en père de famille. Tout ce que l'on connaît d'eux, c'est l'image de ce qu'ils sont sur le front des luttes. Mais lorsque vous le voyez chez lui, en compagnie de ses enfants et de sa femme, vous comprenez que les révolutionnaires sont eux aussi des êtres humains. Voici donc un homme qui n'est pas seulement un révolutionnaire, mais aussi un époux : il pourrait être le vôtre, un père : il pourrait être le vôtre, un frère : il pourrait être le vôtre. Et j'ose affirmer qu'il est notre frère. Je donne la parole au cheik Babu.

(Babu parle.)

....

Mes frères et mes sœurs, nous allons nous séparer dans cinq

minutes. Nous tenons à remercier Son Excellence Abdul Rahman Muhammad Babu d'avoir pris le temps de venir brosser ce soir pour nous un tableau très clair des sentiments de nos frères d'Afrique à notre égard. Il importe grandement, comme il l'a souligné — je vous en prie, accordez-nous cinq minutes avant de partir, nous vous rendrons votre liberté dans cinq minutes — il importe grandement que nous comprenions, vous et moi, que nos frères du continent africain s'intéressent sincèrement aux malheurs qui sont notre lot sur ce continent-ci, et qu'ils en éprouvent une sérieuse inquiétude. Tant que nous nous croirons isolés en Amérique, tout seuls, condamnés au rôle de chien battu, nous aurons toujours cette attitude de mendigot que « l'homme » aime à nous voir prendre. Mais quand nous savons que tous les nôtres nous soutiennent — et nous sommes, comme il l'a dit, près de 500 millions — nous n'avons plus à demander l'aumône à qui que ce soit. Nous n'avons plus qu'à leur rappeler ce qu'ils nous ont fait, à les avertir qu'il est temps qu'ils cessent, et que, s'ils ne cessent pas, nous y mettrons un terme nous-mêmes. Oui, nous mettrons un terme à leurs agissements.

Vous me répondrez peut-être : « Quoi, nous, mettre fin aux agissements d'un grand bonhomme comme ça ? Et comment ? » Mes frères et mes sœurs, je vais vous dire une chose qu'il ne faudra jamais oublier : lorsque vous vous trouvez dans la maison d'un autre homme, et qu'à celui-ci appartiennent les meubles, les rideaux, et toutes les jolies décorations, il ne peut pas faire grand-chose contre vous sans démolir ses meubles, ses fenêtres et toute sa maison. Vous l'avertissez que s'il vous touche, ce n'est pas seulement à vous qu'il s'en prend, mais à toute sa maison, parce que vous la brûlerez jusqu'aux fondations. Vous êtes à même de le faire — vous n'avez rien à perdre. Ainsi averti, « l'homme » se conduira correctement, non pour l'amour de vous, ni parce qu'il craint que vous, hum !, ne vous conduisiez pas correctement. Il ne se conduira correctement qu'une fois averti que vous savez qu'il a plus à perdre que vous. Car vous n'avez rien à perdre que la discrimination et la ségrégation.

(Malcolm fait ensuite savoir où et quand auront lieu deux réunions auxquelles Babu doit prendre la parole, invite Babu au prochain meeting organisé par l'O.A.A.U., présente son « père spirituel », le cheik Ahmud Hassoun, annonce un bal donné pour célébrer l'indépendance de l'Afrique, une réunion de sou-

tien à la campagne organisée par le Mississipi Freedom Democratic Party *(*M.F.D.P. — *Parti démocrate libre du Mississipi) en vue de faire invalider l'élection des députés racistes, demande à « nos deux frères de Tanzanie » de se lever et de saluer l'assistance, promet de projeter bientôt les films qu'il a rapportés d'Afrique, et conclut en ces termes :)*

Dimanche soir prochain, nous commencerons à l'heure, nous finirons à l'heure ; nous tenons à vous assurer à tous que vous sortirez à temps ; dimanche prochain, nous verrons de plus près la question du Congo. L'*O.A.A.U.* a l'intention de formuler son programme en ce qui concerne la façon dont nous pouvons le mieux mettre à profit le potentiel politique que constituent les noirs dans ce pays et celle dont nous pouvons, en collaboration avec d'autres groupes, faire donner à Harlem un enseignement de bonne qualité.

C'est pourquoi je suis d'avis, mes frères et mes sœurs, et je le dis du fond du cœur, que nous devrions constituer à Harlem une Caisse de défense. Nous devons le faire afin d'être en mesure d'offrir une récompense à quiconque nous apportera la tête de ce sheriff du Mississipi qui a assassiné de sang-froid trois militants du mouvement des droits civiques. Peut-être croyez-vous que j'ai perdu la raison. Lorsqu'un gouvernement permet à ce sheriff, et non seulement à un sheriff mais aussi à un certain nombre de sheriffs et de sheriffs-adjoints, d'assassiner de sang-froid des hommes qui ne font rien de plus que de tenter de conquérir des droits pour des gens qui ont été privés des leurs, et lorsque, ces militants une fois assassinés, le F.B.I. vient nous tenir de belles paroles, prétendant qu'il va arrêter les meurtriers, et se contente de les relâcher — c'est qu'il est temps que nous leur fassions savoir, vous et moi, que, si le gouvernement fédéral ne peut pas s'occuper du Klan, nous saurons nous en occuper nous-mêmes. C'est le seul moyen que nous ayons de mettre un terme à ses activités.

Il ne sera mis un terme aux activités du Ku-Klux-Klan que si vous vous en chargez vous-mêmes. Comme l'a dit Gregory, le gouvernement en est incapable, parce que le gouvernement a noyauté le Klan et que le Klan a noyauté le gouvernement. C'est à vous, c'est à moi, à nous tous, d'y mettre un terme. Mettons donc à prix la tête de ce sheriff et offrons un dollar de récompense au premier qui l'aura. Je sais ce qui va se passer : s'il arrive quelque chose, c'est moi que l'on en rendra responsable. J'en accepte la responsabilité.

9

Il nous faut un mouvement Mau-Mau

(Avec Madame Fannie Lou Hamer)

En décembre 1964, des représentants du M.F.D.P. *parcoururent les villes du Nord pour y chercher un appui moral, politique et financier à la campagne qu'ils menaient en vue d'empêcher cinq députés ségrégationnistes du Mississipi de siéger à la session du Parlement qui devait avoir lieu le 4 janvier 1965.*

A Harlem, un comité pour le soutien de cette campagne organisa une réunion le 20 décembre 1964. Le principal orateur était M[me] *Fannie Lou Hamer, candidate du* M.F.D.P. *au Congrès, dont le témoignage personnel sur les brutalités racistes avait, en août 1964, suscité un vif intérêt de la part de la Convention nationale démocrate. La réunion, qui se tint à Harlem, dans la* Williams Institutional CME Church, *réunit un auditoire qui comptait près d'un tiers de blancs.*

Malcolm X prit également la parole, après que M[me] *Hamer eut prononcé une émouvante allocution et que les* Freedom Singers *du* S.N.C.C. *eurent présenté plusieurs chansons, dont « Oginga Odinga du Kenya ».*

•

Pasteur (Joseph) Coles (Jr.), M[me] Hamer, hôtes honorés, mes frères et mes sœurs, amis et ennemis, et aussi A.B.C. et C.B.S., F.B.I. et C.I.A.,

Je n'ai pu m'empêcher de ressentir une vive émotion au début, au moment où les *Freedom Singers* ont chanté « Oginga Odinga », car Oginga Odinga est l'un des plus généreux combattants de la liberté qui soit sur le continent africain. A l'époque de sa visite à Atlanta, en Georgie, je crois qu'il était ministre de l'intérieur du Kenya. Mais puisque le Kenya est devenu une république la semaine dernière, et que Jomo Kenyatta n'en est plus le Premier ministre mais le président, cet homme que vous chantez, Oginga Odinga, est aujourd'hui le vice-président de Kenyatta. Il est le numéro deux du gouvernement du Kenya.

Le fait que vous chantiez une chanson qui lui est consacrée me semble tout à fait significatif. Cela ne se serait pas produit il y a deux ou trois ans. Il y a deux ou trois ans, la plupart des nôtres auraient préféré une chanson consacrée à un homme passif, doux, humble et enclin au pardon, vous voyez le genre. Oginga n'est ni passif, ni doux, ni humble, ni non-violent. Mais il est libre.

Oginga Odinga est vice-président sous la présidence de Jomo Kenyatta, et Jomo Kenyatta était tenu pour le fondateur du mouvement Mau-Mau ; je crois que vous avez parlé des Mau-Mau dans votre chant. Je pense qu'en analysant minutieusement les paroles de cette chanson, vous comprendrez comment remédier à la situation du Mississipi. Lorsque les nations d'Afrique seront réellement indépendantes — et elles le *seront* parce qu'elles ont pris le chemin qui mène à la véritable indépendance —, les historiens reconnaîtront le rôle joué dans l'histoire de l'Afrique par le président Kenyatta et les Mau-Mau, qui seront célébrés comme les plus grands de tous les patriotes africains, comme les plus grands de tous ceux qui ont combattu pour la liberté de l'Afrique, et c'est à leur crédit que sera portée l'indépendance dont jouissent actuellement un grand nombre d'Etats indépendants. Il fut un temps où leur image était négative, mais aujourd'hui on les considère avec respect, leur chef est le président du pays, et le lieutenant de leur chef en est le vice-président.

Je dois rappeler cela parce qu'à mon sens, tant dans le Mississipi et l'Alabama qu'ici même, à New York, la meilleure façon d'apprendre à conquérir la liberté véritable consiste à étudier la manière dont Kenyatta l'a apportée aux siens au Kenya, dont Odinga l'y a aidé, et l'excellent travail qu'ont fait les combattants de la liberté Mau-Mau. Voilà en fait ce qu'il nous faut dans le Mississipi. Ce qu'il nous faut là-bas, c'est un mouvement Mau-Mau. Ce qu'il nous faut dans l'Alabama, c'est

un mouvement Mau-Mau. En Georgie, c'est la même chose. Et ici même, à Harlem, dans la ville de New York, que nous faut-il ? Un mouvement Mau-Mau.

Je le dis sans colère et en pesant très soigneusement mes mots. « Cet homme » n'a pas été touché par le langage que nous lui avons parlé, vous et moi, jusqu'ici. Jamais vous ne parviendrez pour de bon à faire admettre votre point de vue si vous n'apprenez pas à communiquer avec votre interlocuteur. S'il parle français, vous n'allez pas lui parler allemand. Il faut connaître la langue qu'il parle et s'adresser à lui dans cette langue-là.

En écoutant Mme Hamer, cette femme noire qui pourrait être ma mère, ma sœur ou ma fille, décrire ce qu'on lui a fait subir dans le Mississipi, je me demande comment nous pouvons espérer être jamais respectés en tant qu'*hommes*, alors que nous tolérons que de pareilles choses soient faites à nos femmes et que nous ne faisons rien pour les défendre ? Comment pourrons-nous, vous et moi, être tenus pour des hommes, alors que des femmes noires sont battues, sans que nous fassions rien pour les défendre ? Alors que des enfants et des bébés noirs sont battus, sans que nous fassions rien pour les défendre ? Non, nous ne méritons pas d'être reconnus pour des hommes et respectés en tant que tels, tant que nos femmes pourront subir des brutalités comparables à celles qu'a décrites cette femme, sans que nous fassions, pour les défendre, autre chose que de rester assis à chanter « *We shall overcome* ».

Il nous faut un mouvement Mau-Mau. S'ils ne veulent pas traiter avec le *M.F.D.P.*, nous leur trouverons d'autres interlocuteurs. S'ils ne veulent pas traiter avec le S.N.C.C., nous devrons remplacer ce dernier par autre chose. Il ne faut pas laisser un homme sans possibilité de choix. Ou bien nous perdons notre temps. Donnez-leur ceci ou cela. Donnez-leur le choix entre ceci ou cela.

Pendant mon séjour en Afrique, j'ai constaté que certains Africains obtenaient leur liberté plus rapidement que d'autres. Certaines régions du continent africain ont acquis leur indépendance plus tôt que d'autres. J'ai remarqué que, dans les régions où l'indépendance avait été obtenue, quelqu'un s'était mis en colère. Dans les régions qui n'étaient pas encore indépendantes, personne n'était en colère ; les gens étaient tristes : ils restaient assis à parler de leur malheur, mais il n'étaient pas

fous de rage. Les gens tristes ne font généralement rien du tout. Ils se contentent de déplorer leur condition.

Mais en se mettant en colère, ils provoquent un changement. Lorsque la colère les prend, ils ne s'intéressent ni à la logique ni aux chances qu'ils ont de réussir, mais aux conséquences. Lorsque la colère les prend, ils se rendent compte des conditions dans lesquelles ils vivent, ils comprennent que leur souffrance est injuste, immorale, illégale et qu'ils sont en droit de tout faire pour y remédier ou y mettre fin. Quand nous serons, vous et moi, pris de cette colère-là, et que nous parlerons sur ce ton-là, nous obtiendrons un peu de respect, de reconnaissance de notre humanité, et de changement, de la part de ces gens qui nous font, depuis trop longtemps déjà, des promesses fallacieuses.

Il faut par conséquent parler à ces gens dans leur langue. La langue qu'ils parlaient à M[me] Hamer, c'était celle de la brutalité. Ceux qui la frappaient étaient des bêtes brutes. Je n'incrimine pas les deux noirs, qui n'étaient que des marionnettes. La faute n'est pas à la marionnette, mais à celui qui tire les ficelles. Ces noirs ne faisaient qu'exécuter les ordres donnés par un autre. Ils étaient sous la juridiction de quelqu'un d'autre. Ils n'étaient pas responsables, ou plutôt, en un sens, il l'étaient, mais ce n'est *quand même* pas après eux que j'en ai. J'en tiens pour responsable l'homme qui leur passait la consigne. Si nous considérons cet homme, si nous voyons quel langage il parle, un langage de brute, un langage d'homme dépourvu de tout sens moral, de tout respect des lois, si nous apprenons à parler sa langue, nous pourrons, vous et moi, communiquer avec lui. Mais nous ne communiquerons jamais si nous parlons dans une langue pendant qu'il parle dans une autre. Il nous tient le langage de la violence, tandis que nous nous répandons en pauvres propos pusillanimes, nous imaginant qu'il va nous comprendre.

Apprenons à parler son langage. S'il s'exprime avec un fusil, apprenons le parler des fusils. Oui, je dis bien : s'il ne comprend que le parler des fusils, prenez un fusil, s'il ne comprend que la langue des cordes, prenez une corde. Mais si vous tenez à établir une communication réelle, ne perdez pas votre temps à parler à votre interlocuteur une langue qu'il n'entend pas. Parlez sa langue — il n'y a pas de mal à cela. S'il y avait quelque chose à redire à l'usage de cette langue, le gouvernement fédéral aurait empêché les racistes d'y recourir pour nous parler.

Autre chose : certains se demandent, eh bien, ce que le Mississipi peut avoir à faire avec Harlem ? En fait, il ne s'agit pas du Mississipi, mais de l'Amérique. L'Amérique, c'est le Mississipi. Il n'y a pas de ligne Mason-Dixon, il y a l'Amérique. Il n'y a pas de Sud : il y a l'Amérique. Lorsqu'il y a dans votre maison une pièce mal tenue, c'est toute votre maison qui est sale. Si votre débarras est sale, toute votre maison est sale. Ne dites pas : cette pièce est sale, mais le reste de ma maison est propre. La maison vous appartient tout entière. Votre autorité s'exerce sur l'ensemble de la maison ; la maison est tout entière soumise à votre juridiction. L'erreur que nous commettons, vous et moi, c'est de laisser les racistes *du Nord* se décharger de leur responsabilité sur les racistes du Sud.

Le sénateur du Mississipi préside le comité judiciaire. Comme l'a dit M[me] Hamer, sa présence à Washington est illégale. Tout sénateur représentant un Etat dans lequel on prive les nôtres du droit de vote, siège à Washington illégalement. Nous vivons dans un pays dont le système de gouvernement est régi par des comités — comités de la Chambre des députés et comités du Sénat. Le président de comité doit sa position à son ancienneté. Eastland préside le comité judiciaire parce qu'il a plus d'ancienneté que tout autre sénateur briguant le même poste ou siégeant au même comité ; il est président. Fulbright, autre raciste, sénateur de l'Arkansas, préside le Comité des relations avec l'étranger. Ellender, de la Louisiane, préside le Comité de l'agriculture et de la sylviculture. Russell, de la Georgie, préside le Comité des forces armées.

Et c'est comme ça partout. Sur 16 comités, 10 sont aux mains des racistes du Sud. Sur 20 comités du Congrès, 13 sont, ou du moins étaient avant les dernières élections, aux mains des racistes du Sud. Sur 46 comités qui assurent la direction du pays en matière de politique intérieure et étrangère, 23 sont aux mains des racistes du Sud. Et s'il en est ainsi, c'est parce que, dans les régions qu'ils représentent, les noirs sont privés du droit de vote. Si nous avions le droit de vote dans ces régions, ces racistes ne siègeraient pas à Washington. On verrait là-bas quelques visages noirs, quelques visages basanés, jaunes et rouges. On y verrait d'autres visages que ceux des racistes qui y siègent en ce moment même.

Donc ce qui se passe dans le Mississipi et dans le Sud influe de façon directe sur ce qui nous arrive, à vous et à moi, dans Harlem. Même chose pour ce qui est du parti démocrate auquel

les noirs ont dernièrement donné, si je ne m'abuse, près de 97 % de leurs voix. Tous ces racistes — oui, ces racistes ! — sont membres du parti démocrate. Le parti dont ils sont membres, c'est celui dont vous êtes membres, celui que vous soutenez, celui dont vous prétendez qu'il vous fera obtenir telle et telle chose. Eh bien, la base du parti démocrate se trouve dans le Sud. C'est dans le Sud que se trouve le *fondement* de son autorité. Le chef du parti démocrate siège à la Maison Blanche. Il aurait pu recevoir Mme Hamer à Atlantic City. Il aurait pu ouvrir la bouche et la faire admettre à siéger là-bas. Hubert Humphrey aurait pu ouvrir la bouche et la faire admettre à siéger. Wagner, le maire de cette ville, aurait pu ouvrir la bouche, user de son influence et la faire admettre à siéger. Ne venez pas me parler des racistes du Mississipi, de l'Alabama et de la Georgie — ils jouent tous le même jeu. Lyndon B. Johnson est le chef du parti raciste.

Je ne tiens pas à heurter certaines susceptibilités ni à dire des choses que vous ne vous attendiez pas à m'entendre dire, mais ne venez jamais, jamais, jamais, me demander de parler du Mississipi. Ce qui se passe là-bas est décidé dans le Nord. Le Mississipi est sous la coupe du Nord. L'Alabama est sous la coupe du Nord. Les racistes du Nord ont partie liée avec les racistes du Sud : ce qui distingue ceux du Nord, c'est qu'ils vous font de grands sourires par devant et qu'il vous poignardent par derrière sitôt que vous avez le dos tourné. Dans le Sud, vous savez au moins ce que font les racistes et comment vous y prendre avec eux.

Ce que j'ai à vous dire se résume à ceci : si vous parlez de l'un, parlez des autres. Si vous vous souciez d'un élément ou d'une pièce, souciez-vous de l'ensemble. Si ce morceau-ci n'est pas bon, c'est tout le gâteau qui n'est pas bon, car il vous est tout entier présenté sur la même assiette. Ce sont les mêmes ingrédients qui entrent dans la composition de toutes les parts. Wagner est démocrate. Il est du même parti qu'Eastland. Johnson est démocrate. Il est du même parti qu'Eastland. Wagner, Ray Jones, Lyndon B. Johnson, Hubert Humphrey étaient tous présents à Atlantic City — les racistes auxquels vous avez donné vos voix étaient à Atlantic City. Qu'ont-ils fait pour vous lorsque vous avez voulu siéger là-bas ? Ils ont gardé leur calme. Ils ont gardé le silence. Ils ont dit : « Ne faites pas tanguer la barque, vous risqueriez de faire élire Goldwater. » ...

J'ai une petite suggestion à faire. Cherchez à savoir avant le 4 janvier ce que Wagner compte faire à propos de la réso-

lution que vous essayez de faire passer. Cherchez à savoir d'avance ce qu'il pense de ces députés et sénateurs du Mississipi qui viennent illégalement du Sud représenter les démocrates. Cherchez à savoir quelle est la position du maire de cette ville et contraignez-le à s'exprimer sans lanterner et sans chercher de compromis. Cherchez à savoir si ses amis ont l'intention de valider l'élection des représentants illégaux du Mississipi. Cherchez à savoir quelle est la position de Ray Jones, l'un des plus puissants démocrates noirs de cette ville. Sachez tout cela avant le 4 janvier. Il ne peut être question de Rockfeller, qui est républicain, encore qu'il soit dans le même bateau que tous les autres.

En conclusion, pour reprendre ce qu'a dit M[me] Hamer, si nos frères et nos sœurs du Mississipi se font frapper et assassiner, c'est tout simplement parce qu'ils veulent être traités en citoyens de première zone. Il n'y a qu'un seul moyen d'être citoyen de première zone. Il n'y a qu'un seul moyen d'être indépendant. Il n'y a qu'un seul moyen d'être libre. Ce ne sont pas des choses que l'on vous donne. Il faut les prendre. Personne ne peut vous donner l'indépendance. Personne ne peut vous donner la liberté. Personne ne peut vous donner l'égalité ni la justice ni quoi que ce soit. Si vous êtes un homme, vous les prenez. Personne ne vous les donnera. Lorsque nous cherchons, vous et moi, à être libres, indépendants, respectés, reconnus, pacifiquement et sans contrevenir aux lois — lorsque nous participons à une action légale, en accord avec nos droits civiques, avec les tribunaux, avec la constitution de ce pays — lorsque nous avons tout cela pour nous et que nous ne parvenons quand même pas à obtenir ce que nous voulons, c'est parce que nous ne sommes pas dans notre propre camp.

Nous ne comprenons pas encore quel prix il faut payer pour faire appliquer tout cela en ce qui nous concerne. Tant que nous ne le comprendrons pas, tout cela ne sera pas appliqué en ce qui nous concerne. Nous devons faire savoir aux gens du Mississipi et à ceux de Mississipi dans l'Etat de New York et ailleurs que nous aurons notre liberté à coups de bulletin ou à coups de fusil. C'est seulement ainsi que l'on conquiert sa liberté, à coups de bulletin ou à coups de fusil. Il n'y a que deux avenues, deux routes, deux méthodes, deux moyens possibles, soit le bulletin soit le fusil. Quand vous le saurez, vous ferez attention à la façon dont vous utilisez le mot « *liberté* ». Tant que vous vous imagi-

nerez que nous allons y parvenir en chantant, entrez et chantez. Je vous observe, les chanteurs — êtes-vous prêts à danser un peu aussi ?

On a toujours dit que j'étais anti-blanc. Je suis pour quiconque est pour la liberté. Je suis pour quiconque est pour la justice. Je suis pour quiconque est pour l'égalité. Je ne suis pas pour quiconque me dit de tendre l'autre joue lorsqu'un raciste me décroche la mâchoire. Je ne suis pas pour quiconque dit aux noirs d'être non-violents, tandis que personne ne dit aux blancs de l'être. Je sais que je suis dans une église, que je ne devrais sans doute pas m'exprimer en ces termes. Mais Jésus lui-même était prêt à mettre la synagogue sens dessus dessous lorsque les choses n'allaient pas comme il le fallait. A vrai dire, dans le livre de l'Apocalypse, on montre Jésus, à cheval et l'épée à la main, se préparant à passer à l'action. Mais de ce Jésus-là, on ne nous dit mot, à vous et à moi. On ne nous parle que du Jésus pacifique. On ne nous laisse jamais lire le livre jusqu'à la dernière page. On ne nous laisse lire que les passages où tout se fait de façon ... non-violente. Lisez donc le livre d'un bout à l'autre, et quand vous en serez à l'Apocalypse, vous verrez que Jésus lui-même a fini par perdre patience. Une fois à bout de patience, il a tout remis en ordre. Il a pris l'épée.

Je crois bien que certains blancs sont sincères. Mais je pense qu'ils doivent faire la preuve de leur sincérité. Et ce n'est pas en chantant avec moi que vous me convaincrez. Ni en vous montrant non-violents. Vous pouvez me convaincre en reconnaissant la loi de la justice. Cette loi dit : « Vous récolterez ce que vous avez semé. » Cette loi dit : « Qui frappe avec l'épée périra par l'épée. » La justice, c'est cela. Si vous êtes avec nous, tout ce que je vous demande, c'est de nous soutenir dans notre lutte de libération en faisant ce que les blancs ont toujours fait lorsqu'ils se battaient pour conquérir leur propre liberté. Pendant la guerre d'Indépendance, vous vous battiez pour votre liberté. C'est Patrick Henry, l'un des vôtres, qui a dit : « La liberté ou la mort ! » ; George Washington a fait pointer les canons ; eux et les autres, ceux que vous m'avez appris à vénérer comme des héros, étaient tous des lutteurs, des guerriers.

Or, maintenant que vient l'heure de notre libération, voilà que vous cherchez au fond du sac, dans l'espoir d'y trouver des non-violents, des pacifiques, des hommes durs à la souffrance qui pratiquent le pardon des offenses. Ce n'est pas cela que je cherche. Je prétends que la liberté d'un noir a autant de valeur

que celle d'un blanc. Je prétends qu'un noir est en droit, pour conquérir sa liberté, de faire tout ce que d'autres hommes ont dû faire pour conquérir la leur. Je prétends que nous n'obtiendrons jamais notre liberté, vous et moi, par la non-violence, la patience et l'amour. Nous ne l'obtiendrons jamais tant que nous n'aurons pas fait savoir au monde que nous sommes, vous et moi, en droit et en état de suivre l'exemple de tous ceux qui, pour être libres, ont sacrifié leur vie et aussi pris la vie à d'autres hommes, et que nous sommes prêts à les imiter.

C'est une honte qu'il y ait eu si peu de gens pour venir écouter Mme Hamer cet après-midi. C'est une honte. Tous les noirs de Harlem auraient dû l'entendre décrire ce qu'elle a subi là-bas ; car je pense que les habitants de Harlem sont les mieux placés de tout le pays pour égaliser le score. Oui, ils sont les mieux placés, et il faut qu'ils entendent son récit. Il faut qu'ils en sachent davantage, et de première main, sur ce qui se passe là-bas, et, en particulier, sur ce que subissent nos femmes. Ils ont également besoin de quelques leçons de tactique et de stratégie s'ils veulent égaliser. Pour ma part, je serai le premier à participer à toute souscription lancée en vue d'égaliser le score. Quand un meurtre est commis, que fait-on ? On affiche la photo du meurtrier, avec la mention : « Recherché — mort ou vif — Récompense. » Mais oui, il faut que vous sachiez comment procéder. On nous a assassiné trois des nôtres et la tête de l'assassin n'a pas été mise à prix. Ne vous contentez pas d'une mise à prix, dites qu'il vous le faut « mort ou vif ». Que le Klan sache que nous pouvons rendre coup pour coup, oui, coup pour coup. A bon chat, bon rat.

Si vous ne voulez pas faire ce que je vous conseille, nous le ferons, nous. Oui, nous le ferons. Certains de nos frères ont le matériel et les aptitudes nécessaires, ainsi que la volonté d'agir — Jésus a dit : « Mes petits enfants, allez où je vous envoie. » Nous avons des frères capables de le faire, prêts à le faire, et qui le feront. J'affirme que, si le gouvernement des Etats-Unis se révèle incapable de traîner devant les tribunaux les meurtriers des noirs et de ceux qui se battent en première ligne pour la cause des noirs, il est temps que nous discutions en secret, vous et moi, des moyens et des méthodes qui nous permettront de voir à ce que justice soit faite des meurtriers que la justice a jusqu'à présent épargnés.

En conclusion, je vous dirai, à vous qui vivez à Harlem comme moi : bien souvent nous nous entredéchirons, nous guet-

tons l'occasion de nous nuire par d'aigres propos ou par le mensonge, nous secouons sur le seuil d'autrui la poussière de nos souliers ; si nous voulions vraiment la liberté pour les nôtres, nous ne perdrions pas tout ce temps et toute cette énergie à chercher les moyens de nous nuire les uns aux autres. Que ceux qui ont ce genre de talent viennent me trouver ; s'ils s'y entendent, je leur donnerai de l'argent et je leur dirai où aller et à qui faire du tort. Ils entreront alors dans l'histoire avec une réputation d'honorabilité.

Mme Hamer, nous tenons ce soir, à vingt heures, une autre réunion au dancing Audubon ; les noirs y viendront nombreux. Je tiens pour ma part à ce qu'ils entendent ce que vous nous avez dit cet après-midi, aussi est-ce avec plaisir que je vous invite au meeting de ce soir. Quant à vous qui chantez « Oginga Odinga », si vous n'avez rien d'autre à faire, venez à Harlem : vous chanterez en l'honneur d'Oginga Odinga, de Kenyatta et de Lumumba et, à votre prochain passage, c'est une foule qui viendra vous écouter.

Je vous remercie.

10

Montrez-moi le capitaliste, je vous montrerai le vautour...

(le 20 décembre 1964)

Malcolm X avait convié Fannie Lou Hamer et les Freedom Singers au meeting organisé le 20 décembre 1964 au soir, dans la salle Audubon, par l'O.A.A.U. Avant de leur donner la parole, il se consacra à ce qui constituait l'une de ses plus importantes tâches au sein de l'organisation : l'éducation et la formation des noirs, en leur expliquant patiemment les choses dans un langage et dans un style qu'ils comprenaient.

•

Salaam Aleikum,

Je crois qu'il me faut d'abord expliquer ce que je veux dire par « Salaam Aleikum ». Cette expression se traduit par « paix » ; on l'emploie toujours lorsqu'on s'adresse à son frère ou à sa sœur. Cela veut tout simplement dire : « Que la paix soit avec vous. » Quand je dis : « A Salaam Aleikum », ou « Salaam Aleikum », mes interlocuteurs me répondent : « Aleikum Salaam », ce qui signifie qu'ils me retournent mes vœux de paix. Autrement dit, nous sommes tous en paix les uns avec les autres, en tant que frères et sœurs.

Mes frères et mes sœurs, je tiens en premier lieu à vous remercier d'avoir pris le temps de venir malgré toute cette neige, qui a bien failli me faire rebrousser chemin, vous joindre à nous pour que nous essayions ensemble de mieux comprendre ce qui se passe, ce qui s'est déjà passé et ce qui nous préoccupe tous. Ainsi que vient de le dire notre sœur Sharon, et, à mon sens, elle l'a dit de façon remarquable, cela fait quelques années que les nôtres se battent pour l'amélioration de notre condition.

Si nous considérons cette période de lutte, nous devons, à mon sens, admettre que nous avons pratiqué différentes méthodes de lutte, que nous nous sommes battus de différentes façons. Aucune des méthodes essayées par nous ne nous a rapporté ce que nous en attendions. Si l'une de ces méthodes avait été rentable, nous aurions continué d'y recourir. C'est probablement chez nous qu'a été utilisé le plus grand nombre de méthodes. Mais à mon avis, c'est également chez nous qu'a été utilisé le plus grand nombre de méthodes incorrectes ; la preuve en est que la plupart des autres jouissent à présent de plus de liberté que nous. Où que vous portiez vos regards, les autres obtiennent leur liberté plus vite que nous. Ils sont respectés et reconnus plus vite que nous. On nous fait des promesses mais jamais nous n'obtenons de résultat tangible. La raison en est avant tout qu'il nous reste encore à assimiler la tactique, la stratégie, la méthode qui nous permettra de faire de notre liberté une réalité.

A mon sens, si les noirs de ce pays ont essayé d'un si grand nombre de méthodes, c'est, entre autres, parce que les temps ont changé très rapidement. Ce qui était valable il y a dix ans ne l'était plus il y a sept ans, cinq ans, ou trois ans. Les temps changent si vite que si nous ne parvenons pas, vous et moi, à garder le rythme, nous nous retrouvons un parasol à la main par un jour sans soleil. Ou encore la pluie nous surprend le jour où nous avons laissé notre parapluie à la maison. Si nous ne suivons pas le rythme des événements, nous ne pourrons pas faire preuve de l'intelligence nécessaire pour montrer au monde que nous savons l'heure qu'il est et ce qui se passe autour de nous. ...

Depuis mon retour, un certain nombre de gens m'ont demandé : « Quel est votre programme ? » Jusqu'à présent, je me suis intentionnellement refusé à donner la moindre indication sur notre programme, car un jour viendra où nous le révèlerons

de façon à ce qu'il soit compris de tous. Les politiques et les programmes varient suivant la période. Mais l'objectif ne varie jamais. On peut modifier la méthode utilisée pour atteindre un objectif, mais l'objectif, lui, ne varie jamais. Ce que nous voulons par tous les moyens, c'est une liberté absolue, une justice absolue, une égalité absolue. Cela ne varie jamais. Etre absolument et immédiatement reconnus et respectés en tant qu'êtres humains, voilà ce que nous voulons tous, et cela ne varie pas. Peu m'importe votre appartenance — ce qui compte, c'est que vous vouliez être reconnus pour des êtres humains et respectés en tant que tels. Mais au cours du temps, vous avez utilisé diverses méthodes pour parvenir à vos fins. Si vous en avez changé, c'est parce qu'il faut modifier les méthodes en fonction de la période et de ses conditions. L'une des conditions de la période actuelle, une condition dont nous sommes trop peu informés, c'est la liaison entre notre lutte et la lutte de libération des peuples du monde entier.

En Amérique, nous avons toujours cru que nous nous battions tout seuls ; c'est ce que la plupart des Afro-américains vous diront — ils vous diront que nous sommes une minorité. Parce que nous pensons être une minorité, nous nous battons comme une minorité. Nous nous battons comme si nous avions perdu d'avance. Nous nous battons comme si toutes les chances étaient contre nous. Si nous nous battons de cette façon-là, c'est uniquement parce que nous ne savons pas encore quelle place nous occupons dans l'ensemble. A force de manœuvres, on nous a fait abandonner une position dans laquelle nous étions en mesure de comprendre comment notre lutte s'intègre à l'ensemble. Il nous sera impossible, à vous et à moi, de savoir où nous en sommes tant que nous ne considérerons pas ce monde dans son ensemble. Pas seulement Harlem, New York, le Mississipi, l'Amérique — mais cette terre tout entière. Nous ne saurons pas où nous en sommes tant que nous ne saurons pas où en est l'Amérique. Vous ne saurez pas quelle est votre position en Amérique, tant que vous ne saurez pas quelle est la position de l'Amérique dans le monde. Nous ne saurons pas quel rôle nous jouons, vous et moi, dans ce contexte que nous appelons l'Amérique, tant que nons ne saurons pas quel rôle joue l'Amérique dans le contexte international.

Lorsque nous nous trouvons au cœur de l'Amérique et que nous considérons ce pays, il nous paraît grand, farouche et invincible. Mais oui ! et quand nous l'envisageons dans ce

contexte-là, nous venons à l'Amérique en mendiants, le chapeau à la main. Comme des Oncle Tom, des Tom du 20me siècle, mais des Oncle Tom quand même. Par contre, si nous comprenons ce qui se passe aujourd'hui sur cette terre et dans ce monde et que nous envisagions l'Amérique dans ce contexte, nous nous apercevons qu'elle n'est pas à ce point farouche ni à ce point invincible. Quand vous avez compris que l'Amérique n'est pas invincible, vous ne venez pas à elle de la même façon que si elle l'était.

En règle générale, la stratégie de l'Amérique a consisté jusqu'à présent à mettre tous nos dirigeants sous ses jupes, à les combler d'argent, d'honneurs, de louanges, à leur donner des consignes et à leur dire ce qu'ils doivent nous dire. Et ils nous disent toujours que nous sommes battus d'avance, que nous devons agir de façon non-violente et prudente si nous ne voulons pas être blessés ou anéantis. Mais nous ne marchons pas.

Tout d'abord, nous voulons savoir ce que nous sommes, comment nous sommes devenus ce que nous sommes, d'où nous sommes venus, comment nous en sommes venus, qui nous avons laissé derrière nous. Où les avons-nous laissés et que font-ils, là où nous vivions autrefois ? Cela, on ne nous l'a pas dit. On nous a transportés jusqu'ici et isolés — le plus drôle de toute cette histoire, c'est qu'on *nous* accuse d'introduire la « séparation » et l' « isolation ». Nul n'est plus isolé que vous et moi. Il n'est pas au monde de système qui s'entende mieux à séparer et isoler un peuple que ce système appelé démocratie ; nous en sommes, vous et moi, la meilleure preuve, le meilleur exemple qui soit. Nous avons été séparés des nôtres et voilà longtemps que nous vivons isolés ici.

Nous avons été isolés de façon si parfaite que nous ne savons même pas qu'il existe des hommes qui nous ressemblent. Quand nous en voyons, nous les considérons comme des étrangers, et quand nous voyons des gens qui ne nous ressemblent en rien, nous les appelons nos amis. C'est une honte. Cela vous montre ce que l'on a fait de nous. Oui, les nôtres — les nôtres viennent en Amérique, tout notre portrait, nos frères jumeaux ; nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau, et nous disons : « Voilà des étrangers. » Pourtant nous nous faisons casser la tête à essayer de nous coller avec des gens qui non seulement ne nous ressemblent pas, mais encore n'ont pas la même odeur que nous.

Cela vous montre l'importance des meetings que nous tenons le dimanche soir depuis deux ou trois semaines et que nous

tiendrons encore pendant quelques semaines. En fait, nous ne nous réunissons pas pour formuler un programme : on ne peut donner de programme aux gens tant qu'ils ne se rendent pas compte qu'il leur en faut un et tant qu'ils n'ont pas compris que tous les programmes qui existent actuellement ne sont pas de nature à donner des résultats tangibles. Ce que nous voulons faire à l'occasion de ces assemblées du dimanche soir, c'est étudier notre problème, l'analyser sans fin ni trêve, examiner ce que vous ne comprenez pas, afin que nous cherchions du moins à nous faire une idée plus précise de notre situation.

Pour moi, je suis d'avis que si l'on donne aux gens une compréhension parfaite de leur situation et de ses causes essentielles, ils créeront eux-mêmes leur programme ; quand les gens créent un programme, il y a de l'action. Quand ces « dirigeants » créent un programme, il n'y a pas d'action. On les voit seulement paraître lorsque les gens explosent : alors les dirigeants sont lancés dans la bagarre avec l'ordre de reprendre la situation en main. Montrez-moi un seul dirigeant qui ait jamais déclenché une explosion. Vous n'en trouverez pas un : au contraire, ils interviennent pour contenir l'explosion. Ils disent : « Pas de violence, surtout, agissez correctement. » Ils sont là pour ça : leur rôle consiste à nous retenir, vous et moi, à contenir la lutte, à la canaliser d'une certaine manière et à la garder toujours en main. Mais nous ne voulons pas, vous et moi, que qui que ce soit nous empêche de nous déchaîner. Nous voulons nous déchaîner. Nous voulons écraser tout ce qui nous barre la route et n'a rien à faire ici.

Notez bien que, dans ma dernière phrase, je n'ai pas seulement dit : « Nous voulons écraser tout ce qui nous barre la route. » J'ai dit : « Nous voulons écraser tout ce qui nous barre la route et n'a rien à faire ici. » Voyez-vous, j'ai dû vous dire tout ça parce que, lorsque vous prendrez votre journal, vous apprendrez que nous allons démolir tout le monde. Mais ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai dit : « Nous écraserons tout ce qui nous fait obstacle et n'a rien à faire ici. » C'est cela que je veux dire. Si l'obstacle n'a rien à faire ici, il mérite d'être écrasé. C'est ce que fait ce pays, ce pouvoir. Ce pays écrase tout ce qui lui barre la route. Il broie tout ce qui lui barre la route. Puisque nous sommes américains, à ce qu'on nous dit, eh bien ! nous agirons à l'américaine : nous écraserons tout ce qui nous fait obstacle.

Tel est le genre de doctrine que nous voulons répandre parmi les nôtres. Pas besoin de leur donner un programme — pas

encore. D'abord leur donner un sujet de réflexion. Si nous leur donnons un sujet de réflexion et que nous fassions prendre à leurs pensées l'orientation requise, ils perceront à jour la mascarade qui se poursuit en ce moment même. Ce n'est qu'un spectacle dont le script a été rédigé par d'autres que nous. Les noirs prendront ce script, et le déchireront en mille morceaux pour en écrire eux-mêmes un autre. On peut parier que vous ne jouez jamais un texte dont vous êtes l'auteur de la même façon qu'un texte écrit par un autre.

Ainsi, mes frères et mes sœurs, il est une chose que nous devons, vous et moi, comprendre ; c'est le rôle que jouent aujourd'hui dans les affaires internationales primo, le continent africain, secundo, les habitants de ce continent, tertio, ceux d'entre nous qui sont liés aux habitants de ce continent africain mais qui, par suite d'un accident survenu dans le cours de notre histoire, se trouvent aujourd'hui dans l'hémisphère occidental. Souvenez-vous toujours que si nous sommes dans l'hémisphère occidental, c'est dans d'autres conditions que le reste des habitants de cet hémisphère, car les autres sont tous venus ici volontairement. Tous ceux que vous rencontrez dans cette partie-ci du monde ont pris le bateau et sont venus ici volontairement : immigrants ou tout ce que vous voudrez, mais venus de leur plein gré. Ils n'ont vraiment pas de raison de se plaindre : ils ont eu ce qu'ils cherchaient. Mais nous, nous pouvons nous plaindre : nous ne sommes pas venus ici de notre plein gré, nous n'avions pas demandé à y venir. Nous avons été emmenés de force, contre notre gré, chargés de chaînes. Et, depuis lors, jamais les gens de ce pays n'ont montré par des actes qu'ils souhaitaient notre présence. Jamais. A aucun moment ils n'ont seulement essayé de prétendre que nous avions été amenés ici pour y devenir des citoyens. Eh bien, s'ils ne se donnent même pas cette peine, pourquoi devrions-nous le *prétendre* ?

Considérez ce qu'est aujourd'hui le continent africain et la position qu'il occupe sur cette terre, et vous comprendrez la raison du conflit qui oppose l'Est à l'Ouest. Auparavant le conflit se jouait entre l'Amérique, alliée à l'Occident, et la Russie, mais ils ont cessé de se combattre. Kennedy a transformé la Russie en satellite. Il a mis Khrouchtchev dans sa poche ; mais oui, il lui a fait perdre sa place. Maintenant cela se joue entre l'Amérique et la Chine. Dans le camp occidental, c'est l'Amérique qui occupe la première place. La plupart des

nations occidentales sont les satellites de l'Amérique. L'Angleterre en est un. Tous les autres pays sont des satellites, à l'exception, peut-être, de la France : la France veut satelliser l'Amérique. Nul ne sait de quoi demain sera fait. Lisez l'histoire et vous verrez qu'il est tombé des nations meilleures que celle-ci. La plupart des nations communistes d'Europe sont les satellites de la Russie. Mais en Asie, c'est la Chine qui constitue le centre du pouvoir.

Voyez les nations asiatiques : les unes sont communistes, les autres socialistes — de nos jours on ne trouve pas beaucoup de pays capitalistes là-bas. Les pays qui ont acquis leur indépendance se sont presque tous donné des régimes plus ou moins socialistes, et cela n'a rien d'accidentel. C'est aussi pourquoi je dis que, vous et moi, qui vivons en Amérique, qui voulons du travail, de meilleurs logements, une meilleure éducation, nous devrions, avant d'essayer de nous faire incorporer ou intégrer, ou désintégrer, dans le cadre de ce système capitaliste, regarder ce qui se passe là-bas et voir quel système les peuples libérés adoptent pour obtenir de meilleurs logements, une meilleure éducation, une meilleure nourriture et de meilleurs vêtements.

Il n'en est pas un qui adopte le système capitaliste, ils comprennent que ça leur est impossible. Pour diriger un système capitaliste, il faut une âme de vautour ; le capitaliste se nourrit du sang d'autrui. Montrez-moi le capitaliste, je vous montrerai le vampire. On ne peut être capitaliste qu'à la condition d'être un vampire. Le capitaliste doit aller chercher le sang ailleurs que chez lui, et c'est ce qu'il fait : il prend le sang d'autrui. Aussi, lorsque nous considérons le continent africain et le conflit qui oppose l'Est à l'Ouest, voyons-nous que les nations d'Afrique créent des systèmes socialistes afin de résoudre leurs problèmes.

L'autre soir, à l'Armory, Martin Luther King a tenu un propos que je juge très significatif. J'espère qu'il en a bien compris toute la portée. Il a dit qu'il avait visité certains pays scandinaves et qu'il n'y avait pas vu trace de pauvreté. Il n'y avait là-bas ni chômage, ni pauvreté. Chacun recevait une instruction correcte, chacun était décemment logé et recevait une part décente de tout ce dont on peut avoir besoin. Mais pourquoi King a-t-il déclaré que ces pays n'étaient pas comme les autres ?

Nous vivons dans le pays le plus riche du monde, et dans ce pays on trouve de la pauvreté, de mauvais logements, des tau-

dis, une éducation de qualité inférieure. Et nous sommes dans le pays le plus riche du monde. Si des pays pauvres parviennent à trouver une solution qui leur permet de supprimer le chômage, vous devriez cesser de courir manifester devant l'hôtel de ville et voir ce qu'ils font là-bas pour résoudre leurs problèmes. C'est pourquoi « l'homme » ne veut pas que nous portions nos regards au-delà de Harlem ou au-delà des côtes américaines. Tant que vous ne saurez pas ce qui se passe au-dehors, vous perdrez votre temps à affronter cet homme à l'intérieur. Je veux dire que ce n'est pas le capitalisme qui leur permet de résoudre leur problème. Ce n'est pas au capitalisme qu'ils ont recours, en Afrique et en Asie, pour résoudre leur problème. A nous de trouver quel est le système auquel ils ont recours pour en finir avec la pauvreté et avec tout ce qui caractérise une société qui ne fonctionne plus.

L'Afrique occupe une position stratégique, géographiquement, elle est située entre l'Est et l'Ouest, elle est le plus important enjeu du conflit qui oppose l'Est et l'Ouest. On ne peut se rendre à l'Est, ni de l'Est à l'Ouest, sans passer par l'Afrique. Elle se trouve sise au beau milieu, nichée entre l'Asie et l'Europe, à portée de l'une et de l'autre. Les ressources naturelles nécessaires à l'Europe ne peuvent venir d'Asie en Europe qu'en contournant l'Afrique, ou en la survolant, ou en passant par le Canal de Suez, qui se trouve à la pointe de l'Afrique. Elle peut priver l'Europe de pain. Elle peut la condamner au sommeil du jour au lendemain, comme ça. Parce qu'elle est en mesure de le faire ; le continent africain est en mesure de le faire. Mais on veut nous faire croire que l'Afrique est une jungle sans aucune valeur et sans la moindre importance. Parce qu'on sait que, si vous conceviez toute la valeur qu'a l'Afrique, vous comprendriez pourquoi ils sont là-bas en ce moment, occupés à tuer les nôtres, que ce n'est pas pour des motifs ou des raisons d'humanité.

Donc le continent africain est important du fait de son climat tropical. La végétation y est si dense que vous pourriez, à condition d'utiliser des techniques agricoles modernes, transformer n'importe quel secteur de l'Afrique de telle façon qu'il deviendrait à lui seul le grenier du monde. Il n'est pour ainsi dire pas un pays d'Afrique qui ne soit capable de nourrir tout le continent, à condition de disposer de techniciens compétents qui le fassent bénéficier des méthodes de l'agriculture moderne. L'Afrique est riche. Une jungle, c'est tout simplement une zone

de végétation dense — le sol y est si riche et le climat si bon que tout y pousse, et pas seulement pendant la saison, mais tout le temps. La saison dure toute l'année. Autrement dit, on peut y cultiver de tout, y produire de tout.

A la richesse de l'Afrique et à la position stratégique qu'elle occupe géographiquement s'ajoute l'existence du canal de Suez et du détroit de Gibraltar. Ces deux étroits passages peuvent isoler l'Europe de tout ce dont elle a besoin. Tout le pétrole qui fait marcher l'Europe traverse le canal de Suez, puis la Méditerranée, jusqu'à des pays tels que la Grèce, l'Italie, l'Espagne du Sud et la France, et vient même jusqu'ici, ou bien passe le détroit de Gibraltar et gagne l'Angleterre. Il le leur faut. Il leur faut l'accès au canal de Suez. Lorsque Nasser s'est emparé du canal, ils ont failli mourir, en Europe. Ils étaient morts de peur — et pourquoi ? Parce que l'Egypte fait partie de l'Afrique, parce que, plus précisément, l'Egypte fait partie à la fois de l'Afrique et de l'Asie. ...

Avant le creusement du canal de Suez, cela ne faisait qu'un ; il était vraiment impossible de distinguer l'Afrique de l'Asie. Elles ne faisaient qu'un. La saisie du canal par le président Nasser, cela voulait dire qu'enfin le canal de Suez se trouvait totalement placé sous la juridiction d'une nation africaine et que, pour survivre, les autres nations devraient en passer par cette nation africaine, si elles ne voulaient pas être coupées de leur pétrole et de leurs autres sources d'approvisionnement. Cela eut un effet immédiat sur l'attitude et sur les mesures économiques des Européens : ils cherchèrent de nouvelles méthodes et de nouvelles routes d'approvisionnement.

Si le continent africain a tant d'importance, c'est également à cause de son or. On y trouve quelques-uns des plus importants gisements d'or et de diamants du monde. Non seulement les diamants que l'on se met au doigt et que l'on s'accroche à l'oreille, mais aussi les diamants industriels, ceux dont on a besoin pour fabriquer les machines — il y a des machines qui ne peuvent ni fonctionner ni tourner sans ces diamants. Ces diamants industriels jouent un rôle très important dans toute l'industrialisation des nations européennes : sans eux, l'industrie de ces nations s'effondrerait.

Ce que nous connaissons en général, vous et moi, ce sont les diamants qui ornent les bagues, parce que ce sont les seuls qui soient à notre portée ou les seuls qui nous viennent à l'esprit. Nous ne concevons pas de diamants destinés à d'autres usages.

Il n'y a pas que des diamants en Afrique, mais aussi du

cobalt. Le cobalt est actuellement l'un des plus précieux minerais du monde, et je pense que l'Afrique est l'un des rares endroits où l'on en trouve. On l'emploie pour le traitement du cancer et pour la recherche nucléaire dont vous avez tant entendu parler. C'est précisément le continent africain qui recèle les plus importants dépôts de cobalt et d'uranium. C'est cela qui intéresse « l'homme ». Ce qu'il veut, l' « homme », c'est vous tenir occupés ici avec une tasse de café, pendant que, sur votre continent d'origine, il s'empare de minerais si précieux qu'ils font courir le monde entier. Et pendant ce temps-là, vous et moi, nous faisons des marches dans ce pays, des marches pour avoir le droit de boire un café — en compagnie d'un raciste.

L'Afrique est l'une des principales sources de fer, de bauxite, de bois et même de pétrole, toutes choses dont l'industrie occidentale a besoin pour survivre. Les industriels occidentaux ont besoin de toutes ces ressources naturelles pour maintenir le rythme de leur activité industrielle. Vous nous demandez si nous pouvons faire la preuve de ce que nous avançons ? La réponse est oui. Vous savez que la France a perdu ses possessions d'Afrique occidentale, que la Belgique a perdu le Congo, que l'Angleterre a perdu le Nigeria, le Ghana et quelques autres régions anglophones ; la France a également perdu l'Algérie, ou plutôt les Algériens lui ont repris l'Algérie.

Dès que ces puissances européennes ont eu perdu leurs possessions africaines, la Belgique a subi une crise économique — l'année même où elle relâchait le Congo. La Belgique a dû réorganiser toute son économie et revoir ses méthodes économiques, parce qu'elle n'avait plus en sa possession la source dont elle tirait la plupart de ses matières premières — des matières premières qu'elle avait presque pour rien, pour ainsi dire sans frais d'achat ou de production. Lorsqu'elle n'a plus été en mesure d'accéder à ces matières premières gratuites, son économie s'en est ressentie. Il en a été de même pour l'économie de la France, pour celle de la Grande-Bretagne. Les choses en sont venues au point où ces pays européens ont dû s'associer pour créer le Marché commun. Auparavant, il n'avait jamais été question de marché commun européen.

Le Congo, porte de l'Afrique du Sud-Ouest, de la Rhodésie du Sud, du Basutoland, du Swaziland et de l'Afrique du Sud, occupe sur le continent africain une position géographique d'une telle importance stratégique que si ce pays devait tomber aux mains de véritables nationalistes africains bon teint, il serait possible à des soldats africains de s'entraîner sur son

territoire en vue d'envahir l'Angola. L'invasion de l'Angola, c'est la conquête assurée, car il y a là-bas plus d'Africains que de Portugais, et ces derniers ne pourraient plus maintenir le pays sous leur domination. Si le Congo passait en de bonnes mains, pas dans celles de Tshombé, l'Angola tomberait, et la Rhodésie du Sud, et l'Afrique du Sud-Ouest, et l'Afrique du Sud. C'est seulement à cette condition qu'elles tomberaient.

La chute de ces pays voudrait dire que la source de matières premières, les ressources naturelles, quelques-uns des plus riches dépôts de minerais du monde, échapperaient à l'économie européenne. Sans liberté d'accès à cette source, l'économie de l'Europe ne vaudrait pas un sou. Tous vos pays européens n'auraient pas plus d'importance que, par exemple, la Norvège, un pays qui est très bien pour les Norvégiens, mais n'a pas d'influence au-delà de ses frontières. La Norvège n'est que l'un des pays coincés dans la partie Nord de l'Europe, tout comme la Suède et quelques autres. Chacun des pays d'Europe aurait tout aussi peu d'importance que le plus insignifiant de tous les pays d'Europe, si l'Europe perdait le reste de l'Afrique. Car la partie de l'Afrique qui est encore colonisée continue de soutenir l'économie européenne. Si cette économie devait s'effondrer davantage, cela liquiderait certainement l'économie américaine. L'économie américaine ne peut jamais être plus forte que l'économie européenne, car toutes deux ne font qu'une seule et même économie. Les deux économies sont sœurs.

Je vous dis tout cela parce qu'il faut que nous comprenions, vous et moi, quelle est l'importance de l'enjeu. Vous ne pouvez comprendre ce qui se passe dans le Mississipi si vous ne comprenez pas ce qui se passe au Congo. Vous ne pouvez vous intéresser pour de bon à ce qui se passe dans le Mississipi si vous ne vous intéressez pas à ce qui se passe au Congo. Mississipi, Congo, c'est la même chose. Les mêmes intérêts y sont en jeu. On y trouve les mêmes camps, les mêmes complots s'y trament. L'enjeu est le même : il n'y a pas la moindre différence.

Le continent américain et le continent européen s'effraient également de voir l'Afrique tenter de s'industrialiser. L'Egypte est l'un des pays les plus industrialisés d'Afrique. Elle disposait jusqu'à présent de ressources énergétiques restreintes, mais elle est en train de construire un barrage en Haute Egypte, là où vivent les Egyptiens noirs. J'y suis allé, j'ai pris des photos — je vous présenterai quelques films, sans doute le premier dimanche de janvier, dans quinze jours d'ici. Le barrage d'As-

souan, voilà quelque chose que tout le monde devrait voir. On le construit sur le cours du Nil, au cœur du désert, au milieu des montagnes. L'un des faits les plus frappants en ce qui concerne cette entreprise, ce ne sont pas tant ses aspects techniques, qui tiennent pourtant du miracle, que ses aspects humains.

Passe encore de construire un barrage dans une région où il y a déjà de la végétation. Mais ce barrage-ci est construit dans une zone dépourvue de végétation. Une fois le fleuve endigué, il se formera, au centre du désert, un lac dont la présence créera un cycle des eaux — pluie, nuages, etc. — et transformera le désert en un lieu de civilisation, en une vallée très fertile. Pour créer ce lac artificiel, grâce à ce barrage, il a fallu livrer aux eaux les habitations des Nubiens — des hommes qui nous ressemblent et qui vivent là depuis des milliers d'années. Il a fallu les expatrier, leur faire quitter l'endroit où ils vivaient depuis des milliers d'années pour les installer dans une autre région.

A elle seule, cette opération suffirait, si vous pouviez en observer tous les aspects, à vous frapper de stupeur. Pour la réaliser, il fallait emmener un peuple d'un lieu pour l'établir ailleurs. Ils vivaient jusque-là dans un région livrée à l'archaïsme. Leurs méthodes, leurs coutumes, leurs habitations avaient des milliers d'années d'âge. Mais du jour au lendemain, ces gens qui vivaient dans un passé si reculé, ont été emmenés dans des villes neuves, construites par les soins du gouvernement. Dans des villes modernes, avec des écoles modernes, des habitations modernes, et des hôpitaux modernes. Si vous allez visiter ces villes nouvelles que sont les villages nubiens, la mosquée sera toujours la première chose que vous verrez. Leur religion est l'Islam ; ils sont musulmans.

Le gouvernement égyptien, le gouvernement révolutionnaire, est né d'une révolution qui, à la différence de la plupart des autres, est l'une des rares à s'être faite sans dépréciation de la religion. Dans la plupart des révolutions, le rôle de la religion est immédiatement minimisé. En définitive, la révolution y perd quelque chose. Toujours. Mais le fait est que la révolution égyptienne n'a jamais nié l'importance de la religion. Dans ces villes nouvelles, ils construisent la mosquée en premier, afin que l'homme puisse pratiquer sa religion. Puis ils bâtissent des écoles, afin que l'homme reçoive un enseignement gratuit, et enfin ils bâtissent des hôpitaux. Ils pensent que la religion permet à l'homme de conserver son équilibre spirituel

et moral et que chacun doit en outre recevoir la meilleure éducation possible et des soins médicaux gratuits.

Ces villages nouveaux reflètent dans son intégrité le motif qui est à la base de la révolution égyptienne. Cela m'a paru très intéressant. J'ai passé là-bas deux mois pendant lesquels j'ai pu étudier cette révolution. C'est une révolution équilibrée. Je suis pour la révolution, mais elle doit toujours faire quelque chose pour l'homme et préserver son équilibre. Vous ne trouverez personne qui soit plus révolutionnaire que ceux d'Egypte ; ils sont révolutionnaires, ils sont engagés dans toutes les révolutions qui se déroulent actuellement sur le continent africain.

Le barrage d'Assouan permet d'accroître suffisamment les ressources énergétiques de ce pays africain pour qu'il soit possible d'en pousser ou d'en accélérer l'industrialisation. Le développement de l'industrialisation, cela veut dire que l'Egypte peut fabriquer elle-même ses voitures, ses tracteurs, ses outils, ses machines et un tas d'autres choses encore. Ce n'est pas seulement le cas de l'Egypte, mais également celui du Ghana. Le Ghana construit actuellement sur le fleuve Volta, un barrage, le grand barrage de la Volta, afin d'accroître son potentiel énergétique de façon à pouvoir lui aussi développer sa production industrielle.

Que signifie le fait que ces nations africaines se mettent en mesure d'accroître leurs ressources énergétiques et de s'industrialiser ? Cela signifie que si ces pays constituent actuellement un marché pour les marchandises et les produits finis de l'Amérique, ainsi que pour les produits finis de l'Europe, une fois qu'ils seront à même de fabriquer eux-mêmes des produits finis, leurs produits leur reviendront moins cher, parce que ce sont leurs matières premières qui sont incorporées dans les produits finis. A présent les matières premières sont enlevées d'Afrique et transportées par mer jusqu'en Europe, où elles vont alimenter les machines et créer des emplois pour les Européens, puis elles font le parcours en sens inverse pour être revendues aux Africains sous forme de produits finis. Mais lorsque les nations africaines seront industrialisées, elles pourront prendre leurs propres produits, les mettre dans les machines et leur donner la finition qu'elles voudront, ce qui leur permettra de vivre à meilleur marché. Le système sera tout entier caractérisé par un haut niveau de vie, mais un niveau moins coûteux.

Ce niveau de vie constituera automatiquement une menace pour le niveau de vie en Europe parce que le marché des pays

européens s'en trouvera réduit d'autant. Les fabriques européennes ne peuvent produire que si elles ont un débouché où écouler leurs produits. Les fabriques américaines ne peuvent produire que si elles ont un débouché où écouler leurs produits. C'est pour cette raison que les nations d'Europe ont jusqu'à présent empêché les nations d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie de devenir des puissances industrielles. Elles réservent à l'Europe et à l'Amérique les machines et la capacité de produire et de manufacturer, ce qui met l'Amérique et les Européens en mesure de dominer l'économie de toutes les autres nations et de les réduire à un bas niveau de vie.

Ces nations commencent à s'apercevoir de cela. Les habitants de l'Afrique, de l'Amérique latine et de l'Asie s'en rendent compte. Aussi, lorsqu'ils parlent de liberté, ne pensent-ils pas à la liberté de prendre un café en compagnie d'un raciste. Non, pour eux, il s'agit de se mettre en mesure de se nourrir, de se vêtir par leurs propres moyens et de pourvoir eux-mêmes à tout ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. C'est dans ce sens que nous devons, vous et moi, comprendre la révolution mondiale qui se fait en ce moment même.

Si vous comprenez le motif de cette révolution mondiale, ce qui pousse l'Africain et ce qui pousse l'Asiatique, vous serez vous aussi entraînés dans le même sens. Vous vous battrez pour quelque chose de réel. L'homme qui réside dans le quartier des affaires sait la différence qu'il y a entre le combat que vous menez pour un objectif réel et celui que vous menez pour un objectif sans rien de réel. Tant que vous en restez à lui demander un café, il n'a pas à s'inquiéter à votre sujet ; il peut vous envoyer au Brésil. Mais ces barrages que l'on construit en différents points de leur continent mettent les nations africaines en mesure d'accroître leur puissance, de développer leur industrie, ainsi que de pourvoir à leurs propres besoins et de se suffire à elles-mêmes.

Dans le même ordre d'idées : autrefois, c'était la banque internationale dominée par les Européens, encore eux, et qui recevait ses consignes d'Europe, qui fournissait aux nations d'Afrique et d'Asie les fonds dont elles avaient besoin pour la plupart de leurs entreprises de modernisation des régions sous-développées. Mais aujourd'hui les nations d'Afrique s'entendent pour fonder leur propre banque, la Banque d'Afrique. J'aimerais avoir plus présents à l'esprit tous les détails sur ce point, mais toujours est-il que, pendant mon séjour au Nigeria, se tenait à Lagos une

conférence à laquelle participaient les banquiers africains, les pays africains ; l'O.U.A. avait décidé, ce qui est le fait le plus favorable de toute l'histoire de l'Afrique, d'inclure dans son programme la mission d'amener toutes les nations africaines à associer leurs efforts en vue de créer une banque africaine, afin qu'il y eût dans la structure interne de l'Afrique une banque intérieure à laquelle les pays sous-développés d'Afrique pourraient demander de l'aide pour financer les entreprises susceptibles de profiter à l'ensemble du continent. ...

Politiquement, l'Afrique en tant que continent, le peuple africain en tant que peuple, compte plus de représentants à l'O.N.U. que tout autre continent. Politiquement, ce sont les Africains qui détiennent la position la plus stratégique et la plus forte dans toutes les conférences internationales. De nos jours, la puissance est une affaire internationale, le véritable pouvoir n'est pas une affaire locale. Le seul type de pouvoir qui soit capable de nous aider, vous et moi, est un pouvoir international et non pas un pouvoir local. Si un pouvoir local est un pouvoir réel, c'est seulement qu'il est reflet ou partie intégrante de ce pouvoir international. Si vous croyez détenir un pouvoir et que ce pouvoir ne soit pas lié en quelque façon au pouvoir international, eh bien, mon frère, ne prenez pas trop de risques.

Si la base de votre pouvoir se trouve uniquement dans ce pays, laissez tomber. Vous ne parviendrez pas à établir ici l'assise de votre pouvoir. Il faut que cette assise soit au milieu de vos frères et de vos sœurs. Il faut qu'elle soit au milieu de gens qui aient quelque chose en commun avec vous. Il faut qu'il y ait une certaine identité culturelle, un certain rapport entre vous et le fondement de votre pouvoir. Etablir dans ce pays le fondement de votre pouvoir, c'est l'établir en un lieu où il n'existe pas le moindre rapport entre vous et ce sur quoi vous bâtissez. Il faut que cette base se trouve ailleurs. Vous pouvez agir dans ce pays, mais vous feriez mieux d'établir votre base ailleurs. Ne la mettez pas dans les mains de cet homme-là. Aucune organisation ne peut être efficace si sa base se trouve ici. Si la base se trouve ici, rien de ce que vous entreprendrez ne sera efficace. La base de votre action et de mon action doit être dans notre pays, et l'Amérique n'est pas notre pays.

Lorsque nous voyons qu'à l'échelon international les nations africaines comptent le plus grand nombre de représentants et que leur continent est plus fort que tous les autres, nous serions fous, vous et moi, de nous rallier au bloc des puissances occi-

dentales. Ce serait folie, ce serait en fait trahir notre propre cause, que de refuser ou de craindre de faire cause commune avec des hommes auxquels tant de choses nous unissent. Si ces gens n'avaient rien à nous offrir, s'ils ne pouvaient rien faire pour notre bien, vous seriez en droit d'agir ainsi, en dépit de la ressemblance qui existe entre eux et nous ; s'ils ne pouvaient nous être d'aucune aide, vous auriez le droit d'agir ainsi. Mais lorsqu'il existe des hommes tout pareils à vous, et que vous vous faites casser la figure en prime, si vous retardez le moment de faire cause commune avec eux, si vous êtes réticents ou hésitants, eh bien ! il faut que vous vous fassiez casser la figure. Mais oui, dans ce cas, vous avez bien gagné tous les coups que vous prenez.

Les représentants de l'Afrique constituent, avec les Asiatiques et les Arabes, un bloc auquel il est pour ainsi dire impossible à qui que ce soit de s'opposer. C'est ce bloc qui a lancé parmi les peuples opprimés de ce monde le mouvement pour une véritable indépendance. C'est à Bandoeng que ce bloc s'est réuni pour la première fois. ...

Un fait vous montrera la puissance de ce bloc, les résultats qu'il a obtenus, et la conscience qu'en ont les Européens : pendant mon séjour sur le continent africain, j'ai remarqué, entre autres choses, que vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on s'efforce, en Afrique orientale, de monter les Africains contre les Asiatiques, en Afrique occidentale, de monter les Africains contre les Arabes, et là où il n'y a ni Asiatiques ni Arabes, de monter les Africains musulmans contre les Africains chrétiens. Quand on étudie ce phénomène sur place, on constate qu'il n'est en rien le fait des indigènes, que cette situation propice à la division ne tient pas aux Africains eux-mêmes. Mais on comprend que la puissance des peuples opprimés de couleur noire, basanée, rouge et jaune est née à la conférence de Bandoeng, au cours de laquelle se sont coalisés les Arabes, les Asiatiques et les Africains, et l'on voit quelle pression ces peuples ont pu exercer sur l'oppresseur depuis cette époque.

Ainsi les Européens sont très habilement entrés dans la danse. Lorsque vous parcourez aujourd'hui le continent, vous constatez que l'Africain d'Afrique orientale en a par-dessus la tête de l'Asiatique — la division s'installe. En Afrique occidentale, l'Africain en a par-dessus la tête de l'Arabe — la division s'installe. Là où l'ingénieux oppresseur, cet oppresseur d'une ingéniosité diabolique, ne trouve pas d'Asiatique ni d'Arabe contre

qui monter l'Africain, il joue l'Africain musulman contre l'Africain chrétien. Ou encore celui qui croit à la religion contre celui qui n'y croit pas. Mais ses manœuvres ont surtout pour effet de créer encore et toujours une division destinée à empêcher l'Africain, l'Arabe et l'Asiatique de se retourner contre lui.

Il fait de même en Guyane anglaise. Il a dressé les Guyanais noirs contre les « Indiens ». Il a provoqué la guerre entre eux. Ils ne se combattaient pas du temps où les Britanniques exerçaient tout le pouvoir en Guyane. Notez bien cela : tant que le pays était une colonie d'ancien style, pas de querelle. Mais dès qu'il est question du départ des Britanniques, voilà que le noir se met à faire la guerre au rouge. Pourquoi ? Ce n'est pas une coïncidence. S'ils ne se combattaient pas auparavant, ils n'ont pas de raison de le faire aujourd'hui. Ils n'ont pas la moindre raison de se combattre. Mais leur querelle permet à « l'homme » de se maintenir au sommet de la pyramide. Il s'y maintient parce qu'il parvient à monter les uns contre les autres.

Et ici, à Harlem, il fait de même avec nous, à longueur de journée. J'écoutais la radio l'autre soir : toutes les heures, ils annonçaient que James Farmer, dirigeant du *C.O.R.E.*, partait visiter l'Afrique, l'Egypte et Israël ; ils ajoutaient qu'il s'y rendait pour dénoncer les déclarations mensongères faites par le dirigeant nationaliste noir Malcolm X pendant son séjour là-bas. Si l'on ne m'avait pas déjà fait le coup, ma première réaction aurait été d'accabler Farmer d'injures. Mais je lui ai téléphoné aujourd'hui et il m'a dit qu'il n'était pas au courant. Pourquoi ces gens-là agissent-ils ainsi ? Pour nous pousser à nous combattre les uns les autres. Tant que nous nous en prenons les uns aux autres, nous ne sommes pas à même d'attaquer l'homme auquel il faudrait commencer par s'en prendre. Vous me suivez ? Une fois que nous avons compris la stratégie dont ils usent à l'échelle internationale, nous sommes à même de mieux comprendre celle dont ils usent à l'échelle nationale et à l'échelle locale.

Enfin, je voudrais vous parler de la position politique de l'Afrique, telle que je la comprends. La politique africaine, c'est, pour la résumer en quelques mots, la neutralité positive, le non-alignement. Les pays africains ne prennent parti ni pour l'un ni pour l'autre. L'Afrique est pour les Africains. Les Africains sont pour les Africains. La politique des Etats africains indépendants, en gros, c'est la neutralité positive, le non-aligne-

ment. Le cas de l'Egypte illustre bien cette politique : elle fait des emprunts à l'Est et à l'Ouest sans prendre parti pour aucun des deux. Nasser a pris de la Russie tout ce qu'elle pouvait lui donner, puis il a mis tous les communistes en prison. Ce qui ne veut pas dire qu'à mon avis l'emprisonnement des communistes était une nécessité. Car le communiste est un homme, tout comme le capitaliste ou le socialiste. Puisqu'ils sont tous des hommes, pourquoi seraient-ils mis en prison, à moins d'avoir commis un délit ? Si c'est un délit que d'être communiste, ou capitaliste, ou socialiste, il faut commencer par se demander lequel de ces systèmes est le plus coupable. Lorsque vous y aurez réfléchi, vous ne vous hâterez pas de dire qui doit être emprisonné.

Je n'ai cité cet exemple que pour vous montrer ce que signifie le terme de neutralité positive. Si vous tenez à nous aider, faites-le, mais nous ne nous rangeons pas à vos côtés pour autant ; si vous voulez contribuer à notre développement, faites-le, mais cela ne signifie pas que nous sommes avec ou contre vous. Nous sommes neutres. Nous sommes pour nous. Tout ce qui est bon pour nous, voilà ce qui nous intéresse. Cela ne veut pas dire que nous sommes contre vous, mais bien que nous sommes pour nous.

Voilà ce qu'il faut que nous apprenions, vous et moi. Nous devons apprendre le neutralité positive. Nous devons apprendre le non-alignement. Si nous étudions un jour la science du non-alignement, vous constaterez qu'il y a dans le non-alignement plus de force que dans l'alignement. Dans ce pays, il vous est impossible de vous aligner — sur aucun des deux partis. Quel que soit le parti que vous soutenez, vous allez au suicide. Car les deux partis sont aussi criminels l'un que l'autre. Tous deux sont responsables du crime que constitue votre condition actuelle. Si bien que vous ne pouvez vous aligner sur aucun parti.

Ce qui est possible, c'est de vous faire inscrire sur les listes électorales, de façon à détenir un pouvoir — un potentiel politique. Vous assurer un potentiel politique par l'inscription sur les listes, c'est charger votre fusil. Mais le fait que votre fusil soit chargé ne veut pas dire que vous deviez tirer tant que vous n'avez pas aperçu de cible avantageuse pour vous. Si vous voulez un canard, ne tirez pas en voyant un ours, attendez que passe un canard. Si vous voulez un ours, ne tirez pas en voyant un canard, attendez que passe un ours. Attendez de voir ce que vous cherchez — et puis ajustez et tirez !

On nous dit : « Faites-vous inscrire et votez ! » Non, ce n'est pas « se faire inscrire et voter » qu'il faut, mais se faire inscire tout court ! C'est cela qui est intelligent. N'allez pas vous faire inscrire et voter — vous pouvez voter pour un homme de paille, pour un escroc, pour un personnage qui pourrait chercher à vous exploiter. « Se faire inscrire », c'est être en mesure d'engager une action politique à tout moment, en tout lieu et de toute manière avantageuse pour vous et moi, être en mesure de tirer profit de notre position. Nous pourrons alors nous faire respecter et reconnaître. Mais si, une fois inscrit, vous voulez être démocrate ou républicain, vous vous alignez. Une fois aligné, vous n'avez pas le moindre pouvoir de négociation. Nous avons un programme, que nous présenterons bientôt, dans lequel nous prévoyons, entre autres, de faire inscrire le plus grand nombre possible des nôtres. Mais il se feront inscrire comme indépendants. De ce fait, nous pourrons faire tout le nécessaire en tous lieux et à tout moment. Vous me comprenez.

Pour conclure, je vous dirai que nous avons ici une dame à laquelle je tiens à vous présenter et qui est, à mon avis, l'un des meilleurs combattants de la liberté qui soit actuellement en Amérique. Elle vient du Mississipi, et rien que pour vivre là-bas, il faut déjà être un combattant de la liberté. Il faut l'être pour vivre où que ce soit dans ce pays, mais tout spécialement pour vivre dans le Mississipi. Là-bas, cette femme s'est battue en première ligne. Nous avons participé ensemble à un programme de télévision cet après-midi, elle et moi. ...

Ainsi que je l'ai dit aujourd'hui — vous le lirez probablement dans le journal de demain, mais grossi, déformé, cité hors du contexte — ce qu'il nous faut, dans ce pays (j'y crois de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme), c'est un mouvement Mau-Mau du même genre que celui qui existait au Kenya. N'ayez pas honte des Mau-Mau. Il ne faut pas en avoir honte, il faut en être fier. Nos frères Mau-Mau étaient des combattants de la liberté. Et pas seulement nos frères ; il y avait aussi des femmes dans leurs rangs. J'en ai rencontré beaucoup. Ils sont de braves gens. Ils vous serrent dans leurs bras, ils vous embrassent — ils sont heureux de vous voir. S'ils étaient ici, ils règleraient notre problème en deux temps trois mouvements.

J'ai eu l'occasion de lire une histoire dont des Mau-Mau ont confirmé la véracité : un jour, quelqu'un demande à un groupe de gens combien d'entre eux voulaient la liberté. Tous lèvent la

main. Et ils étaient bien trois cents. On leur demande ensuite : « Combien d'entre vous sont-ils prêts à tuer quiconque vous barre la route de la liberté ? » Une cinquantaine de personnes lèvent la main. On leur dit alors de se lever et de se placer d'un côté. Il en restait donc 250, assis, qui voulaient la liberté mais n'étaient pas prêts à tuer pour l'obtenir. On dit aux cinquante qui étaient debout : « Vous voulez être libres et vous vous êtes déclarés prêts à tuer quiconque vous barrerait la route de la liberté. Vous voyez ces 250 personnes ? C'est eux qu'il faut tuer les premiers. Parmi eux se trouvent vos propres frères et sœurs, vos pères et mères. Mais ce sont eux qui vous barrent la route de la liberté. Ils ont peur de faire tout le nécessaire pour l'obtenir et ils vous empêcheront de le faire vous-mêmes. Débarrassez-vous d'eux et la liberté viendra naturellement. »

Je suis pour. C'était cela, l'apprentissage des Mau-Mau. Les Mau-Mau comprenaient que le seul obstacle à l'indépendance de l'Africain du Kenya était un autre Africain. Et ils ont descendu tous ces *Tom,* un à un. Un à un, on retrouvait ces *Oncle Tom* africains morts sur le bord de la route. Aujourd'hui le Kenya est libre. Les blancs ne s'en sont même pas mêlés — ils sont restés en dehors du coup. Il se passera la même chose ici. Ils sont trop nombreux, ceux des nôtres qui nous barrent la route. Ils en demandent trop. Ils veulent qu'on les considère comme d'honorables *Oncle Tom*. Ils veulent que l'homme blanc les tienne pour des gens conscients de leurs responsabilités. Ils ne veulent pas qu'il les tienne pour des extrémistes, des adeptes de la violence, enfin pour des éléments irresponsables. Il leur faut une bonne réputation. Nul de ceux qui veulent avoir bonne réputation ne sera jamais libre. Ce genre de réputation ne vous donne pas la liberté. Il faut tenir quelque chose à la main et dire : « Ce sera toi ou ce sera moi, mais l'un de nous deux y restera. » Je vous assure qu'alors « l'homme » vous donnera votre liberté. Il dira : « Mais, c'est qu'il le ferait ! » J'ai dit qu'il fallait tenir quelque chose à la main — je ne préciserai pas ce que j'entends par là. Ce n'est pas à une banane que je pense.

Ce soir, nous avons l'honneur d'accueillir non seulement un combattant de la liberté, mais aussi des chanteurs qui sont passés avec nous à la télévision aujourd'hui — je pense qu'ils sont tous là ; je leur ai demandé de venir se joindre à nous ce soir parce qu'ils ont chanté un chant qui m'a tout simplement stupéfié. Je ne suis pas de ceux qui aiment chanter « *We shall overcome* ». Je ne pense tout simplement pas que nous triom-

pherons en chantant. Si vous vous procurez un 45 et que vous chantiez « *We shall overcome* », je suis avec vous. Mais je ne suis pas d'accord pour chanter si l'on ne dit pas en même temps où trouver quelque chose qu'on puisse utiliser une fois le chant terminé. Peut-être pensez-vous que mes propos risquent de m'attirer des ennuis, mais, mes frères, des ennuis, j'en ai eu au berceau. Je ne m'en soucie même pas. Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse, c'est la liberté — par tous les moyens. Ecoutons à présent la plus grande combattante de la liberté qui soit dans ce pays. ...

(Mme Hamer parle.)

. . . .

Vous comprenez à présent pourquoi la situation est difficile dans le Mississipi. J'espère que nos frères, en particulier ceux de Harlem, ont très bien, très attentivement écouté celle que j'ai appelée l'un des plus courageux combattants de la liberté qui soit dans ce pays. Il n'est pas nécessaire d'être un homme pour se battre pour la liberté. Il suffit d'être intelligent. L'intelligence vous donne automatiquement un tel désir de liberté que vous ferez tout pour l'avoir, par tous les moyens. Je veux que Mme Hamer sache que s'il y a quoi que ce soit que nous puissions faire pour venir en aide à ceux du Mississipi, nous nous tenons à leur disposition. Voici une chose que nous vous fournirons certainement, car c'est à mon avis la seule aide véritable que vous puissiez recevoir là-bas : vous pouvez faire savoir à ces porteurs de cagoules que dorénavant, lorsqu'ils se mettront à tuer des noirs innocents, nous pensons qu'il faut leur répondre du tac au tac.

Si, en rentrant chez moi, je trouvais l'une de mes fillettes avec la jambe en sang et que ma femme me dît que l'enfant a été mordue par un serpent, je partirais à la recherche de ce serpent. Si je le trouvais, je ne prendrais pas nécessairement le temps de regarder s'il a du sang sur les crochets. En ce qui me concerne, un serpent est un serpent. Par conséquent, si les serpents ne veulent pas qu'on leur donne la chasse à tous sans discrimination, je leur conseille de s'entendre pour nettoyer leur maison reptilienne. S'ils ne veulent pas que l'on aille leur couper la tête à tous sans discrimination, je leur conseille de tenir leur maison en ordre. Je crois que vous comprenez bien ce que je suis en train de vous dire. Les serpents qui ont massacré nos trois frères là-bas étaient au nombre de 21. Cela fait 21 serpents.

Dans aucune société il n'existe de loi qui réprime quiconque couperait la tête à ces serpents-là. Croyez-moi, le monde entier vous rendrait honneur, il rendrait honneur à quiconque ferait ce que le gouvernement fédéral s'est refusé à faire. ...

Nous devons leur faire savoir que nous pensons qu'il faut les servir selon leurs mérites. Dans tout le pays, en ce moment même, des frères, un grand nombre de nos frères partagent mon sentiment. J'ai même rencontré des étudiants blancs qui le partagent. Quand ils me disent qu'ils sont libéraux, je leur réponds : « Bravo ! Allez donc me chercher la tête de l'un de ces serpents. » Je le pense sincèrement. Je crois qu'il existe un grand nombre de blancs sincères, surtout chez les étudiants. Ils ne savent simplement pas de quelle façon démontrer leur sincérité. Ils croient la démontrer en descendant là-bas pour inciter les nôtres à la non-violence. Ce n'est pas cela qu'il faut faire. Puisqu'ils sont blancs, il leur est plus facile qu'à nous de s'approcher des racistes. Ils peuvent se couvrir d'un drap et pénétrer dans leur camp avec tous les autres.

Je vais vous dire comment vous y prendre, si vous êtes libéral. Procurez-vous un drap, sous lequel vous glisserez un objet dont vous sachiez vous servir, pénétrez dans le camp raciste avec les autres porteurs de cagoule et montrez jusqu'où va votre libéralisme. Je reviendrai vous serrer la main à longueur de journée. Je vous ferai visiter Harlem, et je dirai à tous quel brave blanc vous êtes. Parce que vous l'aurez prouvé. Mais je ne veux pas entendre parler des libéraux non-violents. Cela ne veut pas dire qu'il faille être violent, mais qu'on ne peut être non-violent. ...

(Malcolm X présente les Freedom Singers.)

11

Avec la jeunesse du Mississipi

Fin 1964, 37 jeunes du Mississipi vinrent en délégation de Mac Comb à New York pour les vacances de Noël. Ce voyage, qui durait huit jours, avait été organisé par le S.N.C.C. à l'intention des jeunes qui, dans leur ville natale, s'étaient fait remarquer pour leur activité dans la lutte en faveur des droits civiques.

A Harlem, les jeunes de Mac Comb participèrent à un certain nombre de meetings et de discussions. Le 31 décembre 1964, vers la fin de leur séjour, ils se rendirent à l'Hôtel Theresa pour y entendre Malcolm leur dire ce pourquoi il se battait. Nous présentons ici un court extrait du discours qu'il leur tint.

•

A mon avis, l'une des premières choses que les jeunes doivent apprendre, surtout de nos jours, c'est à voir, à écouter et à réfléchir par eux-mêmes. C'est ainsi que l'on peut prendre une décision intelligente. Si vous prenez l'habitude de vous en tenir à ce que vous entendez dire par d'autres au sujet de quelqu'un, ou à ce que d'autres pensent de quelqu'un, au lieu de réfléchir et de voir par vous-mêmes, vous irez à l'Ouest en vous imaginant aller à l'Est. Votre génération, en particulier chez nous, est chargée d'une mission d'une difficulté sans précédent. Il n'est rien qui

importe davantage pour nous aujourd'hui que d'apprendre à penser par nous-mêmes.

Il est bon d'ouvrir grand ses oreilles et d'écouter ce que les autres ont à dire, mais lorsqu'il vous faut prendre une décision, vous devez apprécier à leur juste valeur tous les propos tenus, leur donner leur juste place, et prendre votre décision vous-mêmes ; jamais vous n'aurez à le regretter. Mais si vous prenez l'habitude de vous contenter de ce qu'un autre dit d'une chose, sans en vérifier vous-mêmes la valeur, vous vous rendrez compte que d'autres vous feront haïr vos amis et aimer vos ennemis. C'est là une des choses que les nôtres commencent aujourd'hui à comprendre — qu'il est très important d'apprécier une situation par nous-mêmes. Si vous ne le faites pas, vous serez manœuvrés de telle façon que vous ne combattrez jamais vos véritables ennemis, mais que vous vous combattrez vous-mêmes.

Ce sont, à mon avis, les noirs de ce pays qui illustrent le mieux ce que je viens de dire. Un grand nombre d'entre nous veulent être non violents et nous parlons très haut de non-violence. Ici, à Harlem, où les noirs se trouvent probablement concentrés en plus grand nombre que nulle part ailleurs, certains parlent aussi de non-violence. Mais nous constatons qu'ils ne sont pas non violents les uns à l'égard des autres. Allez à l'hôpital de Harlem, vous y trouverez plus de malades noirs que dans aucun autre hôpital du monde, et vous les verrez se présenter balafrés, criblés de balles, rompus de coups, pour s'être montrés violents les uns à l'égard des autres.

L'expérience m'a appris que, bien souvent, les noirs que vous voyez parler de non-violence ne sont pas non violents dans leurs rapports entre eux, qu'ils ne s'aiment pas les uns les autres et qu'ils ne pardonnent pas les offenses. Lorsqu'ils se déclarent non violents, cela veut dire habituellement qu'ils sont non violents à l'égard de quelqu'un d'autre. Vous comprenez, je pense, ce que j'entends par là. Ils sont non violents à l'égard de l'ennemi. Qu'un blanc se présente chez vous dans l'intention d'user de violences à votre endroit, vous serez non violents ; ou bien qu'il vienne prendre votre père et lui mettre une corde au cou, vous serez non violents. Mais qu'un autre noir tape seulement du pied, et vous vous battrez avec lui dans une minute. Cela montre qu'il y a là quelque chose d'illogique.

Moi-même, je serais partisan de la non-violence si c'était logique, si tout le monde devait être non violent tout le temps. Je dirais : « D'accord, allons-y, soyons tous non violents. » Mais je n'accepte aucune sorte de non-violence tant que tout le

monde ne se rallie pas à la non-violence. S'ils gagnent le Ku-Klux-Klan à la non-violence, je deviendrai non violent. S'ils gagnent le *White Citizens Council* à la non-violence, je deviendrai non violent. Mais tant que d'autres ne seront pas non violents, je ne veux entendre personne me parler de non-violence. Je ne crois pas qu'il soit juste de conseiller la non-violence aux nôtres si l'on ne gagne pas également à la non-violence le Klan, le *White Citizens Council* et autres groupes du même genre.

Je précise que je ne critique pas ceux d'entre vous qui sont non violents. Je pense que chacun doit choisir la méthode qui lui semble la meilleure, et je félicite quiconque est capable d'être non violent devant toutes les violences qui sévissent dans cette partie du monde. Je ne crois pas qu'en 1965 la génération noire montante, en particulier ceux qui ont un peu réfléchi, s'accommodera de la non-violence, sous quelque forme qu'elle se présente, à moins qu'elle ne soit mise en pratique partout.

Si les dirigeants du mouvement non violent peuvent aller dans la communauté blanche enseigner la non-violence, fort bien, je suis d'accord. Mais tant qu'ils se borneront à enseigner la non-violence dans la seule communauté noire, nous ne pourrons être d'accord. Nous croyons en l'égalité, et l'égalité, cela veut dire que ce que vous mettez là, vous devez également le mettre ici. Si les noirs doivent être les seuls à pratiquer la non-violence, ce n'est pas équitable. C'est renoncer à la vigilance. C'est en fait nous désarmer et nous priver nous-mêmes de toute défense. ...

L'Organisation de l'Unité Afro-américaine est un mouvement non religieux ; elle regroupe des noirs qui pensent que le problème des noirs de ce pays doit faire l'objet d'une nouvelle analyse et qu'il faut trouver une méthode nouvelle afin de tenter de le résoudre. L'étude du problème nous rappelle qu'avant 1939, tous les noirs, que ce fût au Nord ou au Sud, à l'Est ou à l'Ouest, subissaient la ségrégation, quel que fût leur niveau d'instruction. Nous subissions la ségrégation tout autant dans le Nord que dans le Sud. Même aujourd'hui, la ségrégation est tout aussi forte dans le Nord que dans le Sud. Elle est pire encore ici même, dans la ville de New York, qu'à Mac Comb, dans le Mississipi ; mais ceux d'ici sont malins, astucieux, habiles à tromper, et ils vous font croire que c'est chose faite, alors que vous n'avez pas même commencé de le faire.

Avant 1939, les nôtres étaient dans une situation ou une

condition très dégradante. La plupart d'entre nous étaient serveurs et serveuses, portiers, grooms, gardiens d'immeubles, etc. Ce fut seulement une fois la guerre déclarée à l'Allemagne, alors que les Etats-Unis n'avaient pas assez d'hommes pour faire marcher leurs usines tout en maintenant leurs effectifs militaires, ce fut seulement alors qu'il fut permis aux noirs de ce pays de progresser un peu. Ce n'était pas une illumination morale ou la conscience qui poussait l'Oncle Sam à agir ainsi : il ne laissa les noirs faire un pas en avant que lorsqu'il se trouva le dos au mur.

A l'époque, j'étais dans le Michigan, où l'on faisait mon éducation, et je me souviens qu'il n'y avait pas dans la ville de meilleur emploi pour un noir que serveur au club. En ce temps-là, servir à la table du *country club*, c'était avoir fortune faite. Même chose pour ceux qui avaient un emploi au siège du gouvernement local. Travailler au siège du gouvernement, cela ne voulait pas dire y exercer un quelconque emploi de bureau, mais y être cireur de chaussures. Le seul fait de se trouver là permettait de tourner autour des gros bonnets de la politique — cela faisait de vous un gros bonnet noir. Vous ciriez les chaussures, mais vous étiez un caïd noir parce que vous tourniez autour de gros bonnets blancs et que, si vous parveniez à vous faire entendre d'eux, vous aviez une chance de vous élever à une position proche de la leur. Souvent c'était vous qu'ils choisissaient comme porte-parole de la communauté noire.

A cette époque, en 1939, ou 1940, ou 1941, on n'incorporait pas les noirs dans l'armée ni dans la marine. En 1940 ou 1941, un noir ne pouvait pas s'engager dans la marine ; on ne l'y acceptait que comme coq. Un noir ne pouvait contracter d'engagement ni dans la marine, ni, je pense, dans l'armée, et au tout début de la guerre, il n'était pas appelé sous les drapeaux. Voilà dans quelle estime on nous tenait, vous et moi, en ce temps-là. D'abord, ils ne nous faisaient pas confiance : ils craignaient, s'ils nous mettaient dans l'armée et nous entraînaient au maniement du fusil et des différentes armes, de nous voir tirer sur des cibles qu'ils ne nous auraient pas désignées. C'est d'ailleurs ce que nous aurions fait. L'homme qui réfléchit sait quelle cible choisir. Celui qui a besoin qu'on lui dise sur quoi tirer ne pense pas par lui-même : on pense pour lui.

Nous avions alors le même genre de dirigeants noirs qu'aujourd'hui. Quand ils virent que tous les blancs étaient tous mobilisés, pris dans l'armée, envoyés mourir au champ d'honneur, et que pas un seul noir ne tombait à la guerre parce qu'il

n'y en avait pas un seul de mobilisé, les dirigeants noirs dirent : « Nous devons mourir nous aussi. Nous voulons être appelés sous les drapeaux, nous aussi, et nous exigeons que vous nous incorporiez et que vous nous laissiez mourir, nous aussi, pour notre pays. » Voilà ce que les dirigeants noirs disaient, je m'en souviens, en 1940. A. Philip Randolph était l'un d'entre eux, et s'il fait aujourd'hui partie des Six Grands, c'est pour avoir tenu ces propos-là.

Alors, ils se mirent à incorporer les noirs et à les laisser entrer dans la marine. Mais ce fut seulement lorsque les Etats-Unis eurent besoin de nous — Hitler, Tojo, et les puissances étrangères ayant réussi à exercer sur ce pays une pression telle qu'il se trouvait le dos au mur — que l'on nous ouvrit l'accès des usines. Jusqu'alors, nous ne pouvions pas y travailler, que ce fût dans le Nord ou dans le Sud. Tout d'abord, les noirs ne purent trouver dans les usines que des emplois de gardiens. Au bout d'une année et quelque, on nous laissa travailler sur machines. Une fois opérateurs de machines, notre qualification s'éleva un peu. Un peu plus de qualification, cela voulait dire un salaire un peu plus élevé, donc la possibilité de vivre dans un quartier un peu mieux aménagé ; cela voulait dire que nous fréquentions des écoles d'un niveau un peu plus relevé, que nous recevions un enseignement d'une qualité relativement supérieure, ce qui nous permettait, à la sortie de l'école, de trouver un emploi un peu meilleur. De cette façon, le cercle se trouvait, dans une certaine mesure, rompu.

Mais cela ne provenait pas du fait que le gouvernement eût pris une certaine conscience de sa responsabilité morale ; ce fut seulement sous la pression que faisait peser sur lui le reste du monde que le gouvernement des Etats-Unis permit, et seulement dans une certaine mesure, la rupture du cercle. Ils ne nous considéraient pas comme des êtres humains — ils se contentaient de nous inclure dans leur système et de nous laisser progresser un peu parce que cela servait leurs intérêts. Jamais ils ne nous ont laissé progresser un peu par intérêt pour nous en tant qu'êtres humains. Ceux d'entre vous qui ont des notions d'histoire, de sociologie ou de science politique, ceux qui connaissent l'histoire économique des Etats-Unis et l'histoire des rapports entre les races dans ce pays, n'ont qu'à effectuer quelques recherches et ils devront reconnaître que j'ai dit la vérité sur ce point.

Ce fut à l'époque où Hitler et Tojo faisaient la guerre à ce

pays et exerçaient une pression sur lui que les noirs des Etats-Unis purent progresser un tout petit peu. Une fois la guerre contre l'Allemagne et le Japon terminée, il y eut la menace que faisaient peser Joe Staline et la Russie communiste, et ce fut encore une période pendant laquelle les noirs purent progresser un peu. Ce que je veux dire par là, c'est que jamais, depuis qu'il y a des noirs aux Etats-Unis, les nôtres n'ont dû les progrès réalisés à la bonne volonté de ce pays en matière de politique intérieure. Nous n'avons progressé que dans les périodes où ce pays subissait la pression de forces qui échappaient à son contrôle. En politique intérieure, ce pays n'a pas la moindre conscience morale. Sa faillite sur ce point date du jour où les premiers noirs ont été transportés ici pour y être réduits en esclavage. Ils font semblant d'avoir notre bien à cœur, mais, si vous examinez les choses de près, si nombreux que soient les pas en avant qu'ils nous font faire, c'est toujours comme si nous étions placés sur un moulin — comment l'appelle-t-on ? — sur un moulin de discipline. La roue rétrograde plus vite que nous ne pouvons progresser. Nous ne faisons même pas du sur-place, nous reculons.

Notre organisation, l'O.A.A.U., a étudié la façon dont se sont accomplis les prétendus progrès que nous aurions faits depuis vingt ans, et nous avons vu que les noirs de ce pays n'avaient été reconnus ou simplement écoutés que lorsque les Etats-Unis craignaient une pression extérieure ou s'inquiétaient de l'image que l'on se faisait d'eux à l'étranger. Aussi avons-nous compris qu'il fallait donner au problème une dimension supérieure et développer notre lutte en la portant à un niveau supérieur, de façon à ce qu'elle échappe à la juridiction des Etats-Unis. ...

J'ai eu la chance, cet été, de pouvoir faire une tournée sur le continent africain. J'ai visité l'Egypte, puis l'Arabie, Koweit, le Liban, le Soudan, l'Ethiopie, le Kenya, le Tanganyika, Zanzibar, le Nigéria, le Ghana, la Guinée, le Libéria et l'Algérie. Au cours de ce voyage, j'ai constaté, ce que j'avais déjà perçu en mai de cette année, que quelqu'un avait très habilement semé la division sur le continent africain, de façon à ce que les Africains ne se préoccupent pas sérieusement de notre problème, de même qu'ils sèment la division dans nos esprits, à vous et à moi, afin que nous ne nous préoccupions pas du problème africain. ...

J'ai également constaté que, dans un grand nombre de pays africains, les chefs d'Etats se préoccupaient sérieusement du

problème des noirs américains, mais que nombre d'entre eux pensaient que, s'ils ouvraient la bouche pour exprimer ce souci, ils s'attireraient les injures des dirigeants noirs de ce pays. Car (en 1963) un chef d'Etat asiatique a déclaré soutenir la lutte pour les droits civiques, et quelques-uns des Six Grands ont eu l'audace de lui administrer un camouflet en déclarant que ce genre de soutien ne les intéressait pas, ce qui, à mon sens, est digne d'ânes bâtés. Aussi s'agissait-il simplement de convaincre les dirigeants africains qu'ils ne s'attireraient pas de rebuffade s'ils prenaient ouvertement position à l'échelon gouvernemental et s'ils montraient leur intérêt pour le problème des noirs de ce pays.

Voyez ce qui se passe actuellement aux Nations-Unies : vous constaterez, et cela n'a rien d'accidentel, que, toutes les fois que le débat porte sur la question du Congo, ou sur un quelconque problème du continent africain, on relie cette question à ce qui se passe, à ce qui nous arrive, à vous et à moi, dans le Mississipi, dans l'Alabama et en d'autres lieux de cette sorte. A mon avis, ce que les noirs des Etats-Unis ont fait de mieux pour la cause du progrès véritable au cours des luttes qu'ils ont menées en 1964, c'est de parvenir à lier notre problème au problème africain, à faire de notre problème un problème international. Car à présent, lorsqu'il vous arrive quoi que ce soit dans le Mississipi, ce n'est plus seulement un motif d'indignation pour quelqu'un de l'Alabama ou de New York. Vous connaissez les répercussions internationales qu'a l'intervention de puissances impérialistes ou étrangères dans un secteur de l'Afrique : des ambassades sautent, sont incendiées et saccagées ; aujourd'hui, lorsqu'il arrivera quelque chose aux noirs du Mississipi, vous constaterez les mêmes répercussions dans le monde entier.

Je tenais à souligner ce point parce qu'il faut que vous sachiez que vous n'êtes pas isolés dans le Mississipi. Tant que vous vous croyez isolés, vous vous conduisez en minorité, comme si l'adversaire était supérieur en nombre, et ce n'est pas ainsi que vous parviendrez jamais à gagner une bataille. Il faut que vous sachiez que vous avez pour vous une puissance égale à celle qui soutient le Ku-Klux-Klan. Lorsque vous saurez cela, vous parlerez au Klan dans la langue même qu'il utilise pour s'adresser à vous. ...

Je pense qu'en 1965, que cela vous plaise, me plaise, leur plaise, ou non, vous constaterez que toute une génération de noirs a mûri et comprend qu'il n'y a pas de raison de lui

demander de se montrer pacifique si tout le monde ne fait pas de même.

Notre Organisation de l'Unité Afro-américaine est donc à mille pour cent avec ceux qui se battent dans le Mississipi. Nous soutenons à mille pour cent les efforts accomplis dans cet Etat pour faire inscrire les nôtres sur les listes électorales. Mais nous refusons de suivre ceux qui nous disent d'apporter un soutien non violent. Lorsque le gouvernement déclare que les noirs ont le droit de vote, que des noirs vont voter et que des membres du Ku-Klux-Klan ou d'organisations identiques viennent les jeter à l'eau sans que le gouvernement fasse quoi que ce soit pour les secourir, nous pensons qu'il est temps de nous organiser, de faire bloc, de nous équiper et de nous entraîner en vue d'assurer nous-mêmes notre propre protection. Lorsqu'on peut se protéger soi-même, on n'a plus de raison de craindre les coups. ...

Si vous n'êtes pas assez nombreux là-bas pour le faire, nous descendrons nous joindre à vous et nous vous aiderons. Car nous sommes las du jeu de cache-cache que l'on impose depuis si longtemps aux noirs de ce pays. Il y a longtemps que l'on m'accuse de ne pas me mêler de politique. On aurait dû s'en réjouir, car lorsque je me mêle de quelque chose, je m'engage toujours à fond. S'ils prétendent que nous ne participons pas à la lutte que mènent les noirs du Mississipi, nous organiserons ici, à New York, des frères qui sachent comment mener ce genre d'affaire, et ils se glisseront dans le Mississipi comme Jésus dans Jérusalem.

Cela ne veut pas dire que nous soyons contre les blancs, mais que nous sommes assurément contre le Ku-Klux-Klan et les *White Citizens Councils,* contre tout ce qui paraît être contre nous. Pardonnez-moi de hausser le ton, mais cela me met en colère. Songez un peu : voilà un pays qui est censé être une démocratie amie de la liberté, censé être tout ce que l'on vous dit quand on veut vous appeler sous les drapeaux et vous envoyer à Saïgon vous battre pour les Etats-Unis, et vous êtes obligés de tourner en rond et de passer des nuits à discuter de la façon dont vous pourrez tout simplement obtenir le droit de vous inscrire et d'aller voter sans vous faire assassiner. Ce gouvernement est le plus hypocrite que la terre ait jamais porté ! ...

N'allez pas croire que je cherche à vous monter la tête. Considérez seulement votre propre cas : certains d'entre vous n'ont pas vingt ans et font encore leurs études. Quel effet pen-

sez-vous que cela me fasse, à moi qui appartiens à la génération qui précède la vôtre, quel effet pensez-vous que cela me fasse d'avoir à vous dire : « Ceux de ma génération sont restés là, comme bécasses sur un mur, tandis que le monde entier se battait pour ses droits humains, et vous avez vu le jour au sein d'une société dans laquelle vous aurez à mener le même combat. » Qu'avons-nous fait, nous qui vous avons précédés ? Je vais vous le dire : Rien. Ne commettez pas la même erreur que nous. ...

On obtient sa liberté en faisant savoir à l'ennemi que l'on est prêt à tout pour l'obtenir : alors, on devient libre, et alors seulement. Si vous adoptez cette attitude-là, on vous qualifiera de « cinglé de noir », ou plutôt de « cinglé de nègre », car on ne dit pas « noir ». Ou encore, on vous traitera d'extrémiste, d'élément subversif, de partisan de la sédition, de rouge ou de radical. Mais si vous restez radical assez longtemps, si vous ralliez assez de monde à votre position, vous aurez votre liberté. ...

Ne cherchez donc pas à vous faire des amis de gens qui vous privent de vos droits. Ce ne sont pas vos amis, mais vos ennemis. Traitez-les en ennemis, faites-leur la guerre, et vous aurez votre liberté ; une fois que vous aurez conquis votre liberté, votre ennemi vous respectera, nous vous respecterons. Je le dis sans haine ; ce sentiment m'est étranger : je n'ai pas la moindre haine pour qui que ce soit. Mais j'ai quelque bon sens et je ne laisserai pas un homme qui me hait me dire de l'aimer. Ce n'est pas dans mes façons. Vous, qui êtes jeunes et qui commencez à réfléchir, vous ne l'admettrez pas non plus. Vous ne vous laisserez prendre à ce piège que si vous y êtes poussés par quelqu'un. Et ce quelqu'un n'a pas votre bien à cœur. ...

Je tiens à vous remercier tous d'avoir pris le temps de venir à Harlem et surtout de venir jusqu'ici. J'espère que vous me comprenez mieux à présent. Je vous ai dit les choses aussi simplement que je pouvais, sans qu'il soit besoin d'interprétation. Je veux que vous sachiez que nous ne préconisons en aucune manière une action indiscriminée et inintelligente. Nous soutenons à mille pour cent toute action à laquelle vous pourriez participer en vue de protéger la vie et les biens des noirs que ce pays maltraite. Si vous ne vous sentez pas assez forts pour le faire, nous avons des frères qui se glisseront chez vous, comme je vous l'ai déjà dit, pour vous aider à vous former et vous montrer comment vous équiper et comment affronter l'homme qui s'en prend à vous. ...

12

Le pouvoir est le maître-mot

(Perspectives de libération pour l'année 1965)

Le 7 janvier 1965, à Palm Gardens (New York), Malcolm X fit, devant un auditoire surtout composé de blancs, un discours consacré aux « Perspectives de liberté pour l'année 1965 » ; la réunion était organisée par le Militant Labor Forum. *Nous avons reporté au dernier chapitre de ce livre des extraits de la longue discussion qui suivit.*

•

C'est un honneur pour moi que de participer encore ce soir au *Militant Labor Forum.* Je disais justement à mon frère le Président que demain matin la presse s'efforcerait sans doute de faire croire que notre petit entretien de ce soir a eu lieu à Pékin ou dans quelque autre lieu. Ils ont tendance à décolorer les choses de cette façon, à essayer d'empêcher les gens de donner aux propos qu'ils entendent l'importance qui leur revient, surtout lorsque ces propos viennent de gens auxquels ils ne peuvent donner d'ordres ou, comme le disait à l'instant mon frère, de gens qu'ils tiennent pour des irresponsables. ...

Ce soir, nous allons consacrer le peu de temps dont nous disposons à nous entretenir un peu, en frères et sœurs, en

amis, probablement aussi en ennemis, des perspectives de paix — ou des perspectives de liberté pour l'année 1965. Vous avez noté que j'ai failli faire un lapsus et que j'ai parlé de paix. Il est en fait impossible de séparer la paix de la liberté, parce que nul ne peut être en paix s'il n'est pas libre. On ne peut séparer ces deux choses — c'est cela qui fait de 1965 une année si explosive et si dangereuse.

Si les gens de ce pays ont jusqu'à présent vécu dans la paix et pacifiquement, c'est seulement parce qu'ils ne savaient pas ce qu'est la liberté. Ils laissaient à d'autres le soin de la définir à leur place. Mais aujourd'hui, en 1965, vous constatez que ceux qui n'ont pas eu la liberté et n'étaient pas en mesure de la définir commencent à la définir par eux-mêmes. Tandis qu'ils se retrouvent intellectuellement à même de définir eux-mêmes la liberté, ils s'aperçoivent qu'ils ne l'ont pas, ce qui les rend moins pacifiques, ou moins enclins à la paix. ...

Je ne suis ni anti-américain ni non-américain. Je ne dis d'ailleurs pas cela pour ma défense. Car je serais en droit de l'être — après ce que l'Amérique nous a fait. Le gouvernement de ce pays devrait s'en rendre compte, il a de la chance que les nôtres ne soient pas anti-américains. Ils devraient se mettre à genoux chaque matin et remercier Dieu d'avoir fait que 22 millions de noirs ne soient pas devenus anti-américains. Car vous nous en avez donné le droit absolu. Le monde entier prendrait notre parti si nous devenions anti-américains. Sachez-le, il y a là de quoi réfléchir.

Mais nous ne sommes pas anti-américains. Nous sommes contre ce que les Etats-Unis font de mal dans d'autres régions du monde aussi bien qu'ici même. Ce qu'ils ont fait au Congo en 1964 est mal. C'est un crime, oui, un crime. Ce qu'ils ont fait à l'opinion publique de ce pays, pour le lui faire admettre, est un crime. Ce qu'ils font au Vietnam du Sud est un crime. Chaque jour ils font assassiner, tuer, périr sans la moindre raison des soldats américains. Cela n'est pas juste, car on n'est pas censé se laisser aveugler par le patriotisme au point de ne plus être capable de voir la réalité en face. Ce qui est mal est mal, et peu importe qui fait ou dit le mal. ...

En 1964, la Chine a fait exploser sa bombe : pour le peuple chinois opprimé, qui a longtemps souffert, c'était un immense progrès scientifique. Pour ma part, j'ai été très heureux d'apprendre que le grand peuple chinois a pu montrer la grande

valeur de sa science, le caractère avancé de ses connaissances scientifiques, au point qu'un pays arriéré, aux dires des Etats-Unis, placé si loin en arrière de tous les autres, si pauvre, a été capable de fabriquer une bombe atomique. Cela m'a contraint à la réflexion et m'a fait comprendre qu'un peuple pauvre peut y parvenir aussi bien qu'un peuple riche.

Tous ces petits progrès ont été accomplis en 1964 par des peuples opprimés dans d'autres parties du monde. Ce sont des gains tangibles ; si ces peuples ont pu les obtenir, c'est parce qu'ils ont compris que le pouvoir est le maître-mot — pouvoir contre pouvoir. Le pouvoir qui défend la liberté l'emporte sur celui qui maintient la tyrannie et l'oppression, parce que le pouvoir, le vrai pouvoir, résulte de la conviction qui produit l'action, l'action intransigeante, qui produit aussi l'insurrection contre l'oppression. C'est de cette manière seulement — par le pouvoir — que l'on met fin à l'oppression.

Jamais le pouvoir ne recule d'un pas — s'il ne se trouve pas en face d'un pouvoir supérieur. Le pouvoir ne recule pas devant un sourire, devant une menace ni devant une action non violente fondée sur l'amour. Il n'est pas dans sa nature de reculer devant quoi que ce soit, sauf devant un pouvoir supérieur. C'est ce que les habitants de l'Asie du Sud-Est, du Congo, de Cuba et d'autres régions du monde ont compris. Le pouvoir ne reconnaît que le pouvoir : tous ceux qui comprennent cela ont remporté des succès.

Mais en Amérique, il en va autrement. C'est seulement en comparant nos progrès de 1964 à ceux qui ont été accomplis partout ailleurs, que vous pouvez apprécier le double jeu dont les noirs des Etats-Unis ont été victimes cette année-là. Le pouvoir avait inauguré l'année 1964 tout comme il a inauguré celle-ci à Washington l'autre jour. Mais à présent cela s'appelle — comment disent-ils ? — la « grande société » ? L'an dernier, en 1964, c'était, nous disait-on, l' « Année de la promesse » : à Washington, à l'hôtel de ville et à Albany, on avait inauguré l'année nouvelle par des discours consacrés à l'Année de la promesse. ...

Mais à la fin de 1964, nous avons dû reconnaître qu'au lieu de tenir leurs promesses, ils avaient usé de subterfuges pour nous donner l'illusion d'un progrès ; 1964 n'a pas été l'Année de la promesse, mais l'Année de l'illusion et de la tromperie. ... En 1963, la marche sur Washington était l'une des soupapes de sûreté destinées à les protéger des noirs frustrés. Ils ont utilisé cette marche pour nous faire croire que nous progressions.

Songez un peu, marcher sur Washington et ne rien en retirer du tout. ...

En 1963, il y a eu la marche sur Washington. En 1964, qu'y a-t-il eu ? La loi sur les droits civiques. Aussitôt après le vote de cette loi, on a assassiné un noir en Georgie, et rien n'a été fait contre ses meurtriers ; on a assassiné deux blancs et un noir dans le Mississipi, et rien n'a été fait. Par conséquent la loi sur les droits civiques n'a pas eu le moindre effet, pour ce qui est de nous. C'était seulement une soupape, un évent destiné à détendre la pression de nos frustrations. Mais la loi n'avait pas pour fin de résoudre nos problèmes.

Nous avons vu ce qu'ils ont fait en 1963, ce qu'ils on fait en 1964 ; que vont-ils faire cette année, en 1965 ? Si la marche sur Washington, si la loi sur les droits civiques étaient destinées à réduire la force de l'explosion — c'était là tout leur rôle : non pas de résoudre les problèmes, mais de réduire la force de l'explosion. Tout homme de bon sens sait qu'il aurait dû se produire une explosion. Il est impossible qu'il n'y en ait pas une, lorsqu'on voit tous les ingrédients, les ingrédients explosifs, qui se trouvent réunis dans Harlem et partout où les nôtres souffrent. Aussi cette marche et cette loi sont-elles des dispositifs destinés à réduire le risque d'explosion, mais non pas à éliminer la substance qui se prépare à exploser.

Que nous donnera-t-on en 1965 ? Je viens de lire qu'il était question de faire entrer un noir dans le cabinet. Mais oui, à chaque année son expédient. Ils vont choisir un de leurs « boys », un « boy » noir, et le nommer membre du cabinet : il pourra ainsi se promener dans Washington un cigare au bec — du feu à un bout et un idiot à l'autre.

Parce que son problème personnel aura été résolu dans l'immédiat, ce noir sera homme à dire aux nôtres : « Voyez comme nous progressons : je suis à Washington, je peux prendre le thé à la Maison Blanche. Je suis votre porte-parole. Je suis votre dirigeant. » (...) Cela marchera-t-il ? L'homme qu'ils vont désigner peut-il entrer dans le feu et l'éteindre lorsque les flammes commencent à bondir ? Lorsque des hommes descendent dans la rue, dans une humeur explosive, celui qu'on va nommer membre du cabinet sera-t-il capable de se rendre parmi eux ? Mais ils le brûleront encore avant ceux qui l'envoient.

En 1964, ils ont usé, sur le plan international, d'un stratagème qui consistait à envoyer sur le continent africain des noirs

triés sur le volet, avec mission de faire croire aux habitants de ce continent que tous nos problèmes avaient été résolus. Ces noirs y sont allés faire l'apologie des Etats-Unis. J'en ai rencontré quelques-uns, j'en ai traîné quelques-uns derrière moi et j'ai vu les résultats que certains d'entre eux avaient obtenus là-bas. Leur mission consistait surtout à se rendre en Afrique, dans ce continent d'un intérêt absolument vital pour les Etats-Unis. Ces Tom — non, il ne faut pas les appeler de ce nom à présent, ils vous poursuivraient en justice — ces Oncles, donc, se sont rendus là-bas — *(interruption bruyante)*. Ne vous souciez pas de lui : il fait son boulot ; il va vous faire passer à la télé, afin que l'on puisse enquêter sur votre compte.

Ces Tom ne vont pas en Afrique dans l'intention de faire de l'exploration, d'apprendre quelque chose par eux-mêmes, d'étendre leur perspective, ou d'établir une communication entre les leurs et nos frères du continent. Ils y vont surtout en tant que représentants du gouvernement des Etats-Unis. Là-bas, ils trouvent des excuses à ce qui se fait ici, ils disent que cela va bien pour nous : la loi sur les droits civiques a tout arrangé et le prix Nobel de la paix a été attribué. Oui, c'est ainsi qu'ils parlent. En fait, ils parviennent à élargir le fossé qui sépare les Afro-américains des Africains. L'image qu'ils laissent de l'Afro-américain est si néfaste que l'Africain finit par refuser de s'identifier à nous ou d'avoir un lien de parenté avec nous.

C'est seulement lorsqu'un Afro-américain de tendance nationaliste ou noire se rend sur le continent africain, établit des lignes de communication directe et apprend à nos frères africains ce qui se passe ici, et que nous ne sommes pas sots au point de ne pas voir quelle est notre véritable condition, notre véritable position, dans cette structure, c'est alors seulement que les Africains commencent à nous comprendre, à s'identifier à nous et à faire leurs nos problèmes, au point de consentir à tous les sacrifices nécessaires pour que leurs frères longtemps perdus aient plus de chance qu'ils n'en ont eu jusqu'à présent.

Sur le plan de la politique intérieure, en 1964, comme je viens de le dire, *le Mississipi Freedom Democratic Party* a subi un affront à Atlantic City, alors que la convention était dirigée par Lyndon B. Johnson et par Hubert Humphrey, son second, et que le maire Wagner y jouissait d'une influence considérable. Mais cette influence ne s'est absolument pas fait sentir alors qu'étaient en jeu les espoirs et les aspirations des noirs du Mississipi.

Encore qu'il nous ait été dit au début de 1964 que nos droits politiques seraient étendus, c'est en 1964 qu'ont été assassinés trois militants du mouvement des droits civiques, deux blancs et un noir. ... Ils essayaient de montrer aux noirs du Mississipi comment se faire inscrire sur les listes électorales. C'était là tout leur crime, et c'est pour cette raison qu'ils se sont fait assassiner.

Ce qu'il y a de plus déplorable dans ces meurtres, c'est la pusillanimité des organisations des droits civiques, qui ont eu peur de réagir comme il fallait à l'assassinat de ces trois militants. Les groupements des droits civiques ont vendu nos trois frères — les ont vendus — les ont abandonnés au fond du fleuve. Ils sont morts, et qu'a-t-on fait pour les venger ? Quelle voix s'élève aujourd'hui chaque jour pour protester contre le meurtre de ces trois militants des droits civiques ? ...

C'est pourquoi je déclare que si *nous* participons à la lutte pour les droits civiques, si nous allons, dans le Mississipi ou ailleurs, aider les nôtres à se faire inscrire sur les listes électorales, *nous avons l'intention de nous y rendre préparés.* Nous ne cherchons pas à enfreindre la loi, mais lorsque vous essayez de vous faire inscrire, vous êtes du côté de la loi. C'est celui qui tente de vous empêcher de vous faire inscrire qui enfreint la loi, et vous avez le droit d'assurer votre protection par tous les moyens. Si le gouvernement ne veut pas voir les groupements des droits civiques s'équiper, qu'il fasse son boulot.

Parlons de l'incident qui s'est produit à Harlem pendant l'été 1964, lorsque les citoyens de Harlem ont été victimes d'un pogrom. (Je ne parviens pas à prononcer ce mot, qui est étranger à mon vocabulaire.) Longtemps auparavant, nous avions entendu dire qu'il allait avoir lieu. On nous avait fait savoir qu'il y avait parmi les autorités des éléments qui allaient organiser à Harlem une provocation, de façon à pouvoir parler d'émeute et intervenir avec une justification pour le recours à toutes mesures nécessaires pour anéantir les groupes militants, encore considérés comme embryonnaires.

Comprenant que l'on préparait une provocation qui permettrait d'intervenir et d'écraser les militants, des éléments de Harlem, qui étaient préparés, entraînés et équipés pour riposter dans des situations de ce genre, se sont exprès abstenu d'intervenir. Le vrai miracle, dans cette explosion, c'est la modération dont ont fait preuve les gens de Harlem. Le miracle de 1964, je vous le dis sans ambages, le miracle de 1964, lors des incidents de Harlem, c'est la modération dont ont fait preuve des

hommes entraînés, équipés, etc., de façon à assurer leur propre protection lorsqu'ils sont victimes d'une agression illégale, immorale et injuste.

Des agressions illégales, injustes, immorales, n'importe qui peut en commettre. Le simple fait de porter un uniforme ne donne pas à un homme le droit de venir tirer sur vos voisins. Non, ce n'est pas juste, et je propose aux services de la police, tant qu'ils ne recourront pas à ces méthodes dans les quartiers blancs, de ne pas venir à Harlem en user dans notre quartier. Je n'étais pas là, et j'en suis heureux. Parce que je serais mort, il aurait fallu me tuer. J'aurais mieux aimé mourir que de laisser des gens tirer sur ma maison ou sur mes voisins, avec mes enfants sur la ligne de feu. Ç'aurait été eux ou moi. Ce n'est pas intelligent — tout a commencé parce qu'un policier, qui avait tué un garçonnet, avait été relâché, tout comme avait été relâché le shériff du Mississipi qui avait assissiné les trois militants des droits civiques. (...)

J'ai presque terminé. Ce soir, je prends mon temps, parce que je suis accablé de fatigue. (...) En 1964, nous avions encore avec nous les propriétaires de taudis, des gens qui possèdent les maisons mais n'y habitent pas eux-mêmes ; d'ordinaire, ils habitent du côté de Grand Concourse ou ailleurs encore. Ils financent la *N.A.A.C.P.*, le *C.O.R.E.*, toutes les organisations des droits civiques ; ils vous donnent de l'argent pour organiser des piquets de protestation, mais ce sont eux les propriétaires de la maison devant laquelle vous manifestez.

Les mauvaises conditions de logement dans lesquelles les nôtres continuent de vivre ici entretiennent une situation sanitaire déplorable — les taux de mortalité infantile et adulte sont plus élevés à Harlem que dans le reste de la ville. On nous a promis du travail : en guise de travail, nous avons été inscrits à l'assistance publique et nous sommes toujours sans emploi, toujours en chômage ; l'assistance prend soin de nous, fait de nous des mendiants, nous dépouille de notre dignité, de notre virilité.

Par conséquent, je le déclare, 1964 n'a pas été la mirifique Année de la promesse dont on nous parlait en janvier. Le sang a coulé dans les rues de Harlem, de Philadelphie, de Rochester, d'autres villes du New-Jersey et d'autres Etats. En 1965, il en coulera davantage encore, plus que vous n'avez jamais imaginé, mais également dans les quartiers du centre. Et pourquoi ?

Pourquoi ce sang ? Les causes qui l'ont fait couler en 1964 ont-elles été éliminées ? Celles qui l'ont fait couler en 1963 ont-elles été éliminées ? Non, elles subsistent encore aujourd'hui. (...)

En 1964, 97 % des électeurs noirs des Etats-Unis ont soutenu Lyndon B. Johnson, Hubert Humphrey et le parti démocrate. Quatre-vingt-dix-sept pour cent ! Jamais un groupe minoritaire n'avait encore soutenu de façon aussi inflexible un candidat ou un parti. Jamais un peuple, jamais un groupe n'a autant fait pour un parti et pour son candidat que les noirs des Etats-Unis en 1964. ...

Quel a été le premier acte du parti démocrate, Johnson compris, en 1965, lorsque les représentants du Mississipi, qui *refusaient* leur soutien à Johnson, sont venus siéger à Washington, et que les noirs du Mississipi ont envoyé leurs représentants là-bas, pour dénoncer la validité de l'élection de ces gens-là ? — Qu'a dit Johnson ? Rien ! Qu'a dit Humphrey ? Rien ! Qu'a dit Robert Kennedy, le Beau Gosse ? Rien ! Rien ! Pas un mot ! Voilà pour qui les noirs ont voté. Voilà le parti auquel ils ont donné leurs voix. Où étaient-ils, il y a quelques jours, lorsque les noirs ont eu besoin d'eux, à Washington ? Comme d'habitude, à se tourner les pouces dans le foyer ou dans les couloirs.

En 1965, croyez-moi, les noirs ne se laisseront pas manœuvrer par les dirigeants style *Oncle Tom* ; ils ne seront pas tenus en laisse, retenus sur la plantation par ces surveillants, renfermés dans le corral ; on ne les contiendra pas.

La frustration de ces représentants du Mississipi, lorsqu'ils sont arrivés l'autre jour à Washington, s'imaginant que la Grande Société allait les accueillir dans son sein — pour se voir claquer la porte au nez —, voilà qui leur donne à réfléchir. C'est cela qui leur fait comprendre ce qu'est leur adversaire. C'est une frustration de ce genre qui a fait naître le mouvement Mau-Mau : ils en étaient arrivés au point où ils se rendaient compte qu'il fallait un pouvoir pour s'adresser au pouvoir. Pour se faire respecter du pouvoir, il faut un pouvoir. C'est presque folie que de traiter avec un pouvoir à ce point corrompu, à ce point corrompu.

Ainsi, en 1965, il devrait y avoir pas mal d'action. Puisque les vieilles méthodes n'ont rien donné, ils seront contraints d'en trouver de nouvelles. ...

13

Après l'attentat : Je ne suis pas raciste...

Le 13 février 1965, Malcolm X rentra d'un voyage en Europe au cours duquel le gouvernement français l'avait refoulé sans explications. Quelques heures après son retour, le 14 février à 2 h. 30 du matin, des cocktails Molotov furent lancés dans sa maison d'East Elmhurst, dans le quartier de Queens. La maison fut gravement endommagée, mais Malcolm, sa femme et leurs quatre enfants, tirés de leur sommeil par l'attentat, purent en sortir indemnes. Dans la semaine qui suivit, Malcolm dut se défendre contre les insinuations et les accusations de la police, des journaux et des Black Muslims, *qui prétendaient qu'il avait monté l'attentat lui-même.*

*Malcolm devait prendre la parole, le jour de l'attentat, à une réunion organisée à Detroit par l'*Afro-American Broadcasting Company. *En dépit de sa fatigue et de son bouleversement, il jugea qu'il devait se rendre à ce meeting auquel la presse locale avait refusé de faire la moindre publicité.*

•

Je me trouvais la nuit dernière dans une maison, la mienne, où l'on a lancé des bombes. Mes vêtements n'y sont pas tous passés, mais vous savez que le feu et la fumée abîment tout. Les vêtements que je porte ce soir représentent tout ce que j'ai pu récupérer avant de quitter ma maison.

Cela ne m'a pas fait perdre confiance, car ma femme comprend et mes enfants, en dépit de leur jeune âge, me comprennent également. Je crois qu'ils préfèreraient voir leur père, leur frère, ou tout autre parent, prendre position contre la réaction organisée par des gens à l'esprit étroit, plutôt que de le voir transiger et d'avoir à grandir dans la honte et l'opprobre.

Excusez, je vous prie, ma tenue. D'ordinaire, je ne me présente pas aux gens sans chemise et sans cravate. Je crois que j'ai gardé cela du mouvement *Black Muslim* auquel j'ai appartenu. C'est un des bons aspects de ce mouvement : on vous y apprend à prendre grand soin de votre apparence, à en être très conscient, ce qui est très positif. Mais cet aspect positif de leur action est largement contrebalancé par un trop grand nombre d'aspects négatifs. ...

Ce soir, il faut mettre l'accent, entre autres choses, sur un fait qui non seulement préoccupe très fort les Etats-Unis mais encore donne également du souci à la France, à la Grande-Bretagne, à la plupart des anciennes puissance coloniales ; ce fait, c'est la révolution africaine. La révolution qui se produit sur le continent africain les inquiète davantage que la révolution en Asie et en Amérique latine, parce que ces divers gouvernements exercent leur autorité ou leur juridiction sur un grand nombre d'hommes d'ascendance africaine. (...) Il y a en Angleterre et aussi en France de plus en plus de gens à peau sombre.

En mai, pendant mon séjour en Afrique, j'ai pu constater que les Afro-américains ont tendance à — disons à se tourner les pouces. A part eux, tout le monde là-bas avait quelque chose à faire, s'occupait de quelque chose de constructif. Prenons le Ghana, par exemple. Il y avait au Ghana un grand nombre de réfugiés d'Afrique du Sud. (...) Certains recevaient un entraînement militaire, mais d'autres constituaient un groupe de pression qui avait pour tâche de ne jamais laisser oublier aux Ghanéens ce que subissaient leurs frères d'Afrique du Sud. Il y avait là-bas aussi des frères de l'Angola et du Mozambique. Tous les Africains exilés de leurs pays et réfugiés au Ghana, au Tanganyika — aujourd'hui la Tanzanie — s'entraînaient. Tout ce qu'ils entreprenaient avait pour but de compenser ce qui était fait aux leurs dans le pays qu'ils avaient quitté. (...) Ils ne s'évadaient pas de leurs pays encore colonisés pour échapper à leur famille ; sitôt parvenus à destination, ils formaient des groupes de pression afin d'obtenir un appui au niveau inter-

national contre les injustices que subissaient les gens de leurs pays d'origine.

Mais les noirs américains ou les Afro-américains qui se trouvaient dans tous ces pays et dont les uns travaillaient pour ce gouvernement-ci, les autres pour ce gouvernement-là, d'autres encore se consacrant aux affaires, s'en tenaient à des activités sociales ; ils avaient tourné le dos à notre cause, voyez-vous, et ils allaient à des réceptions. Lors de mon passage dans l'un de ces pays, les Afro-américains m'ont fait part d'un grand nombre de griefs ; je n'ai pas bougé. Mais dans un autre pays, j'ai entendu les Afro-américains exprimer les mêmes griefs. Alors nous avons discuté et nous avons organisé dans ce pays-là une section de l'O.A.A.U., la seule qui existât en Afrique à cette époque. Pendant l'été, j'ai fait là-bas un second voyage et j'ai réussi, dans chacun des pays que je visitais, à unir les Afro-américains, à les organiser et à leur faire prendre conscience de leur responsabilité à l'égard de ceux d'entre nous qui sont encore dans la fosse aux lions américaine.

Ils s'y sont très bien mis, et lorsque je me suis rendu, en novembre, à Paris et à Londres — il y a beaucoup d'Afro-américains à Paris et à Londres — nous avons fondé à Paris un groupe auquel il a fallu très peu de temps pour devenir une section bien organisée. Ils m'avaient invité, eux et la communauté africaine, à me rendre à Paris mardi dernier pour prendre la parole devant un grand rassemblement de Parisiens, d'Afro-américains, de gens des Caraïbes et d'Afrique aussi, qui s'intéressent à la lutte que nous menons dans ce pays et au rythme de notre avance. Mais le gouvernement français et le gouvernement britannique, ainsi que le gouvernement des Etats-Unis, savent que j'ai mis l'accent avec une insistance presque fanatique sur l'importance de l'unité entre les Afro-américains et les Africains, et d'une coalition active entre eux, surtout dans les secteurs où cette action leur profiterait à tous. Les gouvernements de ces différents lieux ont eu peur. ...

Je pourrais rappeler que le colonialisme, ou l'impérialisme, comme on appelle le système esclavagiste de l'Occident, n'est pas limité à la Grande-Bretagne, à la France ou aux Etats-Unis. Les intérêts des Etats-Unis sont liés à ceux de la France et à ceux de la Grande-Bretagne. Tout cela forme un seul et immense complexe : il ne s'agit pas du pouvoir américain, ou français, mais d'un pouvoir international. Ce pouvoir international sert à réprimer les masses à peau sombre du monde entier et à exploiter leurs ressources naturelles, tant et si bien que nous

vivons dans une ère qui, en particulier depuis dix ans, a vu le soulèvement des noirs d'Afrique contre ce pouvoir.

L'Africain veut sa liberté, et tout de suite. Notez bien que le pouvoir est international et qu'il a sa base nationale à Londres, à Paris, à Washington, etc. Le stade extérieur de la révolution, manifeste dans l'attitude et l'action présentes des Africains, est passablement inquiétant. Mais les puissances commencent aujourd'hui à comprendre que cette lutte que mènent les noirs au-dehors affecte, infeste les noirs qui se trouvent à l'intérieur de la structure — j'espère que vous comprenez ce que j'essaie de dire. Les peuples qui viennent de s'éveiller dans le monde entier sont un problème pour ce que l'on appelle les intérêts de l'Occident, c'est-à-dire pour l'impérialisme, le colonialisme, le racisme, pour tous ces « ismes » négatifs, pour tous ces « ismes » de proie. Si les forces extérieures constituent un grave danger, les forces intérieures, ils s'en rendent compte à présent, représentent un danger plus grand encore. Mais elles ne représentent un danger que si elles ont correctement analysé la situation et savent ce qui est effectivement un jeu.

Le simple fait de défendre l'idée d'une coalition des Africains, des Afro-américains, des Arabes et des Asiatiques qui vivent à l'intérieur de la structure a suffi à déranger la France, que l'on dit être l'un des pays les plus libéraux du monde, et à lui faire abattre son jeu. Pour l'Angleterre, même chose. Et il n'est pas nécessaire de vous dire comment réagit le pays dans lequel nous vivons. Lorsqu'on fait le compte des hommes à peau sombre dans l'hémisphère occidental, on en trouve plus de 100 millions. Si l'on songe que le Brésil compte deux tiers de « gens de couleur », de « non-blancs », et que l'on y ajoute ceux du Venezuela, du Honduras et du reste de l'Amérique centrale, de Cuba, de la Jamaïque, des Etats-Unis et même du Canada — le total dépassera sans doute 100 millions. Et c'est la présence de ces 100 millions-là à l'intérieur de la structure qui préoccupe aujourd'hui très fort le pouvoir. (...)

Nous avons pensé que la première chose à faire était d'unir les nôtres, non seulement entre eux, dans ce pays, mais aussi à nos frères et sœurs de l'étranger. C'est dans ce but que j'ai passé cinq mois, cet été, au Moyen Orient et en Afrique. Ce fut un voyage instructif, très émouvant, et fructueux. Il n'est pas un pays d'Afrique ou du Moyen Orient dans lequel j'aie trouvé porte close, esprit fermé ou cœur fermé. On m'a fait un accueil chaleureux et j'ai constaté que l'on montrait là-bas un vif inté-

rêt et une profonde sympathie pour les noirs des Etats-Unis en lutte pour leurs droits humains. ...

A l'heure actuelle, avant de m'engager dans quoi que ce soit, je dois faire connaître clairement ma position. Elle est simple : je ne suis partisan d'aucune forme de racisme. Je ne crois en aucune forme de racisme. Je ne crois en aucune forme de discrimination ou de ségrégation. Je crois en l'Islam. Je suis musulman et je pense qu'il n'y a rien de mal à cela, qu'il n'y a rien de mauvais dans la religion islamique. Elle nous enseigne seulement à croire en Allah, notre Dieu. Ceux d'entre vous qui sont chrétiens croient sans doute au même Dieu car je pense que vous croyez au Dieu créateur de l'univers. C'est en ce Dieu que nous croyons, en le créateur de l'univers — la seule différence tient à ce que vous l'appelez Dieu tandis que nous l'appelons Allah. Les Juifs l'appellent Jehovah. Si vous compreniez l'hébreu, vous l'appelleriez sans doute Jehovah, vous aussi. Si vous compreniez l'Arabe, vous l'appelleriez sans doute Allah. Mais puisque l'homme blanc, votre ami, vous a, du temps de l'esclavage, dépouillés de votre langue, la seule langue que vous sachiez parler est la sienne. Vous connaissez la langue de votre ami, si bien que, lorsqu'il vous passe la corde au cou, vous invoquez Dieu, tandis qu'il invoque Dieu. Et vous vous demandez pourquoi celui que vous invoquez ne vous répond jamais. ...

Elijah Muhammad nous avait enseigné que l'homme blanc n'était pas autorisé à pénétrer dans La Mecque et nous tous, qui le suivions, nous le croyions. ... Quand je suis allé en Arabie et que je me suis rendu à La Mecque, et que j'ai vu ces gens, blonds, les yeux bleus, la peau claire, et tout et tout, j'ai dit : « Bon », mais je les ai regardés de près. Et j'ai remarqué que, s'ils étaient blancs et se disaient tels, il y avait toutefois une différence entre eux et ceux d'ici. Voici cette différence essentielle : en Asie, dans le monde arabe, en Afrique, là où il se trouve des musulmans, si vous en rencontrez un qui se déclare blanc, il ne fait qu'utiliser un adjectif pour décrire l'une de ses caractéristiques accessoires, rien de plus : il est blanc.

Mais quand le blanc des Etats-Unis vous dit qu'il est blanc, il entend autre chose par là. Ecoutez le ton qu'il prend : pour lui, se dire blanc, c'est se déclarer le patron. C'est vrai, c'est ce que « blanc » veut dire dans cette langue-ci. Vous connaissez l'expression « libre, blanc et majeur » ; elle est de lui. Il vous fait savoir par là que blanc signifie : libre et maître.

Il est là-haut, et lorsqu'il dit qu'il est blanc, le ton de sa voix change un peu. Je sais que vous me comprenez. ...

Quoique j'aie constaté que l'Islam est une religion de fraternité, j'ai dû également affronter la réalité. Il a fallu retrouver cette société américaine qui ne pratique pas la fraternité. Je vis dans une société qui pourrait prôner la fraternité le dimanche mais ne la pratique pas un seul jour de la semaine. La société américaine ne connaît pas la fraternité. Elle est essentiellement dominée par les racistes et les ségrégationnistes qui détiennent à Washington des postes dirigeants. De Washington, ils font subir les mêmes formes d'oppression brutale aux peuples à peau sombre du Vietnam du Nord et du Sud, ou du Congo, ou de Cuba, ou de tout autre pays du monde qu'ils s'efforcent d'exploiter et d'opprimer. Le gouvernement de cette société n'hésite pas à faire subir aux peuples à peau sombre du monde entier les châtiments les plus féroces et l'oppression la plus brutale.

Voyez ce qui se passe en ce moment même à Saigon, à Hanoï, au Congo et ailleurs. Ils recourent à la violence lorsque leurs intérêts sont en jeu. Mais en dépit de tout ce déploiement de violence sur le plan international, on attend de vous et de moi que nous soyions non violents lorsque nous ne demandons qu'un petit peu de liberté. Ils sont violents en Corée, violents en Allemagne, violents dans le Sud du Pacifique, violents à Cuba, violents partout où ils vont. Mais lorsqu'il s'agit pour nous de nous protéger des lyncheurs, voilà qu'ils nous disent d'être non violents.

C'est une honte. Car on nous gagne à la non-violence par ruse, et lorsqu'il en est un qui se dresse et parle comme je viens de faire, ils disent : « Mais, c'est un partisan de la violence. » N'est-ce pas ce qu'ils disent ? Chaque fois que vous ouvrez votre journal, vous constatez que l'un de ces machins-là y écrit que je suis partisan de la violence. Je n'ai jamais été partisan de quelque forme de violence que ce soit. J'ai seulement dit que les noirs, victimes des violences organisées que perpètrent à nos dépens le Klan, les *Citizens Councils* et de nombreuses autres organisations du même acabit, que les noirs doivent se défendre. Quand je dis que nous devons nous défendre contre la violence d'autrui, ils usent habilement de leur presse pour faire croire au monde que j'appelle à la violence, un point c'est tout. Je n'appellerais personne à la violence sans motif. Mais je pense que les noirs de ce pays auront plus de raisons que tout

autre peuple au monde de se dresser pour leur propre défense, quitte à briser autant d'échines et à casser autant de têtes qu'il faudra. (...)

Les gens du Klan sont une bande de lâches. Ils ont porté à sa perfection l'art de faire peur aux noirs. Tant que les noirs ont peur, le Klan est en sûreté. Mais le Klan lui-même est lâche. Jamais ils ne vous affrontent à un contre un. Ils s'y mettent à tous contre un. Ils ont peur de vous. Et tandis qu'ils vous passent la corde au cou, vous restez assis là, disant : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Depuis le temps qu'ils le font, ils y sont passés maîtres, et ils savent bien ce qu'ils font. Non ! Puisque le gouvernement fédéral a montré que son intervention se limiterait à des *paroles*, c'est un devoir, notre devoir d'hommes, d'êtres humains, notre devoir envers les nôtres, que de nous organiser et de faire savoir au gouvernement que s'il ne met pas un terme aux activités du Klan, nous y mettrons fin nous-mêmes. C'est *alors* que vous verrez le gouvernement chercher remède à la situation. Mais n'allez pas vous imaginer qu'il agira pour un quelconque motif moral. Ce n'est pas cela. Je ne crois pas en la violence, c'est pourquoi je veux y mettre fin. Vous ne parviendrez pas à y mettre fin au moyen de l'amour, de l'amour des choses d'ici-bas. Non ! Tout ce que nous demandons, c'est une vigoureuse action auto-défensive que nous nous sentons en droit de susciter par n'importe quel moyen.

Ce genre de propos nous vaut d'être traités par la presse de racistes et de gens « violents à rebours ». C'est comme ça qu'ils vous rendent cinglés. Ils vous font croire que si vous essayez d'empêcher le Klan de vous lyncher, vous pratiquez la violence à rebours. Suivez-moi bien : j'en entends parmi vous un grand nombre qui répètent comme des perroquets les propos de « l'homme ». Vous dites : « Je ne veux pas imiter à rebours les hommes du Ku-Klux-Klan. » Eh bien, si un criminel armé d'un fusil vient rôder autour de votre maison, mon frère, pour cette unique raison qu'il a un fusil, et qu'il cambriole votre maison, ce voleur, si vous saisissez votre fusil pour le chasser de chez vous, cela ne fait pas de vous un voleur. Mais non, « l'homme » use sur vous d'une astucieuse forme de logique. Je le déclare, il est temps que les noirs s'unissent pour mener ensemble l'action nécessaire pour leur arracher leurs cagoules, afin qu'ils cessent de faire peur aux nôtres. C'est tout. Lorsque nous disons cela, leur presse nous traite de « racistes à rebours ». « Ne combattez que dans le respect des règles fondamentales établies

par ceux contre lesquels vous luttez. » C'est de la folie, mais cela montre comment ils font. En manipulant habilement la presse, ils parviennent à faire prendre la victime pour le criminel et le criminel pour la victime.

En ce moment même, nous pouvons citer quelques cas dans lesquels la police new-yorkaise a appréhendé l'un de nos frères, l'a impitoyablement frappé, pour l'accuser ensuite de coups à agents. Ils se sont servis de la presse pour le présenter comme le criminel et se faire passer pour les victimes. C'est leur manière, et si vous étudiez la façon dont ils procèdent ici, vous saurez comment ils procèdent là-bas. C'est tout le temps le même jeu : si nous ne nous réveillons pas, si nous ne voyons pas ce que nous fait cet homme, il sera trop tard. Les chambres à gaz risquent d'être déjà construites avant que vous ayez eu le temps de comprendre que ça chauffe.

Une des astuces dont ils usent pour nous faire cette réputation de criminels consiste à prendre des statistiques et à les faire ingurgiter au public, et, en particulier au public blanc, par l'intermédiaire de la presse. Car le public blanc n'est pas seulement composé de gens mal intentionnés : il compte aussi des gens bien intentionnés. Quoi qu'il se prépare à faire, le gouvernement, à tous les niveaux, veut toujours avoir l'opinion pour lui. Au niveau local, ils publient dans leur presse des statistiques qui montrent à l'opinion que le taux de criminalité est considérable dans notre communauté ; c'est ainsi qu'ils nous font une réputation : à force de voir la presse mettre l'accent sur ce haut niveau de la criminalité, les gens finissent par considérer la communauté noire comme une communauté de criminels.

Alors, quiconque appartient à la communauté noire peut être interpellé dans la rue : « Haut les mains ! », et vous voilà au tapis. Vous aurez beau être un Oncle Tom, docteur, avocat, prêtre ou que sais-je encore : quelle que soit votre situation professionnelle, vous constaterez que l'on s'en prend à vous tout aussi bien qu'à l'homme de la rue. Tout simplement parce que vous êtes noir et que vous vivez dans une communauté noire que l'on a présentée comme une communauté de criminels. En acceptant de vous voir sous ce jour, l'opinion fraie la voie à ceux qui veulent soumettre la communauté à un régime policier — on peut recourir à toutes les violences imaginables pour réprimer les noirs, puisque, de toutes façons, ce sont des criminels. Qui nous a fait cette réputation ? C'est, encore une fois,

la presse, qui s'est laissé utiliser dans ce sens par le pouvoir ou par ses éléments racistes.

Les émeutes de l'été dernier illustrent fort bien ce que je veux dire. Je me trouvais alors en Afrique et c'est par les journaux que j'en ai entendu parler. Vous avez remarqué qu'ils traitaient les émeutiers de vandales, de brigands, de voleurs, et qu'ils s'arrangeaient très habilement pour dédouaner une société qui n'a pas su remédier aux aspects négatifs de la condition noire. Ils dégageaient la société de toute responsabilité pour incriminer notre communauté, en laissant à leur presse le soin d'exploiter les pillages et tout le reste pour montrer que l'insurrection était le fait de vandales et de voleurs qui ne s'intéressaient en réalité qu'à tout ce qui est négatif. J'entends de nombreux noirs, que le lavage de cerveau a rendu stupides, reprendre comme des perroquets, mot pour mot, la vieille rengaine partisane qu'ils ont lu dans le journal de l' « homme ».

Le problème n'est pas qu'ils aient fracassé les vitrines des magasins sans savoir ce qu'ils faisaient. Dans Harlem, par exemple, les magasins sont tous détenus par des blancs, les immeubles sont tous la propriété des blancs. Les noirs se contentent d'être là — pour payer des loyers et acheter des denrées alimentaires ; mais ils ne possèdent pas les magasins, magasins d'habillement, d'alimentation ou autres ; ils ne possèdent pas même les maisons dans lesquelles ils vivent. Elles sont toutes propriété de gens du dehors, et pour ces appartements locatifs délabrés, le noir de Harlem paie plus cher que l'habitant du riche secteur de Park Avenue. Il nous faut dépenser davantage pour vivre dans des taudis que les riches ne dépensent pour vivre sur Park Avenue. Les noirs de Harlem le savent, et ils savent également que les marchands blancs de Harlem nous font payer plus cher la nourriture, une nourriture de la qualité la plus inférieure qui soit ; nous la payons plus cher que les habitants des quartiers résidentiels ne paient la leur. Aussi les noirs savent-ils qu'on les exploite, qu'on leur suce le sang, et n'aperçoivent-ils pas d'issue.

Quand une étincelle finit par mettre le feu aux poudres, le blanc n'est pas là — il est parti. Le marchand n'est pas là, le propriétaire n'est pas là, celui en qui ils voient l'ennemi n'est pas là. Si bien qu'ils s'en prennent à son bien. C'est pour cette raison qu'ils démolissent les vitrines des magasins, mettent le feu aux marchandises, etc. Ce n'est pas parce qu'ils sont des voleurs. Mais les journaux cherchent à faire croire à l'opinion

publique que ce sont là des actes de banditisme. et de banditisme seulement. Ils ne veulent pas savoir qu'il ne s'agit pas seulement de banditisme. Ce système corrompu, malfaisant et hypocrite a châtré les noirs et ces derniers ne peuvent se venger qu'en s'en prenant au système de la seule manière qu'ils connaissent.

Lorsque je dis qu'ils se servent de la presse, je ne prétends pas que tous les journalistes soient de mauvais hommes. Je suppose que certains d'entre eux sont des gens bien. Mais regardez de quelle façon ils procèdent tous, quel que soit le problème posé, et vous verrez qu'ils tombent toujours d'accord lorsqu'il s'agit de vous et de moi. Ils savaient que l'*Afro-American Broadcasting Company* organisait cette réunion — destinée, n'est-ce pas, à rendre honneur à des noirs américains éminents. Mais vous ne trouverez pas dans les journaux la moindre allusion à cette réunion — pas la moindre, bien qu'il doive exister de nombreuses sources d'information. Si vous ne pensez pas qu'ils sont tous de mèche, prenez garde. Ils sont tous intéressés, ou alors il n'y en a pas un seul qui le soit. Il n'y a pas de doute sur ce point : ils ne vont pas dire un seul mot à l'avance d'une réunion organisée par des noirs qui pensent qu'il faut agir sans tenir compte des règles fixées par les éléments libéraux du pouvoir.

Quand vous commencez à penser par vous-mêmes, vous leur faites peur, et ils s'efforcent de vous interdire tout contact avec l'opinion publique, de peur que si l'opinion vous écoute, elle ne veuille plus les écouter. Il existe des noirs que ces gens-là doivent continuellement faire mousser dans les journaux, pour qu'on les prenne pour des dirigeants. Pour que les gens continuent de leur obéir, quitte à prendre des coups sur le crâne pour les avoir suivis. C'est ainsi que « l'homme » s'y prend, et si vous ne vous réveillez pas, si vous ne percez pas son jeu à jour, je vous le dis, ils ne tarderont pas à construire des chambres à gaz et des fours — pas de ceux que vous avez dans vos cuisines — et (...) vous vous y trouverez enfermés, tout comme les Juifs, morts gazés dans les camps allemands. La société dans laquelle vous vivez est capable de construire des fours crématoires pour les noirs, tout comme la société hitlérienne en a construit pour les Juifs. ...

Quel effet a sur nous (la lutte dont l'Afrique est l'enjeu) ? Pourquoi les noirs des Etats-Unis devraient-ils s'en soucier,

puisque cela fait trois ou quatre cents ans qu'ils ont quitté le continent africain ? Pourquoi nous en soucier ? Quel effet a sur nous ce qui leur arrive ? Primo, il faut comprendre que, jusqu'en 1959, l'Afrique était sous la domination de puissances coloniales. Maîtresses absolues de l'Afrique, les puissances coloniales d'Europe en donnaient une image négative. Ces gens-là montrent toujours l'Afrique sous un jour négatif : « sauvages de la jungle », « cannibales », « pas la moindre civilisation ». Et cette image était à ce point négative qu'elle l'était à vos yeux et aux miens, et que nous nous sommes mis à la haïr. Nous ne voulions entendre personne nous parler, si peu que ce fût, de l'Afrique et nous voulions encore moins être appelés Africains. A force de haïr l'Afrique et les Africains, nous finissions, sans même nous en rendre compte, par nous prendre nous-mêmes en haine : on ne peut haïr les racines d'un arbre sans haïr aussi cet arbre. Vous ne pouvez haïr ce dont vous tenez votre origine sans finir par vous haïr vous-mêmes. Vous ne pouvez haïr l'Afrique sans vous haïr vous-mêmes.

Prenez ceux d'ici auxquels on a fait subir un bon lavage de cerveau et qui ont une attitude négative à l'égard de l'Afrique, et vous verrez qu'ils se considèrent eux-mêmes de façon négative. Vous ne pouvez avoir à la fois une attitude positive envers vous-mêmes et négative à l'égard de l'Afrique. Dans la mesure même où votre compréhension de l'Afrique et votre attitude à son endroit deviendront positives, vous verrez devenir également positives la compréhension que vous avez de vous-mêmes et votre attitude à votre propre égard. Cela, l'homme blanc le sait, et il nous incite très habilement à haïr notre identité et nos caractères africains.

Vous savez bien, vous-mêmes, qu'il fut un temps où nous haïssions tout ce qui en nous était africain. Nous haïssions nos têtes, la forme de notre nez ; nous voulions avoir ce nez, vous savez, en bec de colombe ; nous haïssions la couleur de notre peau et le sang africain qui coulait dans nos veines. A force de haïr nos traits, notre peau, notre sang, eh bien, nous devions finir par nous haïr nous-mêmes. Et nous nous haïssions nous-mêmes. Notre couleur devenait pour nous une chaîne — nous sentions qu'elle était une entrave à nos mouvements ; notre couleur devenait pour nous une sorte de prison dans laquelle nous nous sentions reclus et qui nous empêchait d'aller où bon nous semblait. Nous sentions que toutes ces restrictions étaient uniquement fondées sur notre couleur ; tant que nous nous sentirions emprisonnés, enchaînés, pris au piège par notre peau,

nos traits et notre sang de noirs, notre réaction psychologique devait automatiquement consister à prendre en haine cette peau, ces traits et ce sang qui étaient pour nous des entraves. Et nous les prenions en haine.

Dans ces conditions, nous nous sentions inférieurs, incompétents et désemparés. Lorsque ce sentiment s'emparait de nous, nous chargions quelqu'un d'autre de nous montrer la voie ; nous ne faisions pas confiance pour cela à un autre noir ni à d'autres noirs. En ce temps-là, nous ne leur faisions pas confiance. Nous pensions qu'un noir était tout juste bon à jouer d'un instrument à vent — oui, à produire des sons, à vous réjouir de quelques chansons, et autres activités du même genre. Mais pour les affaires sérieuses, lorsqu'il y allait de notre nourriture, de notre habillement, de nos toits, et de notre éducation, c'est à l'« homme » que nous nous adressions. Jamais nous ne songions à obtenir ce que nous voulions par nos propres moyens, jamais nous ne concevions l'action à mener comme notre propre affaire. Parce que nous nous sentions désemparés. Ce sentiment provenait de la haine que nous avions de nous-mêmes. Et cette haine elle-même découlait de notre haine pour tout ce qui était africain. ...

Après 1959, le feu du nationalisme africain fut attisé et sa flamme monta bien haut : le colonialisme s'engageait sur la voie de l'effondrement total. La France entreprit son retrait de l'Afrique Occidentale Française, la Belgique prit des mesures qui préparaient son départ du Congo, la Grande-Bretagne fit de même au Kenya, au Tanganyika, en Ouganda, dans le Nigeria, dans l'ensemble de ses possessions. Mais tout en se donnant l'air de vider les lieux, ces puissances montèrent un stratagème colossal.

Lorsque vous jouez au rugby, si les joueurs de l'équipe adverse vous cernent, vous ne jetez pas le ballon n'importe où ; vous faites une passe à un coéquipier qui a conservé sa liberté de mouvement. C'est ce que les puissances européennes ont fait : elles étaient prises au piège sur le continent africain, elles ne pouvaient s'y maintenir, car elles étaient tenues pour colonialistes et impérialistes. Elles ont dû faire une passe à une puissance qui jouissait d'une réputation différente : c'était l'Oncle Sam. Sam s'est emparé du ballon et depuis lors il n'a pas cessé de chercher à marquer l'essai. Il avait gardé sa liberté de mouvement : on ne le considérait pas comme l'un des colonisateurs du continent africain. A cette époque, les Africains étaient incapables de comprendre que si les Etats-Unis n'avaient

pas colonisé le continent africain, ils avaient bien colonisé 22 millions de noirs sur le continent américain. Car nous n'avons rien à envier à personne pour ce qui est de la colonisation.

Au moment où l'Europe passait le ballon aux Etats-Unis, J. F. Kennedy arrivait au pouvoir. Kennedy reprit le ballon et le fit circuler. Le monde n'a jamais connu d'arrière plus habile. Il s'entoura d'intellectuels — gens très cultivés, érudits et bien informés. Leur analyse lui fit comprendre que le gouvernement des Etats-Unis avait à résoudre un nouveau problème. Cela provenait du fait qu'à présent les Africains s'étaient réveillés, qu'ils ne connaissaient plus l'ignorance ni la peur, qu'ils étaient prêts à se battre. Autrement dit, les puissances occidentales ne pouvaient plus se maintenir en Afrique par la force. Etant donné que leur propre économie, l'économie de l'Europe et celle des Etats-Unis, dépendait du maintien de leur influence sur le continent africain, elles devaient trouver un moyen de rester en Afrique. Ce moyen, c'était le jeu de l'amitié.

Ces puissances abandonnèrent l'attitude ouvertement colonialiste et impérialiste qu'elles avaient eue jusqu'alors, pour adopter une attitude bienveillante : on vit apparaître le colonialisme bien intentionné, le colonialisme philanthropique, l'humanitarisme, le dollarisme. On ne parla plus dès lors que de Corps de la Paix, d'opération Croisades, que du devoir de « venir en aide à nos frères d'Afrique ». Voyez-vous ça ! Ils sont incapables de nous venir en aide dans le Mississipi, ni dans l'Alabama, ni à Detroit, ni ici, à Dearborn, où il y a quelques éléments Ku-Klux-Klan garanti. Toute leur aide, ils vont la consacrer à l'Afrique. Je connais Dearborn : voyez-vous, je suis de Detroit, j'ai habité Inkster. Pour se rendre à Inkster, il fallait traverser Dearborn, et traverser Dearborn, c'était traverser l'Etat du Mississipi. Ça n'a pas changé depuis ? Eh bien ! vous devriez mettre fin à cette situation.

Kennedy comprit donc qu'il fallait changer de méthodes et en utiliser de nouvelles. Il se créa une réputation habilement conçue de façon à faire croire aux habitants du continent africain qu'il était Jésus, le grand père blanc, venu rétablir la justice. Je vous le dis, sa mort a fait verser à certains noirs plus de larmes que n'en avait fait couler la crucifixion de Jésus. La période 1954-1964 vit l'ascension de l'Afrique et c'est un fait dont on n'a jamais dit toutes les répercussions sur la lutte pour les droits civiques aux Etats-Unis.

C'est d'ailleurs le mouvement *Black Muslim* qui a constitué l'un des principaux éléments de la lutte pour les droits civiques. Ce mouvement ne prenait point part aux activités politiques et civiques — il ne faisait pas grand-chose d'autre que d'empêcher les noirs de boire, de fumer, etc. Il était porteur d'une réforme morale, mais cela n'allait pas plus loin. Mais il parlait un langage si résolu qu'il mettait les autres organisations noires dans une situation très délicate. Avant l'apparition des *Black Muslims,* la *N.A.A.C.P.* était considérée comme une organisation de gauche ; on se préparait à mener une enquête sur ses activités. Puis apparut le mouvement *Black Muslim,* et les blancs en conçurent une telle peur qu'ils dirent : « Dieu merci, nous avons nos vieux oncles, l'oncle Roy, l'oncle Withney, l'oncle A. Philip et l'oncle... il y en a tant que je ne peux me rappeler leurs noms à tous ; ils sont tous mes aînés, si bien que je peux les appeler du nom d' « oncles ». D'ailleurs, si l'on appelle quelqu'un *Oncle Tom* aujourd'hui, il paraît qu'il peut vous faire un procès en diffamation. Si bien que j'ai renoncé à les appeler *Oncle Tom* ; à présent, je les appelle Oncle Roy.

Si le mouvement *Black Muslim* s'est développé, c'est, entre autres raisons, parce qu'il mettait l'accent sur tout ce qui était africain. C'est en cela que réside le secret de son succès. Sang africain, ascendance africaine, culture africaine, attaches africaines. Et — voilà qui vous surprendra — nous nous sommes aperçus que, dans les profondeurs de son subconscient, le noir de ce pays est encore plus africain qu'il n'est américain. Il *s'imagine* être plus américain qu'africain, parce que « l'homme » le trompe, lui lave le cerveau chaque jour. L' « homme » lui dit et lui répète : « Vous êtes américain. » Mais mon vieux, comment pouvez-vous vous prendre pour un Américain, alors que jamais vous n'avez été traité en Américain dans ce pays ? Jamais vous ne l'avez été, jamais. Supposons que dix hommes soient à table, en train de dîner, et que j'entre et aille m'asseoir à leur table. Ils mangent ; mais devant moi il y a une assiette vide. Le fait que nous soyons tous assis à la même table suffit-il à faire de nous tous des dîneurs ? Je ne dîne pas tant qu'on ne me laisse pas prendre ma part du repas. Il ne suffit pas d'être assis à la même table que les dîneurs pour dîner : voilà ce que vous devez vous mettre dans la tête, noirs de ce pays.

Il ne suffit pas de vivre dans ce pays pour être américain. Il en faut davantage pour le devenir. Vous devez goûter les fruits de l'américanisme. Ce ne sont pas ses fruits, mais ses épines que vous avez goûtées. Des chardons, oui, mais des

fruits, non pas. Pour avoir ces fruits, vous avez combattu plus âprement que l'homme blanc, mais votre lutte vous a moins rapporté. Lorsqu'ils vous ont fait endosser l'uniforme et qu'ils vous ont envoyés à l'étranger, vous avez mis plus d'ardeur qu'eux à vous battre. Mais oui, je vous connais bien — pour eux, vous savez vous battre.

L'existence du mouvement *Black Muslim* a rendu plus militantes toutes les organisations de lutte pour les droits civiques, et a incité le pouvoir blanc à se montrer plus tolérant à l'égard de ces dernières, car il préférait avoir affaire à elles plutôt qu'à nous. A vrai dire, je crois que nous avons contraint nombre de dirigeants du mouvement pour les droits civiques à pousser l'ardeur militante plus loin qu'ils n'auraient voulu. J'en connais qui disent qu'ils vont tout casser, mais chez qui ce ne sont que des mots : dès que vient le moment d'agir, ils rentrent dans leurs trous.

J. F. Kennedy avait également compris qu'il fallait user d'une nouvelle méthode à l'égard des noirs américains. Pendant toute la durée de son mandat, il se spécialisa dans la recherche de moyens qui permettraient de faire perdre la boussole aux noirs américains. Vous êtes nombreux à ne pas aimer m'entendre tenir ce genre de propos — mais je ne me permettrais pas de prendre position sur ce point si je ne savais pas de quoi je parle. A force de vivre dans ce genre de société, de passer pas mal de temps dans leur entourage — vous comprenez à qui s'applique le mot « leur » —, j'ai appris à les connaître. Souvent vous vous imaginez qu'ils veulent votre bien, mais, si vous regardez les choses de plus près, vous constaterez qu'ils ne vous veulent pas de bien du tout. Non qu'il n'y en ait pas quelques-uns de bien intentionnés ; mais la plupart d'entre eux ne sont pas animés de bonnes intentions.

La nouvelle méthode de Kennedy consistait à faire semblant de soutenir notre lutte pour les droits civiques. Lui aussi « défendait » les droits civiques. Mais je me souviens des révélations que publia le magazine *Look* sur l'affaire Meredith. *Look* révéla que Robert Kennedy et le gouverneur Barnett avaient conclu un accord aux termes duquel le procureur général se rendrait dans le Mississipi et s'efforcerait de contraindre l'Université à admettre Meredith, tandis que Barnett se tiendrait à l'entrée et dirait : « Non, vous n'entrerez pas ! » Meredith serait admis de toute façon, mais tout était arrangé d'avance de manière à ce que Barnett conservât l'appui des racistes blancs dont il

défendait les intérêts, tandis que Kennedy conserverait celui des noirs dont il se faisait le représentant. Tout était prévu. Ce n'est pas un secret : on en a parlé, on en parle encore dans les journaux. Mais ce n'est qu'un marchandage parmi tant d'autres. Ce que vous croyez régulier, mes frères et mes sœurs, est plus tordu qu'un bretzel, et Dieu sait qu'un bretzel est tordu !

Pour conclure, je tiens à dire que jusqu'à présent l'administration a usé d'une méthode astucieuse qui consiste à faire semblant de chercher à résoudre le problème, alors que ce n'est pas cela qu'ils cherchent. Ils se sont attaqués aux conséquences, mais jamais à la cause. Ils ne nous ont fait que des concessions symboliques. Le symbolisme ne profite qu'à un très petit nombre d'entre nous ; il ne profite jamais aux masses. Or, ce sont les masses qui ont un problème, pas les membres de la minorité. Celui qui bénéficie du symbolisme ne tient de toute façon pas à nous côtoyer — et c'est pourquoi il s'attache au symbole. ...

Les masses noires sont toujours mal logées ; elles reçoivent toujours un enseignement de bas étage et ne trouvent que des emplois inférieurs, avec des salaires qui ne leur suffisent pas pour vivre dans ce monde. Le problème n'a par conséquent pas été résolu pour les masses. Il ne l'a été que pour des gens comme Whitney Young qui, s'il faut en croire la rumeur publique, doit entrer dans le cabinet. Il sera le premier noir à qui cela arrive. Ce qui indique de quel côté il se tient. D'autres encore ont reçu des postes ; Carl Rowan, par exemple, qui a été placé à la tête de l'U.S.I.A. *(United States Information Agency* — Agence d'information des Etats-Unis) et s'emploie habilement à faire croire aux Africains que le problème des noirs de ce pays est entièrement résolu.

Les blancs, s'ils veulent se faire le plus grand tort possible, n'ont qu'à demander à ce type de noir : « Quel est l'état d'esprit des vôtres, mon garçon ? » Il leur répondra que nous sommes satisfaits. C'est ce qu'ils font, mes frères et mes sœurs : ils s'enferment avec le blanc et lui disent que nous sommes contents. « Vous n'avez qu'à me garder ici, bien en évidence, patron, et je les maintiendrai derrière vous. » Voilà ce qu'ils disent, toutes portes fermées. Car, voyez-vous, l'homme blanc ne tolère pas ceux qui ne sont pas pour lui. Il ne se soucie pas de savoir si vous avez tort ou raison ; tout ce qu'il veut, c'est savoir si vous êtes pour lui. Si vous êtes pour lui, il ne se soucie pas de savoir ce que vous voulez d'autre. Tant que vous êtes

pour lui, il vous maintient à la tête de la communauté noire. Vous devenez un porte-parole.

Dans votre lutte, vous ressemblez à un homme qui marche sur une roue en mouvement : vous courez mais vous n'allez nulle part. Vous courez de plus en plus vite, et la roue tourne de plus en plus vite. Jamais vous ne quittez l'endroit où vous vous tenez. Il est donc important pour vous et pour moi de faire en sorte que notre problème trouve une solution à l'avantage des masses et non de la classe supérieure — ou plutôt de ce que l'on appelle « classe supérieure ». En fait, un noir de la classe supérieure, cela n'existe pas, car ce noir-là prend des coups au même titre que celui de l'autre classe. Ils prennent tous les mêmes coups, et c'est l'un des bons aspects de ce système raciste, puisque ainsi nous ne faisons qu'un.

Si vous alliez à présent leur dire ce que 1965 leur réserve, nul doute qu'ils vous croiraient fous. Mais 1965 sera, de toutes les années qu'ils ont connues, la plus longue, la plus chaude et la plus sanglante. Elle doit l'être, non pas que vous le vouliez ainsi, ni que je le veuille ainsi, mais parce que les conditions qui ont causé les explosions de 1963 et celles de 1964, sont toujours présentes. On ne peut prétendre qu'il n'y aura pas d'explosion, lorsqu'on garde chez soi les conditions qui en sont les éléments. Tant que vous laissez là ces substances explosives, le risque d'explosion demeure.

Mes frères et mes sœurs, laissez-moi vous dire que je passe mon temps dans les rues en compagnie de gens de toutes sortes, à écouter ce qu'ils ont à dire. Ils sont mécontents, désillusionnés, ils en ont assez, ils en viennent à un tel point de frustration qu'ils commencent à se dire : « Qu'avons-nous à perdre ? » Quand vous en arrivez à ce point-là, vous êtes capable de créer une atmosphère très dangereusement explosive. C'est le cas des nôtres.

Dans le *Newsweek* de cette semaine, j'ai lu que, d'après une enquête d'opinion qu'ils ont faite, les noirs seraient satisfaits de leur sort. Mais oui, voilà *Newsweek*, vous savez, cette revue que l'on dit de première classe, qui est censée recourir aux services des meilleurs enquêteurs, et qui nous dit toute la satisfaction des noirs. Peut-être n'ai-je pas rencontré les mêmes noirs que leur enquêteur, car je sais qu'il n'a pas interrogé ceux que j'ai rencontrés. Et c'est cela qui est dangereux. C'est de cette façon que les blancs se font le plus de tort. Ils inventent des statistiques qui leur permettent de créer une certaine image, et se

figurent que cette image va dominer les choses. Savez-vous pourquoi ils prétendent toujours que les noirs sont paresseux ? Parce qu'ils veulent que les noirs le soient. S'ils disent toujours que les noirs sont incapables de s'unir, c'est qu'ils ne veulent pas que les noirs s'unissent. Ils savent que lorsqu'ils mettent ça dans la tête du noir, celui-ci s'efforce de se conformer à l'image qu'ils ont créée. S'ils disent qu'on ne peut faire l'unité des noirs et que vous alliez ensuite tenter de les unir, ils ne s'uniront pas, parce qu'on a dit qu'ils n'étaient pas censés le faire. C'est une psychose que ces gens-là créent, et leurs statistiques servent le même but.

Quand ils pensent qu'une période explosive est proche, ils se saisissent de leur presse et inondent le public noir d'informations qui tendent à lui faire croire que tous les noirs sont contents de leur sort. Car si vous savez que vous êtes seul à être mécontent et que dix autres ne le sont pas, vous y allez mollo ; mais si vous savez que vous êtes mécontents tous les dix, vous passez à l'action. Cela, « l'homme » le sait. Il sait que si ces noirs comprennent à quel point ils sont mécontents — et même l'Oncle Tom est mécontent ; à l'heure actuelle, il se contente de jouer son rôle — c'est ce qui lui fait peur. Ils en ont peur en France, en Angleterre et aux Etats-Unis.

C'est pourquoi il est si important pour nous de commencer à nous organiser intelligemment, et de nous demander comment répondre à la question que voici : « Que ferons-nous si telle ou telle chose arrive ? » Ne vous imaginez pas que vous courrez trouver « l'homme » pour lui dire : « Patron, me voilà. » Quand le moment sera venu, il nous verra exactement du même œil, vous et moi. Je vais être dur avec vous : lorsque le moment sera venu, il ne vous considèrera pas d'un meilleur œil que moi. ...

Tout cela, mes frères et mes sœurs, pour que nous sachions, vous et moi, qu'en 1965, il importe que nous soyons parfaitement unis, en harmonie les uns avec les autres, et que nous ne laissions pas « l'homme » nous pousser par ses manœuvres à nous battre entre nous. Je regrette profondément de m'être laissé entraîner par ces manœuvres dans la situation où je me trouve à présent par rapport au mouvement *Black Muslim*, parce qu'à mon sens il n'est rien de plus destructif que les querelles entre deux groupes de noirs. Mais c'est une situation qu'il est impossible d'éviter, parce qu'elle a des racines très profondes, et nous verrons ce genre de choses se reproduire dans un très proche avenir.

Avant de me rasseoir, je tiens à dire encore ceci : s'il vous en souvient, en quittant le mouvement *Black Muslim*, j'ai déclaré nettement que je n'avais pas même l'intention de continuer à faire attention à leur existence et que j'allais me consacrer à l'action au sein de la communauté non musulmane. Mais ils craignaient, s'ils ne faisaient pas quelque chose, de voir un grand nombre de membres de la mosquée *(Black Muslim)* les quitter pour s'engager dans une autre direction. Aussi ont-ils dû ouvrir la polémique contre moi et, qui plus est, tenter de me réduire au silence, parce qu'ils n'ignorent pas ce que je sais sur leur compte. A mon avis, ils devraient me connaître assez bien pour savoir qu'ils ne parviendront sûrement pas à me faire peur. Mais lorsque je révèlerai ce que je sais — excusez cette toux incessante : j'ai avalé un peu de fumée la nuit dernière —, il est des faits relatifs au mouvement *Black Muslim* qui vous scandaliseront, lorsque vous en aurez connaissance.

Ce que vous devez comprendre, en ce qui concerne ceux d'entre nous qui ont appartenu au mouvement *Black Muslim*, c'est que nous étions tous cent pour cent convaincus de la divinité d'Elijah Muhammad. Nous croyions en lui. Nous croyions vraiment que Dieu, à Detroit d'ailleurs, l'avait enseigné, comme nous croyions tout le reste. Je m'étais toujours imaginé qu'il y croyait lui-même, jusqu'au jour où je découvris, à ma grande stupéfaction, qu'il n'y croyait pas. Scandalisé par cette découverte, je commençai à regarder partout ailleurs et à tenter de mieux comprendre notre situation à tous, de façon à ce que nous puissions trouver un moyen de nous unir pour triompher des obstacles. ...

Je le répète, je ne suis pas raciste. Je ne crois en aucune forme de ségrégation. Je suis partisan de la fraternité à l'égard de tout le monde, mais je ne crois pas qu'il faille imposer la fraternité à des gens qui n'en veulent pas. Pratiquons-la entre nous, et si d'autres veulent la pratiquer à notre égard, nous accepterons de leur rendre la pareille. Mais je ne pense pas que nous devions chercher à aimer qui ne nous aime pas. Je vous remercie.

14

Confrontation avec un « expert »

La dernière émission radiophonique à laquelle Malcolm X prit part fut organisée à New York le soir du 18 février 1965 par la station WINS. *Cela se passait quatre jours après l'attentat contre la maison de Malcolm, neuf jours après que la police de Selma se fût servie de piques et de matraques pour contraindre 170 étudiants à traverser la campagne au pas de gymnastique, sous les violences et les coups ; cela se passait le jour où des centaines d'élèves de Brooklyn manifestaient contre la ségrégation scolaire.*

L'émission faisait partie de la série Contact *; les auditeurs pouvaient poser des questions par téléphone. Le meneur de jeu était Stan Bernard, qui avait invité Aubrey Barnette, ancien membre du mouvement* Black Muslim, *qui venait de publier dans le* Saturday Evening Post *du 17 février un article intitulé « Une tromperie : les* Black Muslims *» ; Gordon Hall, « expert en organisations extrémistes » ; et Malcolm X. Pendant la première heure, essentiellement consacrée aux* Black Muslims *et à l'attentat exécuté contre Malcolm, Hall prit avec Malcolm un ton hostile et méprisant. Malcolm s'efforça d'abord de ne pas en tenir compte, mais finit par y renoncer pendant le dernier tiers de l'émission, que nous présentons ici.*

•

Bernard : — Gordon, vous êtes un observateur professionnel des organisations extrémistes et vous classez les nationalistes noirs, et, bien entendu, les *Black Muslims,* dans la catégorie des organisations extrémistes. Que pensez-vous de la guerre politique que se livrent actuellement les organisations nationalistes noires ?

Hall : — Eh bien ! pour être absolument franc avec vous, car je crois en la sincérité, je pense que les *Black Muslims* sont actuellement à l'agonie, en passe de disparaître, qu'ils n'ont pas eu, sur le plan national, d'influence réelle sur la communauté noire, et qu'ils en ont encore moins à présent. Malcolm ne sait pas où aller, et c'est pour cela qu'il commet de si gros impairs. C'est ainsi qu'il est allé communier avec les communistes dans le quartier du centre...

Malcolm : — Comment, j'ai communié avec les communistes ! Avec quels communistes ai-je...

Hall : — Avec le *Socialist Workers Party*...

Malcolm : — Vous avez perdu l'esprit, je n'ai jamais communié avec...

Hall : — Vous avez prononcé plusieurs discours qu'ils ont imprimés dans...

Malcolm : — Mais cela ne s'appelle pas communier. Je prends la parole n'importe où, je l'ai prise à Londres et...

Hall : — Vous êtes retourné chez eux plusieurs fois, vous en étiez ravi, et ils impriment l'un de vos plus importants discours dans le *Militant*...

Malcolm : — J'ai pris la parole dans une église, une église de Rochester, il y a quelques jours. Suis-je pour autant méthodiste... ?

Hall : — Ce n'est pas d'églises que nous parlons ; nous ne parlons pas d'églises, mais du *Socialist Workers Party*...

Malcolm : — Le fait de prendre la parole dans un lieu ne suffit pas à vous assimiler aux gens du lieu. Vous prenez la parole en public et sur n'importe quelle estrade...

Hall : — Oh non ! Malcolm, pas moi !

Malcolm : — ... et je prends la parole en public, sur n'importe quelle estrade.

Hall : — Je crains que le fait ne soit pas là, Malcolm.

MALCOLM : — Si le fait de prendre la parole à une réunion organisée par des socialistes fait de moi un socialiste, lorsque je prends la parole dans une église méthodiste...

HALL : — Mais il s'agissait d'une réunion organisée par les communistes...

MALCOLM : — J'étais à Selma la semaine dernière, dans l'Alabama, et j'ai pris la parole dans l'église de Martin Luther King. Suis-je pour autant partisan de Martin Luther King ? Non, Monsieur, votre méthode de raisonnement ne me convient guère.

HALL : — J'étais en train de dire, en réponse à la question de Stan, qu'à mon avis le mouvement nationaliste ne sait pas où aller en ce moment, qu'il fait des erreurs et qu'il pose des lignes partout. Dans le secteur de Harlem, certains des communistes d'obédience pékinoise, le *Progressive Labor Movement,* se sont alliés à d'autres, la bande de Bill Epton. Bill Epton reconnaît lui-même qu'il est communiste — sur ce point, vous me donnerez raison, n'est-ce pas, Malcolm ?

MALCOLM : — Je ne sais rien de la doctrine politique de Bill Epton. A mon sens, Bill Epton est l'un des dirigeants militants de Harlem. Pour ce qui est de ses convictions politiques, je pense qu'il est libre de son choix.

HALL : — Je n'ai pas dit qu'il n'était pas libre, je dis seulement ce qu'il est.

MALCOLM : — Eh bien...

HALL : — Il me l'a dit lui-même...

MALCOLM : — Eh bien, quelles que soient ses convictions...

HALL : — Je l'ai interviewé et il m'a dit qu'il était un communiste déclaré...

MALCOLM : — Quelles que soient ses convictions, il est en droit de les avoir.

HALL : — ... et qu'il aimerait voir notre système disparaître complètement. Tout ce que je dis, c'est que la guerre fait rage...

MALCOLM : — Vous constaterez, je crois, qu'un grand nombre des enfants qui, à Brooklyn...

HALL : — Puis-je parler, Malcolm, puis-je parler...

MALCOLM : — ... manifestent contre la ségrégation scolaire qui sévit à New York...

HALL : — Me laisserez-vous parler ?

MALCOLM : — ... et King et certains de ses partisans, dans l'Alabama, se battent en ce moment même contre ce système.

HALL : — Vous vous entendez comme personne à tuer le temps, mais vous ne laissez pas la parole aux autres.

MALCOLM : — Dites donc ce que vous avez à dire.

HALL : — C'est ce que j'essaie de faire — ayez seulement l'amabilité de me laisser la parole...

BERNARD : — Allez-y.

MALCOLM : — Mais oui, allez-y, M. Hall, Docteur Hall.

HALL : — En tout cas, les nationalistes sont perplexes ; une guerre intestine fait rage dans le secteur de Harlem et la plupart des mouvements sont faibles et divisés par les scissions, ce sont des fractions de fractions. Je pense que seul l'avenir nous dira qui en sortira vainqueur et pourra revendiquer le plus grand nombre d'adhérents. Si je peux me permettre une prédiction, je pense que nous pourrions nous reporter un an en arrière, Stan ; vous verrez que Malcolm prêchait alors une doctrine totalement différente et qu'il dirigeait un mouvement quelque peu différent.

MALCOLM : — Vous savez, le docteur Hall ne peut pas me faire de plus grand compliment qu'en parlant comme il vient de le faire. C'est quand il commencera à me passer la main dans le dos que je m'inquièterai.

HALL : — Je ne vous passe pas la main dans le dos, Malcolm ; je vous ai dit, à Boston...

MALCOLM : — J'ai dit : quand vous *commencerez* à me passer la main dans le dos...

HALL : — ... que sous peu vous prôneriez une nouvelle politique, et c'est ce que vous faites.

MALCOLM : — J'ai dit : c'est quand vous *commencerez* à me passer la main dans le dos, que je m'inquièterai. *Vous,* les gens de votre profession, qui gagnent leur vie à s'occuper des groupes qui existent dans ce pays. C'est quand *vous* commencerez à me passer la main dans le dos, que cela m'inquiètera, Monsieur. Je vais vous donner un bon conseil : si vous croyez que le nationalisme n'exerce pas la moindre influence, les nationalistes de l'*O.A.A.U.* organisent un rassemblement au dancing Audubon, à Broadway.

HALL : — Vous l'avez déjà dit, je crois. C'est une rangaine publicitaire.

MALCOLM : — J'en parlerai encore. Je ne participerais pas à cette émission sans en parler. Car l'une des plus grandes difficultés que rencontrent les nationalistes, c'est de faire connaître leurs activités à l'opinion publique. Donc, nous organisons une réunion au dancing...

HALL : — Si j'en crois vos propos, le public participe à une immense conspiration contre vous.

MALCOLM : — Vous allez m'obliger à en parler quatre ou cinq fois. Nous organisons une réunion au dancing Audubon, dimanche prochain à 14 heures ; les gens de votre sorte, qui se prennent pour des experts en nationalisme, sont invités à venir s'asseoir au premier rang ; je vous conseille de vous rendre à notre invitation, puisque votre profession consiste à vous informer de ce que font les nationalistes et tous ceux que l'on appelle extrémistes. J'aimerais vous faire remarquer, Docteur Hall, que chaque fois que vous trouvez des noirs...

HALL : — Malcolm, vous savez fort bien que je ne suis pas docteur.

MALCOLM : — Ah bon ! A vous entendre, on croirait que vous êtes expert en quelque chose et je vous ai pris pour un docteur. Chaque fois que vous rencontrez les conditions dans lesquelles doivent vivre les noirs de ce pays, des conditions que le gouvernement laisse se perpétuer depuis si longtemps, ce sont des conditions extrêmes en elles-mêmes — et tout noir que la situation des nôtres émeut vraiment éprouve des sentiments extrêmes. Ce n'est pas avec du sirop que l'on peut soigner une pneumonie. Les noirs deviennent de jour en jour plus extrêmes. Il y a quelques semaines, avant de me rendre en Angleterre, j'étais dans l'Alabama, avec le docteur King et quelques-uns des autres qui essaient seulement de se faire inscrire et de voter. Je vous le dis franchement, King, qui a la réputation d'être le plus modéré, le plus conservateur, le plus aimant, le plus approuvé, le plus soutenu...

HALL : — Le mot que vous cherchez, c'est « responsable ». Mais poursuivez.

MALCOLM : — D'accord, conscient de sa responsabilité envers le pouvoir blanc. Pour moi, lorsqu'on parle de responsabilité...

HALL : — King est un Américain conscient de ses responsabilités, c'est tout.

MALCOLM : — Habituellement, quand des gens de votre sorte

disent de certains noirs qu'ils ont conscience de leurs responsabilités, ils parlent de noirs conscients de leurs responsabilités dans le contexte de leur mode de pensée. Pour en revenir au docteur King, chaque fois qu'il se trouve un homme qui soutient le gouvernement comme le fait le docteur King, tandis que les partisans de King sont obligés de courir sur la route par des brutes policières qui ne sont rien d'autre que des membres du Klan, sans que le gouvernement fédéral, qui pourrait intervenir, fasse rien pour les secourir, je vous garantis que vous fabriquez des extrémistes par milliers. Alors que je me trouvais là-bas, on m'a demandé de faire une déclaration aux journalistes, mais on ne voulait pas me laisser prendre la parole dans l'église, ni m'adresser aux enfants et aux étudiants. Ce sont les étudiants qui ont insisté pour que je parle, si bien que j'ai eu l'occasion de m'adresser à eux.

BERNARD : — Malcolm, comment pourra-t-on modifier cette situation à votre avis ?

MALCOLM : — Monsieur, je pense que...

BERNARD : — Comment le pourra-t-on ? Je sais que vous parlez de ces enfants dont on fait des extrémistes, mais comment, comment fera-t-on pour modifier cette situation ? Pensez-vous qu'on y parvienne par la guerre ?

MALCOLM : — On ne la modifiera pas en faisant croire qu'elle n'a pas les proportions énormes que nous lui voyons. On ne la changera pas non plus en publiant, comme *Newsweek* la semaine dernière, les résultats de sondages d'opinion qui donnent à croire que les noirs sont contents du rythme auquel ils progressent. Si vous le croyez, vous vous faites des illusions. Je prétends que les blancs se rendent un bien mauvais service en publiant des informations qui tendent à faire croire que les noirs sont contents de leur sort, alors qu'à l'heure actuelle la situation raciale est plus explosive que jamais. Tous vos dirigeants « conscients de leurs responsabilités », lorsqu'ils évoquent la situation, déclarent qu'elle est bien en main. Et pourtant les enfants noirs deviennent de jour en jour plus explosifs...

BERNARD : — Vous ne répondez pas à ma question, vous l'éludez. Je vous ai demandé comment on allait modifier cette situation. Par des mesures extrêmes, disons par une réaction extrême, ... en d'autres termes, allez-vous réagir de façon extrême à une situation qui vous déplaît ? Jusqu'à quelles extrémités peut aller votre réaction ?

MALCOLM : — La Russie avait installé des fusées à Cuba. Elle ne les en a retirées que lorsqu'elle a vu les Etats-Unis pointer les leurs sur la Russie.

BERNARD : — Vous voulez parler d'une révolution ?

MALCOLM : — Non, je veux dire ceci : lorsque vous respecterez assez les noirs de ce pays pour leur accorder une intelligence égale à celle des blancs, vous comprendrez que les noirs réagiront à l'oppression de la même façon que les blancs. Les blancs ne tendent pas l'autre joue lorsqu'on les opprime. Ils ne pratiquent pas l'amour à l'égard du Klan, du *Citizens Council* ni de qui que ce soit. Mais ils exigent des noirs qu'ils le fassent. Je dis tout simplement qu'à mon sens la situation peut certainement être modifiée. Mais je ne crois pas qu'elle puisse l'être par des blancs qui prétendent hypocritement qu'elle n'est pas si mauvaise que cela, ni par des dirigeants noirs, des dirigeants « responsables », qui s'efforcent hypocritement de faire croire aux blancs que les noirs sont patients, durs à la souffrance, et prêts à rester longtemps, ou encore un grand bout de temps, assis à ne rien faire jusqu'à ce que la situation s'améliore.

BERNARD : — Appel suivant. Ici *WINS*, émission *Contact*, numéro de téléphone Judson 2-6405. Ici *Contact*, vous êtes en ligne.

JEUNE FILLE : — Allo, Malcolm ?
MALCOLM : — Oui ?

JEUNE FILLE : — Je souhaite que le Ku-Klux-Klan vous attrape.
MALCOLM : — Ha ! ha ! ha ! ha !

BERNARD : — Merci beaucoup.

MALCOLM : — Je tiens à faire une remarque à cette dame. On m'invite à me rendre dans le Mississipi la semaine prochaine. J'ai l'intention d'y aller. Le Ku-Klux-Klan aura l'occasion de m'attraper s'il le désire. La semaine dernière, j'étais dans l'Alabama : ils avaient l'occasion de me prendre. Il n'est pas toujours nécessaire de descendre vers le Sud pour rencontrer le Ku-Klux-Klan. Sans nul doute votre père en est-il, sinon vous ne parleriez pas de cette façon.

BERNARD : — Ici *Contact*, parlez.

AUDITRICE : — J'aimerais poser une question à M. Barnette. Dans son livre sur *Les Black Muslims*, Louis Lomax déclare qu'il a été impossible de démontrer la véracité des rumeurs suivant lesquelles les *Muslims* recevraient une aide extérieure,

celle des communistes ou des ségrégationnistes. M. Barnette dispose-t-il d'informations qui permettent de confirmer ou d'infirmer les dires de Lomax ?

Bernard : — Je n'ai pas très bien saisi ; de toute façon, M. Barnette a quitté notre studio pendant la dernière partie du débat et n'est pas là pour vous répondre.

Auditrice : — M. Hall pourrait-il me répondre ?

Bernard : — M. Hall ?

Hall : — Je ne comprends pas bien votre question. Pourriez-vous la répéter ?

Auditrice : — Mais bien sûr. Louis Lomax dit que l'on n'a pas réussi à démontrer la véracité des rumeurs suivant lesquelles les *Muslims* recevraient une aide de l'extérieur, de source communiste ou ségrégationniste. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Hall : — Je tends à partager sur ce point l'avis de M. Lomax. Je crois que sa déclaration correspond aux faits. Je ne suis pas certain qu'elle puisse s'appliquer à d'autres groupes militants au sein de la communauté noire, mais je la crois valable dans le cas des *Muslims*.

Bernard : — Je ne suis pas certain...

Malcolm : — Ils ne reçoivent aucune aide de sources étrangères à leur mouvement ?

Hall : — Notre correspondant veut parler de communistes ou de ségrégationnistes de l'extérieur.

Malcolm : — Reçoivent-ils une aide des ségrégationnistes de *l'intérieur* ? A vous de jouer, Monsieur l'expert.

Hall : — J'en doute fort. Ni moi ni vous n'en avons la moindre preuve ; si vous en avez...

Malcolm : — Je ne prétends pas que j'en aie.

Hall : — ... déballez votre marchandise, Malcolm. Vous ne faites qu'insinuer ; c'est un jeu auquel vous êtes très fort.

Malcolm : — C'est parce que vous me donnez tout d'un coup l'impression que vous protégez le mouvement *Black Muslim*...

Hall : — Mais pas du tout, pas du tout.

Malcolm : — ... lorsqu'il s'agit de vous allier aux *Muslims* contre les nationalistes noirs. Car vous savez que le mouvement

Black Muslim est coincé, et qu'il ne sait où donner de la tête.

Hall : — J'avoue, j'avoue...

Rien que pour vous montrer comme votre logique est boiteuse — laissez-moi parler. Rien que pour vous montrer comme votre logique est boiteuse, je me suis arrangé pour faire publier dans le *Saturday Evening Post* le texte dont vous avez vous-même fait l'éloge ce soir, en déclarant que l'on n'avait jamais rien écrit de meilleur sur les *Black Muslims.*

Malcolm : — Mais ce n'est pas parce que vous vous êtes arrangé...

Hall : — Je me suis arrangé en effet.

Malcolm : — C'est le meilleur texte, mais pas parce que vous vous êtes arrangé. Ce n'est pas cela qui en fait le meilleur texte jamais consacré aux *Muslims.* C'est le meilleur parce qu'Aubrey...

Bernard : — M. Hall dit qu'il s'est arrangé pour faire publier ce texte parce qu'il le jugeait intéressant et valable.

Malcolm : — Ce qu'il a arrangé, ce qu'il a fait m'indiffère. Je ne fais pas de commentaires sur...

Hall : — Jamais vous n'acceptez de laisser les faits gâcher vos arguments, Malcolm.

Malcolm : — Cher Monsieur, je ne commente pas vos actes, car ils me laissent indifférent.

Hall : — Mais vous avez dit que ce texte était merveilleux.

Malcolm : — Je le dis de ce qu'a écrit Aubrey. C'est Aubrey, l'auteur. Vous pouvez aussi vous arranger pour que Rockwell écrive un article.

Hall : — Aubrey est venu me trouver...

Malcolm : — Vous pouvez vous arranger pour faire écrire un article à Rockwell.

Hall : — ... parce qu'il savait que j'étais le mieux à même de remanier son texte.

Malcolm : — Vous pouvez vous arranger pour faire écrire un article à Rockwell, ou au Klan.

Hall : — Mais non, mais non, j'en serais incapable.

Malcolm : — Donc vos arrangements ne me font pas la moindre impression.

HALL : — Malcolm, vous savez parfaitement que j'en serais incapable. C'est une calomnie pure et simple.

MALCOLM : — Mais si, Monsieur, vous en seriez capable. N'êtes-vous pas un mercenaire ?

HALL *(s'adressant à Bernard)* : — Vous avez saisi la méthode ?

MALCOLM : — Mais non, vous êtes un professionnel, vous l'avez dit vous-même ; c'est pour cette raison que je vous donne du docteur...

BERNARD : — C'est le moment de répondre au prochain appel. Y répondrons-nous maintenant ?

HALL : — J'aime l'entendre parler ainsi, il montre son vrai visage.

MALCOLM : — Mais pas du tout ! C'est vous que je montre sous votre vrai jour de mercenaire et d'opportuniste.

BERNARD : — Et voici l'appel suivant. Ici *Contact*, parlez.

AUDITEUR : — J'aimerais poser une question à Malcolm X.

BERNARD : — Allez-y.

AUDITEUR : — J'ai vu Malcolm X aux actualités : il disait que les ennemis de Charlie étaient ses amis. Charlie servant à désigner l'homme blanc.

MALCOLM : — Charlie, c'est le Ku-Klux-Klan, le *White Citizens Council*, et tous les blancs qui pratiquent la discrimination et la ségrégation à l'égard des noirs.

AUDITEUR : — Bon. Je voudrais aussi vous interroger sur ce que vous avez dit d'une aide reçue de la Chine rouge.

MALCOLM : — Jamais je n'ai parlé d'aide reçue de la Chine rouge. Demandez donc au Docteur Hall, ici présent ; c'est un expert et je pense que même lui devra me donner raison.

AUDITEUR : — On vous demandait, au cas où la Chine rouge vous soutiendrait dans votre lutte contre Charlie, si vous accepteriez son aide. Vous avez répondu que vous accepteriez n'importe quelle aide.

MALCOLM : — Mais cela ne concerne pas spécialement la Chine rouge. Ce que j'ai dit, c'est qu'un homme prisonnier dans la tanière d'un loup, s'il voit un renard lui offrir son aide, acceptera toute aide, d'où qu'elle vienne, pour se défendre contre le loup.

BERNARD : — Ouais, mais on vous demandait...

MALCOLM : — Ce qui ne veut pas dire que l'on aime les renards.

BERNARD : — Lorsqu'on vous a posé la question, a-t-on précisé si...

MALCOLM : — Je ne crois pas qu'ils aient parlé de la Chine communiste ; autant qu'il m'en souvienne, je ne pense pas qu'ils aient spécifié. Mais permettez-moi de dire un mot à propos de la Chine communiste : la Chine est un pays de 700 millions d'hommes. Physiquement parlant, ils existent ; mais oui, ils existent. Je n'approuve pas la réaction de l'Amérique qui fait comme si 700 millions de Chinois n'existaient pas. Cet été, en Afrique, partout où je suis passé, j'ai vu des Chinois. C'est seulement à mon retour aux Etats-Unis que je n'en vois plus un seul. Je ne crois pas que ce soit un signe de maturité que de prétendre que 700 millions de gens n'existent pas.

HALL : — Mais la politique des Etats-Unis ne consiste justement pas à prétendre qu'ils n'existent pas, Malcolm. Ce que vous dites ne correspond tout simplement à rien.

MALCOLM : — Mais non, je...

HALL : — Les Etats-Unis ont bien conscience de l'existence de la Chine rouge.

MALCOLM : — Sans nul doute. Les Chinois viennent de faire exploser plusieurs bombes atomiques. Qui plus est, leurs armées enchaînent les soldats américains à Saïgon. Il faut bien que les Etats-Unis aient conscience de l'existence de la Chine, puisque la Chine immobilise la moitié de vos forces. Il faudrait être fou pour ne pas avoir conscience de son existence. Mais en même temps, vous cherchez à donner à l'opinion publique, aux gens de ce pays, l'impression que les Chinois n'existent pas.

HALL : — C'est vous qui le dites, mais ce n'est pas du tout cela.

MALCOLM : — Ce sont des êtres humains, tout comme vous et moi.

BERNARD : — Bien entendu, vous êtes en faveur de la reconnaissance de la Chine rouge et de son admission aux Nations Unies ?

MALCOLM : — Un grand nombre de vos sénateurs, à Washington, en sont également partisans. A mon avis, des hommes très intelligents et très avancés, ceux qui ont les conceptions les plus avancées, ont fini par en arriver au point de maturité intellec-

tuelle et politique où ils comprennent que, lorsqu'il existe un aussi grand peuple, il vaut mieux les reconnaître et les traiter en êtres humains, et qu'alors ils vous traiteront en êtres humains. Si vous prétendez qu'il ne faut pas traiter avec eux parce que ce sont des communistes, pourquoi traiter avec la Russie ? Si vous prétendez qu'il ne faut pas traiter avec eux parce qu'ils ont combattu les forces de l'O.N.U. en Corée, pourquoi traiter avec Tshombé ? Tshombé a lui aussi combattu les forces de l'O.N.U., au Katanga. Je pense qu'en usant de la même aune pour apprécier tous ces gens, vous obtiendrez de meilleurs résultats.

BERNARD : — Bien, passons à l'appel suivant. Ici *Contact*, parlez.

AUDITRICE : — Allo, puis-je parler à Malcolm X, s'il vous plaît ?

BERNARD : — Mais oui, allez-y.

AUDITRICE : — Je voudrais... je n'ai pas de question à poser à Malcolm X. Je voudrais lui dire que je le soutiens à 100 % dans tout ce qu'il fait pour porter secours aux noirs. Je pense que c'est un affreux scandale que l'on aille lancer une bombe dans une maison où se trouvent des êtres humains, et surtout des enfants. Je ne suis pas d'accord avec les *Muslims*, les prétendus *Muslims*, parce qu'à mon avis ils ne prêchent que la haine.

MALCOLM : — Eh bien, je l'avoue, j'étais l'un des dirigeants qui ont créé la réputation du mouvement *Muslim* et entraîné tant de gens à croire en la caricature d'Islam qu'il enseigne. Mais je dois également souligner qu'il y a dans ce mouvement des éléments progressistes, des hommes de bonne volonté. Ils ne sont pas tous mauvais. Un grand nombre d'entre eux ont de bonnes intentions, mais ils sont égarés par la hiérarchie, au sein de laquelle il y a un grand nombre de gens animés de mauvaises intentions. Ce mouvement comporte un large élément progressif, généralement constitué de gens qui adhèrent pour perdre toute illusion au bout d'un an et repartir. Mais j'ai eu ma part de responsabilités : j'ai donné aux gens l'impression que le mouvement *Black Muslim* était plus qu'il n'était en fait ; je reconnais ma responsabilité. Vous pouvez me faire supporter tout le blâme. Cependant, je tiens également à déclarer que pas un blanc, pas un groupement blanc, pas une agence blanche ne parviendra à m'utiliser contre Elijah Muhammad ou contre le mouvement *Black Muslim*. Lorsque je m'en prends à un autre noir, nul blanc ne peut me dicter mes paroles ni me monter

contre un autre groupement noir. Lorsque j'ai analysé ce noir ou ce groupement en me servant de mon propre entendement et que je les juge néfastes aux intérêts de la communauté noire, je les attaque avec la même ardeur.

BERNARD : — Gordon, vous alliez dire quelque chose ?

HALL : — Eh bien, ce sont encore des mots. Il a commencé par dire qu'il devait admettre avoir eu la responsabilité d'induire tant de gens en erreur sur le compte des *Muslims*. Mais les *Muslims* n'ont jamais été bien nombreux. Il ne faut jamais perdre de vue le fait que les gens n'ont pas été bien nombreux à se laisser abuser. C'est la presse blanche que l'on a égarée en lui faisant croire que les *Muslims* étaient nombreux.

MALCOLM : — Docteur Hall...

HALL : — Le nombre des *Muslims* n'a jamais dépassé 15 000, et il n'en reste plus que 6 000 à présent, alors qu'il y a 22 millions de noirs aux Etats-Unis. Gardez ces faits bien présents à l'esprit.

MALCOLM : — Docteur Hall...

BERNARD : — Vous en êtes convenu dès le début de l'émission, Malcolm. Vous avez admis que le chiffre de 25 000 membres était correct.

HALL : — Ce sont des faits, Malcolm.

MALCOLM : — Voici un autre fait que vous devriez garder présent à l'esprit. Les Mau-Mau n'ont jamais été nombreux, jamais. Il y a toujours eu plus de Kikuyu, de Kenyans, que de Mau-Mau.

HALL : — Qu'entendez-vous démontrer par là ?

MALCOLM : — Ce sont pourtant les Mau-Mau qui ont donné l'indépendance au Kenya. Et Jomo Kenyatta, cet homme qui, il y a tout juste cinq ans, était considéré comme un extrémiste et un monstre, est aujourd'hui président de la République du Kenya ; c'est pourtant ce même homme qui, il y a cinq ans...

HALL : — La situation actuelle de l'Afrique coloniale n'est pas comparable à celle des Etats-Unis.

MALCOLM : — Mais nous vivons dans un pays colonial. Quand on voit en 1965 un système dans lequel certains éléments peuvent contraindre des enfants à marcher au pas sur une route, et pas des criminels mais...

BERNARD : — Mais du point de vue numérique, vous êtes

obligé d'établir une analogie grossière. Aux Etats-Unis, les noirs constituent encore une minorité. Aux Etats-Unis. Lorsque vous parlez de minorités au sein de minorités qui sont elles-mêmes des minorités au sein de minorités, et que vous retranchez ainsi de proche en proche, vous ne pouvez pas établir d'analogie avec une colonie.

Malcolm : — Ce que je dis, c'est que les Mau-Mau constituaient eux aussi une minorité, une minorité infime ; et non seulement ils ont donné l'indépendance au Kenya, mais...

Bernard : — Au sein d'une immense majorité de noirs.

Malcolm : — Mais ils la lui ont donnée — ils étaient la mèche. Le baril de poudre est toujours plus grand que la mèche. Ce qu'il y a de plus petit dans le baril de poudre, c'est la mèche. Vous pouvez toucher la poudre à longueur de journée sans qu'il arrive rien. C'est lorsque vous touchez à la mèche que le baril explose.

Bernard : — Je ne m'y risquerais pas ; j'aurais trop peur de provoquer une explosion.

Malcolm : — C'est en touchant la mèche que vous faites exploser le baril de poudre. Allez à Harlem et prenez tous ces noirs modérés que le Docteur Hall, ici présent, marque du sceau de son approbation et qu'il tient pour des hommes conscients de leurs responsabilités : ils n'explosent pas. C'est la mèche, ce petit élément que vous appelez nationaliste et...

Hall : — Vous faites tout votre possible pour l'encourager, Malcolm, avec vos propos démagogiques...

Malcolm : — Mais non, mais non, je ne l'encourage pas...

Hall : — Mais si, mais si !

Malcolm : — Je ne l'encourage pas, mais je me refuse à prétendre qu'il n'existe pas.

Bernard : — N'est-ce pas de la provocation, Malcolm, ce que vous faites ?

Malcolm : — Je ne suis pas de votre avis. Comment allez-vous inciter à la révolte des gens qui vivent dans des taudis et des ghettos ? C'est la structure urbaine qui les y pousse. C'est cette ville qui persiste à faire vivre les gens dans les trous à rats de Harlem et à leur faire payer des loyers plus élevés que dans le quartier du centre. C'est cela qui fait monter la révolte, cette ville qui laisse les commerçants de Harlem vendre à des prix exorbitants les denrées alimentaires, les vête-

ments et toutes les marchandises dont les gens ont besoin, alors que tout est moins cher dans le centre. C'est cela qui fait monter la colère. Une ville qui se refuse à créer des emplois pour des gens qui se voient priver de travail pour cette seule raison que leur peau est noire. C'est cela qui suscite la révolte. N'allez pas reprocher à un noir, qui exprime son ressentiment et son mécontentement devant les conditions abominables dans lesquelles vivent les siens, d'avoir provoqué cette situation. Il faut accuser la société qui tolère l'existence de ces choses. C'est sur ce point que je ne suis pas d'accord avec le Docteur Hall.

BERNARD : — Mais, d'une certaine façon...

HALL : — Nous avons de nombreux points de désaccord, Malcolm.

MALCOLM : — Disons, Docteur Hall, que ce point est l'un de nos nombreux points de désaccord.

BERNARD : — Mais, d'une certaine façon, Hitler ne parlait-il pas lui aussi de divergences, ne disait-il pas qu'il existait certaines conditions, et ne poussait-il pas lui aussi à la révolte ?

MALCOLM : — Je ne sais rien de Hitler ; je n'étais pas en Allemagne. C'est aux Etats-Unis que je vis.

BERNARD : — Voyons... voyons... je vous en prie, Malcolm...

MALCOLM : — Je vous dis que je n'étais pas en Allemagne.

BERNARD : — Ce qu'a fait Hitler, vous le savez aussi bien que...

MALCOLM : — Vous n'avez pas le droit de citer Hitler et l'Allemagne, lorsqu'on voit ce qui se passe ici-même ! Regardez la télévision ce soir et vous verrez ce qu'ils...

BERNARD : — Dans Harlem...

MALCOLM : — Non, non et non !... Allumez votre poste ce soir et vous verrez ce qu'ils font au Docteur King.

HALL : — Les méthodes du Docteur King ne sont pas les vôtres. Vous seriez incapables de faire ce qu'il fait dans l'Alabama.

MALCOLM : — Monsieur... Monsieur...

HALL : — Vous seriez incapable...

MALCOLM : — Monsieur, vous feriez mieux de prier le ciel que je n'aille pas essayer de l'imiter. Lorsque le Docteur King...

HALL : — Ce sont des mots, Malcolm, ce ne sont que des mots...

MALCOLM : — Lorsque le Docteur King soutient le point de vue des gens de votre espèce — oui, de votre espèce —, vous devriez vous démener davantage pour le tirer de prison. Vous devriez faire davantage pour le protéger et pour protéger ceux qui le suivent en montrant un tel amour et une telle patience. Si vous en faisiez plus pour eux, si vous passiez un peu de votre temps à les aider, au lieu de vous en prendre à moi, sans doute que ce pays serait bien plus agréable à vivre. Vous passez trop de temps, Docteur, à observer...

HALL : — Il est bien rare que je parle de vous, Malcolm ; c'est tout juste si vous en valez la peine...

MALCOLM : — Vous passez trop de temps, Docteur, à essayer de suivre la piste des noirs mécontents que vous traitez d'extrémistes...

HALL : — C'est tout juste...

MALCOLM : — ... tandis que si vous passiez un peu de votre temps là où le Docteur King se bat, vous feriez de ce pays un endroit où il ferait meilleur vivre.

HALL : — Malcolm, j'ai donné des conférences dans tout l'Etat d'Alabama, en un temps où vous n'aviez rien à voir avec les *Muslims* ni avec qui que ce fût d'autre.

MALCOLM : — Etiez-vous couvert d'un drap blanc ? Etiez-vous couvert d'un drap blanc ?

HALL : — Vous m'avez compris ?

BERNARD : — Messieurs, notre émission se termine. Le gong va résonner. Il est à peu près le quart. Voilà, le gong a résonné.

MALCOLM : — Docteur Hall, venez donc à l'Audubon dimanche, à 14 heures ; nous poursuivrons notre discussion là-bas.

HALL : — J'ai d'autres chats à fouetter.

BERNARD : — Messieurs, il faut nous séparer. Notre émission est terminée. Je tiens à vous remercier tous d'être venus ce soir. Merci beaucoup à vous, Gordon — à vous, Malcolm — et, bien sûr, à vous, Aubrey Barnette. ...

15

Dernières réponses et derniers entretiens

Nous présentons dans ce chapitre un choix de déclarations faites par Malcolm pendant les trois derniers mois de sa vie, au cours d'entretiens avec les journalistes et en réponse aux questions qui lui étaient posées dans les réunions publiques.

•

Un faisan ?

MALCOLM : — Bon nombre de gens m'ont mis en garde contre le *Village Voice*. On dit que c'est un journal libéral, mais d'esprit très étroit.

MARLENE NADLE : — *Eh bien certains membres de notre équipe de rédaction pensent que vous êtes un faisan.*

MALCOLM : — Si je cherchais seulement à duper les gens, je n'aurais pas la bêtise de mener mon affaire dans des rues où l'on en veut à ma vie, où je ne puis me promener la nuit venue. Si je convoitais le pouvoir, j'aurais pu aller n'importe où. On m'a offert du travail dans tous les pays d'Afrique.

Muhammad, voilà le faisan, avec sa maison de Phœnix, ses costumes à 200 dollars et son harem. Il ne croyait pas en l'Etat

noir et ne voulait pas vraiment obtenir quelque chose pour les nôtres. C'est pour cette raison que je l'ai quitté.

Extrait d'un article de Marlene Nadle Malcolm X, la complexité d'un homme de la jungle, *Village voice*, 25 février 1965.

•

Raisons de la rupture avec les Black Muslims.

Je n'ai pas rompu avec eux ; il s'est produit une scission essentiellement due au fait qu'ils m'ont exclu, parce que j'envisageais de façon intransigeante les problèmes dont je jugeais la solution nécessaire et que le mouvement pouvait, selon moi, résoudre.

Je sentais que, dans un grand nombre de secteurs, le mouvement restait à la traîne. Il ne participait pas aux luttes civiques ou politiques dans lesquelles étaient engagés les nôtres. Sa seule activité consistait à mettre l'accent sur l'importance d'une réforme morale — rejet du tabac, de l'alcool, de la fornication, de l'adultère. Lorsque je me suis aperçu que la hiérarchie ne pratiquait pas elle-même ce qu'elle prêchait, j'ai compris qu'il y avait banqueroute sur cet aspect du programme.

Pour le faire fonctionner, pour lui donner un sens aux yeux de la communauté, il n'y avait qu'un moyen : prendre part à la lutte des noirs dans les domaines politique et économique.

L'organisation s'y refusait parce que, pour ce faire, elle aurait dû adopter une position trop militante, trop intransigeante et trop activiste, alors que la hiérarchie était devenue conservatrice. Celle-ci cherchait surtout à préserver ses intérêts propres. Il faut également dire que si le mouvement *Black Muslim* se présentait comme un groupement religieux, la religion qu'il avait adoptée — l'Islam — ne le reconnaissait pas.

Du point de vue religieux, il était donc dans le vide. Il ne participait pas à la vie politique, si bien qu'il n'était pas un groupement politique. Lorsqu'une organisation n'est ni politique ni religieuse, et qu'elle ne participe pas à la lutte pour les droits civiques, de quel nom peut-elle se qualifier ? Elle

se trouve dans le vide. Ce sont tous ces éléments qui m'ont amené à faire scission avec l'organisation.

Extrait de l'entretien accordé le 8 janvier 1965 au *Young Socialist* et publié dans le Y.S. de mars-avril 1965.

•

Sur les enquêtes de la commission parlementaire.

On avait demandé à Malcolm s'il accepterait de déposer devant la commission parlementaire d'enquête sur les menées subversives.

Malcolm : — Je suis prêt à saisir une occasion de défendre mon point de vue en tout — peu m'importe devant qui, où et quand. Je m'y rendrai même sans attendre de convocation. A une condition seulement : que l'on ne m'interroge pas à huis clos. Interrogez-moi en public, et je répondrai à tout ce que vous pourrez bien me demander. Mais faites-le en public.

Franchement, je ne crois pas qu'il y ait à Washington une seule commission capable de se justifier lorsqu'on en vient au problème racial des Etats-Unis. On vous emmène à Washington, où l'on s'efforce d'établir un lien entre vous et une puissance étrangère. Dans ce pays on traite les noirs comme s'ils étaient des étrangers. Si nous établissons des liens entre nous, nous devenons des éléments subversifs.

Non, mon frère, jamais je ne me soucie de quelque enquête que ce soit. Je pense que notre cause est juste et que nous avons été assez patients jusqu'ici pour avoir le droit de montrer un peu d'impatience. Nous en avons le droit. Comme je l'ai déjà dit, Johnson et Humphrey devraient rendre grâce à Dieu — chaque matin lorsqu'ils s'éveillent — de ce que les noirs aient fait preuve d'une telle patience et d'une pareille ignorance. Ils devraient en remercier Dieu et chercher à remédier à cette situation avant que l'impatience ne monte.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

•

Sur le racisme.

On avait demandé à Malcolm quelle différence il faisait entre le racisme blanc et le racisme noir.

MALCOLM : — C'est habituellement le raciste blanc qui a créé le raciste noir. Dans la plupart des cas où vous rencontrez le racisme noir, il constitue une réaction au racisme blanc, et si vous l'analysez de près, vous constatez que ce n'est pas vraiment du racisme noir. Je crois que jamais aucun peuple n'a manifesté aussi peu de tendances au racisme que les noirs...

Pour moi, réagir avec violence au racisme blanc, ce n'est pas du racisme noir. Si vous venez me passer une corde au cou et que je vous pende pour cela, ce n'est pas du racisme. C'est votre attitude qui est raciste, mais ma réaction n'a rien à voir avec le racisme ; c'est la réaction d'un être humain qui cherche à se défendre et à se protéger. Ce que les nôtres n'ont pas fait et ce que certains d'entre eux, du moins au niveau universitaire, se refusent à faire. Mais la plupart des nôtres n'en sont pas à ce niveau.

Réponse à une question posée au cours du *Harvard Law School Forum* le 16 décembre 1964.

QUESTION : — *Quelles sont, à votre avis, les causes du préjugé racial aux Etats-Unis ?*

MALCOLM : — Le préjugé tient à l'ignorance et à l'esprit de lucre. Ainsi qu'à un programme d'éducation habilement conçu de manière à égarer les esprits, un programme qui va de pair avec le système américain d'exploitation et d'oppression.

Si toute la population des Etats-Unis recevait une éducation correcte — je veux dire, si on lui faisait un tableau fidèle de l'histoire et de l'apport des noirs —, je crois que bon nombre de blancs auraient des sentiments moins racistes. Ils éprouveraient plus de respect pour le noir en tant qu'être humain. Sachant ce qu'a été l'apport des noirs à la science et à la civilisation, le blanc abandonnerait, au moins partiellement, son sentiment de supériorité. Du même coup, le sentiment d'infériorité qu'éprouve le noir ferait place à une connaissance de soi bien équilibrée. Le noir se sentirait plus homme. Il fonc-

tionnerait davantage en être humain, dans une société d'êtres humains.

C'est par l'éducation qu'il faut mettre fin à cette situation. Le fait d'avoir des collèges et des universités ne suffit pas à faire de vous un être éduqué. Avec le système d'enseignement que connaissent les Etats-Unis, collèges et universités sont habilement conçus de façon à égarer les esprits.

Extrait de l'entretien accordé le 8 janvier 1965 au *Young Socialist*.

•

Sur le mariage interracial et l'Etat noir.

Pierre Berton : — *Avant de quitter Elijah Muhammad, de vous rendre à La Mecque et de voir le monde islamique tel qu'il est, vous croyiez à la nécessité d'une ségrégation totale entre blancs et noirs. Vous étiez opposé à l'intégration et au mariage interracial. Avez-vous changé d'opinion sur ce point ?*

Malcolm : — Je crois qu'il faut reconnaître tout être humain en tant qu'être humain, sans chercher à savoir s'il est blanc, noir, basané ou rouge ; lorsqu'on envisage l'humanité comme une seule famille, il ne peut être question d'intégration ni de mariage interracial : c'est tout simplement un être humain qui en épouse un autre et qui vit avec lui.

Toutefois, je dois le dire, je ne pense pas que ce soit à un noir qu'il faille demander de défendre son point de vue, parce que c'est l'homme blanc, à titre collectif, qui s'est montré hostile à l'intégration, au mariage interracial et à tout ce qui nous rapproche de l'unité.

C'est pourquoi, en tant que noir et surtout en tant que noir des Etats-Unis, je ne pense pas avoir à défendre un point de vue que je soutenais auparavant, car il constitue lui aussi une réaction à la société, une réaction produite par la société ; à mon sens, c'est à la société qui a produit le point de vue qu'il faut s'en prendre, et non pas à la réaction à laquelle en viennent les victimes de cette société négative.

Berton : — *Mais vous ne croyez plus en l'Etat noir ?*

Malcolm : — Non.

Berton : — *Vous ne croyez plus à l'Etat noir en Amérique du Nord ?*

Malcolm : — Non, je crois en une société dans laquelle les hommes puissent mener une vie d'êtres humains sur un pied d'égalité.

Extrait de l'enregistrement du *Pierre Berton Show* présenté le 19 janvier 1965 à la Station CFTO-TV de Toronto.

●

L'homme que vous pensez être.

Malcolm : — Je suis l'homme que vous pensez être. S'il n'est pas besoin de législation pour faire de vous un homme et faire reconnaître vos droits, ne venez pas me parler de législation. Si nous sommes des êtres humains, vous et moi, nous ferons la même chose tous les deux. Si vous voulez savoir ce que je ferai, demandez-vous ce que vous ferez. Je ferai de même — mais j'irai plus loin.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

●

Comment organiser les gens.

Malcolm : — Le seul qui soit capable d'organiser l'homme de la rue, c'est celui dont la communauté blanche ne veut pas entendre parler. Les gens ne font pas confiance au genre opposé, car ils savent d'où il reçoit les consignes...

Marlene Nadle demande à Malcolm s'il compte recourir à la haine pour organiser les gens.

Malcolm : — Je ne vous permets pas d'appeler cela de la haine. Disons que je ferai prendre conscience aux gens de ce qui leur a été fait. Cette prise de conscience fera naître une grande quantité d'énergie, tant négative que positive, qui pourra être canalisée de façon constructive. (...)

La plus grande erreur du mouvement, c'est d'avoir voulu organiser un peuple endormi en vue d'une lutte sur des objectifs spécifiques. Il faut commencer par éveiller les gens, l'action vient ensuite.

M. Nadle : — *Leur faire prendre conscience de l'exploitation qu'ils subissent ?*

Malcolm : — Non, mais de leur humanité, de leur valeur propre, de leur héritage. S'il y a un parallélisme entre l'oppression que subissent les Juifs et celle que subissent les noirs, il existe cependant une différence essentielle, qui tient au fait que jamais le Juif n'a perdu la fierté d'être Juif. Jamais il n'a cessé d'être un homme. Il savait qu'il avait beaucoup donné au monde et le sens qu'il avait de sa propre valeur lui donnait le courage de se défendre. Il lui permettait d'agir et de penser de façon indépendante, à la différence des nôtres et de nos dirigeants.

Extrait de l'article de Marlene Nadle dans le *Village voice* du 25 février 1965.

●

Dollarisme et capitalisme.

Malcolm : — C'est un fait que la plupart des pays d'Amérique du Sud sont les satellites des Etats-Unis. Mais il n'y a pas de quoi avoir honte. Ce pays a transformé Khrouchtchev en satellite et lui a fait perdre sa place. De nos jours, tout le monde devient satellite.

Mais oui. Etudiez donc les relations entre les Etats-Unis et la Russie depuis quatre ou cinq ans, et vous verrez que les Etats-Unis avaient presque réussi, par leurs manœuvres, à transformer la Russie en satellite. Les Russes ont dû se défaire de Khrouchtchev pour retrouver un peu d'indépendance.

Je le dis aussi objectivement que je peux. Je ne cherche pas à attaquer qui que ce soit. Je n'ai pas le moindre compte à régler. Je ne fais qu'exprimer l'opinion que je me suis faite au cours de mes voyages à travers le monde en observant et en ouvrant grand mes oreilles.

De nos jours, on devient facilement un satellite sans même s'en rendre compte. Ce pays serait capable de séduire Dieu lui-même. Mais oui, il possède un grand pouvoir de séduction — le pouvoir du dollarisme. Vous pouvez bien maudire le colonialisme, l'impérialisme, tous les « ismes » réunis, mais il vous est difficile de maudire le dollarisme. Quand ils répandent leurs dollars sur vous, votre âme s'en va.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

●

QUESTION : — *Que pensez-vous de la lutte mondiale que se livrent actuellement le capitalisme et le socialisme ?*

MALCOLM : — Il est impossible au capitalisme de survivre, avant tout parce que ce système ne peut se passer de sucer le sang. Naguère, il ressemblait à un aigle, mais aujourd'hui il ressemble plutôt à un vautour. Il était assez fort pour aller sucer le sang de n'importe qui, sans se préoccuper de savoir si sa victime était forte ou non. Mais à présent, il est plus lâche, comme le vautour, et ne peut plus sucer que le sang de gens sans défense. A mesure que les nations du monde se libèrent, le capitalisme trouve de moins en moins de victimes à qui sucer le sang, et s'affaiblit ainsi de plus en plus. A mon avis, sa chute finale n'est plus qu'une question de temps.

Extrait de l'entretien accordé au *Young Socialist* le 8 janvier 1965.

●

Le commissaire de police.

HARRY RING : — *Il y a environ une semaine, le commissaire Murphy déclarait que les récentes mises en garde contre le risque d'une nouvelle éruption dans Harlem pourraient bien être en fait une incitation à l'émeute. Je sais que vous êtes l'un de ceux qui ont récemment fait cette mise en garde. Qu'avez-vous à dire sur ce point ?*

MALCOLM : — Eh bien, l'attitude du commissaire Murphy est l'une des principales causes du ressentiment entre les races, et surtout dans les communautés noires de Harlem, Bedford — Stuyvesant et autres lieux. Quand il dit — quand il *met en garde* quiconque déclare qu'il y a de fortes chances que les violences se poursuivent cet été, il cherche à se cacher la tête dans le sable.

Son attitude ressemble à celle qu'ont les Etats-Unis en ce qui concerne l'existence de la Chine. En général, l'attitude des Etats-Unis consiste à prétendre que 700 millions de Chinois n'existent pas et que la Chine, c'est une petite île au large des côtes chinoises.

Eh bien, le commissaire Murphy a la même attitude en ce qui concerne la situation au sein de la communauté noire.

Cette situation est si explosive que si elle se maintient, il y aura nécessairement des explosions violentes.

Au lieu de tâcher, d'une manière ou d'une autre, d'éliminer les *causes* de ces explosions, le commissaire Murphy veut *condamner* ceux qui signalent la persistance de ces conditions et mettent également en garde contre le risque d'explosion que comporte cette persistance.

Je pense que le commissaire Murphy est probablement le meilleur exemple d'imbécile qui soit. Je déteste employer ce genre d'expression dans votre émission, mais vraiment Murphy envisage en parfait imbécile les problèmes de la communauté noire et ce n'est pas en persistant à proférer ce genre de sottises qu'il améliorera la situation ; au contraire, cela ne fait que la détériorer.

Extrait d'un entretien avec Ring à la station WB-AI-FM de New York, le 28 janvier 1965.

•

Avertissement public à Rockwell.

Au cours d'une réunion publique organisée à Harlem, le 24 janvier 1965, par l'O.A.A.U., Malcolm déclara que les actualités télévisées avaient présenté un film dans lequel on voyait le pasteur King tomber sous les coups d'un raciste, que ce spectacle lui avait « fait mal » et que s'il avait été là, il se serait porté à l'aide de King. Il lut à haute voix le texte du télégramme qu'il avait adressé à George Lincoln Rockwell, chef du parti nazi des Etats-Unis.

Ceci pour vous aviser que le séparatiste Elijah Muhammad et son mouvement *Black Muslim* ne me retiennent plus de combattre les tenants de la suprématie blanche et que, si l'agitation raciste que vous menez en ce moment contre les nôtres dans l'Alabama entraîne un dommage physique pour le pasteur King ou pour l'un quelconque des noirs américains qui ne font que chercher à jouir de leurs droits d'hommes libres, vous subirez, vous et vos amis du Ku Klux Klan, le maximum de représailles physiques de la main de ceux d'entre nous qui ne sont pas liés et désarmés par la doctrine de la non violence, et qui pensent que nous devons affirmer notre droit à l'autodéfense — par tous les moyens.

•

Sur la politique.

On avait demandé à Malcolm ce qu'il pensait des résultats de l'élection présidentielle aux Etats-Unis.

MALCOLM : — Ce n'est pas le président, mais le système qui peut vous soutenir ou vous frapper. Ce système-ci gouverne non seulement l'Amérique, mais le monde entier. De nos jours, celui qui brigue la présidence des Etats-Unis ne fait pas campagne pour cela seulement, il faut qu'il puisse être accepté par les autres régions du monde sur lesquelles s'exerce l'influence des Etats-Unis.

Si Johnson s'était présenté tout seul, personne n'aurait voulu de lui. La seule chose qui l'ait fait accepter au monde, c'est l'astuce des capitalistes, des impérialistes, qui savaient que les gens ne courraient se jeter dans les griffes du renard que si on leur montrait un loup. Aussi ont-ils trouvé à Johnson un concurrent à faire peur, si bien que le monde entier, y compris des gens qui se disent marxistes, a souhaité la victoire de Johnson sur Goldwater.

Je dis ceci : ceux qui se prétendent ennemis du système attendaient à quatre pattes l'élection de Johnson — parce qu'on le dit homme de paix. Mais *au même instant* ses troupes envahissaient le Congo et le Vietnam du Sud ! Il avait même des troupes dans des secteurs d'où les autres impérialistes s'étaient déjà retirés. Le *Peace Corps* pour le Nigéria, des mercenaires pour le Congo !

Réponse à une question posée lors du meeting organisé à Paris par *Présence Africaine* le 23 novembre 1964.

MALCOLM : — Les nôtres doivent commencer par se faire inscrire sur les listes électorales. Mais ils ne doivent pas s'engager activement dans l'action politique tant que nous ne comprendrons pas mieux les avantages que nous pouvons retirer de la politique dans ce pays. Nous nous engageons dans la politique de façon irréfléchie et émotionnelle, alors que la politique, en particulier dans ce pays, est affaire de sang-froid et non de cœur. Il faut donc que nous acquérions une meilleure compréhension de la science de la politique et que nous nous fassions inscrire sur les listes électorales.

Nous ne devons pas prendre, de quelque façon que ce soit,

fait et cause pour l'un quelconque de ces partis. A mon avis, nous devrions limiter notre action politique à la situation donnée, sans du tout chercher à nous identifier ou à nous vendre à l'un des deux partis, mais en nous engageant dans une action politique consacrée au bien des êtres humains et destinée à en finir avec toutes ces injustices. Pour ma part, je ne pense pas que l'homme qui réside en ce moment à la Maison Blanche soit moralement à même d'entreprendre l'action nécessaire pour en finir avec ces injustices.

Réponse à une question posée au cours du *Harvard Law School Forum* le 16 décembre 1964.

MALCOLM : — La répugnance que montrent les noirs à voter ne tient pas toujours au fait qu'ils n'ont pas le droit de vote. Dans la plupart des Etats et des villes, les appareils politiques, en règle générale, choisissent (pour candidats aux fonctions politiques) non pas des noirs intellectuellement à même de prendre la politique telle qu'elle est, mais des pantins dont ils se servent pour régir la vie politique de la communauté. Les noirs de Harlem ont pu le constater chaque année ; ils ont vu que la politique, dans Harlem et dans d'autres communautés noires, était largement télécommandée de l'extérieur.

Ce n'est pas qu'ils soient endormis ou morts politiquement : ils ont fait exprès de s'abstenir. Quand vous leur indiquerez une chose pour laquelle ils puissent voter, vous constaterez qu'ils se montreront aussi actifs qu'ils se sont montrés inactifs jusqu'à présent. C'est le but de l'O.A.A.U. que de militer parmi les noirs politiquement inactifs. Nous avons l'intention de les transformer, de les rendre actifs, afin qu'il y ait un peu de mouvement.

Ceux qui n'ont pas pris une part active à la politique sont ceux qui prennent part à l'action physique. Jusqu'à présent, ils n'ont rien vu qui fût susceptible de se réaliser dans la politique, et c'est pourquoi ils n'ont pas recouru à la politique, mais à l'action physique, à des méthodes physiques, vous comprenez ? Ce que nous entendons faire, c'est essayer de mettre leur énergie en état de servir, en leur faisant comprendre ce qu'est la politique.

Réponse à une question posée par un membre de la délégation de Mc Comb, le 31 décembre 1964.

Malcolm : — Ce monsieur me demande : primo, si je crois à l'action politique et, secundo, si je me présenterais au cas où les groupements de gauche s'entendraient pour me nommer leur candidat au poste de maire. Bien sûr que je crois en l'action politique, sous toutes ses formes. Je crois à l'action, un point c'est tout. A toutes les formes d'action requises. Quand je parle de « tous les moyens », c'est exactement cela que j'entends. Je crois à tout ce qui est nécessaire pour remédier à des conditions injustes — que ce soit sur le terrain politique, économique, social, physique — à tout ce qui est nécessaire. J'y crois — tant que cette action est orientée intelligemment, de manière à rapporter quelque chose.

Mais je ne crois pas que l'on puisse s'engager dans l'action, politique ou autre, sans s'arrêter d'abord pour analyser les possibilités de succès ou d'échec. Je pense également que les groupements ne devraient pas se qualifier de « gauche », « droite » ou « centre ». A mon sens, ils devraient se contenter d'être ce qu'ils sont, sans se laisser étiqueter. Ne vous laissez jamais étiqueter : il est des étiquettes qui tuent.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

Marlene Nadle remarque que Malcolm a l'intention de présenter des candidats noirs aux élections et lui demande s'il se présenterait lui-même.

Malcolm : — Je ne sais pas encore. Je pense pouvoir me rendre plus utile en attaquant l'ordre établi. Cela n'est pas fait de manière aussi efficace lorsqu'on se trouve à l'intérieur du système.

Marlene Nadle demande à Malcolm s'il juge nécessaire l'existence d'un parti noir comme le Freedom Now Party du Michigan.

Malcolm : — Dans certains cas, il faut créer un nouvel appareil. Dans d'autres, il vaut mieux s'emparer de celui qui existe déjà. De toute façon, à partir de 1965, nous serons engagés dans la politique à tous les niveaux.

Extrait de l'article de Marlene Nadle dans le *Village Voice* du 25 février 1965.

Les propriétaires de taudis et l'antisémitisme.

Dans son discours sur les Perspectives de liberté pour l'année 1965, *Malcolm parlait des propriétaires de taudis qui possèdent les maisons de Harlem, « mais n'y habitent pas eux-mêmes ; d'ordinaire, ils habitent du côté de Grand Concourse (Bronx) ou ailleurs encore ». Au cours de la discussion, une femme et un homme firent des objections à cette remarque.*

Malcolm : — Cette dame a dit qu'elle avait apprécié le discours — je paraphrase sa question — jusqu'au moment où j'avais parlé des propriétaires qui vivent du côté de Grand Concourse. D'accord, ils ne vivent pas qu'à Grand Concourse, mais ils sont nombreux à y habiter. Je ne m'en prends pas à ceux qui vivent là, mais à ceux d'entre eux qui sont coupables, et à ceux-là seulement. Je suppose que si j'avais dit Central Park West ou Central Park East, il se serait certainement trouvé quelqu'un ici pour le prendre mal. Mais je ne peux citer tous les endroits où ces gens vivent, savez-vous.

Oui, M'dame. *(La femme reprend la parole.)* Que voulez-vous dire ? Voyez-vous, vous êtes trop susceptible. Vous dites que mes paroles ont un accent d'antisémitisme. Mais pourquoi cela ? Les Juifs sont-ils les seuls à vivre à Grand Concourse ? Peut-être y a-t-il là-bas des Italiens, des Irlandais, que sais-je encore. Mais si les Juifs sont les seuls à y habiter, demandez-vous pourquoi. Maintenant, vous allez dire que je parle vraiment comme un antisémite. Mais aussi, vous l'avez cherché.

Lorsque vous dites qu'il y a également des membres de la bourgeoisie noire à Grand Concourse, vous sous-entendez que certains des nôtres sont aussi propriétaires de taudis. Si vous m'avez écouté, vous avez dû noter que j'ai parlé de Grand Concourse sans spécifier la couleur de ses habitants. J'ai parlé des propriétaires de taudis et de tous ceux qui vivent là-bas. Je parlais de tout le monde sans exception. Certains d'entre vous sont sur la défensive. Je parle sérieusement. Sachez-le, il est dangereux de vous croire visés chaque fois que quelqu'un prend la parole. Ce n'est pas bon.

Pour ce qui est de la bourgeoisie noire et du maintien par la bourgeoisie de l'institution noire — voici un livre de Lerone Bennett Jr., intitulé *La mentalité noire* — (l'un des meilleurs livres qui soit). Si vous ne pouvez vous le procurer nulle part ailleurs, vous le trouverez au Nationalist Memorial

Bookstore, sur la 7ᵉ avenue, entre la 125ᵉ et la 126ᵉ rue — Docteur Michaux — *La mentalité noire.* Il comprend un chapitre consacré à *L'institution noire,* que vous devriez lire. On y explique de quelle façon le pouvoir blanc établi dans le centre exerce sa tutelle sur la communauté noire par le biais de l'institution noire.

Vous verrez également que ce n'est pas la bourgeoisie noire qui soutient les dirigeants noirs, mais le pouvoir blanc établi dans le centre. C'est ce que veut dire leur expression de dirigeant noir « conscient de ses responsabilités » : un dirigeant qu'ils ont porté au pouvoir et dont ils se servent pour maintenir le statu quo. Voilà ce qu'ils entendent par « conscient de ses responsabilités ». Le dirigeant noir « irresponsable », c'est celui qu'ils ne tiennent pas dans leur sac, vous comprenez, c'est un noir qui prend une autre direction.

N'essayez donc pas de rejeter la faute sur nous. Nous accepterons de reconnaître toute notre responsabilité, autrement dit, la communauté noire acceptera la bourgeoisie noire, ses erreurs et tout le reste, nous accepterons tout. Je ne nie aucune de nos responsabilités. Mais j'ai parlé sans faire de distinction. J'aurais pu parler tout aussi bien des Italiens, des Polonais, de n'importe qui. Mais vous vous êtes gratté là où ça vous démangeait.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

●

Blancs militants et noirs militants.

Malcolm : — Notre frère veut savoir quelles mesures pratiques il serait possible de prendre pour remédier à la situation injuste qui règne à New York et pour obtenir quelques résultats significatifs. L'erreur commise dans la lutte des opprimés contre leur oppresseur, c'est la division en un trop grand nombre de factions. Vous avez des factions du centre, des factions de la périphérie, des factions pour toute la ville et même quelques factions dans les caves. Au lieu de coordonner leur action sur un objectif commun, elles sont habituellement divisées et passent beaucoup de temps soit à se défier, soit à s'accrocher, soit même à se combattre ouvertement.

S'il y a dans Harlem des noirs militants, ils ne s'intéressent pas beaucoup aux blancs du centre, si militants que soient

ces derniers. D'ailleurs, les noirs qui vont se mêler aux militants blancs du centre ne savent ordinairement pas même parler aux noirs restés dans les autres quartiers. J'avais le devoir de signaler ce fait que j'ai noté.

Toutes sortes de gens en ont assez de ce qui se passe. Il y a des blancs, il y a des noirs. Les blancs qui en ont assez ne trouvent pas facilement accès aux quartiers périphériques parce que ceux qui y vivent en ont plus assez que tous les autres et qu'ils en ont assez au point qu'il n'est pas très facile de se rendre chez eux.

Par contre, les noirs de la périphérie qui gagnent le centre sont habituellement de ceux qui perdent presque leur identité, leur âme pour ainsi dire, si bien qu'ils ne sont pas capables de constituer un pont entre les militants blancs et les militants noirs : ce type de noir en est incapable. Je déteste m'en prendre à lui de cette façon, mais c'est la vérité. Il a perdu toute identité, il a perdu tout sentiment et d'ordinaire — mollo je vous prie — il a même perdu tout contact avec Harlem. Si bien qu'il n'est d'aucune utilité, qu'il est presque déraciné, qu'il n'est plus des quartiers périphériques sans être pleinement du quartier du centre.

Aussi, lorsque viendra le jour où les blancs en auront *vraiment* assez, — je ne parle pas de ces blancs à la dernière mode qui jouent les libéraux sans l'être, mais de ceux qui en ont assez de ce qui se passe — lorsqu'*ils* apprendront à établir pour de bon une communication efficace avec ceux qui en ont assez dans les quartiers périphériques, et qu'il y aura un peu de coordination dans l'action, les choses changeront un peu. Les choses changeront pour les noirs et pour les blancs, et vous serez engagés tout entiers.

Mais combien de ceux qui m'écoutent en ce moment se sentent-ils capables de prendre vraiment parti dans une lutte destinée à éliminer les principales causes des conditions existantes ? Ceux-là ne sont pas très nombreux. Vous pouvez être moderne, mais lorsqu'il s'agit de vous identifier à un combat que le pouvoir n'admet pas, qu'il ne peut tolérer, dont les règles n'ont pas été fixées par la société dans laquelle vous vivez et contre laquelle vous luttez, vous êtes incapables d'y participer et vous quittez la partie.

Quand cela ira mal, tout le monde passera à l'action. Voilà ce qui se prépare — pour 1965.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

Marlene Nadle écrit que Malcolm « considère tous les blancs militants comme des alliés en puissance. Il indique à quelles conditions l'alliance peut s'établir, et ces conditions sont intimement liées aux émotions qui parcourent Harlem ».

Malcolm : — Si nous devons travailler ensemble, il faut que les noirs dirigent eux-mêmes leur propre lutte. Au cours de la première phase, les blancs menaient. Maintenant, nous arrivons à la deuxième phase.

Cette phase sera pleine de rébellion et d'hostilité. Les noirs combattront les blancs pour conquérir le droit de prendre les décisions dont dépend la lutte qu'ils mènent pour devenir des hommes qui se respectent eux-mêmes.

L'hostilité est une bonne chose. Il y a trop longtemps qu'elle est contenue. Quand nous cesserons de toujours dire oui à M. Charlie et de tourner la haine contre nous-mêmes, nous commencerons à êtres libres.

Marlene Nadle demande à Malcolm comment il compte s'assurer la collaboration des militants blancs, alors qu'il les crible de traits.

Malcolm : — Il nous faudra rectifier cela.

(Il sera difficile d'unir les militants blancs et noirs.) Les blancs ont du mal à se rendre dans les quartiers de la périphérie parce que les gens ne leur réservent pas un accueil très amical. Le noir qui se rend dans le centre perd son identité, perd son âme. Il n'est pas en mesure de constituer un pont parce qu'il a perdu contact avec Harlem. Nos dirigeants noirs n'ont jamais eu ce contact, si bien qu'ils ne peuvent être ce pont.

Le seul qui puisse l'être, c'est celui auquel la communauté noire accorde une confiance absolue. Si je devais m'y essayer, il me faudrait faire preuve d'une grande diplomatie, parce qu'il y a dans Harlem des coins où l'on n'ose même pas faire allusion à une pareille idée.

Extrait de l'article de Marlene Nadle dans le *Village voice* du 25 février 1965.

●

Avis à un chaud partisan de la non-violence.

Un tenant de la non-violence demanda avec indignation à Malcolm s'il pensait que les trois militants assassinés dans le Mississipi fussent des lâches. Il interrompit à plusieurs reprises la réponse de Malcolm. Il déclara qu'il avait été dans le Mississipi. Une femme, en vociférant, défia Malcolm de s'y rendre. Tandis que le contradicteur s'échauffait de plus en plus et prenait un ton de plus en plus hostile, Malcolm ne se départit pas un seul instant de son calme.

Malcolm : — Monsieur, j'éprouve beaucoup de respect et d'admiration pour un homme qui a l'audace de se lier lui-même les mains pour aller ensuite subir les violences d'une brute. Je suis bien obligé de le respecter, puisqu'il fait une chose que je ne comprends pas. Je ne suis pas même capable de saisir le sens de ce qu'il fait. C'est comme si on me passait les menottes pour me mettre sur un ring et me dire d'affronter Cassius Clay ou Sonny Liston à la manière non violente. Je ne crois pas que j'en serais capable ; s'il s'en trouve qui puissent le faire — à eux de jouer. ...

Ce que je dis, sans chercher à condamner le C.O.F.O. ou le S.N.C.C. — je connais trop de militants de ces organisations, des gens courageux, étudiants et adultes — c'est que, puisque votre méthode est, comme vous dites, « tactique » — une méthode tactique doit permettre d'obtenir certains résultats. Elle doit vous permettre de rester en vie. Elle doit avoir pour but de vous assurer la victoire. Eh bien, nous ne pouvons pas dire qu'une victoire ait été remportée. Nous ne pouvons pas dire que cette méthode maintienne les gens en vie. ...

Je ne vous critique ni ne vous condamne, mais je mets en doute la valeur de votre tactique. Je la mets en doute. (Le contradicteur reprend la parole.) Non, non, si Schwerner pouvait revenir sur terre et vous parler, ou le noir, comment s'appelait-il ? Laissez-moi vous dire quelque chose. J'ai été en Afrique et là-bas j'ai lu ce qu'ils avaient fait à Chaney. On dit qu'ils ont battu le noir à mort ; ils ont abattu les deux autres, mais le noir, ils l'ont battu de façon à lui briser tous les os. Eh bien, savez-vous, je pense que ceux qui prêchent aux nôtres la non violence sont pour ainsi dire les agents du Ku Klux Klan. Je ne crois pas que 1965 sera une année très non violente. Votre année, c'était 1964.

Je me rends dans le Mississipi, moi aussi ; j'y ai été invité, ainsi que dans l'Alabama et dans quelques autres endroits, et je ne conçois tout simplement pas la non-violence là-bas. *(Le contradicteur reprend la parole.)* Faites le voyage avec moi. *(Le contradicteur reprend une nouvelle fois la parole. Le président rappelle à l'ordre.)* Je ne lui en veux pas — il est énervé. Je le serais moi aussi, à sa place. *(Le contradicteur poursuit son intervention.)*

Voyons, mon frère, si vous devez être non violent dans le Mississipi, soyez-le également ici. Je vais vous dire pourquoi. Il serait plus « tactique » d'être non-violent à mon égard que de l'être à l'égard du Ku Klux Klan, et pour nombre de raisons.

Je ne voudrais pas vous laisser croire que je m'en prends au C.O.F.O. Je connais James Forman ; l'été dernier, j'ai rencontré John Lewis à Nairobi au Kenya, pays des Mau-Mau — il s'est rendu en Zambie et ailleurs. Ils sont tous de mes amis.

Ainsi que je l'ai déclaré au début, je considère le mouvement Mau-Mau comme l'un des premiers et des plus valeureux mouvements de libération du continent africain. Partout où des points ont été marqués sur le continent africain, il a fallu des groupements résolus — résolus à user de tous les moyens nécessaires pour faire reconnaître et respecter les leurs — que ce soit sur le continent africain ou dans le Mississipi, dans l'Alabama ou dans la ville de New York, il faut des groupes, qu'ils soient blancs ou noirs, résolus à user de tous les moyens nécessaires pour sauvegarder la vie et les biens des gens lorsque la loi se montre incapable de jouer son rôle.

A Brooklyn, les Juifs hassidiques ont constitué des comités de vigilance. Il en existe également ailleurs. Nul ne leur donne tort. Eh bien, je vous le dis, tout ce qu'il nous faut, c'est un petit nombre d'hommes. Mais, étant donné le caractère de l'oppression et de la tyrannie que nous subissons, nos hommes doivent être invisibles. Vous savez ce que j'entends par « invisible » : ils doivent être invisibles. On ne les voit jamais, mais on sent qu'ils sont là. Merci.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

●

Sur le retour en Afrique.

On demanda à Malcolm quel accueil il pensait que les Afro-américains recevraient des Africains s'ils retournaient en Afrique.

MALCOLM : — J'ai eu de longues discussions à tous les niveaux avec un grand nombre d'Africains, et je peux dire que certains recevraient un bon accueil, mais pas les autres. Seraient les bienvenus ceux qui auraient quelque chose à apporter, mais pas ceux qui n'apporteraient rien ; je ne crois pas qu'il y en ait un seul parmi nous, s'il considère les choses de façon objective, pour se formaliser de cela.

Je crois que si nous revenions en Afrique culturellement, philosophiquement et psychologiquement, tout en restant ici physiquement, le lien spirituel qui s'établirait entre nous et l'Afrique par le biais de cette « migration » culturelle, philosophique et psychologique renforcerait notre position dans ce pays, car les contacts que nous aurions avec les Africains joueraient pour nous le rôle de racines ou d'assise. Jamais vous n'aurez d'assise aux Etats-Unis. Il faut avoir perdu l'esprit pour s'imaginer que *ce* gouvernement nous soutiendra comme il en a soutenu d'autres. Jamais il ne le fera. Ce n'est pas dans sa nature.

Prenons le cas des Chinois. Vous m'avez posé une question sur la Chine rouge. Autrefois, les Chinois n'étaient pas respectés. On avait coutume de dire dans ce pays : « Vous avez encore moins de chances qu'un Chinois. » Vous en souvenez-vous ? On n'entend plus cette expression ces derniers temps. Parce que les Chinois ont plus de chances qu'eux aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que la Chine est puissante. Parce qu'elle est devenue puissante et indépendante, la Chine est respectée et reconnue. Partout où il passe, le Chinois est respecté et reconnu. Non pour ce qu'il a fait en tant qu'individu, mais parce qu'un pays, un continent se tient derrière lui. Il y a un pouvoir derrière lui. Ce n'est pas lui que l'on respecte, mais ce qui se trouve derrière lui.

De même, lorsque le continent africain, devenu indépendant, réalisera l'unité nécessaire au renforcement de sa puissance et de sa position dans le monde, de façon à ce que l'Afrique devienne respectée comme le sont d'autres continents géants, tous les hommes d'origine africaine ou de sang africain,

où qu'ils aillent, seront respectés — mais seulement quand il y aura derrière eux quelque chose d'immense qui leur ressemble, et seulement pour cette raison. Avec cet appui, vous aurez droit au respect. Sans cet appui, vous aurez beau faire dans cette société — beau adopter toutes les lois qui passeront par la tête des gens de Washington — nous nous efforcerons toujours, vous et moi, d'obtenir d'eux qu'ils fassent respecter ces lois. Nous ressemblons à ce Chinois dont on disait qu'il n'avait pas la moindre chance. Aujourd'hui, ce sont les noirs qui n'ont pas la moindre chance. Mais si l'Afrique conquiert son indépendance, nous aurons, vous et moi, plus de chances. J'en suis cent pour cent convaincu.

C'est cela que j'entends par migration ou retour en Afrique — un retour en ce sens que nous leur tendons la main et qu'ils nous tendent la main. Notre compréhension mutuelle et notre effort mutuel en vue d'atteindre un objectif commun bénéficieront aux Africains et aux Afro-américains. Mais jamais vous n'y parviendrez en vous en remettant au seul Oncle Sam. Vous regardez dans la mauvaise direction. Parce que les gens de Washington, de la Maison Blanche jusqu'à la base, ne sont pas ce qu'il nous faut. J'espère que personne ne s'offusquera de mes propos. Je n'ai pas voté pour eux, donc je peux dire ce que je pense.

Réponse à une question posée au cours du *HARYOU-ACT Forum for Domestic Peace Corps Member*, Harlem, le 12 décembre 1964.

●

Sur le nationalisme noir.

Question : — *Quelle définition donnez-vous du nationalisme noir, auquel vous avez été identifié ?*

Malcolm : — A une certaine époque, je définissais le nationalisme noir comme l'idée suivant laquelle les noirs doivent être maîtres de l'économie de leur communauté, de sa politique, etc.

Mais pendant mon séjour sur le continent africain, en mai dernier, j'ai discuté avec l'ambassadeur d'Algérie au Ghana, un homme très militant, un révolutionnaire au plein sens du terme (il a reçu ses lettres de créance pour avoir fait avec succès une révolution contre l'oppression qui accablait son

pays). Lorsque je lui ai dit que le nationalisme noir était ma doctrine politique, sociale et économique, il m'a demandé en toute franchise ce qu'il devenait là-dedans ? Car il était blanc. C'était un Africain, mais un Africain d'Algérie, et il présentait toutes les caractéristiques d'un blanc. Il me demanda ce qu'il devenait si je définissais mon objectif comme la victoire du nationalisme noir. Il me demanda ce que cette conception faisait des révolutionnaires marocains, égyptiens, irakiens, mauritaniens. Ainsi, il me montra en quoi je m'aliénais de véritables révolutionnaires qui se consacraient au renversement, par tous les moyens, du système d'exploitation que subit cette terre.

Aussi ai-je dû réfléchir pas mal et revoir ma définition du nationalisme noir. Pouvons-nous considérer le nationalisme noir comme la solution des problèmes qui se posent aux nôtres ? Vous aurez peut-être remarqué que depuis plusieurs mois je ne me sers plus de cette expression. Mais j'aurais encore beaucoup de mal à donner une définition spécifique de la doctrine générale qui est, à mon sens, nécessaire à la libération des noirs de ce pays.

Extrait de l'entretien avec *Young Socialist.*

Décrivant une réunion organisée à Harlem par l'O.A.A.U., Marlene Nadle écrit : « Un homme se leva, se laissa aller d'avant en arrière et dit très lentement : « On nous a raconté que vous aviez changé, Malcolm. Pourquoi ne nous dites-vous pas ce que vous attendez de ces blancs ? » Et Malcolm, sans la moindre hésitation, fit sur la fraternité une déclaration inspirée du nationalisme noir. »

Malcolm : — Je n'ai pas changé. Seulement je vois les choses à une échelle plus vaste. Nous, nationalistes, avions coutume de nous croire militants, alors que nous n'étions que des dogmatiques. Cela ne nous a rien rapporté du tout.

A mon sens, il est plus intelligent de dire que l'on va tirer sur un homme en raison de ses actes, que de le faire parce que cet homme est blanc. En vous en prenant à lui parce qu'il est blanc, vous ne lui laissez pas d'issue. Il lui est impossible de cesser d'être blanc. Nous devons lui donner une chance. Sans doute qu'il la laissera échapper, ce serpent. Mais nous devons la lui laisser.

Nous devons nous montrer plus flexibles. Du temps ou cer-

tains de nos amis d'Afrique ne savaient pas se débrouiller, ils sont allés de l'avant après avoir fait appel à des techniciens allemands. Et ces techniciens avaient les yeux bleus.

Je ne suis pas disposé à supporter un carcan, quel qu'il soit. Je ne me soucie pas de l'aspect ni de l'origine des gens. Mon esprit est largement ouvert à quiconque veut nous aider à faire descendre ce singe de notre dos.

Extrait de l'article de Marlene Nadle dans le *Village voice* du 25 février 1965.

●

L'ambassadeur des Etats-Unis.

Malcolm : — Je parlais avec l'ambassadeur des Etats-Unis dans un certain pays d'Afrique. Quand je vins le trouver, il commença par me dire : « A mes yeux, vous êtes un raciste », et patati et patata. J'avais du respect pour lui, parce qu'il disait ce qu'il pensait ; lorsque je lui eus expliqué ma position, mes convictions, etc., il me dit : « Savez-vous, tant que je suis sur le continent africain » (il avait été ambassadeur dans quelques autres pays d'Afrique, et un chef d'Etat africain m'en avait parlé comme du meilleur ambassadeur des Etats-Unis en territoire africain ; c'est pourquoi j'étais allé lui rendre visite)... Donc il me dit : « Tant que je suis en Afrique, je traite les gens en êtres humains. C'est étrange, mais je ne tiens aucun compte de la couleur. Je suis plus conscient des différences linguistiques que d'une différence de couleur : c'est tout simplement l'atmosphère qui est humaine. Mais lorsque je rentre aux Etats-Unis et que je m'adresse à un non blanc, j'en ai conscience, j'ai conscience de moi-même et des différences de couleur. »

Je lui répondis : « Que vous en ayez conscience ou non, ce que vous me dites là montre que le racisme n'est pas un élément fondamental de votre personnalité, mais que la société américaine, que vous avez tous contribué à créer, fait de vous un raciste. » C'est vrai, c'est *la pire* société raciste qui soit au monde. Il n'est pas de pays au monde où la société transforme davantage ses habitants, qu'ils soient blancs ou noirs, en racistes que ce pays qui se fait passer pour une démocratie. Dans ce pays, l'atmosphère sociale, économique et politique

crée une sorte d'atmosphère psychologique qui fait qu'il vous est presque impossible, si vous n'avez pas perdu l'esprit, de sortir en compagnie d'un *blanc* sans éprouver de gêne et sans que ce blanc lui-même en éprouve. C'est presque impossible, et vous *sentez* cette tendance raciste qui fait surface. Mais cela tient à la société.

Je proposerai que les jeunes comme vous, dont un grand nombre fréquentent encore l'école, et qui sont plus souples pour ce qui est des questions sur lesquelles ils n'ont pas encore formulé de conclusion, réfléchissent à cela par eux-mêmes et analysent la situation. Si jamais vous parveniez à trouver ce qui, dans l'atmosphère de ce pays, est cause de ces choses, peut-être pourriez-vous sauver le pays, construire une société meilleure. Mais je doute fort que vous y parveniez. Je ne crois pas que vous puissiez changer la génération qui vous a précédés.

Réponse à une question posée au cours du *HARYOU-ACT Forum*, le 12 décembre 1964.

●

L'ambassadeur de la Chine communiste.

MALCOLM : — Ce que je pense de la Chine rouge par rapport aux Afro-américains ? Eh bien, je pense qu'il est bon qu'il existe sur cette terre des centres de pouvoir qui ne reçoivent pas d'ordres de Paris, de Londres ou de Washington. Je pense que l'existence, sur le continent africain ou sur le continent asiatique, d'un pouvoir capable d'agir de façon indépendante nous est de plus d'utilité. Car cet homme ne nous donne une chance que lorsqu'il se passe à l'extérieur de sa maison quelque chose qui le chagrine ; dans ce cas, il accorde à ceux qui sont dans sa maison un peu plus d'avantages que d'habitude.

En outre, pendant mon séjour au Ghana, en mai, puis lors de mon second séjour en Afrique, il y a quelques semaines, j'ai eu l'occasion de dîner à la table de l'ambassadeur de Chine au Ghana. Lorsque je dis : « L'ambassadeur de Chine », je ne pense pas à l'ambassadeur de Chiang-Kai-Chek. J'ai dîné avec un ambassadeur de Chine qui représente quelque 700 millions de gens — et il m'a paru très intelligent et très bien informé.

Il se comportait plus humainement que nombre d'Américains

que j'ai rencontrés. Et il était bien informé du problème que nous avons ici. Il ne tenait pas de propos racistes, ou fanatiques, ou irréalistes ; il paraissait se faire des choses une idée très objective et ne parlait pas comme un ennemi des blancs. D'ailleurs il me dit qu'il fallait être idiot pour faire du racisme ou pour se laisser amener sur des positions racistes.

Voilà ce que m'a dit un ambassadeur de Chine, que la presse américaine tente de faire passer pour le représentant d'un pays qui fait strictement commerce de racisme. S'il avait voulu faire impression sur moi, puisqu'il avait entendu dire que je suis raciste — car c'est le seul nom qu'ils me donnent — il aurait dû me tenir des propos racistes. Au lieu de cela, il me disait qu'il n'est ni avisé ni intelligent d'adopter une position raciste, parce qu'elle est indéfendable. Et c'est vrai. Il est impossible de défendre une position raciste, car on ne peut la fonder sur rien.

Réponse à une question posée au cours du *HARYOU-ACT Forum*, le 12 décembre 1964.

●

Sur la nature de l'affrontement mondial qui se prépare.

Pierre Berton : — *On a parlé — je crois que c'était vous et Elijah Muhammad — d'une bataille d'Armaggedon qui aurait lieu aux Etats-Unis aux environs de 1964. Je me demande si vous y croyez encore et pourquoi vous avez choisi cette date plutôt qu'une autre ?*

Malcolm : — Je ne pense pas qu'Elijah Muhammad croie lui-même à la plupart des choses qu'il a enseignées ; c'est là une opinion que je n'aurais pas de peine à défendre en sa présence. Mais pour ce qui est d'un heurt final entre l'Est et l'Ouest, je pense qu'une analyse objective de ce qui se passe à l'heure actuelle dans ce monde permet de présager un affrontement définitif.

Concevez-le comme un affrontement politique, ou même comme un affrontement entre les systèmes économiques de ce monde, dont les limites sont pour ainsi dire les mêmes que celles qui séparent les races. Quant à moi, je suis certain qu'il y aura un conflit entre l'Est et l'Ouest.

Je crois qu'il finira par éclater un conflit entre les opprimés

et leurs oppresseurs. Je crois qu'il éclatera un conflit entre ceux qui veulent la liberté, la justice et l'égalité pour tous, et ceux qui veulent maintenir le système d'exploitation. Je crois qu'il y aura un conflit de ce genre, mais je ne pense pas qu'il sera fondé sur la couleur de la peau, comme l'a enseigné Elijah Muhammad.

Toutefois, vous vous apercevrez, je pense, que si les puissances européennes, qui sont les anciennes puissances coloniales, ne parviennent pas à corriger leur sentiment de supériorité à l'égard des peuples à peau sombre, qu'on les a amenées à croire inférieurs, la rupture se fera sans difficulté — il ne tardera pas à se former des groupes raciaux et ce sera la guerre entre les races.

Extrait de l'entretien avec Pierre Berton lors du *Pierre Berton Show*, le 19 janvier 1965.

C'est le 18 février 1965 que Malcolm prononça son dernier discours officiel, « La révolution noire et ses répercussions sur les noirs de l'hémisphère occidental », devant une salle comble, au Barnard Gymnasium de l'Université de Columbia.

MALCOLM : — Nous vivons une ère révolutionnaire, et la révolte des noirs américains est partie intégrante de la rébellion contre l'oppression et le colonialisme qui caractérise cette ère. (...)

On aurait tort de définir la révolte des noirs comme un simple conflit racial entre noirs et blancs, ou comme un problème purement américain. Au contraire, nous assistons aujourd'hui à la rébellion générale des opprimés contre leurs oppresseurs, des exploités contre leurs exploiteurs.

La révolution noire n'est pas une révolte raciale. Nous voulons pratiquer la fraternité à l'égard de quiconque est vraiment disposé à vivre dans la fraternité. Mais l'homme blanc a longtemps prêché une fausse fraternité qui ne revient pas à grand-chose de plus que la soumission des noirs à leur destin. ... (Les nations industrielles de l'Occident ont) délibérément mis les noirs sous le joug pour des motifs économiques. Ces criminels internationaux ont pris le continent africain de force pour alimenter leurs usines et sont responsables du bas niveau de vie que connaît toute l'Afrique.

Extrait du *Daily Spectator* de Columbia, 19 février 1965.

●

Sur la nécessité d'une liaison entre les problèmes.

HARRY RING : — *Lors du débat qui a récemment eu lieu à l'O.N.U. sur le Congo, un certain nombre de représentants des pays d'Afrique ont condamné l'intervention des Etats-Unis au Congo, en comparant le rôle qu'il y jouent au traitement réservé aux noirs dans le Mississipi. Un journaliste — dans le* New York Times, *je crois — a écrit que vous étiez, au moins en partie, responsable de cette prise de position.*

MALCOLM : — Jamais je n'ai endossé la responsabilité, ni le crédit, de la position prise par les nations africaines. Aujourd'hui, les nations d'Afrique sont représentées par des hommes d'Etat intelligents. C'était seulement une question de temps : ils devaient finir par comprendre qu'il leur faudrait intervenir en faveur des 22 millions d'Américains noirs, qui sont leurs frères et leurs sœurs.

D'autre part, cela montre bien pourquoi notre problème doit être internationalisé. A présent, les nations d'Afrique expriment leurs pensées et lient le problème du racisme dans le Mississipi au problème du racisme au Congo, ainsi qu'au problème du racisme au Vietnam du Sud. Tout cela, c'est du racisme. Tout cela fait partie du néfaste système raciste dont les puissances occidentales se servent depuis quelques siècles pour maintenir dans l'avilissement, l'exploitation et l'oppression les habitants de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique latine.

Quand les peuples qui vivent dans toutes ces régions commenceront à s'apercevoir qu'ils ont tous le même problème, quand les 22 millions d'Américains noirs s'apercevront que nous avons le même problème que les opprimés du Vietnam du Sud, du Congo et de l'Amérique latine — étant donné que les opprimés constituent la majorité et non la minorité sur cette terre, nous serons à même d'envisager notre problème en majorité capable de *revendiquer* et non plus en minorité réduite à la mendicité.

Extrait de l'entretien accordé à la station *WBAI-FM* le 28 janvier 1965.

Deux minutes consacrées au Vietnam.

MALCOLM : — Vous me demandez de consacrer deux minutes au Vietnam ? C'est scandaleux — voilà une seconde

de passée. Mais oui, c'est un scandale. Il suffit de faire allusion au Vietnam pour mettre le gouvernement en difficulté. Ils sont dans l'embarras — l'avez-vous remarqué ? Ils voudraient bien ne pas même avoir à lire ce que les journaux écrivent sur le Vietnam du Sud, et vous ne pouvez les en blâmer. C'est tout simplement un piège dans lequel ils se sont laissé attirer. Ils essaient de rejeter la faute sur John Foster Dulles, parce qu'il est mort.

Mais ils sont pris dans un piège dont ils ne peuvent sortir. Notez que j'ai dit : « ils ». *Ils* sont piégés, *ils* ne peuvent en sortir. S'ils engagent de nouvelles forces ils s'enfonceront davantage encore. S'ils retirent leurs troupes, ce sera une défaite. Ils auraient dû s'en rendre compte dès le début.

Il y avait près de 200 000 Français là-bas, et l'armée moderne la plus mécanisée du monde. Or ces petits cultivateurs de rizières les ont dévorés, eux, leurs chars et tout le reste. Mais oui, ils les ont dévorés, alors que la France était profondément implantée là-bas, alors qu'elle y était depuis cent ans ou même davantage. Si la France, qui y était implantée, n'a pu s'y maintenir, il faudrait être fou pour s'imaginer que l'Oncle Sam parviendra à s'y établir.

Mais nous ne sommes pas censés tenir de semblables propos. Si nous les tenons, nous sommes des ennemis des Etats-Unis, des éléments séditieux ou subversifs, ou encore nous soutenons un point de vue inintelligent. Cela fait deux minutes, Monsieur. A présent, ils se retournent pour se retrouver dans une passe encore plus difficile au Congo. Ils cherchent à s'introduire au Congo de la même façon qu'au Vietnam. Au Vietnam, ils avaient mis Diem au pouvoir. Diem leur a pris tout leur argent, tout leur matériel de guerre, et tout le reste, pour les jeter ensuite dans un piège. Alors, ils l'ont tué.

Oui, tué, assassiné de sang-froid, avec son frère, le mari de Madame Nhu, parce qu'ils étaient dans l'embarras. Ils se sont aperçus qu'ils avaient fait sa force et qu'il se retournait contre eux. Si bien qu'ils l'ont tué, pour le remplacer par le gros Minh, vous savez, le poussah. Comme il ne voulait pas jouer le jeu, ils se sont débarrassés de lui, pour le remplacer par Khanh. Et Khanh s'est mis à dire à Taylor de quitter le pays. Oui, quand les marionnettes commencent à répliquer à leur montreur, celui-ci est dans une mauvaise passe.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

●

Le Congo, Cuba et la loi.

MALCOLM : — (Le gouvernement américain) a porté Tschombé au pouvoir. Qu'ils ne viennent pas nous dire que Tschombé a pris le pouvoir par accident. Une personnalité africaine très haut placée m'a dit que l'un des hommes les plus influents du Département d'Etat avait sauté dans un avion et suivi un dirigeant africain jusque chez lui, le suppliant d'user de son influence pour convaincre les autres chefs d'Etat africains d'accepter Tschombé comme premier ministre du Congo. C'était un coup monté à Washington, là où nous envoyons l'argent de nos impôts, vous et moi. (...)

Ils y ont mis Tschombé parce qu'il était le seul Africain assez criminel pour jouer son rôle dans le plan des puissances occidentales, qui comptaient envoyer leurs troupes au Congo sur la demande du chef du gouvernement « légal ». Voyez comme ils ont procédé. Ils savaient qu'il faudrait envoyer leurs troupes préserver les intérêts occidentaux au Congo. Mais il leur fallait un homme qui ferait appel à eux pour que leur intervention eût un caractère légal. (...)

D'ailleurs, si les Etats-Unis justifient leur intervention militaire au Congo en invoquant l'appel que leur a lancé un chef d'Etat, Castro, chef légal de Cuba, était bien en droit de demander à la Russie d'installer des fusées sur son territoire. C'est le même argument — si l'un est souverain, l'autre l'est également.

Mais ils ne recourent pas à la loi — ils en usent pour défendre leurs intérêts. Ils ne respectent pas la loi, qu'elle soit internationale, fédérale ou locale ! Ils utilisent tous les expédients qui leur permettent de sauvegarder les intérêts menacés.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

●

Le rôle des jeunes.

QUESTION : — *Récemment, vous avez déclaré dans un discours, que vous aviez rencontré John Lewis, du S.N.C.C., en Afrique. Croyez-vous que les dirigeants du Sud, plus jeunes et plus militants, élargissent la perspective qu'ils ont de la lutte d'ensemble ?*

Malcolm : — Bien sûr. Du temps où j'appartenais au mouvement *Black Muslim,* j'ai pris la parole dans de nombreuses universités, blanches et noires. Dès 1961 et 1962, je savais que la jeune génération était très différente de ses aînés, et qu'un grand nombre d'étudiants étaient plus sincères dans leur analyse du problème et dans leur désir de le résoudre. Dans les pays étrangers, les étudiants ont participé à la révolution — ce sont eux qui ont provoqué la révolution au Soudan, balayé Syngman Rhee en Corée, balayé Menderes en Turquie. Les étudiants ne se souciaient pas des risques d'échec, il était impossible de les acheter.

Aux Etats-Unis, les étudiants doivent leur réputation à l'organisation d'expéditions contre les homosexuels, de concours à qui avalera le plus de poissons rouges, ou à leurs expériences sur le nombre de personnes qui peuvent tenir dans une cabine téléphonique — pas à leurs idées révolutionnaires ni à leur désir de modifier une situation injuste. Mais certains d'entre eux commencent à ressembler davantage à leurs frères des autres pays. Cependant les étudiants se sont fait quelque peu duper dans ce que l'on appelle la lutte pour les droits civiques (une lutte qui n'a jamais été destinée à résoudre le problème). On les a induits en erreur en leur faisant croire que le problème avait déjà été analysé, si bien qu'ils n'ont pas cherché à l'analyser eux-mêmes.

A mon avis, si les étudiants de ce pays oubliaient l'analyse dont on leur a fait cadeau, s'ils s'unissaient pour examiner eux-mêmes le problème du racisme, à l'écart des politiciens et sans intervention des fondations (qui sont un élément du système de pouvoir), s'ils l'étudiaient par eux-mêmes, ils feraient des découvertes parfois stupéfiantes. Mais ils verraient que jamais ils ne parviendront à résoudre le problème du racisme aux Etats-Unis tant qu'ils s'en remettront au gouvernement du soin de le résoudre. Le gouvernement fédéral est tout aussi raciste que le gouvernement du Mississipi, et sa responsabilité est plus grande dans le maintien du système raciste. A l'échelon fédéral, ils sont seulement plus astucieux, plus habiles. (...)

Question : — *Quel concours la jeunesse, et en particulier les étudiants, que dégoûte le racisme de cette société, peut-elle apporter à la lutte que mènent les noirs pour leur liberté ?*

Malcolm : — Les blancs sincères ne nous aident en rien lorsqu'ils entrent dans les organisations noires et en font des

organisations intégrées. Les blancs sincères devraient s'organiser entre blancs et trouver une stratégie qui permette de mettre fin au préjugé qui existe au sein des communautés blanches. C'est de cette façon, au sein de la communauté blanche elle-même, qu'ils peuvent mener l'action la plus intelligente et la plus efficace ; or, c'est ce qu'ils n'ont encore jamais fait.

QUESTION : — *Quel rôle joue la jeunesse dans la révolution mondiale, et quelles leçons peut en tirer la jeunesse des Etats-Unis ?*

MALCOLM : — Si vous avez regardé de près les prisonniers faits au Vietnam du Sud par les soldats américains, vous avez dû voir que ces guérrilleros sont des jeunes. Certains d'entre eux ne sont que des enfants et certains n'ont pas même dix ans. La plupart ont moins de 20 ans. A l'étranger, dans le monde entier, ce sont les moins de 20 ans qui s'engagent dans la lutte pour mettre fin à l'oppression et à l'exploitation. Au Congo, les réfugiés signalent que de nombreux révolutionnaires congolais sont des enfants. En vérité, quand ils abattent les révolutionnaires faits prisonniers, ils en tuent de tous âges, jusqu'à sept ans — c'est ce qu'ont rapporté les journaux. Parce que les révolutionnaires sont des enfants, des jeunes. Dans ces pays, ce sont les jeunes qui s'engagent le plus vite dans la lutte et admettent le plus aisément la nécessité d'en finir avec une situation néfaste. Dans ce pays-ci, j'ai pu observer moi-même que lorsque vous avez une conversation sur le racisme, la discrimination et la ségrégation, les jeunes manifestent plus d'indignation que les autres — ils ressentent un plus urgent besoin d'y mettre fin.

Je pense que la jeunesse de ce pays pourra trouver un très bel exemple chez les jeunes *Simbas* du Congo et chez les jeunes maquisards du Vietnam du Sud. (...)

Extrait de l'entretien accordé au *Young Socialist* le 18 janvier 1965.

•

Sur la collaboration avec d'autres groupes.

HARRY RING : — Vous avez déclaré que, l'année dernière, votre attitude avait changé sur beaucoup de points. Qu'en est-il

de votre attitude à l'égard des organisations traditionnelles du mouvement pour les droits civiques ?

MALCOLM : — Je suis en faveur de tout ce qui donne des résultats. Je ne recherche pas une organisation — qu'elle appartienne ou non au mouvement pour les droits civiques — qui doit transiger avec le pouvoir et se faire financer par certains éléments de ce pouvoir, ce qui l'expose à retomber sous l'influence et la coupe du pouvoir.

Je suis en faveur de toutes leurs entreprises si elles ont des résultats significatifs pour les masses noires — pas si elles profitent à quelques noirs triés sur le volet, placés au sommet de l'échelle, et qui en tirent prestige et crédit, cependant que les problèmes des masses ne reçoivent aucune solution.

RING : — Mais soutiendriez-vous des actions concrètes de ces organisations, si vous pensiez qu'elles vont dans la bonne direction ?

MALCOLM : — Oui. L'O.A.A.U. soutiendra de façon pleine et entière toute action entreprise par tout groupe dans le but d'obtenir des résultats immédiats significatifs.

Extrait de l'entretien accordé à la station WBAI-FM, le 28 janvier 1965.

●

Marlene Nadle note : « C'est sur le choix entre tactique violente et tactique non violente, ou, pour reprendre l'expression de Malcolm, entre autodéfense et masochisme, que Malcolm est en désaccord avec les autres dirigeants du mouvement pour les droits civiques. C'est cette divergence qui a empêché l'unité qu'il tient pour l'une des clés de la lutte. »

MALCOLM : — Ce n'est pas qu'il n'existe pas un désir d'unité, ou qu'elle soit impossible, ou encore qu'ils ne puissent s'entendre avec moi entre quatre murs. C'est parce que la plupart des organisations ont besoin de l'argent des blancs pour vivre et craigent de le perdre.

J'ai passé près d'une année à m'abstenir de les attaquer, à proposer l'unité et l'action. Mais ils ont trop peur. J'imagine qu'il faudra que j'aille d'abord parler aux noirs et que je laisse les dirigeants leur emboîter le pas.

(Cela ne veut pas dire que je refuse la coopération. Je

m'efforcerai d'attirer l'attention sur les secteurs et les activités dans lesquels la collaboration des groupes est possible.) Si nous montons sur le ring, il n'est pas nécessaire que notre poing droit devienne notre poing gauche, mais il faut que nous ayons une seule tête, si nous voulons vaincre.

Extrait de l'article publié par Marlene Nadle dans le *Village voice* du 25 février 1965.

●

Des actions qui valent d'être soutenues.

Harry Ring : — *J'ai remarqué que la semaine dernière, un groupe d'habitants de Harlem, qui n'avaient plus ni chauffage ni eau chaude depuis plus de huit jours, se sont rendus à l'hôtel de ville et se sont assis dans le bureau du maire. Quelques jours plus tard, j'ai appris que le commissaire au logement avait décidé que la ville assurerait les réparations nécessaires et présenterait ensuite la facture aux propriétaires des immeubles. Il faisait savoir, ce que j'ignorais jusque-là, qu'il existait depuis de nombreuses années une loi autorisant la ville à prendre cette mesure, qu'ils l'avaient prise de temps à autre pendant la grande crise mais jamais depuis cette époque. Il me semble que cette décision résulte de l'action engagée par les locataires de Harlem. Pensez-vous que ce type d'action puisse rapporter des avantages réels ?*

Malcolm : — Mais bien entendu. Chaque fois que les nôtres seront prêts à faire tout ce qu'il faut pour avoir gain de cause, ils auront gain de cause. Jamais ils n'obtiendront rien tant qu'ils se conformeront aux règles fixées par le pouvoir qui règne dans les quartiers du centre. Il faut de l'action pour susciter l'action, voilà ce que les nôtres doivent comprendre.

Il faut qu'ils s'organisent et se lancent dans une action bien coordonnée, en recourant à tous les moyens nécessaires pour assurer l'élimination totale des conditions actuelles, de ces conditions à proprement parler criminelles. Pas seulement injustes, mais criminelles !

Extrait de l'entretien accordé à la station *WBAI-FM* le 28 janvier 1965.

QUESTION : — *Que pensez-vous des activités de ces étudiants, blancs et noirs, qui se sont rendus l'an dernier dans le Sud pour essayer de faire inscrire les noirs sur les listes électorales ?*

MALCOLM : — Leur tentative a du bon — je pense que l'objectif choisi, faire inscrire les noirs du Sud sur les listes, était juste, parce que le seul pouvoir réel dont disposent les pauvres dans ce pays, c'est celui que leur donne le bulletin de vote. Mais je ne pense pas que l'on ait fait preuve d'intelligence en les envoyant là-bas avec des consignes de non-violence. Je suis d'accord avec la campagne en faveur de l'inscription, mais on devrait, à mon avis, les autoriser à user de tous les moyens disponibles pour se défendre des agressions du Klan, du *White Citizens Council* et autres groupes du même acabit.

Extrait de l'entretien accordé au *Young Socialist* le 18 janvier 1965.

A l'école de John Brown.

MALCOLM : — Il y a dans ce pays beaucoup de blancs, en particulier parmi les jeunes, qui comprennent que l'injustice que les noirs ont subie et continuent de subir ne peut persister sans finir un jour par se payer. Même si ces blancs n'ont pas de motivation morale, leur intelligence les contraint à se rendre compte qu'il faut faire quelque chose. Nombre d'entre eux seraient disposés à participer à une opération du genre de celle dont vous venez de parler.

Quand un blanc vient me dire combien il est libéral, je cherche d'abord à savoir s'il est un libéral non violent ou le contraire. Je ne veux pas entendre parler des libéraux blancs non violents. Si vous êtes avec moi, si vous voulez la solution de mes problèmes — par « moi », j'entends « nous », les nôtres — soyez prêts à suivre l'exemple de John Brown. Si vous n'êtes pas des libéraux de l'école de John Brown, nous vous aurons plus tard — plus tard.

Réponse à une question posée au cours du *Militant Labor Forum* le 7 janvier 1965.

Un esprit libre.

Pendant le dernier mois de sa vie, Malcolm prononça deux discours dans le Sud ; il était prévu qu'il devait en prononcer

un autre à Jackson, à l'occasion d'un rassemblement organisé par le Mississipi Freedom Democratic Party. *Il prononça le second le 4 février 1965, sur la requête de deux membres du* S.N.C.C., *devant les jeunes manifestants de Selma (Alabama), où se trouvait alors détenu le pasteur Martin Luther King. Un journaliste écrivit dans le* New York Herald Tribune *que les paroles de Malcolm « ont visiblement gêné ceux qui dirigent la campagne d'inscription électorale. La foule de jeunes gens a acclamé (Malcolm) à plusieurs reprises et les orateurs qui lui ont succédé ont passé des heures à essayer de dissiper l'effet produit par Malcolm ». Avant la réunion, les pasteurs Andrew Young et James Bevel, assistants de King, avaient enjoint à Malcolm de ne pas provoquer d'incidents, de ne pas inciter à la violence, etc.*

MALCOLM : — Souvenez-vous que personne ne me dicte ce que j'ai à dire.

Extrait d'un article publié par Alvin Adams dans *Jet*, le 5 mars 1965.

•

Trois jours avant de mourir assassiné, Malcolm accorda un entretien de deux heures qui fut publié le lendemain de sa mort.

MALCOLM : — Je me sens comme un homme qui a dormi sous la coupe d'un autre. Je sens qu'à présent je pense et je m'exprime de façon indépendante. Avant, je pensais et parlais au nom d'Elijah Muhammad et suivant les consignes de celui-ci. Aujourd'hui, Monsieur, je me sers de ma propre tête pour penser.

Extrait d'un article publié par Theodore Jones dans le *New York Times* du 22 février 1965.

Table

Préface à l'édition française par Claude Julien 7
Introduction 31
1. Et d'abord, qu'est-ce qu'une révolution ? 35
2. Déclaration d'indépendance 51
3. Le bulletin de vote ou le fusil 57
4. Rejoindre la Révolution noire mondiale 81
5. A la source du panafricanisme 95
6. L'affaire du « gang de la haine » de Harlem 101
7. Appel aux chefs d'Etats africains 109
8. Avec le salut de Che Guevara... 127
9. Il nous faut un mouvement Mau-Mau 145
10. Montrez-moi le capitaliste, je vous montrerai le vautour 155
11. Avec la jeunesse du Mississipi 177
12. Le pouvoir est le maître-mot 187
13. Après l'attentat : je ne suis pas raciste 195
14. Confrontation avec un « expert » 215
15. Dernières réponses et derniers entretiens 231





Impression réalisée par CPI Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée (Eure).
Dépôt légal du 1er tirage : mars 2008
Suite du 1er tirage (7) : juin 2016
Numéro d'impression : 136173
Imprimé en France

Le pouvoir noir

Malcolm X

Malcolm X demeure l'un des plus célèbres militants noirs américains. Devenu l'un des chefs de file du mouvement des Black Muslims, il quitta celui-ci en 1964 pour créer une organisation non religieuse qu'il voulait plus politiquement engagée encore, l'Organisation de l'unité afro-américaine (OUA). Il avait découvert l'importance qu'il y avait à relier le mouvement noir américain à ceux qui ailleurs combattaient la même forme de racisme et d'oppression. À partir de cette période, les prises de position de Malcolm X, ses analyses et ses réflexions, peuvent évoluer très rapidement : ainsi en est-il de ses idées de former une nation noire séparée ou d'organiser le retour en Afrique.

En avril 1964, il débute ses grandes tournées en Afrique et au Moyen-Orient dans le but de préparer l'unité des Noirs et d'internationaliser leur lutte pour la liberté. Ce recueil retrace l'itinéraire politique de Malcolm X à partir de sa rupture d'avec les Black Muslims. Il éclaire l'évolution d'un homme profondément sensible, marqué par l'amère condition des siens, mais décidé à en finir — par tous les moyens — avec la ségrégation, la misère et le racisme.

« Malcolm X, qui se définissait comme le Noir "le plus en colère de l'Amérique", reste une des figures les plus emblématiques de la lutte des Noirs contre l'oppression et le racisme. »
OUMMA.COM

Textes politiques réunis et présentés par George Breitman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Guillaume Carle

Préface de Claude Julien

Malcolm X (1925-1965), né Malcolm Little, dirigeant et militant noir américain, se consacra à la construction du mouvement Black Muslims qu'il abandonna en 1964 pour créer l'Organisation de l'unité afro-américaine. Il fut assassiné le 21 février 1965 à New York.

Essais

En couverture : portrait de Malcolm X (1969) © John Launois/Rapho.


La Découverte
www.editionsladecouverte.fr
9 *bis*, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

ISBN 978-2-7071-5440-8
9 782707 154408

11,50 €

10•2013